



L. GULLIVER

VOYAGES  
DU CAPITAINE  
LEMUEL GULLIVER,  
EN  
DIVERS PAYS  
ELOIGNEZ.

TOME PREMIER.

*Première Partie.*

Contenant le Voyage de Lilliput.



A LA HAYE,  
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.  
M D C C X V I I.



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### Du Voyage de Lilliput.

#### C H A P. I.

**Q**ui est l'Auteur de ce Voyage, & de quelle famille : Premiers Motifs qui le portèrent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la Nage sur la Côte de Lilliput ; est fait prisonnier, & amené plus avant dans le Pays. pag. 1

#### C H A P. II.

L'Empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs personnes de distinction, vient voir l'Auteur. Description de la personne & des habits de l'Empereur : Quelques savans du premier ordre sont chargez d'enseigner à l'Auteur la langue du pays. Il se fait aimer par sa douceur. On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches, & on lui ôte son épée & ses pistolets. 18

#### C H A P. III.

Etrange manière dont l'Auteur divertit l'Empereur & la Noblesse de l'un & l'autre sexe de la Cour de Lilliput. Autres divertissemens de cette Cour. L'Auteur est mis en Liberté à de certaines Conditions. 34

#### C H A P. IV.

Description de la Capitale de Lilliput nommée Mildendo, & du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un des premiers

## T A B L E

*miers Secretaires sur les Affaires de l'Empire. L'Auteur s'offre à servir l'Empereur contre ses Ennemis.* 46

### C H A P. V.

*Par un Stratagème inoui l'Auteur prévient une Invasion. Titre d'Honneur qui lui est conféré. L'Empereur de Blefuscu envoie des Ambassadeurs pour demander la paix. Le Feu prend à l'Apartment de l'Imperatrice, mais est éteint par le secours de l'Auteur.* 55

### C H A P. VI.

*Sciences, Loix & Coutumes des Habitans de Lilliput. Manière d'élever leurs Enfants. Comment l'Auteur vivoit en ce pays. Justification d'une des premières Dames de la Cour.* 65

### C H A P. VII

*L'Auteur étant informé que ses Ennemis avoient dessein de l'accuser de Haute Trahison, se réfugie à Blefuscu. Manière dont il y est reçu.* 82

### C H A P. VIII.

*Par un bonheur singulier, l'Auteur trouve moyen de quitter Blefuscu, & après avoir surmonté quelques Difficultez, revient sain & sauf dans sa Patrie.* 95

## T A B L E

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### Du Voyage de Brobdingnag.

#### C H A P. I.

**D**escription d'une furieuse Tempête. La Chaloupe est envoyée à Terre pour faire de l'Eau; L'Auteur s'y embarque afin de découvrir le Pays: Il est laissé sur le Rivage, pris par un des Habitans, & conduit chez un Fermier. Manière dont il yest reçu. Description des Habitans. 107

#### C H A P. II.

Description de la fille du Fermier. L'Auteur est mené à une Ville prochaine, & ensuite à la Capitale. Particularitez de ce Voyage. 126

#### C H A P. III.

L'Auteur est conduit à la Cour. La Reine l'achète du Fermier & le presente au Roi. Il dispute avec les Professeurs de Sa Majesté: est logé à la Cour, & fort dans les bonnes graces de la Reine. Il defend l'Honneur de sa Patrie, & a querelle avec le Nain de la Reine. 135

#### C H A P. IV.

Description du pays. Projet pour la correction des Cartes Geographiques. Ce que c'étoit que le Palais du Roy & la Capitale. Maniere dont l'Auteur voyageoit. Description d'un des principaux Temples de la Capitale. 151

## TABLE DES CHAPITRES

### CHAP. V.

*Diferentes Aventures qu'ent l'Auteur. Execution d'un Criminel. L'Auteur montre son Habileté dans l'Art de la Navigation.* 157

### CHAP. VI.

*L'Auteur tâche par toutes sortes de moyens de s'aquerir la Bienveillance du Roi & de la Reine. Il fait paroître son habileté dans la Musique. Le Roi s'informe de l'Etat de l'Europe, & l'Auteur satisfait amplement sa curiosité. Reflexions du Roi sur ce quel'Auteur vient de lui raconter.* 171

### CHAP. VII.

*Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Il fait au Roi une offre fort avantageuse, qui est néanmoins rejetée. Ignorance du Roi en Politique. Bornes étroites dans lesquelles les sciences de ce Pays sont renfermées. Loix & Affaires Militaires de cet Etat. Quels troubles l'ont agité.* 184

### CHAP. VIII.

*Le Roi & la Reine font un tour vers les Frontières; l'Auteur a l'honneur de les accompagner. De quelle manière il quita ce pays. Il revient en Angleterre.* 194

CATA-

# CATALOGUE DES LIVRES

les plus Nouveaux qui se trouvent  
à la Haye chez P. GOSSE &  
J. NEAULME, Libraires.

- A**ntiquitez Sacrées & Profanes des Ro-  
mains Fr. Lat fol. 1726.  
*Burnetii de Statu Mortuorum & Resurgentium*  
8. 1727.  
- - - *de Fide & Officiis Christianorum* 8. 1727.  
*Burmanni Vita Hadriani VI.* 4. 1727.  
Ceremonies & Coutumes de tous les Peu-  
ples du Monde avec des figures gravées  
par Picard fol. 3. vol. 1723. à 1725.  
Colloques de Cordier Lat. Fr. 12. 1727.  
*Decamerone di Boccaccio sopra l'edizione di Rol-  
li* 2. vol. 12. 1727.  
Essais de Montaigne 5. vol. 12. 1727.  
Histoire des Chevaliers de Malthe 4. 4. vol.  
fig. 1726.  
- - - le même 5. vol. 12. 1726.  
- - - du Concile de Constance par l'En-  
fant 2. vol. 4. 1727.  
- - - de la Vie & des Ouvrages de Fene-  
lon 12. 1727.  
- - - des Tromperies des Prêtres & des  
Moines 2. vol. 8. 1727.  
- - - du Commerce & de la Navigation  
des Anciens par Huët 8. 1726.  
Lettres de Madame la Marquise de Sevigné  
2. vol. 12. 1726.  
- 7. - du Chevalier d'Her\*\*\* par Fonte-  
nelle 12. 1727.

Lct-

## C A T A L O G U E

- Lettres sur divers sujets par Milleran 8. 1726.  
- - - sur les Anglois, les François & les  
Voyages 8. 1725.  
Misantrope par V\*E\* 2. vol 12. 1726.  
Mentor Moderne 4. vol 12. 1727.  
Memoires de Montglat 4. vol. 12. 1727.  
- - - de Boulainvilliers 8. 2. vol. 1727.  
Nouveau Testament reveu par les Pasteurs  
de Geneve 4. 1726.  
*Ode Principia Philosophiæ* 4. 2. vol. 1727.  
*Phædri Fabulæ Burmanni* 4. 1727.  
*Rutgersii Apodicticæ Demonstrationes* 4. 1727.  
Sermons sur divers textes de l'Écriture Sain-  
te par Mr. Huet 8. 1727.  
*Terentii Comediæ & Phædri Fabulæ Bent ley* 4.  
1727.  
Traité du Mouvement des Eauæ par Pujol  
4. 1726.  
Voyages de Thevenot 5. vol. 12. 1727.



## A V E R T I S S E M E N T A U R E L I E U R .

Pour placer les Figures dont les pages  
ne sont pas marquées.

Le Portrait de l'Auteur devant le Titre.

- La Figure No. 1. au Tom. I. 1. partie, pag. 9  
- - - No. 2. au Tom. I. 2. partie, pag. 114  
- - - No. 3. au Tom. II. 1. partie, pag. 7  
- - - No. 4. au Tom. II. 2. partie, pag. 108

VOYA-



*Hoys.*

*P. Mialuon.*  
*I. Goede Fortuin.*

*I. Nassau.*

ISLES DE LA SONDE.

*Sillaban.*

*D. de la Sonde.*



*Blefuscu.*



*Lilliput.*

*Mendendo.*

*Decouvert l'an 1699.*



*Pais de Disme.*





# VOYAGES.

---

## P A R T. I.

### VOYAGE DE LILLIPUT.



#### C H A P I T R E I.

*Qui est l'Auteur de ce Voyage, & de quelle Famille : premiers motifs qui le portèrent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la nage sur la Côte de Lilliput, est fait prisonnier, & amené plus avant dans le País.*

**M** On Père avoit peu de biens, située dans la Comté de Nottingham; mais en recompense cinq fils, dont je suis le troisiéme. Il m'envoya à l'âge de quatorze ans au Collége à Cambridge, où je m'appliquai diligemment à l'étude pendant l'espace

*Tome I. A de*

de trois années : mais comme les moyens de mon Père étoient trop médiocres pour subvenir aux fraix de mon entretien, (qui pour dire le vrai n'alloient guères loin,) je fus mis apprentif chez le Sieur *Jaques Bates*, un des meilleurs Chirurgiens de Londres, chez qui je restai quatre ans. Mon Père m'envoyoit de tems en tems quelque argent, que j'employois à me faire enseigner cette partie des Mathematiques qui a raport à la Navigation, & dont la connoissance est nécessaire à ceux qui ont dessein de voyager; dessein à l'exécution duquel je me croyois en quelque sorte destiné.

En quittant mon Maître, je m'en retournai chez mon Père, qui, conjointement avec mon Oncle *Jean* & quelques autres parens, me fit avoir quarante livres, avec promesse de me fournir trente livres sterling par an pour m'entretenir à *Leyde*, où j'étudiai en Medécine deux ans & sept mois, parce que cette Science est très-utile dans des voyages de long cours.

Peu après mon retour de *Leyde*, mon bon Maître Mr. *Bates* me recommanda pour être Chirurgien de l'*Hirondelle*, dont le Capitaine *Abraham Pannell* étoit Commandant : Pendant trois ans & demi que je demeurai avec lui, je fis deux voyages au *Levant*, & dans quelques autres endroits. De retour, je pris la resolution de m'établir à Londres : Mr. *Bates* approuva mon dessein, & me procura quelques pratiques. Je me logeai petitement, & la fantaisie m'ayant pris de me marier, - j'épousai la fille d'un bon Bourgeois

geois, qui m'apporta quatre cens livres en mariage. Mais la mort de mon bon Maître, qui arriva environ deux ans après, & le peu d'amis que j'avois, furent cause que bien-tôt je n'eus pas grand chose à faire. D'ailleurs ma conscience ne me permettoit pas d'imiter quelques-uns de mes Confrères, qui traitent leurs Patiens de manière, qu'ils ne sauroient guères courir risque d'être desœuvrez. Ayant donc pris conseil de ma femme, & de quelques amis, je résolus de retourner en Mer. Je fus successivement Chirurgien de deux Vaisseaux, & pendant six ans je fis différens voyages aux Indes *Orientales & Occidentales*, qui me valurent quelque chose. J'employois mes heures de loisir à la lecture des meilleurs Auteurs, tant Anciens que Modernes, ayant toujours une bonne provision de Livres avec moi, & quand j'étois à terre, je m'appliquois à étudier le genie & la manière des Peuples avec qui je conversois, aussi bien qu'à apprendre leurs langues, ce que j'ai toujours eu une grande facilité à faire, à cause de la fidélité de ma mémoire.

Mon dernier voyage n'ayant pas autrement bien réüssi, je me dégoutai de la Mer, & formai le dessein de rester désormais chez moi avec ma femme & mes enfans. Je changeai deux fois de quartier, espérant d'avoir plus à faire que dans celui que je quitois; mais c'étoit toujours à peu près la même chose, c'est à dire, rien. Après trois ans d'attente inutile, j'acceptai une offre fort avantageuse qui me fut faite par

le Capitaine *Guillaume Prichard*, qui étoit Maître d'un Vaisseau nommé *la Gazelle*, & qui avoit dessein de partir pour la Mer du Sud. Nous fîmes voiles de *Bristol* le 4. *May* 1699. & d'abord nôtre voyage fut fort heureux.

J'ai quelques raisons de croire qu'il n'est pas nécessaire de fatiguer le Lecteur du recit des Aventures, qui nous sont arrivées dans ces Mers: il suffira de l'avertir, qu'en faisant cours vers les *Indes Orientales*, nous fumes accueillis d'une violente tempête, qui nous poussa vers le Nord-Ouest du Païs de *Diemen*. Par une observation nous trouvâmes que nous étions à 30 degrez & 2 minutes de latitude Meridionale. Le travail excessif & la mauvaise nourriture nous avoient fait perdre douze hommes de notre équipage, & le reste étoit en assez mauvais état.

Le cinquième de *Novembre*, qui est le tems où l'Été commence en ce Païs-là, le tems étant extraordinairement embrumé, les Matelots apperçurent un Rocher, éloigné du Vaisseau de la longueur à peu près d'un demi cable, mais le vent étoit si violent, que le Vaisseau fut jetté dessus, & peu après mis en pièces. Cinq hommes de l'équipage & moi, tâchâmes de nous sauver dans la Chaloupe, & de nous éloigner du Rocher & de notre Vaisseau. A force de ramer, nous nous en éloignâmes, si je ne me trompe, à la distance d'environ neuf miles: mais alors nous fumes entièrement sur les dents, parce que nos forces avoient déjà été

été presque épuisées, par le travail que nous avons été obligez de faire, pendant que nous étions encore dans le Vaisseau. Nous abandonnâmes donc notre Chaloupe à la merci des flots, qui l'engloutirent une demi heure après. J'ignore ce que devinrent mes cinq Compagnons, & ceux que j'avois laissez dans le Vaisseau, mais il est très apparent que tous sont périés : pour moi, je nageai au hazard, poussé par le vent & par la marée ; j'essayai plus d'une fois quoique inutilement, si je ne trouverois pas de fond : mais enfin, par le plus grand bonheur du monde, j'en trouvai, dans l'instant que je n'en pouvois plus, & presque en même temps, la Tempête se ralentit. Je fis près d'un mile avant que de gagner la Côte, parce que la pente du rivage vers la Mer, étoit presque imperceptible, & ce fut environ à huit heures du soir que j'y arrivai. Je fis à peu près un demi mile sans appercevoir ni Maisons, ni Habitans : l'extrême fatigue que j'avois soufferte, le chaud qu'il faisoit, & par dessus cela, une demi-pinte d'eau de vie que j'avois avalée en quittant le Vaisseau, m'accablèrent de sommeil. L'herbe étoit tendre, je m'y couchai, & dormis plus de neuf heures, aussi profondément que j'aye fait en ma vie, car le jour commençoit à poindre quand je m'éveillai : je voulus me lever, mais il me fut impossible, parce que mes bras & mes jambes, étoient fortement attachez à la terre des deux côtes : mes cheveux mêmes qui étoient longs & épais s'y trouvèrent tellement attachez ;

que je ne pus lever la tête, ce que j'aurois fort souhaité de faire à cause de la chaleur du Soleil, qui commençoit à m'incommoder. J'entendois quelque bruit confus autour de moi, mais dans l'attitude où j'étois, je ne pouvois voir que le Ciel. Peu de tems après, je sentis quelque chose qui se mouvoit sur ma jambe gauche, & qui s'avançant doucement sur ma poitrine, vint jusqu'à mon menton. En tâchant, autant que la situation où j'étois pouvoit me le permettre, de voir ce que c'étoit, j'aperçus une créature humaine qui n'avoit pas six pouces de hauteur, avec un arc & une flèche dans ses mains, & une trouffe de flèches sur le dos. Dans le même instant je sentis (autant que je pus le conjecturer) une quarantaine de petits hommes de la même sorte, qui suivoient le premier. Dans l'étonnement inexprimable où j'étois, je fis un cri si grand, que tous s'enfuirent de frayeur, & que même quelques uns d'eux, comme cela me fut rapporté depuis, se firent bien mal en sautant de mes côtes à terre. Cependant, ils ne tardèrent guères à revenir, & un d'eux qui s'avança assez pour me regarder en face, levant ses mains & ses yeux d'admiration au Ciel, s'écria d'une voix petite mais distincte, *Hekinab Degul*: les autres repetèrent plusieurs fois les mêmes mots, mais je ne savois alors ce qu'ils signifioient. Le Lecteur conçoit aisément que pendant tout ce tems j'étois fort mal à mon aise. A la fin, faisant tous mes efforts pour me détacher, j'eus le bonheur de rompre

pre

pre les liens qui attachoient mon bras gauche à la terre: en levant le bras je vis comment ils s'y étoient pris pour me lier, & que c'étoit à de petites chevilles fichées en terre, que mes liens avoient tenus. Dans le même tems je me donnai tant de mouvemens, quoi que ce ne fut pas sans douleur, que les liens qui attachoient mes cheveux à gauche, se relachèrent de deux pouces, & me donnèrent moyen de tourner tant soit peu la tête. Ces petites créatures s'enfuirent alors une seconde fois, avant que j'en pusse saisir aucune: en sautant à terre elles jettèrent un grand cri, (j'entens à proportion de leur taille,) qui fut suivi de ces deux mots, *Tolgo phonac*, qu'un d'entr'eux prononça à haute voix. A peine ces mots furent-ils prononcez, que je sentis plus de cent flèches décochées contre ma main gauche, qui me piquèrent à peu près comme auroient pû faire autant d'éguilles: par dessus cela, ils jettèrent une autre sorte de flèches en l'air, comme nous jettons nos Bombes en *Europe*, dont plusieurs (quoi que je ne les aie point senties) me sont sans doute tombées sur le corps, & quelques autres sur le visage, que je couvris d'abord de la main gauche. Quand cette grêle de flèches fut cessée, je me mis à gemir fort douloureusement, & faisant de nouveaux efforts pour me détacher, j'essuyai une décharge plus grande encore que la première: quelques-uns d'eux tachèrent de me transpercer avec leurs piques, mais par bonheur ils n'en purent venir à bout, parce que j'a-

vois un colletin de buffle : je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de me tenir coy , & mon deſſein étoit de reſter comme cela juſqu'à la nuit , bien sûr que pouvant me ſervir de la main gauche , je me détacherois alors entièrement : caſ à l'égard des Habitans j'avois raiſon de croire que quand même ils aſſembleroient une armée entière contre moi , je pouvois leur tenir tête , ſi tous étoient de la taille de ceux que je voyois . Mais tous ces projets n'eurent point lieu . Quand les Habitans virent que je reſtois coy , ils ceſſèrent de tirer ; mais par le bruit que j'entendois , je connus que leur nombre ſ'augmentoît ; & environ à la diſtance de quatre verges , vis à vis de mon oreille droite , j'ouïs pendant plus d'une heure , une ſorte de bruit pareil à celui qu'on fait lorsqu'on bâtit . Je tournai , le mieux qu'il me fut poſſible , la tête de ce côté-là , & vis une manière de Théâtre , élevé de terre d'un pied & demi , & deux ou trois échelles pour y monter : le Théâtre pouvoit contenir quatre Habitans . Un de ceux qui y étoient , & qui me paroïſſoit un homme de diſtinction , m'adreſſa un long Diſcours , dont je ne compris pas un ſeul mot . J'oubliois de dire qu'avant que de commencer ſa harangue , il s'étoit écrié trois fois *Langro Debulfan* : ( ces mots & les autres dont j'ai parlé me furent expliqués dans la ſuite : ) il les eut à peine prononcez , que plus de cinquante Habitans vinrent , & coupèrent les liens auxquels le côté gauche de ma tête étoit attaché .





chô, ce qui me donna le moien de la tourner à droite, & de bien confiderer celui qui alloit me harauguer : Il me paroiffoit être entre deux âges, & plus grand qu'aucun des trois autres qui l'accompagnoient, dont l'un étoit un page qui lui portoit la queue, & qui me parut tant soit peu plus grand que mon doit du milieu : les deux autres étoient à ses côtez pour le soutenir.

Je fuis persuadé qu'il étoit fort éloquent, car quoique je n'entendiffé pas sa langue, je m'apperçus bien qu'il se connoiffoit en mouvemens pathétiques, & qu'il employoit tour à tour les promesses & les menaces pour me persuader. Je lui repondis de la manière du monde la plus foudrife, levant la main gauche & les yeux vers le Soleil, comme voulant l'apeller à témoin : la faim me dicta une partie de ma réponse, n'ayant rien mangé depuis 24. heures ; je ne pus m'empêcher de faire connoître que j'avois besoin de nourriture, & cela en mettant souvent un doit dans ma bouche, (ce qui, à dire le vrai n'étoit pas autrement poli.) *Le Hurgo*, (car c'est le nom qu'ils donnent à un grand Seigneur, comme je l'apris depuis,) me comprit fort bien ; il descendit du Théâtre, & ordonna que plusieurs échelles seroient appliquées à mes côtés, sur lesquelles plus de cent habitans. monterent, en apportant jusqu'à ma bouche des corbeilles remplies d'alimens, que le Roi avoit donné ordre qu'on m'envoîât, dès qu'il avoit reçû la nouvelle de ma venue dans son pays. Je remarquai qu'il y

A 5

avoit

avoit dans ce qu'on m'offroit, la chair de differens animaux ; mais il m'étoit impossible de distinguer par le seul attouchement quelles parties c'étoient : il y avoit des épaules, des gigots, & d'autres parties, formées comme celles d'un mouton, & parfaitement bien apprêtées, mais plus petites que les aîles d'une Alouëtte. Je ne faisois qu'une bouchée de deux ou trois, en y ajoutant autant de pains, gros chacun comme une bale de moufquet.

L'étonnement que produisit en eux ma voracité est inexprimable : Quand je fus à peu près rassasié, je fis un autre signe pour demander à boire ; il leur parut que si ma soif étoit proportionnée à mon apétit, un peu de boisson ne me suffiroit pas ; c'est pourquoi ce peuple qui est fort ingénieux, roula sur ma main un de leurs plus grands tonneaux, qu'ils défoncèrent un moment après, & que je vuidai d'un seul coup, ce qui ne me fut pas fort difficile, car il ne tenoit pas demi-pinte, & avoit le gout d'un petit vin de Bourgogne, mais beaucoup plus délicieux. Ils m'apportèrent un second tonneau, que je vuidai de la même manière, en faisant signe que j'en souhaitois encore, mais ils n'en eurent point à me donner. Après que j'eus achevé ces merveilles, ils firent mille cris de joie, & dansèrent sur ma poitrine, répétant, comme ils avoient fait auparavant, plusieurs fois ces mots, *Hekinah Degul*. Ils me firent signe de jeter à terre les deux tonneaux, en prenant pourtant la précaution d'avertir ceux qui étoient des-

deffous de se retirer hors du chemin, avertiffement qu'ils exprimèrent par les mots de *Borach Mivola*: Je le fis, & quand ils virent de si prodigieux vaisseaux en l'air, ce furent encore de nouveaux cris de joie & d'admiration. J'avouë que je fus plus d'une fois tenté, pendant qu'ils se promenoient de tous côtez sur mon corps, d'en prendre quarante ou cinquante qui seroient le plus à ma portée, & de les écraser contre terre: Mais le souvenir de ce que j'avois senti, qui selon toutes les apparences, n'étoit pas ce qu'ils pouvoient faire de pis, & ma parole d'honneur, que je leur avois donnée, de ne leur point faire de mal, (car c'étoit là le sens de l'air soumis que j'avois pris en leur adressant ma harangue;) me firent bientôt passer ces envies. Ajoutez à cela, que c'auroit été violer les loix sacrées de l'hospitalité, envers un Peuple qui venoit de me regaler, avec tant de prodigalité & de magnificence.

Cependant, je ne pouvois assez admirer l'intrépidité de ces diminutifs d'hommes, qui dans le temps qu'une de mes mains étoit libre, osoient grimper, & se promener sans crainte sur le corps d'une créature aussi prodigieuse que je devois leur paroître. Quelque temps après, quand ils virent que je ne demandois plus à manger, un Envoyé de Sa Majesté Imperiale ayant monté sur le bas de ma jambe droite, s'avança presque sur mon visage, avec une douzaine de personnes de sa suite: il me montra ses lettres de créance, scellées du sceau Imperial,

rial, qu'il approcha, tout près de mes yeux, & fit un Discours d'environ dix minutes, sans aucune marque de colère, mais d'un air ferme & résolu; dirigeant souvent ses gestes vers un certain endroit, que je compris ensuite être la Capitale, éloignée d'un demi mile, où l'Empereur, après avoir pris là-dessus avis de son Conseil, avoit ordonné que je serois conduit. Ma réponse fut courte, mais inutile; je fis signe avec la main dont je pouvois me servir, que je souhaitois d'être délié, ce que je tachai d'exprimer, en la mettant sur mon autre main, sur ma tête & sur mon corps. Il parut qu'il m'entendoit de reste; car il fit un mouvement de tête, qui marquoit clairement qu'il desaprovoit ma demande; & par de certains gestes il me donna à connoître, que je devois être emmené comme prisonnier; en ajoutant néanmoins quelques autres signes, pour m'assurer qu'on me fourniroit suffisamment à manger & à boire, & qu'on ne me feroit aucun mauvais traitement. L'Idée d'être conduit à la Capitale comme prisonnier, me porta à faire de nouveaux efforts pour rompre mes liens, mais par malheur ces efforts ne servirent qu'à m'attirer encor une grêle de flèches, qui me causerent une sensible douleur aux mains & au visage. Voyant donc que je ne pouvois venir à bout de mon dessein, & que d'ailleurs le nombre de mes ennemis croissoit à chaque instant, je fis signe qu'ils pouvoient faire de moi ce qu'ils vou-

voudroient: là dessus Le *Hurgo* & sa suite prirent congé de moi, de l'air du monde le plus honnête. Quelques momens après, j'entendis plusieurs fois crier, *Peplom Sclam*, & je sentis un grand nombre d'habitans, qui relachèrent tellement les cordes qui m'atachoient à gauche, que je pouvois me tourner à droite; & m'aider moi même pour faire de l'eau; ce que je fis tres copieusement, au grand étonnement du peuple, qui conjecturant par mes mouvemens ce que j'allois faire, s'eloigna au plus vite du torrent qui le menaçoit. Mais avant cela ils m'avoient froté le visage & les mains, avec une sorte d'onguent, dont l'odeur étoit fort agréable, & qui ôta en peu de minutes, le sentiment de douleur que leurs flèches m'avoit causé: Ce remede, & le bon diner que j'avois fait, m'excitèrent au sommeil; je dormis environ huit heures, comme je l'appris depuis; & cela n'est pas étonnant, puisque les Medecins, par ordre de l'Empereur, avoient mis dans les tonneaux de vin quelques drogues soporifiques.

Il y apparence que dès qu'on m'eut découvert dormant sur l'herbe, on en avoit d'abord informé l'Empereur; qui là-dessus, après avoir pris avis de son Conseil, avoit ordonné que je serois lié de la manière que je l'ai rapporté, (ce qui fut exécuté pendant que je dormois,) qu'on me fourniroit à manger & à boire, & qu'une Machine seroit préparée pour me mener à la Capitale.

Cette résolution paroitra peut être hardie

& dangereuse, & je suis bien persuadé, qu'en pareille occasion aucun Prince de l'Europe ne l'imiteroit, quoiqu'à mon avis il ne se pût rien de plus prudent, ni de plus genereux. Car supposé que pendant que je dormois, les habitans eussent tâché de me tuer avec leurs piques & leurs flèches, je me serois certainement éveillé d'abord, & peut être que la douleur que j'aurois sentie, m'auroit donné la force de rompre mes liens; après quoi incapables de me résister, ils n'auroient aussi pu espérer aucune grace. Les habitans de ce pays sont de grands Mathematiciens, & excellent sur tout dans les Méchaniques, encouragez à cela par l'Empereur qui est un grand Protecteur des Sciences. Ce Prince a différentes machines qui se meuvent sur des rouës, & qui servent à transporter des Arbres & d'autres fardeaux: Il préside lui même à la construction de ses plus grands Vaisseaux de guerre, dont quelques uns sont longs de neuf pieds, & il les fait transporter sur ces machines, de l'endroit où ils sont bâtis jusques à la mer, qui est quelquefois éloignée de trois ou quatre cent verges. Cinq cent Charpentiers & autres Ouvriers eurent ordre de preparer incessamment la plus grande voiture qu'ils eussent. C'étoit une Machine de bois, longue de sept pieds & large de quatre, qui se mouvoit sur vingt & deux rouës. C'étoit à la vuë de cette énorme machine, qu'avoit été jeté le cri que j'avois entendu; Elle fut placée en ligne parallele avec mon corps: Mais la principale difficulté fut comment on pour-

TOIT

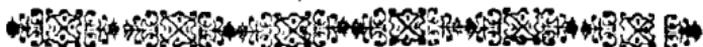
roit m'y mettre : Quatrevingt perches, dont chacune avoit un pied en hauteur, furent dressées pour cet effet, & de très fortes cordes de la grosseur d'une ficelle, furent attachées à des bandages, dont mon cou, mes bras & le reste de mon corps étoient enveloppez ; neuf cent des plus vigoureux d'entre eux, furent employez à me lever de terre, & en moins de trois heures, à la faveur de plusieurs poulies, ils vinrent à bout de me mettre dans la voiture, & eurent soin de m'y bien lier. Tout cela me fut rapporté depuis, car je n'en vis ni n'en sentis rien, étant profondément endormi, par le soporifique que j'avois avalé. Quinze cent des plus puissans Chevaux de l'Empereur, dont chacun étoit haut d'environ quatre pouces & demi, servirent à me trainer à la Capitale, qui comme je crois l'avois dit, étoit éloignée d'un demi mille. Nous avions déjà été en chemin trois ou quatre heures, quand je m'éveillai par un accident fort ridicule ; la voiture étant arrêtée parce qu'il y avoit quelque chose à y racommoder, deux ou trois jeunes habitans eurent la curiosité de voir quel air j'avois en dormant ; ils montèrent sur la voiture, & avançant tout doucement jusqu'à mon visage, un d'eux, qui étoit Officier aux Gardes, me fourra dans la narine gauche une grande partie de sa demi-pique, qui chatouilla le nez à peu près comme auroit pu faire un brin de paille, & me fit éternuer d'une grande force : ces Messieurs se retirèrent sans que je m'en aperçusse, & ce ne fut que trois semaines après, que je  
fus

ſous la cauſe d'un réveil ſi ſoudain. Nous finis une longue marche le reſte du jour, & je paſſai la nuit entre cinq cent gardes, dont la moitié avoit des torches à la main, & l'autre moitié des arcs & des flèches, pour tirer ſur moi pour peu que je fiſſe mine de vouloir me détacher. Le lendemain au Soleil levant, nous continuâmes nôtre marche, & arrivâmes à midi à un endroit éloigné de la Ville d'environ deux cent verges: l'Empereur accompagné de toute ſa Cour, vint au devant de nous; mais ſes principaux Officiers ne voulurent jamais permettre que l'Empereur expoſât ſa perſonne ſacrée en montant ſur mon corps.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avoit un ancien Temple, tenu pour le plus grand du Royaume, qui aiant été ſouillé par un meurtre, il y avoit déjà quelques années, avoit été dépouillé de tous ſes ornemens, & ne ſervoit plus qu'à des uſages profanes: Il fut dit que je logerois là. La grande porte qui regardoit le Nord, étoit haute de quatre pieds, & tout au plus large de deux, de manière que je pouvois facilement m'y glifier. De chaque côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre à la hauteur de ſix pouces de terre: à celle qui étoit à gauche furent quatre vingt & onze chaînes pareilles à celles qui pendent aux montres des Dames en *Europe*, & à peu près auffi larges, qui furent attachées à ma jambe gauche avec trente ſix cadenats. Vis-à-vis de ce Temple, à la diſtance de vingt pieds, il y avoit une Tour haute

haute de cinq pieds au moins ; l'Empereur s'étoit rendu sur cette Tour, avec un grand nombre des principaux Seigneurs de sa Cour, pour me contempler à son aise. Suivant le calcul qui en fut fait, plus de cent mille habitans sortirent de la Capitale pour le même sujet ; & je parierois qu'en dépit de mes gardes, à la faveur de plusieurs échelles, plus de dix mille me montèrent successivement sur le corps : Mais cette hardiesse fut reprimée au plus vite, par une proclamation qui la défendoit sous peine de mort. Quand les Ouvriers virent qu'il étoit impossible que je m'échappasse, ils coupèrent tous les liens qui servoient à m'attacher. Je me levai de plus mauvaise humeur & plus melancholique que je n'aye été en ma vie : l'étonnement du Peuple en me voiant debout, & un instant après me promener fut inexprimable. Les chaînes auxquelles ma jambe étoit attachée, avoient environ deux verges de longueur, & me donnoient non seulement la liberté de me promener en demi cercle, en avant & en arrière, mais attachées à la distance de quatre pouces de la porte, elle me permettoient aussi de me coucher tout de mon long dans le Temple.





## C H A P. II.

*L'Empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs personnes de distinction, vient voir l'Auteur. Description de la personne & des habits de l'Empereur: Quelques savans du premier ordre sont chargés d'enseigner à l'Auteur la langue du pays. Il se fait aimer par sa douceur. On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches, & on lui ôte son épée & ses pistolets.*

Quand je fus debout, je regardai autour de moi, & j'avouë que je n'ai jamais eu de plus belle vuë. Toute la contrée ne paroïssoit qu'un seul Jardin, & chaque champ avoit l'air d'un lit de fleurs. Ces champs dont la plûpart avoient quarante pieds en quarré, étoient entremêlez de bois, dont les plus petits arbres autant que j'en pouvois juger, étoient de la hauteur de sept pieds. J'apperçus à ma gauche la Ville Capitale, qui, de l'endroit d'où je la voïois, ne ressembloit pas mal à ces villes qu'on voit dépeintes sur des décorations de Theatre. Il y avoit déjà quelques heures, que j'étois extrêmement incommodé par de certaines necessitez; ce qui n'est guères étonnant, puis qu'il y avoit presque deux jours entiers que je n'y avois satisfait:

deux

la honte & la nécessité se livroient chez moi de violents combats. Le meilleur expedient que je pusse imaginer, fut de me trainer dans ma maisonnette, ce que je fis. Je fermai la porte après moi, & m'éloignant autant que ma chaîne pouvoit le permettre, je me defis d'un fardeau si incommode. Mais c'est la seule fois en ma vie, que j'aye à me reprocher une pareille mal propreté, dont je me flate pourtant d'obtenir le pardon de tout Lecteur équitable, qui pesera sans partialité, les circonstances où je me trouvois. Depuis ce temps, dès que j'étois levé, j'ai toujours eu coutume de faire la même chose en plein air, le plus loin de ma maison qu'il m'étoit possible, & chaque matin avant qu'il vint compagnie, deux valets à qui ce soin étoit particulièrement commis, ne manquoient jamais d'ôter tout ce qui auroit pu choquer l'odorat de ceux qui me faisoient l'honneur de me venir voir. Je n'aurois pas insisté si long-tems sur une circonstance, qui à la première vue ne semblera peut être pas fort importante, si je n'avois cru qu'il fut nécessaire que je fisse l'apologie de ma propreté, que quelques uns de mes envieux, prenant occasion du fait que je viens de rapporter, ont osé revoquer en doute.

Après avoir mis à fin cette Aventure, je sortis de ma maison pour prendre l'air. L'Empereur étoit déjà descendu de la Tour, & s'avançoit vers moi à cheval, ce qui pensa lui couter cher; car l'animal qu'il montoit, quoique d'ailleurs fort bien dressé, n'étant pas accoutumé à voir une créature,

ture de ma sorte, qui devoit lui paroître une montagne mouvante, se dressa en pieds : Mais ce Prince, qui est parfaitement bon Cavalier, ne perdit pas le fond de la selle, & donna le tems à ceux de sa suite de saisir le cheval par la bride, après quoi il en descendit. Quand il eut mis pied à terre, il me regarda de tous côtez avec grande admiration, mais il se tint toujours hors de ma portée : Il donna ordre aux Cuisiniers & aux Sommeliers, qui s'étoient déjà rendus là, de me fournir à manger & à boire ; ce qu'ils firent en mettant ce qu'ils avoient à me donner, dans des espèces de machines à rouës, qu'ils pouffoient jusqu'à ce que je fusse à portée d'y atteindre. Je pris ces machines, & les vuidai dans un instant : Il y en avoit vingt remplies de mets, & dix de breuvage ; chacune de celles-là contenoit deux ou trois bouchées, & à l'égard de la liqueur, la proportion étoit assez bien observée dans celle-ci. L'Imperatrice, les Princes & Princesses du Sang, & grand nombre de Dames, étoient assises dans des fauteuils à une certaine distance : mais quand elles virent l'accident qui avoit pensé arriver à l'Empereur par la faute de son cheval, elles se levèrent & s'approchèrent de lui. Voici comment ce Prince est fait. Il est plus grand qu'aucun de sa Cour, de l'épaisseur d'un de mes ongles, ce qui seul suffit, pour inspirer du respect à ceux qui le regardent. Il a les traits mâles, les lèvres grosses, & le teint couleur d'olive, il se tient fort droit, est bien proportionné dans tous  
les.

ses membres, & a beaucoup de grace & même de majesté dans toutes ses actions. Il avoit passé alors le printemps de son âge, ayant vint & huit ans & quelques mois, dont il en avoit regné sept, avec toute sorte de prospérité. Pour le voir à mon aise, je me couchai sur l'un de mes côtez, éloigné de lui de trois verges, attitude qui fit, que ma tête fut précisément paralelle à tout son corps. D'ailleurs, il est impossible que la description que je fais ici ne soit exacte, puisque depuis ce tems là, je l'ai tenu plus d'une fois dans mes mains. Son habillement étoit simple, & tenoit pour ce qui regarde la façon, un espèce de milieu entre ceux des *Asiatiques*, & ceux des habitans de l'*Europe*; mais il avoit sur la tête un casque d'or fort leger, orné de joyaux, & à la tête duquel étoit attaché une plume. Il avoit une épée nuë à la main, pour se defendre en cas que je vinsse à rompre mes liens; elle étoit longue de trois pouces tout au plus; la garde & le fourreau en étoit d'or, enrichi de diamans. Sa voix étoit grêle, mais fort claire, & je pouvois l'entendre distinctement, quoique je fusse debout. Les Dames & les Courtisans étoient si magnifiquement habillez, que l'endroit où ils étoient, ressembloit à une jupe étendue à terre, & brodée de plusieurs figures d'or & d'argent. Sa Majesté Imperiale me fit souvent l'honneur de m'adresser la parole, & je ne manquai pas de lui repondre autant de fois; mais il n'entendit pas un mot de ma réponse, comme je puis protester de

de ma part n'avoit pas compris une syllabe de ce qu'il me disoit. Il y avoit là quelques Prêtres & quelques Gens de Loi,) autant que je pus le conjecturer par leurs habits,) qui eurent ordre de lier conversation avec moi : Je leur parlai toutes les langues que je savois, & même celles dont je n'avois qu'une fort légère teinture, je veux dire *Allemand, Flamand, Latin, François, Espagnol, & Italien* : Tout en fut, jusqu'à la *Langue Franque* ; mais sans succès. Deux heures après, la Cour se retira, & on me laissa une bonne garde, pour prévenir l'impertinence, & probablement la malice de la canaille, qui mouroit d'envie de s'approcher de moi, & dont quelques uns eurent l'insolence, pendant que j'étois assis à la porte de ma maison, de me tirer plusieurs flèches, dont une entr'autres pensa m'éborgner. Mais le Colonel ordonna que six des principaux complices de cet attentat seroient faisis, & qu'en punition de leurs crimes, ils me seroient remis entre les mains, ce qui fut exécuté par des Soldats, qui les poussèrent avec leurs piques, jusques à ce qu'ils fussent à ma portée. Je les mis tous dans ma main droite : j'en mis cinq dans la poche de mon justaucorps, & pour le sixième je fis semblant de vouloir le manger tout en vie. Le pauvre homme jetta des cris affreux, & le Colonel aussi bien que les autres Officiers furent dans de terribles tranfes, sur tout quand ils me virent prendre mon canif : Mais je ne tardai guères à les tirer de peine ; car prenant un air doux, & coupant un instant

stant après les cordes dont il étoit lié, je le mis doucement à terre, & lui aussi-tôt s'enfuit. Je traitai le reste de mes prisonniers de la même manière, après les avoir tirés un à un de ma poche : & je remarquai que les soldats & le peuple furent charmez de ce trait de clemence, qui fut rapporté à la Cour, de la manière du monde la plus avantageuse pour moi.

Vers la nuit je me glissai dans ma maison, où je me couchai à terre : Pendant une quinzaine de jours je n'eus point d'autre lit ; mais après ce temps j'en eus un par ordre de l'Empereur. Six cent lits de la mesure ordinaire furent transportez & accommodez dans ma maison. La longueur & largeur de mon lit, étoient de cent cinquante des leurs cousus l'un à l'autre, & l'épaisseur de quatre, ce qui ne m'empêchoit pas néanmoins d'être fort mal couché, parce que le pavé étoit de pierre. Le même calcul fut observé à l'égard des draps & des couvertures. Tout cela n'étoit pas autrement bien, mais endurci de longue main à la fatigue, je m'en accommodai pourtant. Dès que la nouvelle de mon arrivée fut répandue dans le Royaume, un nombre infini de badauts se rendirent à la Capitale pour me voir ; la quantité en fut si prodigieuse, que la plupart des villages restèrent sans habitans, & cela au grand détriment de leurs affaires domestiques, aussi bien que de l'Agriculture : Mais il fut pourvu à ce désordre, par différentes proclamations de sa Majesté Imperiale, qui ordonna que ceux  
qui

qui m'avoient déjà vu s'en retourneroient chez eux, & n'approcheroient de cinquante verges de ma Maison, à moins que d'en avoir permission de la Cour: Restriction qui valut de grandes sommes aux Secretaires d'Etat.

Dans ce tems-là l'Empereur tint souvent Conseil, pour savoir ce qu'on feroit de moi; & j'appris depuis d'un des meilleurs Amis que j'aye eu dans ce-Païs, qui étoit un homme de la première qualité, & qui certainement pouvoit être au fait: j'appris, dis-je, que la Cour étoit cruellement embarrassée de ma personne. On y craignoit que je ne vinssse à bout de rompre mes liens, ou que ma voracité ne causât une famine. Quelquefois on y prenoit la resolution de me laisser mourir de faim, & autrefois de me blesser aux mains & au visage, avec des flèches empoisonnées, ce qui m'auroit bien vite dépêché. Mais aucun de ces desseins ne fut exécuté, parce que l'on fit attention que la puanteur d'un corps aussi énorme que le mien, infecteroit sans doute l'air, & produiroit dans la Capitale quelque maladie contagieuse, qui se répandroit ensuite par tout le Royaume. Au milieu de ces délibérations, plusieurs Officiers de l'Armée vinrent à la porte de la chambre où se tenoit le Conseil; & deux d'entr'eux ayant été admis, firent rapport de la manière dont j'en avois agi à l'égard des six Criminels, dont il a été parlé ci-devant; ce qui fit une telle impression en ma faveur, non seulement dans l'ame de l'Empereur, mais aussi de tout son

Con-

Conseil, que tous les Villages jusqu'à la distance de neuf cent verges de la Ville, reçurent ordre de fournir chaque matin, six bœufs, quarante moutons, & quelques autres victuailles pour ma nourriture; avec du pain, du vin, & d'autres liqueurs à proportion. Le payement de toutes ces choses leur étoit assigné sur l'Épargne de Sa Majesté: car ce Prince vit du revenu de ses Domaines, n'exigeant que très-rarement, & que dans des occasions fort pressantes, des subsides de ses Sujets, qui de leur côté sont obligez de le servir dans ses Guerres à leurs propres fraix. Six cent personnes dont les gages étoient payez par l'Empereur, furent choisis pour être mes Domestiques, & il leur fut dressé des tentes à chaque côté de ma porte. Il fut aussi ordonné que trois cent Tailleurs me feroient un assortiment complet d'habits à la manière du País. Que six des plus savans hommes de l'Empire auroient soin de m'enseigner leur Langue: & enfin que les Gardes de l'Empereur, aussi bien que ses Chevaux & ceux de la Noblesse, passeroient souvent devant moi, afin de s'accoutumer à ma vuë. Tous ces ordres furent exécutez avec la dernière précision, & dans l'espace de trois semaines, je fis de grands progrès dans la langue du País: Pendant ce tems, l'Empereur m'honora plusieurs fois de ses visites, & me fit la grace de mêler souvent ses instructions avec celles de mes Maitres. Nous commencions déjà à lier ensemble une espèce de conversation; par les premiers mots que j'appris, je tachai d'exprimer le dé-

fir que j'avois d'obtenir ma liberté, & je lui en réitérai chaque jour la demande à genoux. Sa réponse, autant que je pus la comprendre, fut que c'étoit une chose qui demandoit du tems, & à laquelle il ne falloit pas seulement penser sans l'avis du Conseil: qu'avant tout, je devois *Lumos Kelmin peſſo deſmar lon Empoſo*; c'est à dire, lui jurer que je vivrois en paix avec lui & avec tous ſes Sujets: Que cependant je ſerois bien traité. Au reſte, il me confeilla de tacher de m'aquerir ſa bienveillance & celle de ſes Sujets, par ma patience & par ma diſcrétion. Il me pria de ne pas prendre en mauvaſe part qu'il donnât ordre à quelques-uns de ſes Officiers de me fouiller; car qu'il étoit apparent que j'avois ſur moi quelques Armes, qui devoient être extraordinairement dangereuſes, ſi elles repondoient à l'immenſité de ma taille. Je dis que Sa Majeſté ſeroit obéie, & que j'étois prêt à me dépouiller, & à retourner mes poches. C'eſt ce que j'exprimai en me ſervant de ſignes, lorſque les paroles me manquoient. Il repliqua que par les Loix du Royaume je devois être fouillé par deux Officiers; qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit impoſſible que cela ſe fit ſans mon ſecours; qu'il avoit aſſez bonne opinion de ma généroſité & de ma juſtice, pour confier leurs perſonnes entre mes mains: Que tout ce qui m'auroit été pris me ſeroit rendu quand je quitterois le País, ou payé ſuivant le prix que moi-même j'y mettrois. Je pris les deux Officiers dans mes mains, & les mis premièrement

ment dans les poches de mon justaucorps, & ensuite dans toutes les autres, hormis mes deux goussets, & une autre poche encore où il y avoit quelques bagatelles, qui ne pouvoient être d'usage qu'à moi seul. Dans un de mes goussets, il y avoit une montre d'argent, & dans l'autre quelques pièces d'or dans une bourse. Ces Messieurs, qui avoient avec eux, papier, plume & encre, firent un Inventaire fort exact de tout ce qu'ils trouvèrent: & leur besogne faite, ils me prièrent de les mettre à terre, afin d'en faire part à l'Empereur. J'ai traduit depuis cet Inventaire en Anglois, & cette traduction la voici mot pour mot. Premièrement, dans la poche droite du justaucorps du *grand Homme-Montagne*, (car c'est ainsi qu'il me paroît qu'on doit traduire les mots *Quinbus Flestrim*) après la plus exacte recherche, nous avons trouvé seulement une si grande pièce d'étoffe, qu'elle pouroit servir de tapis de pied à la plus grande sale du Palais de Votre Majesté. Dans la poche gauche nous avons vu un énorme coffre, tout d'argent. Nous avons demandé qu'il fut ouvert, & un de nous y étant entré, a enfoncé mi-jambe dans une sorte de poussière, dont une partie s'étant répandue dans l'air, nous a fait éternuer plusieurs fois. Dans la poche droite de sa veste, nous avons trouvé un prodigieux paquet, composé de plusieurs substances blanchâtres, pliées les unes sur les autres, de la longueur d'environ trois hommes, fortement attachées entr'elles, & marquées de figures

noires; il nous a dit que ce sont des Ecrits, dont chaque lettre est aussi large que la moitié de la paume de nos mains. Dans la poche gauche il y avoit une sorte de machine composée de vingt longues perches, qui ne ressembloient pas mal aux palissades qu'il y a devant la Cour de V<sup>ô</sup>tre Majesté; nous croions que c'est avec cet instrument que l'*Homme-Montagne* se peigne la tête, car nous ne le fatiguons pas toujours de nos questions, parce que nous avons grand peine à nous faire entendre. Dans la grande poche droite de son enveloppe milieu, (car c'est ainsi que je rends les mots *Ransu-Lo*, par lesquels ils désignoient mes culottes) nous avons vu une colonne de fer, qui étoit creusée, de la longueur d'un homme, & attachée très fortement à une pièce de bois, plus grande encor que la Colonne. Sur un des côtez de cette machine, il y avoit de grandes pièces de fer, dont la figure étoit si bizarre, que nous ne savions qu'en penser. Nous avons trouvé un instrument tout semblable dans la poche gauche. Dans une plus petite poche du côté droit, il y avoit plusieurs pièces d'un métal blanchâtre & rougeâtre, de différentes grandeurs; quelques unes des pièces blanches qui nous paroissoient d'argent, étoient si larges & si pesantes, que mon camarade & moi pouvions à peine les lever. Dans la poche gauche nous avons trouvé deux colonnes noires, d'une figure irrégulière. Une d'elles étoit couverte & paroissoit tout d'une pièce: mais au bout supérieur de l'autre il y avoit une

espèce

espèce de substance ronde & blanchâtre, une fois plus grosse que nos têtes: chacune de ces machines contenoit une prodigieuse lame d'acier: Nous l'obligeâmes à nous les montrer, parce que nous craignons que ce ne fussent des instrumens pernicieux: Il les tira de leurs niches, & nous aprit, que dans son pays il avoit coutume de se servir de l'un pour se raser la barbe, & de l'autre pour couper de certains alimens. Il y a deux poches ou nous n'avons pu entrer, il les appelloit ses gouffets. C'étoient deux larges fentes, faites tout au haut de son enveloppe milieu, mais rendues fort étroites par la pression de son ventre. Hors du gouffet droit, pendoit une grande chaîne d'argent, au bout de laquelle il y avoit la machine la plus singulière que nous ayons jamais vue. Nous lui dîmes de tirer dehors ce qui tenoit à la chaîne, il le fit, & nous vîmes que c'étoit un Globe, en partie d'argent & en partie d'un autre métal transparent; car à travers du côté transparent, nous aperçûmes d'étranges figures rangées en cercle, & voulant les toucher, nos doigts se trouvèrent arrêtés par cette substance diaphane. Il approcha cette machine de nos oreilles, & nous ouïmes un bruit continu semblable à celui que fait un moulin à eau. Nous croïons que c'est quelque animal inconnu, ou bien le Dieu qu'il adore: mais cette dernière opinion nous paroît la plus vrai-semblable, parce qu'il nous a assuré (si nous l'avons bien compris, car il s'exprime d'une manière très imparfaite,)

te, ) que c'étoit une manière d'Oracle qu'il consultoit fort souvent, & qu'il lui marquoit le temps de chaque action de sa vie. De son gousset gauche, il a tiré une sorte de filet assez grand pour servir à la pêche, mais qui peut s'ouvrir & se fermer comme une bourse, & il s'en sert aussi à cet usage. Nous y avons trouvé quelques pièces massives, d'un métal jaunâtre, qui, si elles sont de véritable or, doivent être d'une immense valeur.

Après avoir ainsi en exécution des Ordres de Votre Majesté, fouillé exactement dans toutes ses poches, nous avons remarqué qu'il avoit autour de sa veste un ceinturon, qui ne peut avoir été fait, que de la peau de quelque Animal prodigieux : Au côté gauche du ceinturon, pendoit une Epée de la longueur de cinq hommes; & à la droite, une espèce de sac divisé en deux cellules, dont chacune pourroit contenir trois des Sujets de Votre Majesté. Dans l'une de ces cellules, il y avoit plusieurs globes d'un métal fort pesant, chacun de la grosseur de nos têtes, & fort difficiles à lever. Dans l'autre cellule, nous vîmes une grande quantité de grains noirs, assez petits, & qui n'étoient guères pesants, car nous pouvions en tenir plus de cinquante à la fois dans la main.

C'est ici l'Inventaire exact de ce que nous avons trouvé sur le corps de l'*Homme Montagne*, qui en a agi avec nous fort honnêtement, & avec le respect dû à la Commission de Votre Majesté. Signé & scellé le quatrième

trième jour de la quatre vingt & neuvième  
Lune de l'Auguste Regne de Votre Majesté  
Imperiale.

*Clefrén Frelock.*  
*Marfi Frelock.*

Quand l'Empereur eut lu cet Inventaire d'un bout à l'autre, il m'ordonna, quoiqu'en termes fort honnêtes, de remettre tout entre ses mains. Il me demanda premièrement mon Epée, que j'ôtai du ceinturon avec le foureau. Il commanda en même tems que trois mille hommes, de ses meilleures troupes, (dont il étoit alors accompagné,) m'environnassent de tous côtez, & tinssent leurs arcs & leurs flèches prêtes: mais je ne m'en apperçus pas, à cause que mes regards n'étoient fixez que sur l'Empereur. Il me pria alors de tirer mon Epée, qui, quoique l'eau de la Mer l'eut enrouillée dans quelques endroits, ne laissoit pas d'être fort resplendissante. Je le fis, & dans l'instant toutes les troupes jetterent un cri, qui tenoit également de la surprise & de la terreur; car les rayons du Soleil après s'être réfléchis sur mon Epée, leur donnoient dans les yeux. L'Empereur, qui est un Prince très-magnanime, étoit moins épouvanté que je n'aurois cru. Il m'ordonna de rengainer mon Epée, & de la jeter à terre, le plus doucement qu'il me seroit possible, & à la distance de six pieds de l'extrémité de ma chaîne. La seconde chose qu'il demanda fut une de ces colonnes de fer qui étoient creusées, par où il entendoit mes

Pistolets de poche. Je lui en montrai un, & tachai, conformément au désir qu'il paroïssoit en avoir, de lui en faire connoître l'usage. Pour cet effet, je le chargeai seulement de poudre, que j'avois eu soin de garantir de l'humidité de la Mer, (inconvenient contre lequel tous les Mariniers prudens se précautionnent,) & après avoir averti l'Empereur de n'avoir pas peur, je tirai mon coup en l'air. L'épouvante fut bien plus grande alors qu'elle n'avoit été à la vuë de mon Epée. Ils tomboient à terre par centaines tout de même que s'ils avoient été morts; & l'Empereur même, quoi qu'il restât sur pied, eut besoin de quelque tems pour se remettre. Je rendis mes deux Pistolets de la même manière que j'avois fait mon Epée, & ensuite mon sachet de poudre, & mes balles de plomb, avertissant qu'il falloit bien se donner garde d'approcher la poudre du feu, parce que la moindre étincelle pourroit l'allumer, & faire sauter en l'air tout le Palais Imperial. Je donnai aussi ma Montre, que l'Empereur fut fort curieux de voir; il ordonna à deux des plus grands de ses Gardes d'attacher la Montre à une perche, & de la porter ainsi sur leurs épaules, à peu près comme les Chartiers de Brasseurs portent un tonneau d'Aile en *Angleterre*. Il fut surpris du bruit continuel de cette machine, & du mouvement de l'aiguille qui marque les minutes, qu'il apperçut très-facilement, parce que la vuë des Habitans de ce Pais est beaucoup meilleure que la nôtre. Plusieurs Savans

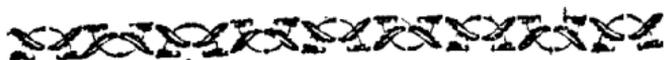
in-

interrogez par l'Empereur sur la nature de cette Machine, firent, comme le Lecteur peut facilement s'imaginer, différentes réponses, dont j'avoué n'avoir pas bien compris le sens.

Je livrai ensuite ma monnoye d'argent & de cuivre; ma bourse, où il y avoit neuf grandes pièces d'or, & quelques autres plus petites; mon couteau, mon rasoir, mon peigne, ma tabatière d'argent, mon mouchoir & mon Journal. Mon Épée & mes Pistolets furent mis sur des voitures, & transportez dans les Arsenaux de Sa Majesté.

J'avois, comme je l'ai déjà remarqué, une poche secrète, qui avoit échappé à leurs recherches, & où je gardois une paire de Lunettes (dont je me fers quelquefois à cause de la foiblesse de ma vuë,) une Lunette d'approche, & quelques autres bagatelles, que je ne me crus pas obligé de déceler, parce que je craignois de les perdre, & que d'ailleurs elles ne pouvoient être d'aucun usage à l'Empereur.





## CHAPITRE III.

*Etrange manière dont l'Auteur divertit  
l'Empereur & la Noblesse de l'un &  
de l'autre Sexe de la Cour de Lilliput.  
Autres divertissemens de cette Cour.  
L'Auteur est mis en liberté à de certai-  
nes conditions.*

**M**A douceur & ma bonne conduite, m'avoient tellement acquis la bienveillance, non-seulement de l'Empereur & de sa Cour, mais même de l'Armée, & de tout le Peuple en général; que je commençai à concevoir l'esperance que dans peu je serois mis en liberté. Je fis tout ce qui me fut possible, pour cultiver ces dispositions favorables. Les Naturels du País parvinrent peu à peu à n'avoir plus peur de moi du tout. Je me couchois quelquefois à terre, & permettois à cinq ou six de danser sur ma main. A la fin même les Garçons & les Filles se hazardèrent à jouer à la cigne-mufette dans mes cheveux. Je commençois déjà à parler & à entendre passablement leur langue. L'Empereur eut un jour envie de me regaler de quelques-uns des spectacles du País, en quoi il faut avouër que

que les *Lilliputiens* surpassent toutes les autres Nations du Monde, tant à l'égard de l'adresse que de la magnificence. Aucun spectacle ne me divertit tant, que celui des Danseurs de corde; ils faisoient les sauts les plus périlleux sur un fil blanc fort mince, qui avoit deux pieds en long, & qui étoit tendu à la hauteur de douze pouces de terre. Surquoy il faut, avec la permission du Lecteur, que je m'étende un peu davantage.

Ce divertissement n'est en usage, que parmi ceux qui aspirent à la faveur du Prince, ou à de grands emplois. Ils s'exercent dans cet art, dès leur jeunesse, & ne sont pas toujours remarquables par une naissance distinguée, ou par une belle éducation. Quand quelque emploi considérable est vacant, par la mort ou par la disgrâce de celui qui en avoit été revêtu (ce qui arrive assez souvent) cinq ou six de ces Candidats demandent permission à l'Empereur de danser sur la corde devant lui & devant toute la Cour; & celui qui saute le plus haut sans tomber, obtient la charge en question. Très-souvent les Premiers Ministres eux-mêmes sont obligez de montrer leur adresse, & de donner en présence de l'Empereur, des preuves qu'ils conservent encore leur première agilité. Tout le monde convient que *Flimnap* le Trésorier, en faisant une cabriole sur une corde tendue, s'éleve en l'air tout au moins d'un pouce plus haut qu'aucun autre Seigneur de tout l'Empire. Mon ami *Reldefal*, Premier Secrétaire des

Affaires secrètes, est à mon avis, quoique peut être je sois trop prévenu en sa faveur, le second après le Trésorier; le reste des Seigneurs n'en approche pas.

Ces divertissemens causent souvent de grands malheurs, dont plusieurs se trouvent dans l'Histoire. J'ai vû de mes propres yeux deux ou trois Candidats se disloquer ou se casser quelque Membre. Mais le danger est bien plus grand, quand les Ministres eux-mêmes sont obligez de faire paroître leur adresse; car pour surpasser leurs rivaux, & en quelque sorte eux-mêmes, ils font de si prodigieux efforts, qu'il n'y a presque aucun d'eux qui n'ait fait quelque chute, & quelques-uns jusques à deux ou trois. On m'a assuré qu'environ deux ans avant mon arrivée, *Flimnap* se seroit sûrement cassé la tête, si un des cousins de l'Empereur, qui par hazard se trouvoit à terre, n'eut diminué la force du coup.

Il y a encore une autre Recréation, mais qui ne se prend que dans de certaines occasions, & seulement en présence de l'Empereur, de l'Imperatrice, & du Brémier Ministre. L'Empereur met sur une table trois fils de soye, dont chacun est de la longueur de six pouces. L'un est de couleur de pourpre, l'autre jaune, & le dernier blanc. Ces fils sont proposez comme des prix, à ceux que l'Empereur veut distinguer par une marque éclatante & particulière de faveur. La cérémonie s'en fait dans une des plus grandes sales de Sa Majesté. C'est là que les Candidats sont obligez de subir une épreu-

épreuve d'adresse, bien différente de la précédente, & telle que je n'ai jamais rien vû dans aucun endroit du vieux ou du nouveau Monde, qui y eut le moindre rapport. L'Empereur tient entre ses mains un bâton, dont les deux bouts sont parallèles à l'Horison, & c'est aux Candidats à s'avancer un à un, & à sauter tantôt par dessus le bâton, & tantôt à se glisser par dessous, suivant qu'il est plus élevé ou plus bas. Ce manège se réitére plus d'une fois. Quelquefois l'Empereur tient un bout du bâton, & le Premier Ministre l'autre. D'autrefois même le Premier Ministre le tient tout seul. Celui qui montre le plus de souplesse & d'agilité, & qui se fatigue le moins à sauter & à ramper, obtient pour recompense le fil couleur de pourpre; le jaune est donné à celui qui fuit, & le blanc au troisième: Tous s'en parent, en se le mettant autour du corps, & il y a peu de Seigneurs distinguez à cette Cour, qui ne soient ornez de quelque une de ces Ceintures.

Les Chevaux de l'Armée, & ceux des Ecuries Royales, ayant été conduits tous les jours devant moi, étoient déjà si accoutumés à ma vuë, qu'ils venoient jusques sur mes pieds sans faire des écarts. Les Cavaliers les faisoient sauter par dessus ma main, quand je la mettois à terre; & un des Piqueurs de l'Empereur, passa avec son Cheval par dessus mon pied, foulant & tout, ce qui étoit en verité un saut prodigieux. J'eus le bonheur de divertir un jour l'Empereur d'une manière fort extraordinaire. Je

le pria de donner ordre qu'on me fournit quelques bâtons qui eussent deux pieds de hauteur, & qui fussent de la grosseur d'une canne ordinaire. Il commanda au Grand Maître de ses Forêts de me les faire avoir : il en eut soin, & le lendemain je vis arriver six Forêtiers avec autant de chariots chargés de ces sortes de bâtons que j'avois demandez, & dont chacun étoit tiré par huit Chevaux. Je pris neuf de ces bâtons que je fichai bien en terre, & que je disposai de manière qu'ils formoient un quarré de deux pieds & demi; j'attachai à chaque côté un bâton à la hauteur de deux pieds de terre, & de telle façon qu'ils étoient tous parallèles entr'eux. Après cela j'attachai mon mouchoir aux neuf bâtons que j'avois mis en terre, & je l'étendis de tous côtés, jusqu'à ce qu'il fut tendu, comme le dessus d'un Tambour: les quatre bâtons parallèles qui étoient plus élevez de cinq pouces que le mouchoir, servant de rebord de tous côtés. Quand j'eus achevé mon ouvrage, je demandai à l'Empereur, que deux douzaines de ses meilleurs Chevaux fussent exercez dessus cette Plaine. L'Empereur ayant agréé ma demande, je les pris l'un après l'autre, avec les Officiers qui les montoient, & je les plaçai sur mon mouchoir. Dès qu'ils furent rangez en ordre, ils se divisèrent en deux pelotons, escarmouchèrent pour rire, tirèrent des flèches qui ne pouvoient faire aucun mal à ceux contre qui elles étoient tirées, mirent flamberge au vent, en vinrent aux mains, & pour tout dire

dire en un mot, montrèrent qu'ils entendoient parfaitement bien plusieurs règles de l'Art Militaire. Les bâtons parallèles empêchoient qu'eux & leurs Chevaux ne pussent tomber à terre; & l'Empereur trouva un si grand plaisir à ce spectacle, qu'il ordonna qu'il seroit réitéré pendant plusieurs jours, & voulut même une fois être placé sur mon mouchoir, & ordonner les mouvemens de ses Cavaliers. Il persuada aussi à l'Imperatrice, quoi que ce ne fut pas sans peine, de permettre que je la tinse dans son fauteuil, à la distance de deux verges de mon mouchoir, d'où elle pouroit aisément voir tout ce qui se passeroit. Ce fut un grand bonheur pour moi qu'il n'arrivât aucun malheur dans tous ces divertissemens: Une fois seulement un Cheval fougueux qui appartenoit à un des Capitaines, d'un coup de pied fit un trou dans mon mouchoir, & tomba à la renverse avec le Cavalier qui le montoit; mais je les relevai l'un & l'autre au plus vite, après avoir bouché le trou d'une main, je me servis de l'autre pour mettre la troupe à terre. Le Cheval s'étoit fait une entorse à l'épaule gauche, mais le Cavalier ne s'étoit fait aucun mal, & je raccommodai mon mouchoir le mieux qu'il me fut possible; cependant j'eus soin de ne l'exposer plus à l'avenir à de pareils dangers.

Deux ou trois jours avant que je fusse mis en liberté, pendant que j'amusois la Cour par toutes ces merveilles, il arriva un Exprès, pour informer l'Empereur que quel-

quelques uns de ses Sujets, en se promenant près de l'endroit où j'avois été trouvé, avoient découvert une grande chose noire, qui étoit à terre, d'une figure fort bizarre, dont les bords s'étendoient en rond, & qui étoit au milieu de la hauteur d'un homme, ayant au reste, à peu près la même étendue que la chambre à coucher de Sa Majesté; que ce n'étoit pas une Créature vivante, comme on l'avoit craint d'abord, puis qu'après en avoir plusieurs fois fait le tour, on ne s'étoit pas apperçu qu'elle fit le moindre mouvement: Qu'en montant sur les épaules des autres, quelques uns d'eux étoient parvenus jusqu'au sommet, qui étoit fort uni, & qu'en frappant du pied ils avoient trouvé que la Machine étoit creuse en dedans; qu'il leur sembloit probable qu'elle devoit appartenir à *l'Homme Montagne*, & que si Sa Majesté le trouvoit bon, ils entreprenoiént de la transporter à la Cour, pourvû qu'ils eussent seulement cinq Chevaux. Je compris d'abord ce qu'ils vouloient dire, & je fus charmé de tout mon cœur de la nouvelle qu'ils apportoient. Il semble que dès que je me fus sauvé à terre après mon Naufrage, j'étois tellement troublé, qu'avant que d'arriver dans l'endroit où je m'endormis, mon Chapeau, que j'avois attaché autour de ma tête pendant que je ramaiois, & qui avoit bien tenu durant le temps que j'avois nagé, étoit tombé sans que je m'en apperçusse. Je suppliai Sa Majesté Imperiale qu'on me l'apportât au plutôt, & je lui en décrivis la nature & l'usage: Je l'eus le lendemain, mais  
fort

fort mal conditionné : ils y avoient fait deux trous à un pouce & demi du bord , & y avoient attaché deux crochets , par lesquels ils avoient passé une longue corde , pour mieux lier mon chapeau aux Harnois des Chevaux : & c'est de cette manière qu'il fit plus d'un demi mile *d'Angleterre*. Mais comme le terrain de ce pays est fort uni , il ne fut pas tant endommagé que j'aurois bien crû.

Deux jours après cette Avanture , l'Empereur ayant ordonné à cette partie de son Armée , qui se trouvoit dans & autour la Capitale , de se tenir prête au premier ordre , imagina un divertissement fort singulier. Il souhaita que je me tinssse comme un *Colosse* , les jambes écartées autant que je pourrois. Il commanda alors à son General , qui étoit un grand Capitaine & fort de mes Amis , de faire ranger les Troupes en bon ordre , & de les faire marcher dessous moi ; les Fantassins formant un front de vingt quatre , & les Cavaliers de seize , Tambours battants , enseignes déployées , & piques dressées. Trois mille Fantassins & mille Cavaliers me passerent ainsi entre les jambes. Sa Majesté commanda sous peine de mort , que chaque Soldat dans sa marche observeroit les plus exactes Régles de la Décence à mon égard. Cet ordre cependant n'empêcha pas que quelques jeunes Officiers ne levassent les yeux en haut en passant sous moi. Et pour dire le vrai , mes Culottes étoient alors si délabrées , qu'elles faisoient du

du moins entrevoir quelques fujets de rifée & d'admiration.

J'avois fait tant d'instance pour obtenir ma liberté, que la chofe fut enfin propofée, premièrement dans le Cabinet de Sa Majefté, & enfuite en plein Confeil. Il n'y eut perfonne qui s'y oppofât, excepté *Skyrefb Bolgolam*, qui, fans que je lui en euflé donné le moindre fujet, fit éclater contre moi une haine mortelle : Mais malgré lui, tout le Confeil décida en ma faveur, & cette décision fut ratifiée par l'Empereur. Ce Miniftre, qui fe montrait fi fort mon ennemi, étoit le *Galbet*, c'eft à dire, l'Amiral du Royaume, & fort avant dans les bonnes grâces de l'Empereur : D'ailleurs, rompu dans les Affaires, mais d'un naturel chagrin, & d'une humeur incommode. Cependant il fe rendit à la fin, mais obtint en même temps, que ce feroit lui qui drefleroit les Articles & les Conditions auxquelles ma liberté me feroit accordée, & que je m'engagerois par ferment d'observer. *Skyrefb Bolgolam* m'apporta lui même ces Articles, accompagné de deux fous-Secretaires, & de quelques autres perfonnes de diftinction. Après qu'on m'en eut fait la lecture, je fus obligé d'en jurer l'obfervation, premièrement à la manière de mon pays, & puis fuyant celle que prefcrivent leurs loix ; qui étoit de tenir mon pied droit dans ma main gauche, de placer le doigt du milieu de ma main droite fur le fomme de ma tête, & le pouce fur le bout fupérieur de

de mon oreille droite. Comme le Lecteur sera peut être curieux d'avoir quelques idées du style & des façons de parler de ce peuple, & de savoir les Conditions; auxquelles ma liberté me fut rendue, j'ay cru qu'il ne seroit pas fâché d'en voir la Traduction, que j'ay taché de faire avec toute la fidélité possible, & que voici.

Golbasto Momaren Evlame Gurdito Shefin Mully Uly Gue, Tres-Puissant Empereur de *Lilliput*, les Delices & la Terreur de l'Univers, dont les Pays ont d'étendue cinq mille *Blustrugs*, (environ douze miles de circuit) & n'ont d'autres bornes que celles de la Terre; Monarque des Monarques, plus grand que les Fils des Hommes; dont les pieds touchent au centre de la Terre, & dont la Tête atteint jusqu'au Soleil: qui d'un seul regard fait trembler les Princes de la Terre; Aimable comme le Printemps, Agréable comme l'Eté, Fécond comme l'Automne, & Terrible comme l'Hyver. Sa Très-Sublime Majesté propose à l'*Homme-Montagne*, arrivé depuis quelque temps dans son redoutable Empire, les Articles suivans, qu'il s'engagera par Serment d'observer.

1. Premièrement, l'*Homme-Montagne* ne sortira pas de nos États sans en avoir une permission scellée du Grand-Scéau.

2. Il n'entrera point dans nôtre Capitale, sans un ordre exprès de nôtre part; & quand il y viendra, les Habitants en seront avertis deux heures auparavant, afin d'avoir le temps de se retirer chez eux.

3. Le susdît *Homme-Montagne* bornera ses pro-

promenades aux principaux Grands-chemins, & se gardera bien de se promener ou de se coucher dans une Prairie, ou dans un Champ de bled.

4. Quand il se promenera dans les Grands-chemins, il prendra bien garde de ne pas marcher sur le corps de quelqu'un de nos Amez sujets, ni sur leurs Chevaux & Voitures: il ne pourra même prendre aucun de nos sujets dans ses mains, à moins qu'ils n'y consentent.

5. S'il arrive qu'il faille envoyer quelque part un exprès en grande hâte, *l'Homme-Montagne* sera obligé une fois chaque lune de transporter dans sa poche le Messager & le Cheval à la distance de six journées de chemin, & (s'il en étoit requis,) de rapporter le Messager sain & sauf en présence de Sa Majesté.

6. Il entrera en alliance avec nous contre les Habitans de l'Isle de *Blesfusu*, & fera tous ses efforts pour détruire la Flote, avec laquelle ils se préparent à faire une descente dans notre Empire.

7. Dans ses heures de loisir il sera tenu d'aider nos Ouvriers à lever quelques grandes pierres, qui doivent servir à la construction de la muraille de notre grand Parc, & à celles de quelques Maisons Royales.

8. Le dit *Homme Montagne* donnera, dans le temps de deux lunes, une Description exacte du circuit de notre Empire, & ses pas serviront de mesure dans ce calcul.

En-

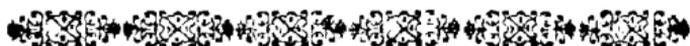
Enfin quand *l'Homme Montagne* aura juré solennellement d'observer tous ces Articles, il lui sera fourni chaque jour une quantité de mets & de breuvage, dont 1724 de nos Sujets pourroient se nourrir; d'ailleurs, il aura toujours un libre accès à nôtre Personne Imperiale, avec d'autres marques de nôtre Faveur. Donné dans nôtre Palais de *Belfaborac*, le douzième jour de la quatre vingt & onzième lune de nôtre Règne.

Je signai & jurai avec grand plaisir l'observation de ces Articles, quoi qu'il y eut quelques uns qui ne m'étoient pas fort honorables, & que je ne pouvois attribuer qu'à la mauvaise volonté du Grand Amiral *Skyresb Bolgolam*. Après quoi mes chaînes me furent d'abord ôtées, & l'Empereur lui même me fit l'honneur d'être présent à toute la cérémonie. Je me prosternai à ses pieds pour lui faire mes remerciemens, mais il m'ordonna de me lever, & après m'avoir dit plusieurs choses, que ma modestie & la crainte d'être taxé de vanité m'empêchent de répéter, il ajouta qu'il esperoit que je ne manquerois à aucun point de mon devoir, & que je me rendrois digne des graces qu'il m'avoit déjà faites, & de celles qu'il avoit dessein de me faire à l'avenir.

Le Lecteur n'a pas oublié que dans le dernier des articles dont j'avois juré l'observation, l'Empereur m'avoit assigné chaque jour une quantité de mets & de breuvage, qui auroit pû suffire à 1724 *Lilliputiens*. Quelque temps après, je demandai à un Ami que

j'a-

j'avois à la Cour pourquoy on avoit précisément déterminé ce nombre; il me répondit que les Mathematiciens de Sa Majesté, ayant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de Cercle, & trouvant qu'il avoit avec les leurs la proportion de douze à un, ils avoient conclu de ce que leurs corps & le mien étoient similaires, qu'il falloit que le mien contint 1724 des leurs, & que par conséquent il avoit besoin d'autant de nourriture qu'il en falloit à ce nombre de *Lilliputiens*. Ce qui suffit pour donner à mes lecteurs une idée de l'industrie de ce Peuple, aussi bien que de la prudente & tres exacte œconomie du grand Prince qui les gouverne.



#### CHAP. IV.

*Description de la Capitale de Lilliput, nommée Mildendo, & du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un des premiers Secrétaires sur les Affaires de l'Empire. L'Auteur s'offre à servir l'Empereur contre ses Ennemis.*

LA première Requête que je fis après avoir obtenu ma liberté, fut d'avoir la permission de voir *Mildendo*, la Capitale; l'Empereur y consentit volontiers, en me

recommandant bien expressement de ne faire aucun mal aux Habitans, ni aucun dommage à leurs Maisons. Mon arrivée prochaine à la Capitale, fut notifiée au Peuple par une Proclamation. Le Mur qui entoure *Mildendo*, est haut de deux pieds & demi & à tout au moins onze pouces de largeur, tellement que sur le haut de la Muraille même on peut faire le tour de la ville en Carosse. A la distance de dix pieds, les unes des autres, il y a de fortes Tours, qui en cas de siège, seroient d'un grand secours pour la défense de la place. Je fis une enjambée par dessus la grande Porte qui regarde l'Occident, & passai le plus adroitement qu'il me fut possible par les deux principales rues, n'ayant que ma chemisette, de peur d'endommager les Toits & les goutières des Maisons avec les pans de mon habit. Je marchois avec toute la prudence imaginable, afin de ne point mettre le pied sur quelcun qui se seroit oublié dans les ruës, quoique l'ordre fut très formel, que si quelqu'un se trouvoit hors de chez lui, ce seroit à ses propres risques. Les Fenêtres des greniers & le dessus des Maisons contenoient un si grand nombre de spectateurs, que je ne me souviens pas d'avoir jamais tant vû de peuples à la fois. La ville est bâtie en quarré, chaque côté de la muraille ayant cinq cent pieds en longueur. Les deux grandes ruës qui se croisent & divisent la ville en quatre quartiers, sont larges de cinq pieds. Les autres ruës plus étroites dans lesquelles je ne pus entrer; mais que  
je

je vis seulement en passant, ont depuis douze jusqu'à dix huit pouces de largeur. La Ville peut contenir environ cinq cent mille ames. Les Maisons y ont depuis trois jusqu'à cinq étages, & l'on trouve de tout aux Marchez & dans les Boutiques.

Le Palais de l'Empereur est au centre de la Ville, dans l'endroit où les deux grandes ruës se croisent. Il est entouré d'une muraille qui a deux pieds de hauteur, & qui est éloignée de vingt pieds des Batimens. Sa Majesté m'avoit permis d'enjamber par dessus cette muraille, & comme l'espace entr'elle & le Palais étoit assez grand, j'eus occasion de considerer celui-ci de tous côtez. La Cour extérieure est un quarré de quarante pieds & contient deux autres Cours. Dans celle qui est la plus intérieure sont les Appartemens Imperiaux, que j'avois grande envie de voir; mais ce ne fut pas sans peine que j'en vins à bout, car les grandes portes, par lesquelles on entre d'un quarré dans l'autre, n'avoient que dix huit pouces de hauteur, & n'étoient larges que de sept pouces. Or les bâtimens de la Cour extérieure avoient tout au moins cinq pieds de hauteur, & il m'étoit impossible d'enjamber par dessus, sans que le bâtiment courut risque d'être extrêmement endommagé, quoique les murailles qui étoient de pierre, fussent très solidement baties, & eussent quatre pouces d'épaisseur. En ce temps là l'Empereur eut grand envie que je visse son Palais; mais il n'y eut moyen que trois jours après, que j'employai à couper

avec

avec mon couteau quelques uns des plus grands Arbres du Parc Royal, qui étoit éloigné de la ville d'environ cent verges. Je fis de ces Arbres deux chaises, dont chacune étoit haute de trois pieds, & forte assez pour me porter. Le Peuple ayant été averti une seconde fois, je me rendis de nouveau par la ville au Palais, avec mes deux chaises à la main. Quand je fus venu jusqu'au bord de la Cour extérieure, je montai sur une chaise, & tins l'autre à la main. Celle-ci je la levai en haut, & je la plaçai dans l'espace qu'il y a entre la première & la seconde Cour, & qui peut avoir environ huit pieds de largeur. Alors il me fut fort aisé d'enjamber par dessus les batimens d'une chaise sur l'autre, & je retirai ensuite l'autre chaise à moi, par le moyen d'un baton au bout duquel j'avois attaché un crochet. Par cette Invention, je pénétrai jusqu'à la Cour la plus intérieure; & me couchant sur le côté, je m'approchai des Fenêtres de l'étage du milieu, qui avoient été laissées ouvertes à dessein, & vis les plus magnifiques Appartemens dont on puisse se former l'idée. J'y aperçus l'Imperatrice avec les jeunes Princesses, environnées de leurs Dames d'Honneur. Sa Majesté Imperiale me fit le souris du monde le plus gracieux, & me donna hors de la fenêtre sa main à baiser.

Je n'entrerais point dans un plus grand détail sur des Descriptions de ce genre, parce que je les reserve pour un plus grand Ouvrage, qui verra bien-tôt le jour, & qui

contiendra une Histoire Générale de cet Empire. Rien n'y sera oublié. Je remonterai jusqu'à sa première Origine, & après avoir parcouru ce qu'il y a de plus mémorable dans les vies des différens Princes qui l'ont gouverné, je parlerai des Guerres que cet Empire a soutenues, des Maximes de Politique & des Loix qui s'y observent, des Coutumes & des Sciences qui y sont en vogue, & de la Religion qu'on y professe. Je ferai mention des Plantes, des Animaux, & de plusieurs autres choses également curieuses & utiles; Mais mon dessein présent est seulement de raconter quelques événemens qui sont arrivez dans cet Empire, durant l'espace de neuf mois que j'y ai passéz.

Un matin environ quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, Keldresal, Premier Secretaire, (comme ils l'appellent) des Affaires secrètes, vint chez moi, accompagné d'un seul Valet. Il donna ordre que son Carosse l'attendit à une certaine distance, & me pria de lui accorder Audience pendant une heure; ce que je fis très volontiers, eu égard non seulement à sa qualité & à son mérite personnel, mais aussi aux bons offices qu'il m'avoit rendus dans mes sollicitations. Je voulus me coucher à terre, afin qu'il fut plus à portée de se faire entendre; mais il aima mieux que je le tinssse dans ma main pendant nôtre conversation. Il commença par me faire des complimens sur le recouvrement de ma liberté, à laquelle, disoit-il, j'ai contribué autant que j'ai pû, quoique ce soit aux circonstances où se trou-

ve

ve nôtre Empire, que vous en soiez principalement redevable; car, ajouta-t'il en continuant son discours, quelque puissant que notre Etat puisse paroître à des étrangers, il est affoibli par deux maux affreux, une violente Faction au dedans, & un Ennemi redoutable au dehors. A l'égard du premier de ces maux, il faut que vous sachiez, que depuis plus de septante lunes, l'Etat est déchiré par deux Partis, sous les noms de *Tramecksan* & de *Slamecksan*, noms qui sont dérivez de la différente hauteur des talons de leurs souliers. A la verité, on ne sauroit nier que la coutume de porter de hauts talons ne soit la plus ancienne: mais quoi qu'il en soit à cet égard, Sa Majesté a résolu de n'employer dans l'administration du Gouvernement, & de ne donner les Charges, qui dépendent de la Couronne, qu'à ceux qui porteront des talons bas, comme vous l'aurez pu remarquer vous mêmes; & si vous y prenez garde, vous verrez que les talons de Sa Majesté Imperiale sont plus bas d'un *Druur*, (mesure qui revient à peu près à la quatorzième partie d'un pouce) qu'aucun de ses Courtisans. La Haine entre ces deux partis va si loin, qu'ils ne voudroient ni manger ni boire, ni même seulement parler ensemble. Les *Tramecksan*, ou ceux qui portent de hauts talons, sont en plus grand nombre que nous; mais le pouvoir & l'Autorité sont de nôtre côté. Nous craignons que son Altesse Imperiale, l'Héritier de la Couronne, n'ait quelque penchant pour les hauts talons; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un

de ses talons est tant soit peu plus haut que l'autre, ce qui fait qu'il boite un peu en marchant.

Au milieu de ces Divisions intestines, vous sommes menacez d'une invasion de la part des Habitans de l'Isle de *Blesfuscu*, qui est l'autre grand Empire de l'Univers, & tout au moins aussi étendu & aussi puissant que celui de *Lilliput*. Car ce que vous nous avez conté qu'il y a d'autres Royaumes dans le Monde, peuplez par des Créatures humaines de vôtre taille, est revoqué en doute par nos Philosophes, qui soupçonnent plutôt que vous êtes tombé de la lune, ou de quelqu'une des étoiles; parce qu'il est incontestable qu'une centaine d'hommes de vôtre taille consomeroient en peu de tems tous les Fruits & tous les Troupeaux de cet Empire. Sans compter que, nôtre Histoire, qui remonte jusqu'à six mille lunes, ne parle d'aucun autre Pays que des deux grands Empires de *Lilliput* & de *Blesfuscu*: lesquels comme j'avois commencé à vous dire, se font une cruelle guerre depuis plus de trente & six lunes: voicy à quelle occasion. Tout le Monde demeure d'accord, qu'anciennement, quand on vouloit manger des œufs, c'étoit au bout le plus large qu'on les castoit. Or il arriva un jour que le Grand-Père de l'Empereur régnant, étant encore enfant, & voulant casser un œuf suivant l'ancienne coutume, se coupa un doigt. Surquoi l'Empereur son Père fit publier un Edit, par lequel il ordonnoit à tous ses sujets sous de grandes peines, de  
casser

casser leurs œufs au bout le plus étroit. Cet Ed't irrita tellement le Peuple, que nos Histoires font mention de six Rebellions, dont il fut la cause; & ces Rebellions coutrèrent la vie à un Empereur, & la Couronne à l'autre. Ces Dissentions domestiques, ont toujours été fomentées par les Monarques de *Blesfusen*, qui ont toujours fourni un azile aux Rebelles qui quitoient l'Empire de *Lilliput*. De compte fait, onze mille personnes, en différens temps, ont mieux aimé mourir que de casser leurs œufs au bout le plus étroit. Plusieurs centaines de vollumes ont été publiez sur cette Controverse; mais les livres de ceux qui s'obstinent à casser leurs œufs suivant l'ancienne manière ont été défendus depuis long tems, & tout le Parti à été par une loy formelle déclaré incapable de remplir aucune Charge.

Pendant tous ces Troubles, les Empe-reurs de *Blesfusen* se sont souvent plains par la bouche de leurs Ambassadeurs, que nous faisons un schisme dans la Religion, en renversant une Doctrine fondamentale de nôtre grand Prophète *Lustrog*, contenuë au chapitre cinquante & quatrième du *Brunde-eral*, (qui est leur *Alcoran*.) Mais cette plainte n'a d'autre fondement qu'une vaine glose sur le Texte, dont voici les paroles: *Tous les veritables croyans casseront leurs œufs au bout convenable*: Or, à mon avis, c'est à la conscience d'un chacun, ou bien au Souverain, qu'appartient de déterminer quel est ce bout. Mais le grand mal est, que les

partisans de l'ancienne methode de casser les œufs, qui se sont refugiez à la Cour de *Blefuscu*, ont eu tant de credit auprès de l'Empereur, & ont été si fort assistez par ceux de leur parti qui sont restés dans leur Patrie, que depuis trente & six lunes, il s'est allumé entre les deux Empires une sanglante Guerre, dont le succes n'a pas toujours répondu à nos souhaits ; car quoique les pertes que nos Ennemis ont faites soient plus grandes que les nôtres, nous n'avons pas laissé de perdre quarante Vaisseaux du premier rang, & un bien plus grand nombre d'autres moins considerables, avec trente mille de nos meilleurs Matelots & Soldats. Cependant quoique le nombre de ceux qui ont peri de leur côté monte encore plus haut, ils viennent d'équiper une nombreuse Flote, & s'apprêtent à faire une descente dans notre País. Dans cette extrémité, Sa Majeste Imperiale, qui a les idées les plus avantageuses de vôtre force, & de vôtre courage, m'a commandé de vous exposer l'état de nos affaires.

Je priai le Secretaire d'assurer Sa Majesté de mes très-humbles respects, & de lui dire, qu'il me paroissoit qu'il n'étoit pas dans l'ordre, que moi qui étois un Etranger, je me mêlassé dans des affaires de Parti ; mais que j'étois prêt à exposer ma vie pour la deffense de sa Personne & de ses Etats, contre tous ceux qui oseroient faire une invasion dans son Empire.

CHA-



## C H A P I T R E V .

*Par un stratagème inouï l'Auteur prévient une invasion. Titre d'Honneur qui lui est conféré. L'Empereur de Blefuscu envoie des Ambassadeurs pour demander la Paix. Le Feu prend à l'Appartement de l'Imperatrice, mais est éteint par le secours de l'Auteur.*

L'Empire de *Blefuscu* est une Isle située au Nord-Nord-Est de *Lilliput* dont il n'est séparé que par un Canal qui a huit cent verges de largeur. Je n'avois jamais vu le País de *Blefuscu*, & sur la nouvelle de l'invasion, dont *Keldresal* m'avoit informé, j'évitai de paroître sur la Côte qui sépare cet Empire de celui de *Lilliput*, de peur d'être découvert par quelques Vaisseaux des Ennemis, qui ne savoient rien de moi, tout Commerce entre les deux Empires, ayant été défendu pendant la Guerre sous peine de mort; & l'Empereur ayant donné ordre que ses Ports fussent fermés pour tous Vaisseaux, sans aucune exception. Je communiquai à l'Empereur le Projet que j'avois formé de me rendre Maître de la Flote Ennemie, que tous nos bateurs d'Estrade nous assuroient être à l'ancre au Port, prête à mettre à la voile au premier bon vent. J'interrogeai les

plus habiles Gens de Mer, sur la profondeur du Canal, où ils avoient plusieurs fois jetté la sonde : ils me répondirent, que quand l'eau étoit haute, il avoit au milieu soixante & dix *Glumgluffs* de profondeur, (ce qui revient à six pieds en *Europe*). & par tout ailleurs cinquante *Glumgluffs* tout au plus. Je me rendis au bord du Canal, vis à vis de *Blefuscu*, & après m'être caché derrière une petite hauteur, je pris ma Lunette d'approche, & vis la Flote ennemie à l'ancre, consistant dans une cinquantaine de Vaisseaux de Guerre, & dans un plus grand nombre de Vaisseaux de Transport : Je revins alors chez moi, & donnai ordre (suivant la permission que j'en avois) qu'on me fournit plusieurs cables très-forts, & un bon nombre de Barres de fer. Chaque Cable étoit à peu près de la grosseur d'une ficelle, & les Barres environ de la taille d'une aiguille à tricoter. Je triplai les Cables afin de les rendre plus forts, & pour la même raison, je joignis trois Barres ensemble, & j'en attachai les extrémités à un crochet. Ayant attaché de cette manière cinquante crochets à autant de Cables, je retournai au Canal, & après avoir ôté mon habit, mes fouliers & mes bas, je marchai dans la Mer avec mon colletin de Buffle, environ une demi-heure avant que la Mer fut haute. Je fis le plus de diligence qu'il me fut possible, & vers le milieu du Canal je fus obligé de faire à la nage le chemin de trente verges, avant que de pouvoir prendre pied : Ce fut en moins d'une demi-heure que  
j'ar-

j'arrivai à la Flote. Les Ennemis furent si effrayez en me voyant, qu'ils se jettèrent hors de leurs Vaisseaux à la nage, pour se sauver sur la Côte, où je vis plus de trente mille hommes assemblez. Je pris alors toutes mes Machines, & ayant attaché un crochet à la prouë de chaque Vaisseau, je joignis ensemble tous les Cables par le bout. Pendant ce manège, les Ennemis me tirèrent plusieurs milliers de flèches, dont quelques-unes me firent des blessures aux mains, & d'autres au visage; & qui par dessus la douleur, me troublèrent beaucoup dans mon ouvrage. Ma plus grande crainte étoit pour ma vue, que j'aurois perdu à coup sûr, si je ne m'étois avisé d'un expedient admirable pour la conserver. J'avois entr'autres choses dans une poche secrète une paire de Lunettes, qui, comme je crois l'avoir dit, avoient échappé aux recherches des Commis de l'Empereur. Je les pris, & les attachai le plus fortement que je pus sur mon nez. Ainsi armé, je continuai hardiment mon travail en dépit des flèches, qui continuoient à pleuvoir sur moi, & dont plusieurs donnèrent contre les verres de mes Lunettes, mais sans autre effet que de les déranger tant soit peu. J'avois déjà attaché tous les crochets, & prenant le nœud où aboutissoient tous les Cables, je commençois à tirer les Vaisseaux: Mais aucun ne bougea, parce qu'ils tenoient tous à leurs Ancres. Que faire dans cet embarras? Je lâchai les cordes, & laissant les crochets attachez aux Vaisseaux, je fus assez hardi pour aller couper avec mon cou-

teau les Cables auquel les Ancres tenoient, & dans cette expedition je reçus une grêle de flèches aux mains & au visage: Après cela, je pris le nœud que j'avois formé du bout de toutes les cordes auxquelles mes crochets étoient attachez, & avec la plus grande facilité du monde, je tirai après moi cinquante des plus grands Vaisseaux de Guerre des Ennemis.

Les *Blesfucadiens* qui ne s'attendoient nullement à ce que j'allois faire, furent d'abord frapez d'étonnement. Ils m'avoient vû couper les Cables, & s'imaginèrent que mon dessein étoit seulement que les Vaisseaux fussent emportez au gré des flots, ou allassent donner les uns contre les autres: Mais quand ils s'aperçurent que toute la Flote se mouvoit en ordre, & qu'ils virent que c'étoit moi qui la tirois, ils firent des cris de désespoir si affreux, qu'il faut les avoir entendus pour pouvoir s'en former une juste idée. Quand je fus hors de danger, je m'arrêtai quelque tems pour ôter les flèches qui m'étoient restées aux mains & au visage, que j'eus soin de froter de cet onguent dont j'ai fait mention ci-devant. J'ôtai alors mes Lunettes, & après avoir attendu une heure que l'eau baissât un peu, je passai à gué le milieu avec tous les Vaisseaux, & j'arrivai sain & sauf au Port Imperial de *Lilliput*.

L'Empereur & toute sa Cour se tenoit sur le Rivage, attendant quel seroit le succès de cette étonnante Avanture. Ils virent les Vaisseaux rangez en demi-Lune, qui venoient

noient à eux ; mais ils ne m'apperçurent point, parce que j'étois dans l'eau jusqu'à la poitrine. Quand je fus parvenu jusqu'au milieu du Canal, ils furent encor plus en peine ; car j'avois de l'eau jusqu'au cou. L'Empereur se mit en tête que j'étois noyé, & que les Ennemis s'avançoient pour faire une descente : mais ses frayeurs s'évanouirent bien-tôt ; car le Canal devenant moins profond à chaque pas que je faisois, en peu d'instans je fus à portée de me faire entendre, & levant en l'air le nœud que formoient les bouts des Cables auxquelles la Flote étoit attachée, je m'écriai à haute voix, *Vive le puissant Empereur de Lilliput.* Ce grand Prince me reçut sur le Rivage de la manière du monde la plus obligeante, & à l'heure même me fit *Nardac*, qui est le plus haut Titre d'honneur qu'on puisse recevoir dans cet Empire.

Sa Majesté me pria d'achever au premier jour une Entreprise que j'avois si bien commencée, en menant dans ses Ports le reste de la Flote Ennemie ; & telle est l'Ambition des Princes, qu'il paroïsoit ne pas songer à moins, qu'à reduire tout l'Empire de *Blefuscu* en Province, qui seroit gouvernée par un Viceroi ; qu'à exterminer tous les Rebelles partisans de l'ancienne methode de casser les œufs, qui s'étoient refugiez à la Cour de *Blefuscu*, & qu'à contraindre le Peuple à suivre la nouvelle manière, après quoi il seroit resté seul Monarque de tout l'Univers. Mais je tâchai de le détourner de ce dessein, par plusieurs Argumens, qui m'étoient égale-

ment suggerez par la Politique & par l'Équité : Et je lui proteitai que je serois au désespoir, si j'avois aidé à jeter dans l'esclavage un Peuple libre. L'affaire fut discutée en plein Conseil, & la plus saine partie du Ministère fut de mon avis.

Cette déclaration si hardie que je venois de faire, fut si peu du goût de Sa Majesté Imperiale, qu'elle ne put jamais me la pardonner. Il en fit mention dans son Conseil, dont les plus sages, à ce qui me fut rapporté, parurent du moins par leur silence, embrasser mon opinion : mais d'autres qui étoient mes Ennemis secrets, ne purent s'empêcher de lancer quelques traits contre moi, quoique ce fut d'une manière indirecte. Et depuis ce tems-là il se forma une Cabale entre Sa Majesté & quelques Ministres injustement animez contre moi, qui pensa me couter la vie. Tant il est vrai, que les services les plus importans qu'on rend aux Princes, sont entièrement oubliez, dès qu'on refuse une seule fois de se prêter à leurs passions.

Trois semaines après cette Expedition, l'Empereur de *Blesusen* envoya une Ambassade solennelle pour demander la Paix, qui fut bien-tôt conclué à des conditions fort avantageuses pour nôtre Monarque, mais dont il importe peu au Lecteur d'être instruit. Les Ambassadeurs étoient au nombre de six, & avoient cinq cent personnes à leur suite. Leur Entrée fut très-magnifique, & pour tout dire en un mot, proportionnée à la grandeur de leur Maître, & à  
l'im-

l'importance de leur Commission. Quand le Traité qu'ils négocioient, & dans lequel je leur rendis de bons offices, par le credit que j'avois à la Cour, ou que du moins je paroissois y avoir, quand ce Traité, dis-je, fut conclu, leurs Excellences, à qui on avoit dit que je m'étois interellé pour eux, me rendirent une visite dans les formes. Ils débutèrent par élever jusqu'aux cieux ma valeur & ma generosité, me prièrent ensuite au nom de leur Maître de venir dans son Empire, & me prièrent de les regaler de quelques preuves de cette prodigieuse force dont j'étois doué, & dont ils avoient entendu raconter tant de merveilles; en quoi je rachai de les obliger.

Après avoir fait plusieurs prodiges inconcevables, disoient ils, & qu'ils n'auroient jamais pu croire, s'ils ne les avoient vus de leurs propres yeux, je les suppliai d'assurer l'Empereur de *Blefuscu* de mes très-humbles respects, & de lui dire que les grandes choses que la Renommée publioit de lui, m'avoient déterminé à ne pas retourner dans mon Païs, que je n'eusse eu l'honneur de lui faire la Reverence. Dans ce dessein, la première fois que je vis l'Empereur de *Lilliput*, je lui demandai la permission d'aller saluer le Monarque de *Blefuscu*, ce qu'il m'accorda de l'air du monde le plus froid; mais j'en ignorai la raison, jusqu'à ce que quelqu'un me fit la grace de m'informer, que *Flinnap* & *Bolgolam* avoient représenté mes liaisons avec les Ambassadeurs de *Blefuscu*, comme des marques que j'avois de

mauvaises intentions. Et ce fut alors la première fois que je commençai à me former quelque idée des Cours & des Ministres.

Il est nécessaire d'observer, que ces Ambassadeurs ne me parloient, que par le moien d'un Interprète; les langues des deux Empires différant l'une de l'autre, autant que deux Langues puissent différer en *Europe*, chacune de ces Nations se glorifiant de l'Antiquité, de la Beauté & de l'Energie de sa propre Langue, avec un mépris déclaré pour celle de l'Empire voisin. Cependant, comme l'Empereur de *Lilliput* avoit un avantage considérable sur les *Blefusculiens*, parce qu'il étoit maître de la meilleure partie de leur Flote, il obligea les Ambassadeurs à ne lui adresser la parole qu'en *Lilliputien*, & ne voulut point recevoir leurs Lettres de créance, à moins qu'elles ne fussent écrites dans cette Langue. En quoi il faut avouër qu'il avoit grand raison: quoique d'ailleurs, le Negoce qui s'étoit fait de tous tems entre les deux Empires, l'azile que les Mécontents d'une des Cours trouvoient toujours dans l'autre, & la coutume reciproque d'envoyer dans l'Empire voisin tous les jeunes gens de qualité, afin de se polir par le Commerce des Etrangers, eussent rendu l'usage des deux Langues fort commun dans l'un & dans l'autre Empire; comme j'en fis l'expérience quelques semaines après, quand j'allai rendre mes devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*; & ce fut ce voyage, que la malice de mes Ennemis me força d'entreprendre,

dre , qui me donna occasion de regagner ma Patrie , comme je le raconterai en son lieu.

Le Lecteur se souvient peut être que lorsque je signai les Conditions auxquelles ma liberté me fut accordée , il y en avoit , qui ne me plaisoient gueres , parce qu'elles étoient trop humiliantes pour moi. Mais je ne fus plus astreint à celles-ci , dès que j'eus été crée *Nardac* , & l'Empereur ( car il faut lui rendre cette justice ) ne m'en a jamais sonné mot. Cependant j'eus occasion peu de de tems après , de rendre à sa Majesté , au moins à ce que je m'imaginois alors , un très signalé service. Je fus reveillé au milieu de la nuit par les cris d'un nombre infini de personnes , qui repetoient à tout moment le mot de *Burglum*. Plusieurs Domestiques de l'Empereur percèrent la Foule , pour me venir prier de me rendre incessamment au Palais , où l'Appartement de l'Impératrice étoit en feu , par la négligence d'une Fille d'Honneur , qui s'étoit endormie à la lecture d'un Roman. Je fus debout dans un moment , & les ordres ayant été donnez , que personne ne se trouvât dans mon chemin , à la faveur d'un beau clair de Lune , je fis en sorte de gagner le Palais , sans avoir marché sur ame qui vive. Je trouvai plusieurs hommes qui avoient déjà dressé des Echelles contre l'Appartement , & qui tenoient à la main des seaux de cuir en assez grand nombre ; mais l'eau étoit un peu loin. Ces seaux étoient de la grandeur d'un dé à coudre , & ces pauvres gens m'en mirent

mirent entre les mains le plus qu'il leur fut possible; mais ils ne firent pas grand effet, à cause de la violence de la Flame. J'aurois pu aisément éteindre le feu avec mon habit, mais par malheur mon empressement à courir au secours, me l'avoit fait oublier. D'abord je n'y vois point de remède, & ce magnifique Palais auroit infailliblement été dévoré par les Flames, si, par une présence d'esprit, que j'avoie ne m'être pas ordinaire, je ne me fusse avisé d'un expedient admirable. Le soir d'auparavant j'avois copieusement bu d'un vin délicieux, qu'ils appellent *Glimigrim*, (les *Blefusudiens* le nomment *Flunec*,) qui est extrêmement diuretique. Par le plus grand de tous les bonheurs, je n'en avois encor rien rendu. La chaleur que m'avoit causée la proximité des Flames, les efforts que j'avois fait pour les éteindre, & la qualité du vin que j'avois bu, sembloient s'être réunis ensemble pour m'exciter à faire de l'eau, ce que je fis en si grande abondance, & avec tant de dextérité, par rapport aux lieux où je l'adressois, qu'en trois minutes le feu fut entièrement éteint, & le reste de ce superbe Edifice, qui avoit coûté tant de siècles à bâtir, heureusement conservé.

Le jour commençoit à poindre, quand je m'en retournai chez moi, sans avoir fait des complimens de félicitation à l'Empereur; parce que, nonobstant que je lui eusse rendu un service très signalé, je n'étois pas assuré pourtant qu'il seroit fort content de la manière dont je l'avois rendu: Car, par une  
Loi

Loi fondamentale de l'Empire, c'est un crime capital de faire de l'eau dans l'enceinte du Palais, & cela sans aucune distinction de rang ou de naissance. Mais je fus un peu rassuré, par ce que l'Empereur eût la bonté de me faire dire, qu'il donneroit ordre que j'eusse des Lettres d'abolition, que néanmoins je n'ai jamais obtenues. Et il me fut dit, sous le sceau du secret, que l'Impératrice avoit conçu une telle horreur de ce que j'avois fait, qu'elle s'étoit retirée à l'autre bout du Palais, dans la ferme résolution que l'Appartement que le feu avoit endommagé, ne seroit jamais réparé pour son usage. On ajouta, qu'elle avoit aussi dessein de se venger de moi, mais qu'elle n'avoit communiqué ce dessein qu'à ses plus intimes Confidens.



## C H A P I T R E V I.

*Sciences, Loix & Coutumes des Habitans de Lilliput: Manière d'élever leurs Enfants. Comment l'Auteur vivoit en ce Pays. Justification d'une des premières Dames de la Cour.*

Q Uoique je reserve la Description de cet Empire à un Traité particulier, je ne laisserai pas pourtant d'en donner à mes Lecteurs

teurs quelques idées generales. La taille des Naturels du pays, n'est pas tout à fait de six pouces : & la même proportion de petitesse a lieu à l'égard de tous les autres animaux, aussi bien que des Plantes & des Arbres. Par exemple, les Chevaux & les Bœufs, les plus grands que j'aye vu, n'avoient en hauteur que quatre à cinq pouces, & les moutons qu'un pouce & demi, plus ou moins. Leurs Oyes sont de la grandeur de nos Alouettes, & ainsi du reste, jusqu'à leurs plus petits Animaux, qui échapoient à ma vûe, mais la Nature à proportionné les yeux des *Lilliputiens* aux objets dont elle les a environnez : Leur vûe est fort bonne, mais elle ne porte gueres loin ; & pour montrer avec quelle exactitude ils apperçoivent les plus petites choses, pourvu qu'ils n'en soient pas éloignez, j'ai vu un jour avec le plus sensible plaisir, un Cuisinier plumant une Alouette qui étoit plus petite qu'une Mouche ordinaire en *Europe*, & une jeune Fille passant un invisible fil de soie, par le trou d'une aiguille invisible. Leurs plus grands Arbres sont hauts de sept pieds ; je parle de ceux du grand Parc Royal, au sommet desquels je pouvois justement atteindre avec le poing fermé. Les autres vegetaux sont dans la même proportion ; mais il faut laisser quelque chose à l'imagination du Lecteur.

Je dirai peu de chose à present des Sciences, qui ont été en vogue chez eux depuis plusieurs siècles. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est leur manière d'écrire qui n'est pas,

pas de la gauche à la droite, comme font les *Européens*; ni de la droite à la gauche, comme les *Arabes*; ni de haut en bas comme les *Chinois*; ni de bas en haut comme les *Cascagiens*; mais en travers d'un coin à l'autre, comme les Dames en *Angleterre*.

Ils enterrent leurs morts avec les pieds en haut & la tête en bas, parce que c'est une opinion reçûe, que dans onze milles Lunes ils ressusciteront tous; que dans ce tems, la Terre, (qu'ils croient être une surface toute unie,) tournera sans dessus dessous, & que par ce moyen au moment de leur Resurrection, ils se trouveront tous debout: Leurs Savans avoient bien que cette Doctrine est absurde, mais la coutume ne laisse pas de continuer.

Il y a dans cet Empire quelques Loix, d'un genre fort particulier, & dont je ferois tenté de faire l'Apologie, si elles n'étoient pas directement contraires à celles de ma chère Patrie. La première, dont je ferai mention, regarde les Delateurs. Tous les crimes d'Etat sont punis avec la dernière sévérité; mais si la personne accusée donne des preuves claires de son innocence, l'Accusateur est condamné à une mort ignominieuse, & ses biens servent à dedommager la personne accusée, de la perte de son tems, du risque qu'elle a couru, des incommoditez de la prison, & des fraix qu'elle a été obligée de faire pour sa défense: Que si les biens du Delateur ne suffisent pas, l'Empereur a soin de suppléer ce qui y manque:  
Sa

Sa Majesté accorde aussi à celui qui s'est justifié quelque marque éclatante de faveur, & toute la Ville est informée de son innocence par une Proclamation.

La Fraude est regardée chez ce Peuple comme un plus grand crime que le vol, & pour cet effet est presque toujours punie de mort. Car me disoient quelques-uns, avec un peu de soin & le sens commun, un Homme peut empêcher qu'on ne le vole, mais il est infiniment plus difficile de faire qu'on ne soit pas trompé: & comme le Negoce est un des principaux liens de la société, si la fraude étoit permise ou tolérée, un Marchand fripon auroit toujours un grand avantage sur celui qui seroit homme de bien. Il me souvient qu'un jour j'intercedai auprès de l'Empereur, en faveur d'un criminel qui avoit emporté à son Maître une grande somme d'argent, qu'il avoit reçu par son ordre. Pour extenuër sa faute, je m'avifai de dire, que tout ce qu'il avoit fait étoit d'avoir abusé de la confiance que son Maître avoit en lui; mais l'Empereur trouva que c'étoit quelque chose de monstrueux à moi, d'alléguer pour défense l'aggravation même du crime; & j'avouë que pour toute réponse je fus obligé d'avoir recours à ce lieu commun, que chaque nation a ses Coutumes; encore, ne pus-je l'alléguer sans rougir.

Quoique nous appellions ordinairement la Recompense & le Châtiment, les deux grands pivots sur lesquels tout Gouvernement tourne, j'avouë que les *Lilliputiens* sont

font le seul Peuple chez qui j'aie vu mettre cette Maxime en usage. Quiconque peut prouver, qu'il a exactement observé les Loix de son Pays pendant l'espace de soixante & treize Lunes, a droit à de certains Privileges suivant sa qualité & son état, & reçoit une certaine somme d'argent à proportion : Il est aussi honoré du Titre de *Smilpall*, qui désigne la fidélité avec laquelle il a observé les Loix ; mais ce Titre ne passe point à sa posterité. Ce Peuple regarde comme un prodigieux défaut parmi nous que l'observation de nos Loix ne soit soutenue que par des châtimens, sans aucune récompense. Et c'est pour cette raison que dans leurs Cours de Justice, cette Déesse est dépeinte avec six yeux devant, autant derrière, & un à chaque côté, pour représenter sa circonspection ; & avec un sac rempli d'or dans sa main droite ; & dans sa gauche une épée qui est dans le fourreau, pour montrer qu'elle a plus de penchant à récompenser qu'à punir.

Dans le choix qu'ils font des personnes pour toutes sortes d'Emplois, ils ont plus égard à la vertu qu'à l'habileté ; car, puisqu'il est nécessaire qu'il y ait un gouvernement parmi les Hommes, ils croient qu'une mesure ordinaire d'intelligence suffit pour s'en acquitter, & que le dessein de la Providence n'a jamais été que l'administration des affaires publiques fut un énigme, dont le mot ne pourroit être deviné que par un petit nombre de personnes d'un genie supérieur, dont chaque siecle produit à peine deux ou trois :  
mais

mais ils supposent, que chaque homme a le pouvoir de s'abstenir du mensonge, & de pratiquer les devoirs qui lui sont prescrits. Or la pratique de ces devoirs, disent-ils, soutenüe d'un peu d'expérience & d'une grande droiture d'intention, rendra tout homme capable de servir son País, pourvu qu'on en exempte seulement ce petit nombre d'Emplois, qui requièrent de l'étude. Mais, ajoutent-ils, il est si peu vrai qu'un défaut de vertus puisse être suppléé par des talens superieurs, qu'au contraire jamais de grands emplois ne peuvent tomber entre de plus dangereuses mains, qu'entre celles d'un habile scelerat, parce que porté à faire du mal, il a toute l'autorité & toute l'adresse nécessaire, pour satisfaire un si abominable penchant.

Ils ont une autre Loi bien remarquable; c'est de n'admettre à aucune Charge publique, ceux qui nient une Providence; car puisque les Rois avoient qu'ils ne sont que les Lieutenans de la Providence, les *Lillipuziens* disent que c'est la chose du monde la plus absurde pour un Prince, que d'employer des Hommes qui désavoient l'autorité même sous laquelle il agit.

En rapportant toutes ces Loix, je ne parle que des Institutions primitives. Car on ne fau-  
roit nier que ce Peuple n'eut extrêmement dégénéré depuis quelques années: Par exemple, l'infame coutume de s'élever à d'éminentes charges, & d'être honoré des plus éclatantes marques de distinction, parce qu'on s'étoit exercé à bien danser sur la

cor-

corde, à sauter par dessus le bâton, & à ramper par dessous, n'avoit été mise en usage que par le Grand-Père de l'Empereur régnant, & n'étoit venue au point où je l'ai vuë, que par les factions dont l'État étoit déchiré, & qui cherchoient toutes à se rendre recommandables par la plus lâche souplesse.

L'ingratitude est un crime capital parmi eux, car leur raisonnement est, que tout Homme qui en agit mal avec son Bienfaiteur, doit nécessairement être considéré comme l'Ennemi du Genre-humain en général, dont il n'a reçu aucun bienfait, & que par conséquent il est indigne de vivre.

Leurs notions touchant les devoirs des Parens & des Enfans, difèrent extrêmement des nôtres. Car, comme la conjonction du Mâle & de la Femelle, est fondée sur un penchant que la Nature a établi pour la propagation de toutes les espèces, les Lilliputiens prétendent que l'Homme & la Femme sont portez l'un vers l'autre comme le reste des Animaux, par des motifs de concupiscence; & que leur tendresse pour leurs petits, a aussi sa source dans une Loi de la Nature: c'est pourquoi ils sont persuadéz qu'un Enfant n'est obligé à aucune reconnaissance envers son Père, pour l'avoir engendré; ni envers sa Mère pour l'avoir mis au monde; ce qui, eu égard à la misère de la vie humaine, n'est ni un bienfait en soi-même, ni conféré comme tel par les Parens,

rens, qui songeoient alors à toute autre chose. Ces Raisonnemens, & quelques autres du même genre, les ont déterminez à ne pas confier aux Parens l'éducation de leurs enfans, mais à établir dans chaque Ville des Seminaires publics, où tous les Parens, exceptez seulement les Manants & les Laboureurs, sont obligez d'envoyer leurs Enfans des deux Sexes, dès qu'ils ont atteint l'âge de vingt Lunes, parce qu'on suppose qu'alors ils commencent à être susceptibles d'instruction. Ces Ecoles sont de différens genres, suivant la différente qualité des Enfans qu'on y met. Plusieurs Professeurs très-habiles, sont chargez d'élever les Enfans suivant la condition de leurs Parens, & aussi suivant leur genie & leurs propres inclinations. Je dirai d'abord quelque chose des Seminaires pour les Garçons, & ensuite de ceux qui sont destinez aux Filles.

Les Seminaires des Garçons d'une illustre Naissance, sont pourvûs de savans Professeurs & d'habiles Sous-Maitres. Les habits & la nourriture des Enfans sont fort simples. On leur inculque des principes d'honneur, de justice, de courage, de modestie, de clemence, de Religion & d'amour pour la Patrie. On les occupe toujours à quelque chose, excepté le tems qu'ils donnent à leurs repas & au sommeil, & ce tems est fort court. Ils ont deux heures chaque jour pour leurs divertissemens, qui consistent dans des exercices corporels.

On

On les habille jusqu'à l'âge de quatre ans, mais après cela ils sont obligés de s'habiller eux-mêmes, de quelque grande qualité qu'ils puissent être. Il ne leur est pas permis de se familiariser avec des Domestiques, mais ils prennent leurs divertissemens entr'eux, & toujours en présence d'un Professeur ou de quelque Sous-Maitre, ce qui les garentit de ces impressions de sottises & de vanité auxquelles nos Enfans sont sujets. Leurs Parens ne sont admis à les voir que deux fois par an, & leur visite ne passe point l'heure. Il leur est permis d'embrasser leur Enfant en entrant & en sortant, mais un Professeur qui y est toujours présent dans ces sortes d'occasions, ne souffre point qu'ils lui parlent à l'oreille, qu'ils lui témoignent une sotte tendresse, ou qu'ils lui apportent des Sucrieries ou autres friandises. Si la pension pour l'entretien & pour la nourriture de quelques Enfans n'est pas bien payée, il y a des Officiers de l'Empereur qui ont soin que la somme nécessaire se trouve.

Les Seminaires pour les Enfans des personnes de moindre rang, comme par exemple de Marchands, d'Artisans, & autres, sont réglés dans la même proportion; ceux qui sont destinés à quelque métier, sont mis apprentifs à l'âge d'onze ans, au lieu que ceux qui appartiennent à des personnes de distinction; restent dans leurs Seminaires jusqu'à quinze, ce qui chez nous revient à vingt & un an: Mais pendant les trois der-

nières années, on diminuë peu à peu la sujétion où on les avoit tenus.

Dans les Seminaires des Filles, les jeunes Demoiselles sont élevées à peu près comme les Garçons, avec cette différence seulement, qu'elles sont habillées par des personnes de leur Sexe, mais toujours en présence d'un Professeur ou d'un Sous-Maitre jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de cinq ans: car à cet âge elles sont obligées de s'habiller elles-mêmes. Que si leurs Gouvernantes sont convaincues d'avoir entretenu leurs Eleves de Contes de Revensans, d'Apparitions, & autres telles impertinences, dont nos Servantes en *Europe* gâtent l'imagination des Enfans, elles sont trois fois fouettées en public, emprisonnées pour un an, & envoyées pour toujours en exil dans la partie la moins peuplée de tout l'Empire. Par là il arrive que les jeunes Demoiselles ont autant de honte d'être sotement peureuses que les Hommes mêmes. Une autre différence entre l'éducation de ceux-ci, & celle qui est donnée aux Filles, est, que les exercices qu'on leur fait faire sont moins violens, qu'on leur prescrit quelques Réglemens sur le gouvernement du Menage, & qu'elles ne poussent pas leurs études si loin, quoi qu'elles soient obligées d'ailleurs, de s'appliquer à des sciences dont nos Dames en *Europe* n'ont pas la moindre idée. Car c'est une maxime chez ce Peuple, que parmi des personnes de distinction, une Femme doit toujours être une Compagne

gne raisonnable & agréable, parce qu'elle ne sauroit toujours être jeune. Quand les filles ont atteint l'âge de douze ans, (âge auquel elles sont nubiles parmi eux) leurs Parens ou leurs Tuteurs les amènent chez eux, après avoir fait les plus tendres remerciemens aux Professeurs, & il arrive très-rarement que la jeune Demoiselle ne verse des larmes en se séparant de ses compagnes.

Dans les Seminaires des filles d'un moindre rang, les Enfans apprennent toutes sortes d'Ouvrages convenables à leur sexe. Celles qui doivent être mises en apprentissage, sont renvoyées à l'âge de neuf ans, & les autres gardées jusqu'à celui de treize.

Les Familles dont les Enfans sont dans ces Seminaires d'un ordre inférieur, sont obligées par dessus la pension annuelle, qui est très-petite, de donner tous les mois à l'Intendant de la Maison une partie de ce qu'elles ont gagné, pour servir un jour à l'établissement des Enfans; car il faut remarquer qu'il y a une Loi qui règle jusqu'où il est permis aux Parens de porter leurs dépenses; car, disent les *Lilliputiens*, c'est quelque chose d'injuste, que des gens du commun, pour satisfaire leurs désirs, fassent une nichée d'Enfans, qui par les sotes dépenses de leurs Parens, ne sauroient manquer de tomber à la charge du public. Pour ce qui regarde les personnes de distinction, elles donnent caution, que chacun de leurs Enfans aura une certaine somme, proportionnée à sa condition; & il y a des Gens qui sont chargez du soin de faire valoir ces

fonds ; soin dont ils s'aquient toujours avec sagesse & avec la plus exacte justice.

Les Manants & les Laboureurs gardent leurs Enfans chez eux , parce qu'étant uniquement destinez à cultiver la Terre, leur éducation importè fort peu au Public ; mais ceux d'entr'eux qui sont vieux , ou qui tombent malades , sont soignez & nourris dans des Hôpitaux : car dans ce Païs on ne fait ce que c'est que de demander l'aumône.

Peut-être que ce seroit ici le lieu d'informer le Lecteur de la manière dont j'ai vécu dans ce Païs , pendant l'espace de neuf mois & treize jours , que j'y ai passez. A l'égard de mes meubles , ils consistoient principalement dans une table & une chaise que j'avois faites pour mon usage , en me servant des plus grands Arbres du Parc Royal. Deux cent Couturières furent employées à me faire des chemises , & à coudre du linge pour mon lit & pour ma table. Ce linge étoit de la sorte la plus épaisse : Mais comme malgré cela il n'auroit pû me servir , elles eurent la précaution de le mettre plusieurs fois en double , & après cela de le piquer , comme on fait des jupes en *Europe*. D'ordinaire leur linge a trois pouces de largeur , & troids pieds font la longueur de la pièce. Je me mis à terre pour que les Couturières pussent me prendre la mesure : l'une se mit sur mon cou , & l'autre vers le milieu de ma jambe , chacune d'elles tenant une corde par le bout , pendant qu'une troisième en mesuroit la longueur , avec une espèce d'aune , longue d'un pouce.

Après

Après cela elles mesurèrent mon pouce droit, & n'en demandèrent pas davantage. Car par un calcul de Mathématique, elles avoient trouvé que le tour du pouce pris deux fois, fait celui du poignet; & que le tour du poignet pris deux fois, fait celui du cou; & enfin, que le tour du cou pris deux fois, fait celui du milieu. Au reste, tout ce calcul n'étoit pas nécessaire, puisque j'étendis ma vieille chemise par terre pour leur servir de modèle, & il faut que je dise à leur louange, qu'elles l'imitèrent parfaitement bien. Trois cent Tailleurs travaillèrent à mes Habits; mais ils avoient une autre methode pour me prendre la mesure. Je me mis à genoux, & ils dressèrent une échelle qui alloit depuis terre jusqu'à mon cou; un d'eux monta sur cette échelle, & laissa tomber une corde perpendiculairement depuis le collet de ma chemise jusqu'à terre, ce qui donnoit tout juste la longueur de mon habit; mais le milieu du corps & les bras, je me les mesurai moi-même. Quand mes habits (auxquels ils avoient travaillé dans ma Maison, parce que les leurs n'auroient pas pû les contenir) furent faits, ils avoient l'air de ces sortes d'ouvrages que les Dames en *Angleterre* font en cousant ensemble une infinité de pièces différentes, avec cette différence pourtant, que mes Habits étoient tous d'une seule & même couleur.

Trois cent Cuisiniers me faisoient à manger: ils étoient logez avec leurs Familles tout près de ma maison dans des Tentes,

où chacun d'eux avoit soin de m'apporter deux plats. J'avois coutume de prendre dans ma main une vingtaine de ceux qui me servoient à Table, & il y en avoit plus de cent qui restoient à Terre, les uns avec des plats, & les autres avec des pièces de vin ou d'autre liqueur. A mesure que j'avois besoin de quelque chose, mes Domestiques qui étoient sur la Table, se servoient fort adroitement d'une poulie pour le tirer à eux, à peu près comme on tire des seaux d'un puit en *Europe*. Un de leurs plats faisoit une bonne bouchée, & je n'avois pas grand peine à avaler d'un seul trait une de leurs pièces de liqueur. Leur Mouton n'est pas si bon que le nôtre, mais en récompense leur Bœuf est excellent. Je me souviens d'en avoir mangé une surlonge, dont je fus obligé de faire trois bouchées; mais cela est rare. Mes Valets étoient dans le dernier étonnement de me voir manger les os, comme dans notre País nous faisons l'aîle d'une Alouette. Je ne faisois qu'une seule bouchée d'une de leurs Oyes ou de leurs Coqs d'Indes, & il faut que je confesse que ces oiseaux l'emportent de beaucoup sur les nôtres, en fait de délicatesse. Pour leurs oiseaux d'un peu moindre taille, j'en pouvois mettre vingt ou trente au bout de mon couteau.

Sa Majesté Imperiale informée de ma manière de vivre, voulut un jour avoir le bonheur (ce sont ces termes) de diner avec moi. Elle vint accompagnée de son illustre Famille, & j'eus soin de les placer  
 tous.

tous dans des Fauteuils sur ma Table, vis à vis de moi, avec leurs Gardes autour d'eux. *Flimnap* le Grand Trésorier fut aussi de ce Repas, & avoit sa Baguette blanche à la main. Je remarquai plus d'une fois qu'il me regardoit de mauvais œil, mais sans faire semblant de rien, je n'en mangeai en apparence qu'avec plus d'appétit, tant pour faire honneur à ma chère Patrie, que pour remplir la Cour d'admiration. Je suis très persuadé que cette visite de l'Empereur, a donné occasion à *Flimnap* de me rendre de mauvais services auprès de son Maître. Ce Ministre a toujours été mon Ennemi secret, quoi que extérieurement il me fit plus de caresses que son naturel rebarbatif ne sembloit permettre. Il représenta à l'Empereur que ses Finances étoient en mauvais état, qu'il étoit obligé de lever de l'argent à de gros intérêts, que des billets d'Epargne ne pouvoient circuler qu'à neuf *pour cent* de perte; qu'en très-peu de tems j'avois couté à Sa Majesté plus d'un million & demi de *Sprugs*, (qui sont leurs plus grandes pièces d'or de la grandeur d'une paillette) & que sauf meilleur avis, il conseilloit à l'Empereur de me renvoyer à la première occasion.

Comme j'ai été la cause (quoi qu'innocente) que la reputation d'une Dame du premier rang a été attaquée, il faut avant que d'aller plus loin, que je tâche de la justifier. Le Trésorier s'étoit mis en tête d'être jaloux de sa femme, parce que de méchantes langues lui avoient dit qu'elle étoit folle de

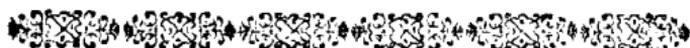
D 4, moi,

moi, & auffi parce qu'il s'étoit repandu un bruit à la Cour, qu'elle étoit venue une fois fécrètement chez moi. Je proteſte folemnellement que ce font d'infames calomnies auxquelles l'Épouſe du Tréſorier n'a jamais donné lieu, n'ayant de ma vie reçu de ſa part que d'innocentes marques d'amitié. Il eſt bien vrai qu'elle venoit ſouvent chez moi, mais toujours publiquement, & jamais ſans être accompagnée de trois perſonnes, qui étoient d'ordinaire ſa ſœur, ſa petite fille, & quelqu'une de ſes Amies; mais cela ne lui étoit point particulier, puifque pluſieurs autres Dames de la Cour venoient ſouvent me voir. Et j'en appelle à tous mes Domeltiques, s'ils ont jamais vû un Caroffe à ma porte, ſans ſavoir quelles perſonnes y étoient. Dans ces occaſions, dès qu'un Valet m'avoit averti qu'il y avoit un Caroffe à ma porte, ma coutume étoit de m'y rendre d'abord, & après avoir ſalué ceux qui y étoient, de prendre ſoigneuſement le Caroffe & les deux Chevaux dans mes mains, (car s'il y en avoit fix, le Poſtillon en détachoit toujours quatre,) & de les placer ſur ma table, autour de laquelle j'avois attaché un bord qui avoit cinq pouces de hauteur, de peur d'accident. Il m'eſt arrivé ſouvent d'avoir quatre Caroffes pleins de monde, & huit Chevaux à la fois ſur ma table, pendant que j'étois dans ma chaiſe à entretenir la Compagnie. J'ai paſſé plus d'une après-midi le plus agréablement du monde dans ces fortes de converſations. Mais j'oſe défier le Tréſorier & ſes deux

Dela-

Délateurs *Clustril* & *Drunko*, (car je veux les nommer afin de leur faire honte,) de prouver que quelqu'un soit jamais venu incognito chez moi, excepté le Secrétaire *Reldresal*, qui ne s'y rendit que par l'ordre exprès de l'Empereur, comme je crois l'avoir raconté. Je n'aurois pas insisté si long-tems sur cet Article, si l'honneur d'une grande Dame n'y étoit si fort intéressé, pour ne rien dire de moi-même; quoique je fusse alors *Nardac*, ce que le Trésorier lui-même n'est pas; car tout le monde fait qu'il n'est que *Glumglum*, Titre qui a la même proportion avec celui dont j'étois honoré, qu'a le Titre de Marquis avec celui de Duc en *Angleterre*; quoi que d'ailleurs il eut le pas devant moi en vertu de son Emploi. Ces calomnies, qui me vinrent aux oreilles par un accident que ce n'est pas ici le lieu de rapporter, furent cause que *Flimnap* fit pendant quelques tems la mine à sa Femme, mais bien plus encore à moi; & quoi qu'enfin il ait été détrompé, & se soit raccommode avec elle, jamais il ne m'a pardonné de m'avoir soupçonné à tort, & a même réussi à me perdre dans l'esprit de l'Empereur, qui pour dire le vrai, se laissoit trop gouverner par ce Favori.





## CHAPITRE VII.

*L'Auteur étant informé que ses Ennemis avoient dessein de l'accuser de Haute-Trahison, se refugie à Blefuscu. Manière dont il y est reçu.*

**A**VANT que de raconter ma sortie de *Lilliput*, l'ordre veut que j'informe mes Lecteurs des raisons qui me forcèrent à prendre & à exécuter ce dessein.

Tout ce qu'on appelle *Cours*, avoit été jusqu'alors un *Pais* inconnu pour moi, parce que la bassesse de ma condition, ne m'avoit jamais permis d'en fréquenter. A la vérité, la conversation & la lecture m'avoient donné d'assez mauvaises idées des Princes & de leurs Ministres; mais jamais je ne me serois attendu à être convaincu un jour de la justesse de ces idées par ma propre expérience, & cela dans un *Pais* fort éloigné, & gouverné à ce que je croiois par des maximes tout à fait différentes de celles qui sont en vogue en *Europe*. Dans le tems que je me préparois à aller rendre mes Devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*, un Seigneur fort considéré à la Cour, (à qui j'avois rendu un service très-signalé dans un tems qu'il étoit fort mal avec l'Empereur,) vint de nuit chez moi dans une chaise fermée, & sans.

fâns me faire dire son Nom, me fit demander s'il ne m'incommoderoit pas. Les Porteurs étant renvoyez, je mis la chaise & le Seigneur qui y étoit dans la poche de mon justaucorps : Après cela, ayant donné ordre à un Valet sur qui je pouvois compter, de dire que j'étois indisposé & que je dormois, je fermai la porte de ma Maison, & je me mis à lier conversation avec celui qui venoit me rendre une visite si mystérieuse.

Après les premiers Complimens de part & d'autre, je remarquai qu'il étoit fort inquiet, & lui en ayant demandé la raison, il me pria de l'écouter avec patience, puis qu'il avoit à m'entretenir sur un sujet qui intéressoit également mon Honneur & ma Vie. Voici en substance le Discours qu'il m'adressa, & dont je mis sur le papier les principaux Articles aussi-tôt qu'il fut parti.

Il faut que vous sachiez que le Conseil s'est assemblé plusieurs fois à votre sujet, le plus secrètement qu'il étoit possible ; & qu'il n'y a que deux jours que Sa Majesté en est venue à une Résolution finale.

Vous n'ignorez pas que le Grand Amiral *Skyris Bolgolam* a été votre Ennemi mortel presque dès le moment de votre arrivée. Je ne sai quelles peuvent avoir été les premières causes de sa haine, mais il est certain qu'elle est beaucoup augmentée, depuis le glorieux succès que vous avez eus dans votre Entreprise contre la Flote de *Blefuscu*, parce qu'il sent que tout Amiral qu'il est, il n'en a jamais fait autant. Ce Seigneur & *Hlimnap* le Grand Trésorier, dont

l'inimitié contre vous à cause de sa Femme est connuë d'un chacun, *Limtor* le Général, *Lalcon* le Chambellan, & *Balmuff* le Grand Justicier, ont dressé des Articles d'Accusation contre vous, & prétendent vous convaincre de Haute-Trahison, & de quelques autres Crimes capitaux.

Persuadé que j'étois de ma propre innocence, cet Exorde me mit dans de telles impatiences, que je fus sur le point d'interrompre celui qui m'annonçoit de si étranges nouvelles : mais il me pria de lui laisser continuer son Discours, ce qu'il fit en ces termes.

Par reconnoissance pour l'amitié que vous m'avez témoignée, j'ai fait en sorte d'être informé de tout leur Manege, & d'avoir copie des Articles d'Accusations, ce qui me couteroit la Tête, si cela venoit à être découvert.

*Articles d'Accusation contre Quinbus-Flestrin, (l'Homme-Montagne.)*

Article I.

**Q**Uoique par une Loi faite pendant le Règne de Sa Majesté Imperiale *Calin Deffar Plume*, il soit ordonné, Que quiconque fera de l'eau dans l'enceinte du Palais Imperial, sera traité comme coupable de Haute-Trahison : Si pourtant, ledit *Quinbus-Flestrin*, en violation manifeste de la susdite Loi, sous prétexte d'éteindre le Feu qui avoit

avoit pris à l'Apartment de l'Imperatrice, a malicieusement, traîtreusement, & diaboliquement, éteint ledit Feu, dans le susdit Apartment, situé dans l'enceinte du susdit Palais, contre la Loi qui vient d'être aliéguée, contre son Devoir, &c.

### Article II.

Ledit *Quinbus-Flestrin* ayant amené la Flote Imperiale de *Blefuscu* au Port Imperial de *Lilliput*, & ayant depuis reçu ordre de Sa Majesté Imperiale de se rendre Maître de tous les autres Vaisseaux-dudit Empire de *Blefuscu*, de reduire cet Empire en Province, pour être désormais gouverné par un Viceroi, & d'exterminer non seulement tous les Partisans de l'ancienne manière de casser les œufs, qui s'étoient refugiez dans ce País; mais aussi tous les Habitans de cet Empire, qui ne voudroient pas sur le champ abjurer cette Héresie; a, comme un Traître qu'il est, demandé d'être exempté de rendre lesdits services, sous le ridicule prétexte de ne vouloir pas forcer les consciences, ni mettre à mort ou reduire en Esclavage un Peuple libre.

### Article III.

Quand les Ambassadeurs de *Blefuscu* sont venus demander la Paix à Sa Majesté, ledit *Flestrin* a montré qu'il étoit un Traître, en s'intéressant pour les susdits Ambassadeurs, & en les divertissant; quoi qu'il fût bien

qu'ils appartenoient à un Prince qui avoit été depuis peu ouvertement en Guerre contre Sa Majesté.

#### Article IV.

Ledit *Quinbus-Flestrin* s'aprête (ce qui est directement contre le devoir d'un fidèle Sujet) à faire un Voyage à la Cour de *Blefuscu*, quoique Sa Majesté Imperiale ne lui en ait donné permission que de bouche; & sous prétexte de ladite permission a dessein d'entreprendre le susdit Voyage, afin d'aider à l'Empereur de *Blefuscu*, qui a été récemment en Guerre avec sa susdite Majesté Imperiale.

Il y a quelques autres Articles, mais ceux dont je viens de vous lire l'Extrait, sont les plus importans.

On ne sauroit nier que dans les différens Débats, qui s'élevèrent à l'occasion de tous ces Chefs d'Accusation, Sa Majesté n'ait donné des marques d'une très-grande clemence, qu'elle n'ait souvent allégué vos services, & tâché d'exténuer vos crimes. Le Trésorier & l'Amiral ont fortement insisté qu'on vous fit souffrir une mort cruelle & ignominieuse, en mettant le feu à votre Maison, & que, lorsque vous en sortiriez, le Général vous attendît à la tête de vingt mille hommes, qui auroient ordre de vous blesser au visage & aux mains avec des Flèches empoisonnées. Quelques-uns de vos Domestiques devoient aussi recevoir un ordre secret de froter vos Chemises  
d'un

d'un suc empoisonné, ce qui vous auroit bien-tôt fait mourir dans les plus affreux tourmens. Le Général embrassa cet avis, en sorte que depuis long-tems il y a pluralité de voix contre vous. Mais Sa Majesté résolue, s'il se peut, de vous conserver la vie, a détaché le Chambellan du parti de vos Ennemis.

Sur ces entrefaites, *Reldresal*, Premier Secrétaire des Affaires secrètes, qui s'est toujours véritablement montré vôtre Ami, eut ordre de l'Empereur de dire son avis: ce qu'il fit de la manière du monde la plus propre à vous confirmer dans l'opinion avantageuse que vous avez de lui. Il confessa que vos crimes étoient grands, mais que cependant il y avoit lieu à la miséricorde, la plus belle de toutes les vertus dans un Prince, & que Sa Majesté possédoit dans un degré si éminent. Il dit que l'amitié qui regnoit entre vous étoit si connue de tout le monde, que peut être l'Auguste Compagnie devant laquelle il parloit; le tiendroit pour coupable de partialité: que cependant, pour obéir à Sa Majesté, il diroit librement son sentiment. Que si Sa Majesté en considération de vos services, & pour satisfaire au penchant qui la portoit à la clemence, avoit la bonté de vous conserver la vie, & ordonnoit seulement qu'on vous crevât les deux yeux, il lui paroïsoit que par cet Expedient, la Justice seroit en quelque sorte satisfaite, & que tout l'Univers exalteroit jusqu'aux Cieux la clemence de l'Empereur, aussi bien que la générosité & la douceur de ceux qui avoient

avoient l'honneur d'être ses Conseillers. Que la perte de vos yeux ne vous ôteroit rien de vos forces, que vous pourriez toujours employer au service de Sa Majesté. Qu'un Courage aveugle n'en est que plus grand, parce qu'on ne voit point de Danger; que la crainte que vous aviez pour vos yeux, avoit été la seule difficulté que vous eussiez rencontrée dans votre Entreprise contre la Flote ennemie; & qu'il devoit vous suffire de voir par les yeux des Ministres, puisque les plus grands Princes ne voyoient pas autrement.

Cet Avis fut hautement rejeté par tout le Conseil. *Bolgolam* l'Amiral, ne put se retenir, mais se levant en fureur, dit, qu'il étoit étonné de quel front le Secrétaire osoit opiner à conserver la vie à un Traître. Que les services que vous aviez rendus, étoient, au jugement de tous ceux qui se connoissoient en raisons d'Etat; l'aggravation même de vos crimes; que vous, qui étiez capable d'éteindre le feu en pissant sur l'Apartment de l'Imperatrice, (attentat qu'il ne pouvoit rappeler qu'avec horreur) pouviez quelque jour, causer une inondation par le même moïen, & noyer tous ceux qui seroient dans le Palais. Il ajouta, que les mêmes forces, par lesquelles vous vous étiez rendu Maître de la Flote ennemie, pourroient servir au premier mécontentement qu'on vous donneroit à la ramener à *Blesfescu*: Qu'il avoit de fortes raisons de croire que dans le fond du cœur, vous aviez un penchant criminel pour la methode

de herctique de casser les œufs , & que comme la Trahison commence dans le cœur avant que d'éclater par des Aétions , pour cette raison , il vous dénonçoit comme Traître , & demandoit que vous fussiez mis à mort.

Le Trésorier se rangea à la même opinion , il montra qu'il étoit impossible que les Revenus de Sa Majesté pussent suffire aux fraix de vôtre entretien : Que tant s'en faisoit que l'Expédient proposé par le Secrétaire , de vous crever les yeux , fut un remède au mal qu'on craignoit , qu'au contraire , selon toutes les apparences il ne serviroit qu'à l'augmenter , comme cela paroît par l'exemple de certains Oiseaux , qui , quand on leur a ôté la vuë , n'en deviennent que plus gros & plus gras : Que Sa Majesté sacrée & tout le Conseil , qui étoient vos juges , étoient en leurs consciences pleinement persuadés que vous aviez mérité la mort , ce qui suffisoit pour vous y condamner , quand même on n'auroit pas contre vous les preuves que demande la Lettre de la Loi.

Mais Sa Majesté Imperiale étoit absolument déterminée à vous sauver la vie , eut la bonté de dire , que puisque le Conseil avoit décidé que la perte de vos yeux étoit une peine trop légère , on pouroit vous en infliger quelqu'autre dans la suite. Et vôtre Ami le Secrétaire demandant avec instance d'être oüi sur ce que le Trésorier avoit objecté , que vôtre entretien étoit d'une dépense excessive à Sa Majesté , dit , que son Excellence , par les seules mains de qui passaient  
tous

tous les Revenus de Sa Majesté, pouvoit aisément pourvoir à cet inconvenient, en diminuant peu à peu la portion de mets qui vous étoit assignée; que par la faute de nourriture, vous vous afoibliriez de jour en jour, & viendriez infailliblement à mourir d'inanition dans quelques mois; que vôtre corps étant amaigri & diminué de la moitié, la puanteur de vôtre Cadavre ne seroit plus tant à craindre; & qu'immédiatement après vôtre mort cinq ou six mille sujets de Sa Majesté pourroient en deux ou trois jours, couper toute la chair de vos os, & l'enterrer en diferens endroits pour prevenir toute infection, laissant le Squelette, comme un monument d'admiration pour la Postérité.

C'est ainsi que par la grande Amitié du Secretaire, tous ces Debats furent heureusement terminez. Defense très expresse fut faite de reyeler le projet de vous faire mourir par degrez, mais la Sentence de vous crever les yeux fut couchée sur les Registres. L'Amiral seul trouvoit que vous étiez traité trop doucement, & vouloit que vous fussiez mis à mort sans retardement. Ce sentiment lui avoit été inspiré par l'Impératrice, qui n'a jamais pu vous pardonner la methode indecente & irregulière dont vous avez éteint le Feu qui avoit pris à son Appartement. Dans trois jours votre Ami le Secretaire viendra vous trouver pour vous lire les Articles de l'Accusation qui a été intentée contre vous: il vous notifiera ensuite

te la Bonté que Sa Majesté & son Conseil ont eüe, de ne vous condamner qu'à perdre les yeux; sentence douce, à laquelle Sa Majesté ne doute nullement que vous ne souscriviez avec Reconnoissance; & afin que l'Operation soit bien faite, vingt Chirurgiens de Sa Majesté seront presens, lorsqu'on vous déchargera des Fiêches pointues dans les prunelles des yeux.

Je laisse à vôtre prudence à prendre des mesures convenables sur tout ce que je viens de vous dire; pour moi, afin d'éviter tout soupçon, je vai me retirer le plus secrètement que je pourai.

Il le fit, & me laissa en proye aux plus cruelles agitations. C'étoit une coûtume introduite par ce Prince & par son Ministère (coûtume, qu'on m'a assuré n'avoir jamais été en usage qu'en ce tems la) que quand la Cour avoit dessein de faire quelque Execution, cruelle, soit que la victime fut immolée au Ressentiment de l'Empereur, ou à la Haine d'un Favori, l'Empereur adressoit un Discours à tout son Conseil, dans lequel il s'étendoit sur sa Bonté & sur sa Clemence, comme sur des Qualitez connües de tout le Monde. Ce Discours étoit imprimé immédiatement après avoir été prononcé, & aussi-tôt repandu par tout l'Empire. Jamais le Peuple n'étoit plus effraïé que quand il recevoit ces sortes de preuves de la Benignité de l'Empereur; parce qu'on avoit observé qu'à proportion que sa clemence étoit plus exaltée, le supplice aussi étoit plus inhumain, & l'innocent-

cence de la personne qui y étoit condamnée plus grande. Et pour ce qui me regarde, j'avoue ingenuement que n'ayant jamais été destiné à être Courtisan, ni par ma naissance, ni par mon éducation, j'étois juge si peu expert, que je ne voyois nullement la grace qu'on me faisoit par cette Sentence, qui au contraire, (quoi que peut être à tort) me paroissoit plutôt trop rigoureuse que trop douce. Quelquefois je voulois soutenir mon innocence, car quoique je ne pussè pas nier les faits alleguez contre moi, il étoit certain pourtant qu'il n'y avoit dans ma conduite rien de criminel, & qu'ainsi j'aurois pû, comme j'en avois le dessein, m'en remettre à la décision des Juges. Mais cette envie me passa bien vite, dès que jè me rappelai la puissance de mes Ennemis, & l'extrême facilité avec laquelle les Juges se laissent corrompre. Une fois je fus fortement tenté de me mettre en défense, car pendant que j'étois libre, toutes les forces de l'Empire n'auroient rien pu contre moi, & il m'auroit été facile de détruire toute la Capitale à coups de pierre; mais je rejetai aussi-tôt ce projet avec horreur, me rapellant le serment que j'avois fait à l'Empereur, les graces que j'en avois reçues, & le Titre de *Nardac* dont il m'avoit honoré. Je n'étois pas assez habite dans le Systême de Reconnoissance des Courtisans, pour croire que l'injustice que l'Empereur vouloit me faire, aquitât toutes les obligations que je lui avois.

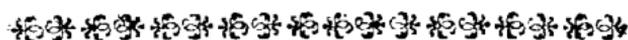
Enfin je pris une résolution, que quel-  
ques

ques personnes blâmeront peut-être, & pas à tort à mon avis. Car j'avoüe que je dois la conservation de mes yeux, & par conséquent celle de ma liberté, à ma précipitation, & à mon peu d'expérience; parce que si j'avois connu alors le genie des Princes & de leurs Ministres, comme j'ai fait depuis, aussi bien que leur manière d'agir avec des Criminels qui l'étoient encore beaucoup moins que moi, je me serois volontiers soumis à un châtiment si aisé. Mais emporté par le feu de la Jeunesse, & ayant d'ailleurs permission d'aller rendre mes devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*, j'envoyai avant que les trois jours fussent écoulés, une lettre à mon Ami le Secretaire, dans laquelle je lui marquai le dessein que j'avois de partir le même matin pour *Blefuscu*; & sans attendre reponse, je me rendis à l'endroit de l'Isle où étoit nôtre Flote. Je pris un des plus grands Vaisseaux de guerre, attachai un Cable à la prouë, & ayant levé les Ancres, je me deshabillai, mis mes Habits (avec ma Couverture que j'avois eu soin d'aporter) dans le Vaisseau, & le tirant après moi, marchant en partie & en partie nageant, j'arrivai au Port Royal de *Blefuscu*, où le Peuple m'avoit déjà attendu depuis long tems; ils me donnèrent deux guides pour me conduire à la Capitale, qui porte le même nom. Je les portai dans mes mains jusqu'à ce que je ne fusse plus qu'à la distance de deux cent verges de la ville: alors je les mis à terre, & les priai d'aller notifier mon arrivée à un des Secretaires, & de lui dire où j'étois, & que

que mon deſſein étoit d'y attendre les ordres de Sa Majeſté. Une heure après j'eus réponſe que Sa Majeſté, toute la Famille Impériale, & les premiers Seigneurs de la Cour, venoient au devant de moi. A cette nouvelle j'avançai une centaine de verges : A peine fus-je à portée d'être vû, que l'Empereur & toute la ſuite, décendirent de cheval, & que l'Imperatrice & toutes ſes Dames fortirent de leurs Caroffes, ſans qu'aucune de toutes ces perſonnes parut effrayée en me voyant. Je me couchai à terre pour baiſer la main de l'Empereur & celle de l'Imperatrice. Je dis à Sa Majeſté que j'étois venu ſuivant ma promeſſe, & avec la permiſſion de l'Empereur mon Maître, pour avoir l'honneur de voir un ſi puiffant Monarque, & pour lui rendre tous les ſervices dont je ſerois capable, & que ma Fidelité pour mon Souverain me permettroit ; mais je gardai un profond ſilence ſur ma diſgrace, parce que n'en ayant été informé que ſecrètement, je pouvois ſuſoſer n'en rien ſavoir : d'ailleurs, je ne pouvois m'imaginer que l'Empereur auroit l'imprudencce de découvrir ce ſecret, puisſque je n'étois plus entre ſes mains : en quoi néanmoins je me trompai, comme je le dirai bien-tôt.

Je ne fatiguerai point le Lecteur du détail de ma Reception, qui fut proportionné à la généroſité d'un ſi grand Prince ; ni de l'embaras où je fus de n'avoir ni Maïſon ni Lit, étant obligé de coucher à terre, envelopé dans ma Couverture.

CHA.



## C H A P I T R E VIII.

*Par un bonheur singulier, l'Auteur trouve moyen de quitter Blefuscu, & après avoir surmonté quelques difficultez, revient sain & sauf dans sa Patrie.*

TROIS jours après mon arrivée, me promenant au Côté Septentrional de l'Isle, je vis dans la Mer quelque chose, à la distance d'environ une demie-lieue, qui avoit l'air d'une Chaloupe tournée sus-dessus-dessous. J'otai mes fouliers & mes bas, & avançant dans l'eau l'espace de deux ou trois cent verges, j'aperçus l'objet que la marée continuoit à pousser vers le Rivage, & alors je vis distinctement une Chaloupe, qui, selon toutes les aparencees, avoit été détachée d'un Vaisseau par quelque Tempête. Sans perdre de temps je m'en retournai à la ville, & priai Sa Majesté Imperiale de me prêter vingt de ses plus grands Vaisseaux, & trois mille Matelots, sous le Commandement du Vice-Amiral. Cette Flote mit à la Voile, pendant que je me rendis par le plus court chemin à l'endroit d'où j'avois découvert la Chaloupe; je trouvai que la Marée l'avoit encore fait approcher. Les Matelots étoient tous pourvus de Cordages, que j'avois eu auparavant soin  
d'a-

d'acommoder, en entortillant plusieurs cordes ensemble, afin de les rendre plus fortes. Quand les Vaisseaux furent arrivez, je me deshabillai, & marchai dans l'eau jusqu'à ce que je fusse à la distance de cent verges de la Chaloupe, après quoi je fus obligé pour y arriver de faire le reste du chemin à la nage. Les Matelots me jettèrent le bout d'une corde, que j'attachai à l'avant de la Chaloupe; & l'autre bout à un Vaisseau de guerre. Mais toute la peine que je prenois fut presque inutile, parce que ne pouvant prendre pied, j'étois hors d'état de travailler. Dans cette nécessité, je fus obligé de gagner à la nage l'arrière de la Chaloupe, que je me mis à pousser avec une de mes mains, le mieux qui me fut possible, & comme la marée m'étoit favorable, je fis assez de chemin pour pouvoir toucher le fond, en n'ayant de l'eau que jusqu'au menton. Je me reposai pendant deux ou trois minutes, & puis continuai à pousser la Chaloupe, jusqu'à ce que je n'eusse d'eau que jusqu'aux Aisselles; & comme alors le plus difficile étoit fait, je pris mes autres Cables, qui étoient dans un des Vaisseaux, & je les attachai d'abord à la Chaloupe, & ensuite à neuf Vaisseaux que j'avois fait approcher pour cet effet. Le vent étant favorable, les Matelots remorquèrent la Chaloupe, & moi je facilitai leur Travail en la poussant, jusqu'à ce que nous ne fussions plus qu'à quarante Verges du Rivage. J'atendis là que l'eau fut basse, après quoi j'allai jusqu'à la Chaloupe à pié  
sec,

fec, & par le secours de deux mille hommes pourvus de diferens instrumens, je la retournai de l'autre côté, & vis avec un très grand plaisir qu'elle n'étoit que très peu endommagée.

Je ne fatiguerai point le Lecteur en lui disant que pendant l'espace de dix jours, j'eus mille & mille peines pour amener ma Chaloupe au Port Royal de *Blesfescu*, où la nouvelle de mon arrivée avoit attiré un nombre infini de personnes, dont l'admiration, à la vuë d'un si prodigieux Vaisseau, est au dessus de toute expression. Je dis à l'Empereur qu'un heureux Destin m'avoit fait rencontrer cette Chaloupe, pour me transporter dans quelque endroit, d'où je pourrois regagner ma Patrie, & je suppliai Sa Majesté de donner les ordres nécessaires pour qu'on me fournit les choses dont j'aurois besoin pour racommoder & pour avitailler ma Chaloupe, & de m'acorder en même tems la permission de partir; à quoi l'Empereur consentit, après m'avoir fait néanmoins quelques reproches obligeans de vouloir le quitter si tôt.

Je fus fort surpris de ne voir arriver pendant tout ce tems, aucun Exprès qui me regardât, de la part de l'Empereur de *Lilliput* à la Cour de *Blesfescu*. Mais j'appris depuis, que Sa Majesté Imperiale, ne pouvant s'imaginer que je savois quelque chose de ses desseins, avoit cru que j'étois seulement allé à *Blesfescu* pour dégager ma parole, & conformément à la permission que

Tom. I.

E

j'en

j'en avois reçue, & qu'après avoir salué l'Empereur de *Blefuscu*, je ne manquerois pas de revenir dans peu de jours. Mais enfin, ma longue absence commença de l'inquiéter; & après avoir pris conseil avec le Trésorier & le reste de sa Cabale, on envoya à la Cour de *Blefuscu* une Personne de qualité chargée d'une copie des Articles d'Accusation contre moi. Cet Envoyé devoit représenter à l'Empereur l'extrême clemence de son Maître, qui avoit la bonté de ne me condamner qu'à perdre les yeux; que je m'étois sauvé des mains de la Justice, & que si dans deux heures je n'étois de retour, je serois déclaré Traître, & dépouillé de mon Titre de *Nardac*. L'Envoyé ajouta, que pour maintenir la Paix & l'Amitié entre les deux Empires, son Maître s'atendoit que Sa Majesté donneroit ses ordres, pour que je fusse bien garotté & conduit ainsi à *Lilliput*, afin d'y être puni comme un Traître.

L'Empereur de *Blefuscu* ayant pris trois jours pour se consulter, fit une réponse qui ne consistoit qu'en compliments & en excuses. Il dit, que le Monarque de *Lilliput* ne pouvoit ignorer que le projet de me garotter étoit absolument impraticable; que quoique j'eusse emmené sa Flote, il ne laissoit pas de m'avoir de grandes obligations de ce que j'en avois servi à obtenir la paix. Que, quoi qu'il en fut à ces égards, les deux Empires seroient bien-tôt délivrés de moi; parce que j'avois trouvé sur la Côte, un Vaisseau si  
pro-

prodigieux, qu'il pouvoit non seulement me contenir, mais même servir à me transporter par Mer dans quelqu'autre pays; qu'il avoit donné les ordres nécessaires pour pour que rien de tout ce qui m'étoit nécessaire pour mon Voyage ne me manquât, & qu'ainsi il esperoit que dans peu de semaines, les deux Monarchies seroient déchargées d'un si insupportable Fardeau.

L'Envoyé s'en retourna à *Lilliput* avec cette reponse, & l'Empereur de *Blefuscu* me fit part de tout ce qui s'étoit passé, m'offrant en même tems, (mais sous le sceau du secret) sa protection, si je voulois rester à son service; ce que je refusai le plus honêtement qu'il me fut possible, parce que, quoique je le crusse sincère, j'avois resolu de ne me plus fier aux Princes ni à leurs Ministres, si je pouvois m'en dispenser. J'ajoutai, que puisque ma Fortune, bonne ou mauvaise, m'avoit fait trouver un Vaisseau, j'étois déterminé à mettre en Mer, plutôt que d'être un Diférent entre deux si puissants Monarques. L'Empereur ne me parut pas fâché de mon dessein, & je découvris par hazard, qu'il en étoit même bien aise, comme aussi les Ministres. Ces Considerations me firent hâter mon départ; en quoi la Cour, qui ne demandoit pas mieux que de me voir parti, eut la bonté de me seconder. Cinq cent Ouvriers furent employez à faire deux voiles pour ma Chaloupe, & ces voiles furent faites du linge le plus fort qu'on put trouver, mis treize fois

l'un sur l'autre. J'accomodai mes Cordages & mes Cables, en enentortillant vingt ou trente ensemble. Une grande pierre, que je trouvai sur le bord de la mer, après avoir long-tems cherché, me servit d'Ancre. Je pris la graisse de trois cent Vaches pour suivre mon Vaisseau, & pour quelques autres usages. Il est incroyable combien j'eus de peine à trouver des Arbres assez grands pour me faire des rames & des mâts, en quoi néanmoins je fus bien aidé par les Charpentiers de Navire de Sa Majesté, qui contribuèrent beaucoup à les polir, apres que j'avois fait l'ouvrage le plus rude.

Dans l'espace d'un mois tout fut prêt: j'envoyai alors quelqu'un pour demander si Sa Majesté n'avoit rien à m'ordonner, & pour lui dire que si elle me le permettoit, mon dessein étoit de partir. L'Empereur accompagné de son Auguste Famille, sortit du Palais; je me prosternai à terre pour baiser sa main, qu'il me tendit d'une manière fort gracieuse. L'Imperatrice & les jeunes Princes du sang en firent autant. Sa Majesté me fit present de cinquante bourses de deux cent *Sprugs* chacune, avec son Portrait en grand, que je mis d'abord dans un de mes gans de peur d'accident. Les Cérémonies qui furent faites à mon départ, sont en trop grand nombre, pour que j'en fasse ici la Description.

- Cent Bœufs, trois cent Brebis, & autant de Mets que quatre cent Cuisiniers purent apprêter, avec du Pain & toute sorte de Breu-

va-

vage à proportion, servirent à avitailler ma Chaloupe. Je pris avec moi six Vaches & deux Taureaux en vie, & le même nombre de Brebis & de Beliers, dans l'intention de les transporter dans mon País, & d'en multiplier la race. Pour les nourrir, j'avois pris à bord une bonne quantité de Foin, & un Sac de Froment. J'aurois volontiers pris avec moi une douzaine de Naturels du pays, mais jamais l'Empereur n'y voulut consentir, & par dessus uue exacte recherche qui fut faite dans toutes mes poches, Sa Majesté me fit promettre, Foi d'Homme d'honneur, de n'emporter aucun de ses sujets, quand même ils y consentiroient.

Ayant ainsi préparé toutes choses de mon mieux, je mis à la voile le vingt-quatrième *Septembre* 1701. à six heures du matin, & après que j'eus fait environ quatre lieuës vers le Nord, le Vent étant Sud-Est, à six heures du soir, je découvris une petite Ile éloignée d'une demi-lieuë au Nord-West, & qui me parut deserte. A une raisonnable distance du Rivage je laissai tomber l'Ancre: Après cela je soupai légèrement, & tachai ensuite de me reposer. Je dormis, suivant ma conjecture, bien six heures, car deux heures après que je me fus reveillé, le jour commença à poindre: Il faisoit un beau clair de Lune, je dejeunai avant le lever du Soleil; & ayant levé l'Ancre à la faveur d'un bon vent, je continuai le même chemin que j'avois pris le jour précédent, en quoi mon compas de poche me fut d'un

grand usage. Mon intention étoit de gagner, si je le pouvois, une des Îles, que j'avois raison de croire être situées au Nord-Est du pays de *Diemen*. Je ne vis rien de tout ce jour; mais le suivant vers les trois heures après midi, étant éloigné suivant mon calcul de vingt-quatre lieues de *Blesuscou*, j'aperçus une voile qui portoit au Sud-Est. Je halai sur elle, mais je ne reçus point de réponse, cependant je m'en approchois de plus en plus, parce que le vent commençoit à s'afoiblir. Je fis servir toutes mes Voiles, & dans une demie heure les gens du Vaisseau m'aperçurent, & tirèrent un coup de mousquet pour m'avertir qu'ils m'avoient vu. Il m'est impossible d'exprimer la joie qu'excita en moi l'espérance de revoir ma chère Patrie, & les personnes à qui j'étois uni par de si tendres liens. Le Vaisseau fit petites voiles, & je l'atteignis entre cinq & six heures du soir, le 26. *Septembre*; mais quels ne furent pas mes transports en voyant que c'étoit un Navire *Anglois*? Je mis mes Vaches & mes Brebis dans les poches de mon Habit, & me rendis à bord avec toutes mes petites provisions. C'étoit un Vaisseau Marchand, qui revenoit du *Japon* par les Mers du *Nord* & du *Sud*; le Capitaine qui s'apelloit Mr. *Jean Biddel*, étoit un Homme fort honnête, & très entendu dans la Marine. Nous étions alors à 30. Degrez de Latitude Meridionale, & il pouvoit y avoir cinquante Hommes sur le Vaisseau, entre lesquels je trouvai un  
de

de mes vieux Camarades, dont le nom étoit *Pierre Williams*, qui fit de moi un portrait fort avantageux au Capitaine. Ce galant-homme me fit toutes sortes de civilités, & me pria de lui dire d'où je venois en dernier lieu, & où j'avois eu dessein d'aller. Je satisfis sa curiosité en peu de mots, mais il crut que je révois, & que les dangers que j'avois couru m'avoient troublé la cervelle. Surquoi je tirai de ma poche mes Vaches & mes Brebis, qu'il n'eut pas plutôt vuës, qu'il avoua n'avoir rien à répondre à cette espèce de Demonstration. Je lui fis voir ensuite l'or que l'Empereur de *Blefuscu* m'avoit donné, le portrait de Sa Majesté en grand, & quelques autres curiositez du pays. Je lui fis present de deux bourses, chacune de deux cent *Sprugs*, & je lui promis, que quand je serois arrivé en *Angleterre*, il auroit une de mes Vaches, & une Brebis pleine.

Il ne nous arriva pendant le reste du Voyage, qui généralement parlant fut fort heureux, rien d'assez considerable pour en faire part à mes lecteurs. Nous arrivâmes aux *Dunes* le 13. *Avril* 1702. Le seul malheur que j'eus fut que les Rats m'emportèrent une de mes Brebis, dont je trouvai les os, très proprement rongez dans un coin. J'aportai le reste de mon Troupeau sain & sauf à Terre, & je le mis à l'Herbe dans un Boulingrin à *Greenwich*, où il s'engraissa parfaitement bien, quoique j'eusse toujours craint le contraire. Je n'aurois jamais pu

les tenir en vie durant un si long Voyage, si le Capitaine ne m'avoit donné quelques uns de ses meilleurs Biscuits, qui étant réduits en poudre & mélez avec de l'eau, étoient la meilleure nourriture du monde pour mon petit Troupeau. En le montrant à plusieurs personnes de Qualité & autres, je fis un profit considerable durant le peu de tems que je restai en *Angleterre*; & avant que d'entreprendre mon second Voyage, je le vendis pour six cent piéces. Depuis mon dernier retour, j'ay trouvé que la race en est considerablement augmentée, & particulièrement des Brebis, qui, à ce que j'espère, serviront beaucoup à l'avancement des Manufactures de laine, par la finesse de leur Toison.

Je ne restai que deux Mois avec ma Femme & mes enfans; car mon desir insatiable de voir de nouveaux Pays, ne me permit pas de faire chez moi un plus long séjour. Je laissai quinze cent piéces à ma Femme, & ce qui me restoit par dessus cette somme, je le convertis en Argent & en Marchandises, dans l'espérance de faire fortune. Mon oncle *Jean* m'avoit laissé une petite Terre qui me valoit trente piéces par an, & j'avois par dessus cela un autre petit bien, qui me rendoit encore d'avantage: si bien que je ne courois aucun risque de laisser ma Famille à l'Aumône. Mon Fils *Jeannot*, ainsi nommé après son Oncle, aloit alors à l'Ecole latine, & étoit un fort bon enfant. Pour ma Fille *Elizabeth*  
(qui

(qui à present est bien mariée & a des enfans) elle aprenoit à coudre. Je pris congé de ma Femme, de mon Fils, & de ma Fille, en mêlant mes larmes avec les leurs, & je me rendis à bord du *Hazardeux*, Vaisseau Marchand de trois cent Tonneaux, destiné pour *Suratte*, & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Que si mes Lecteurs sont curieux de favoir ce qui m'est arrivé dans ce second Voyage, leur curiosité sera bien-tôt satisfaite.

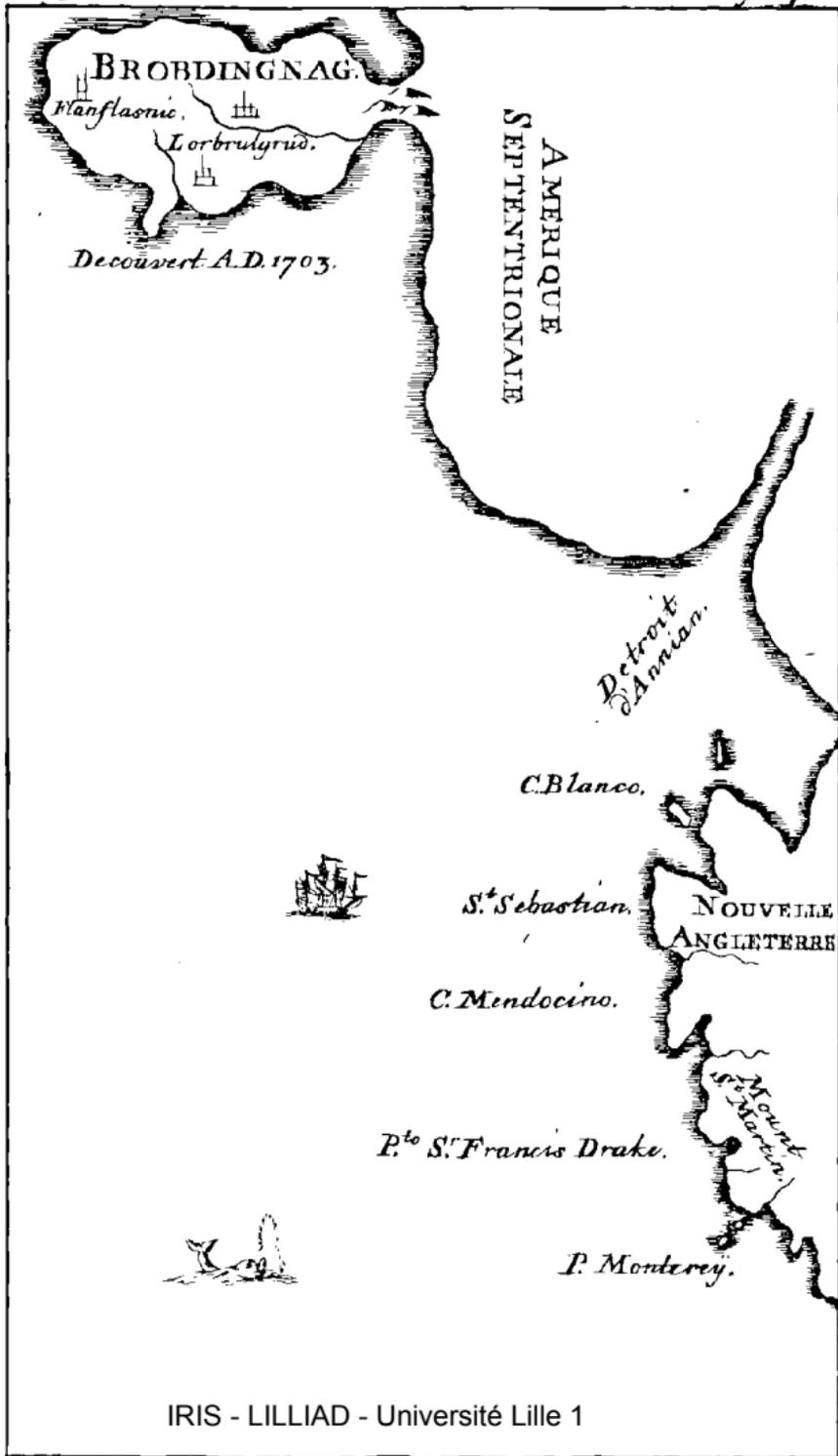
*Fin de la première Partie.*



E 5 VOYA-









# VOYAGES.

---

## PART. II.

### VOYAGE DE BROBDINGNAG.



#### CHAPITRE I.

*Description d'une furieuse Tempête. La Chaloupe est, envoyée à Terre pour faire de l'eau; l'Auteur s'y embarque afin de découvrir le País. Il est laissé sur le Rivage, pris par un des Habitans, & conduit chez un Fermier. Manière dont il y est reçu. Description des Habitans.*

**C**ondamné par mon inclination aussi bien que par la Fortune, à un genre de vie actif & inquiet; dix mois après mon retour, je quittai de nouveau ma Patrie, & je m'embarquai aux *Dunes* le 20. Juin 1702.  
Tom. I. 2. Partie. E 6. dans

dans un Vaisseau destiné pour Suratte, qui se nommoit le *Hazardeux*, & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Le vent nous fut très-favorable jusqu'à la hauteur du *Cap de Bonne Esperance*, où nous nous arrêta mes pour nous rafraichir. Mais à peine y fumes nous arrivez, que nous nous aperçumes que nôtre Vaisseau avoit une voye d'eau. Cette raison & la maladie de nôtre Capitaine, qui fut en ce tems-là attaqué de la Fièvre, nous déterminèrent à passer l'Hyver dans cet endroit, que nous ne pumes quitter qu'à la fin de *Mars*. Nous mimes alors à la voile, & eumes un tems à souhait jusqu'à ce que nous fussions dans le Détroit de *Madagascar*. Mais ayant laissé cette Isle au Nord, environ à cinq degrez de latitude Méridionale, les vents, qui dans ces Mers viennent constamment d'entre le Nord & le West, depuis le commencement de *Décembre*. jusqu'au commencement de *May*, & souffent d'une manière égale pendant tout ce tems, commencèrent le 19. d'*Avril* à souffler avec beaucoup plus de violence, & à tourner plus au West que de coutume, & cela pendant l'espace de vingt jours. Ce terme expiré, nous nous trouvâmes à l'Est des *Moluques*, & environ au troisième degré de latitude Septentrionale, suivant une observation que nôtre Capitaine fit le 2. *May*, jour auquel un calme tout plat succeda à la Tempête que nous venions d'essuyer, ce qui ne me causa pas une mediocre joye. Mais le Commandant de nôtre Navire, qui avoit plus d'une fois

fré-

fréquenté ces Mers, nous avertit de nous attendre à une Tempête. Sa Prediction fut accomplie dès le lendemain; car un vent de Midi, qu'on apelle d'ordinaire la *Mousson* du Sud, commença à se lever.

Voyant que d'instant à autre il devenoit plus fort, nous amenames la Civiére, & nous nous préparâmes à baisser la Misaine; mais comme il faisoit un gros tems, nous eumes bien de la peine à en venir à bout. Nôtre Vaisseau étoit en pleine Mer: c'est ce qui nous fit resoudre d'aller plutôt à Mâts & à Cordes que de capéer. La Tempête étoit si violente, qu'il sembloit à chaque instant que nous allions couler à fond. Cependant par le plus grand bonheur du monde, elle s'apaisa après avoir duré quelque jours.

Pendant cet orage, qui fut suivi d'un bon vent de Sud-West, nous avons été portez à l'Est avec tant de force, qu'aucun de ceux qui étoient à nôtre bord ne pouvoit dire où nous étions. Nous avons encor assez de provisions: Nôtre Vaisseau étoit très-peu endommagé par la Tempête, & tout l'Equipage se trouvoit en parfaite santé; mais nous étions dans la situation la plus cruelle faute d'eau. Nous jugeames qu'il valoit mieux tenir la même route que de tourner plus au Nord, ce qui auroit pû nous mener au Nord-West de la Grande *Tartarie*, & dans la Mer *Glaciale*.

Le 16. de Juin 1703. un Garçon qui étoit au haut du Perroquet, vit Terre. Le 17. nous apperçumes, distinctement une

grande Île, ou bien un Continent, (car nous ne savions lequel des deux,) au côté Meridional duquel il y avoit une petite langue de Terre, qui avançoit dans la Mer, & une petite Baye, qui n'avoit pas même assez de profondeur pour un Vaisseau de cent Tonneaux. Nous laissâmes tomber l'Ancre environ à une lieuë de cette Baye, & nôtre Capitaine envoya une douzaine d'Hommes bien armez dans la Chaloupe, avec des Futailles, pour voir s'il y auroit moyen de trouver de l'eau. Je lui demandai la permission de les accompagner, pour voir le Pais, & tacher d'y faire quelques découvertes. Quand nous eumes mis pied à Terre, nous ne vîmes ni Rivières, ni Sources, ni aucune marque que le Pais fut habité. Nos gens cotoyèrent le Rivage, pour voir s'ils ne trouveroient pas quelque Rivière qui se jettât dans la Mer, & moi je fis seul environ un mille de l'autre côté, sans rien voir qu'un terrain sec & pierreux. Mecontent de n'avoir rien découvert, je m'en retournois tout doucement à la Baye; mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis que non seulement nos gens étoient déjà dans la Chaloupe, mais qu'ils tachoient aussi de regagner le Vaisseau à force de rames, & avec un empressement dont je ne pus comprendre la raison. J'allois leur crier de s'arrêter, quand j'aperçus un espèce de Geant qui s'avançoit après eux dans la Mer, le plus vite qui lui étoit possible; il n'avoit de l'eau que jusqu'aux genoux, & faisoit de prodigieuses enjambées.

Mais

Mais nos gens ayant une demie-lieuë d'avance sur lui, & le fond de la Mer étant plein de Rochers en cet endroit, le Monstre ne put les atteindre. Cela me fut rapporté dans la suite, car je n'eus pas le courage de m'arrêter, pour voir la fin d'une si terrible Avanture. Je pris le parti de m'enfuir au plus vite, par le plus court chemin que je trouvai; & après avoir couru quelque tems, je grimpai sur une coline fort escarpée, d'où je pouvois voir une assez grande étendue de País. Je le trouvai bien cultivé; mais ce qui me surprit d'abord fut la longueur de l'Herbe, qui avoit plus de vingt-quatre pieds en hauteur, & qui dans l'endroit où je la voyois, me paroissoit être conservée pour en faire du Foin. Au haut de la Coline, j'aperçus un grand chemin, au moins le pris-je pour tel, quoi qu'il ne servit aux Habitans que d'un petit sentier à travers d'un champ de Bled. Je me promenai quelque tems dans ce chemin, mais je ne pus rien voir de côté ni d'autre, parce que c'étoit le tems de la Moisson, & que les Tuyaux avoient tout au moins quarante pieds de hauteur. Il me falut une heure entière avant que d'être au bout de ce champ, qui étoit environné d'une haye haute de cent & vingt pieds. Il y avoit une Barrière pour passer de ce champ dans le champ voisin: Cette Barrière avoit quatre marches, au haut desquelles il y avoit encore une pierre par dessus laquelle il falloit sauter. Il m'étoit impossible de monter ces marches, parce que chacune d'elles étoit haute

haute de six pieds, & la pierre de plus de vingt. J'étois à chercher si je ne trouverois pas quelque ouverture dans la haye, lorsque je découvris dans le champ voisin un des Habitans qui s'avançoit vers la Barrière, & qui étoit de la même taille que celui qui avoit poursuivi nôtre Chaloupe. Il me paroissoit de la hauteur d'un clocher ordinaire, & faisoit environ dix verges de chemin à chaque enjambée. Frapé d'étonnement & de frayeur, j'allai me cacher dans le Bled, d'où je l'aperçus au haut de la Barrière, qui regardoit dans le champ voisin à la droite. Un moment après je lui entendis crier quelque chose, mais d'une voix si terrible, que je crus d'abord que c'étoit un coup de Tonnerre. A sa voix accoururent six Monstres de la même taille que lui, qui avoient en main des Faucilles d'une grandeur démesurée. Ceux qui venoient d'acourir n'étoient pas si bien habillez que le premier, au service de qui ils me paroissoient être. Car, après que celui-ci eut prononcé quelques mots, ils allèrent moissonner le Bled dans le champ où j'étois. Je m'éloignai d'eux le plus qu'il me fut possible, quoi qu'avec une extrême difficulté, parce que les tuyaux de Bled n'étoient souvent qu'à la distance d'un pied les uns des autres, de manière que j'avois toutes les peines du monde de passer entre deux. Néanmoins en avançant toujours j'arrivai dans un endroit du champ où le vent & la pluye avoit couché le Bled à terre. Ici il me fut absolument impossible de faire un pas; car les tuyaux étoient si mêlez, que je ne pou-

pouvois pas me glisser à travers; & les barbes des Epics qui étoient tombez, si fortes, que leurs pointes pénétoient à travers de tous mes habits. Au même instant j'entendis les Moissonneurs qui n'étoient plus qu'à cent verges de moi. Accablé de fatigues, & presque réduit au désespoir, je me couchai entre deux sillons, & souhaitai de tout mon cœur de mourir. Le souvenir de ma Femme & de mes Enfans, que selon toutes les apparences je ne devois jamais revoir, me pénétoit de la plus vive tristesse. Un instant après je pleurois mon imprudence & ma folie, d'avoir entrepris un second Voyage, contre l'avis de mes Parens & de tous mes Amis. Dans cette affreuse agitation d'esprit, je ne pus m'empêcher de songer à *Lilliput*, dont les Habitans me prenoient pour une Créature d'une prodigieuse grandeur; où j'étois capable de me rendre tout seul Maître d'une Flote Imperiale, & de faire ces autres merveilles, dont la mémoire sera conservée à jamais dans les Annales de cet Empire, & auxquelles la postérité aura tant de peine à ajouter foi, quoique confirmées par la déposition d'un nombre infini de témoins. Je songeai que c'étoit quelque chose de bien mortifiant pour moi, de paroître aussi petit au Peuple parmi lequel j'étois, qu'un *Lilliputien* l'auroit paru au milieu de nous. Mais c'étoit là le moindre de mes malheurs: Car, comme l'on a observé que les Créatures humaines sont plus sauvages & plus cruelles à proportion de leur grandeur, que pouvois-je attendre sinon  
d'être

d'être mangé par le premier de ces Monstres qui me trouveroit. Certainement, les Philosophes ont raison de dire, que rien n'est grand ou petit que par comparaison. Il auroit pû se faire que les *Lilliputiens* eussent trouvé une Nation, dont le Peuple fut aussi petit par raport à eux, qu'eux-mêmes l'étoient à l'égard de moi. Et qui sait, si cette énorme Race de Geants, que je voyois devant mes yeux, n'est pas une Peupinière de Nains en comparaison de quelque autre Peuple.

Quelque effrayé que je fusse, je ne pouvois m'empêcher de faire ces réflexions, quand un des Moissonneurs, qui n'étoit qu'à dix verges du sillon où j'étois couché, me fit craindre que s'il faisoit encor un pas il ne m'écrasât, ou qu'il ne me coupât en deux avec sa faux. Pour prévenir l'un & l'autre de ces malheurs, quand je vis qu'il alloit faire quelque mouvement, je jetai un cri que la crainte eut soin de rendre grand. A ce cri le Monstre s'arrête, & regardant pendant quelque tems de tous côtez au dessous de lui, il m'aperçut enfin à terre. Durant quelques instans, il me considéra avec cette sorte d'attention qu'on a, lors qu'on voudroit empoigner quelque petit Animal dangereux, sans qu'il pût nous mordre ou nous égratigner, & comme moi-même j'avois quelquefois fait à l'égard d'une *Belette* en *Angleterre*. A la fin il se hazarda à me prendre par le milieu entre son ponce & le doigt d'après, & m'aprocha à trois verges de ses yeux, afin de me voir plus





plus distinctement. Je devinai sa pensée, & par bonheur j'eus assez de présence d'esprit pour ne faire pas le moindre mouvement pendant qu'il me tenoit en l'air à la distance de plus de soixante pieds de terre, quoi qu'il me pinçat cruellement entre ses doigts, & cela de peur qu'il ne me laissât tomber. Le seul mouvement que je fis, fut de tourner mes yeux vers le Soleil, de joindre mes mains ensemble d'un air de supplication, & de prononcer quelques mots d'un ton lamentable, & qui ne convenoit que trop à la situation où j'étois. Car à tout moment je tremblois qu'il ne me jettât contre terre, comme nous faisons d'ordinaire à l'égard de quelque petit Animal odieux, que nous avons envie de détruire. Mais le Destin, qui commençoit à s'apaiser envers moi, fit que ma voix & mes gestes lui plurent, & qu'étonné au dernier point de m'entendre articuler des sons, il me regarda comme une espèce de curiosité. Dans le même tems, je ne pus m'empêcher de faire plusieurs soupirs, de laisser couler quelques larmes, & de tourner la tête vers l'endroit où il me tenoit; lui donnant à connoître le mieux qu'il m'étoit possible, combien il me faisoit mal. Il parut qu'il m'entendit, car ayant levé le pan de son habit, il m'y mit doucement, & un instant après il courut avec moi vers son Maître, qui étoit un bon Fermier, & le même que j'avois premièrement vû dans le champ. Le Fermier ayant (comme je suppose par leur conversation) reçu touchant ma personne toutes les informations

mations que son Serviteur pouvoit lui donner, prit un brin de paille, environ de la grandeur d'une canne, & il s'en servit pour lever les pans de mon Habit, qu'il croyoit être une espèce de peau, dont la nature m'avoit couvert. Il fit venir ses valets & leur demanda (à ce qu'il me fut dit depuis) s'ils avoient jamais trouvé dans les champs une petite créature qui me ressembloit. Alors il me mit doucement à terre dans la même situation que si j'eusse été une Bête à quatre pattes; mais je me levai d'abord, & me promenai à petits pas en avant & en arrière, pour faire connoître à ce peuple que je n'avois pas intention de m'enfuir. Ils étoient tous assis en cercle autour de moi, afin de mieux observer mes mouvemens. J'étais mon Chapeau, & fis une profonde Reverence au Fermier. Je me jettai à genoux, & ayant levé mes yeux & mes mains au Ciel, je prononçai quelques mots le plus haut qu'il me fut possible. Je tirai de ma poche une Bourse où il y avoit de l'or, que je lui offris d'un air respectueux. Il la reçut dans la paume de sa main, l'aprocha ensuite tout près de ses yeux, pour voir ce que c'étoit; après cela il la tourna plusieurs fois avec la pointe d'une épingle (qu'il tira de sa manche,) mais toujours sans comprendre quelle Machine ce pouvoit être. Quand je vis cela, je lui fis signe de mettre sa main à terre; après quoi je pris la Bourse, & l'ayant ouverte, je versai tout l'or dans la paume de sa main. Il y avoit six Quadruples *d'Espagne*, & vingt ou trente autres pièces plus petites. Je re-

mar-

marquai qu'il mouilloit sur sa langue le bout de son petit doigt, pour prendre de cette manière une de mes plus grandes pièces, & puis une autre, mais il me parut qu'il ignoroit absolument ce qu'elles étoient. Il me fit signe de les remettre dans la Bourse, & puis de remettre la Bourse dans ma poche, ce que je fis, après la lui avoir offerte encor cinq ou six fois.

Le Fermier fut convaincu alors que j'étois une Créature raisonnable. Il me parla souvent, & quoique le son de sa voix m'étoit tant qu'auroit pu faire un Moulin à eau, il prononçoit néanmoins ses mots distinctement. Je répondis le plus haut que je pus en différentes langues, & plusieurs fois il se baissa si fort, qu'il n'y avoit que la distance de deux verges entre son oreille & moi; mais toute la peine que nous primes l'un & l'autre fut entièrement inutile, car il n'y eut aucun moyen de nous entendre. Il envoya alors ses Serviteurs à leur ouvrage, & ayant tiré son mouchoir de sa poche, il le plia en deux, & le tendit sur sa main gauche, qu'il mit toute ouverte à terre avec la paume dessus, me faisant signe de m'y mettre, ce qui n'étoit pas difficile, puis qu'elle n'avoit qu'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir, & de peur de tomber, je me couchai tout de mou long sur le mouchoir, avec le reste duquel il m'envelopa jusqu'à la Tête pour plus grande sûreté, & de cette manière il m'emporta à sa Maison. Arrivé chez lui, il me montra d'abord à sa Femme; mais elle fit un cri & se retira en arrière;

re, comme les Dames en *Angleterre* ont coutume de faire quand elles voyent un Crapaud ou une Araignée. Cependant, quand elle eut un peu considéré ma contenance, & avec quelle docilité j'obéissois aux moindres signes que son Mari me faisoit, elle s'aprivoisa bien vite, & ne tarda guères à m'aimer de tout son cœur.

Environ à Midi un Domestique apporta le diné, qui consistoit dans un seul plat, mais bon dans sa sorte, & tel qu'il faloit à un laboureur. Ce plat avoit plus de vingt-quatre pieds de diamètre. La Compagnie consistoit dans le Fermier, sa Femme, trois enfans & une vieille Grand-mère. Quand tout le monde fut assis, le Fermier me plaça à quelque distance de lui sur la Table, qui étoit haute de trenté pieds. J'étois dans de terribles tranes, & de peur de tomber en bas, je m'écloignai du bord le plus qu'il me fut possible. La Femme coupa en petites piéces un morceau de viande, & puis se mit à émier un peu de pain sur une assiette, qu'elle plaça ensuite devant moi. Je lui fis une profonde reverence, tirai mon couteau & ma fourchette, & me mis à manger, dont ils parurent fort satisfaits. La Maitresse du logis ordonna à sa servante d'aler querir une petite coupe, qui se tenoit qu'environ douze pintes, & qu'elle eut soin elle même de remplir pour moi. Je fus obligé de me servir de mes deux mains pour prendre la coupe, & d'un air fort respectueux je bus à la santé de la Dame du Logis, ce qui fit faire à toute la Compagnie un si grand éclat de  
ri-

rire que je pensai en devenir sourd. Cette Boisson avoit un gout de petit cidre, & n'étoit nullement desagréable. Le Maître me fit signe alors de me mettre à côté de son assiette; mais comme je marchois sur la Table, étant, comme il est facile à mes Lecteurs de le concevoir, encor tout éperdu, il m'arriva de broncher contre une croute de pain & de tomber sur mon nez, mais par bonheur sans me faire de mal. Je me relevai d'abord, & remarquant que ces bonnes gens étoient fort inquiets, je pris mon Chapeau (que j'avois tenu par politesse sous le bras,) & en le tournant au dessus de ma tête, je fis en même tems deux ou trois cris de joie, pour montrer que je ne m'étois point blessé. Mais dans le tems que je m'avançois vers mon Maître, (comme je l'appellerai toujours dans la suite) le plus jeune de ses Fils, qui étoit assis à côté de lui, & qui étoit un méchant garnement d'environ dix ans, me prit par les jambes, & me tint si haut en l'air qu'il n'y avoit partie de mon corps qui ne tremblât de peur; mais son Père m'ôta d'entre ses mains, & lui donna un si terrible soufflet, qu'il auroit pu renverser le plus terrible Elephant qu'on ait jamais vu en *Europe*, lui ordonnant en même tems de sortir de table. Mais moi; craignant que le garçon ne me gardât quelque rancune, & me ressouvenant parfaitement bien jûsqu'à quel point les enfans parmi nous sont cruels envers les Moineaux, les Lapins, les jeunes Chats, & les petits Chiens, je me jettai à genou, & designant le criminel, je tachai à

à faire entendre à mon Maître, que je lui demandois en grace qu'il voulut lui pardonner. Le Père y consentit, & donna permission à son Fils de reprendre sa place; sur quoi j'alai vers lui & baifai sa main, que mon Maître prit, & passa plusieurs fois sur mon visage comme pour me caresser.

Vers le milieu du repas le Chat favori de ma Maîtresse sauta dans son giron. Cet Animal me parut trois fois plus grand qu'un Bœuf, à en juger par sa tête & par une de ses patés, que je considèrai attentivement pendant que sa Maîtresse le caressoit & lui donnoit à manger. L'air furieux de cette Bête me fit trembler, quoique je fusse à l'autre bout de la Table, & que ma Maîtresse la retint, de peur qu'elle ne sautât sur la Table, & ne me prit entre ses grifes. Mais par bonheur j'en fus quitte pour la crainte; car le Chat ne fit pas la moindre attention à moi; quoique mon Maître m'en eut si fort approché, que je n'en étois plus qu'à la distance de trois verges. Comme j'avois toujours oui dire, & même éprouvé dans mes voyages, que fuir, ou marquer de la frayeur devant un Animal cruel, est le vrai moyen de s'en faire ataqer, je pris la resolution dans cette épineuse conjoncture, de prendre un air ferme & assuré. Je me promenai cinq ou six fois avec un maintien intrepide devant la tête même du Chat, & vins ensuite tout près de lui; surquoi il sauta à terre, tout comme s'il avoit été plus éfrayé encore que moi. Ce trait de courage qui m'avoit si bien réussi, fit que je n'eus pas tant peur des Chiens,  
dont

dont trois ou quatre venoient d'entrer dans la Chambre, comme cela est ordinaire dans les Maisons des Fermiers; un de ces chiens, qui étoit un Mâtin, étoit de la grandeur de quatre Elephants. Tout près de lui étoit un Levrier, plus haut encore, mais pas si large.

Nous avions presque achevé de diner, quand la Nourrice entra, ayant entre ses bras un enfant d'un an, qui m'aperçut d'abord, & commença à crier si fort qu'on l'auroit entendu à une lieuë, & cela, suivant la bonne coutume des enfans, pour que je lui servisse de jouet. Sa Mere par pure indulgence me prit, & m'avança vers l'enfant, qui me saïlit incontinent par le milieu, & foura ma tête dans sa bouche, ce qui me fit jeter des cris si affreux, que l'enfant effrayé me laissa tomber, & je me serois infailliblement cassé le cou, si la Mère n'avoit pas tenu son tablier sous moi. La Nourrice pour apaiser le petit se servit d'un Hochet, qui étoit une espèce de Vaisseau creux, rempli de grandes pierres, & attaché avec un cable au milieu du corps de l'enfant. Mais cela n'y fit œuvre, tellement qu'elle fut obligée d'avoir recours au dernier remede, qui étoit de lui donner le sein. J'avouë n'avoir jamais vu un objet plus monstrueusement dégoûtant, que celui qui s'ofrit alors à mes regards. J'en étois si près que je pouvois le voir très distinctement: Mais j'aime mieux épargner à mes Lecteurs une pareille Description, & leur faire part d'une réflexion que m'inspira la vuë de ce laid & enor-

me sein. La peau de nos Dames *Angloises*, ditois-je en moi même, nous paroît très belle ; mais cela ne viendrait-il pas de ce que ces Dames ne sont pas plus grandes que nous, & de ce que nous ne voyons pas leur peau à travers un Microscope, qui nous convaincroit que le teint le plus blanc & le plus uni, n'est au fond qu'un assemblage râboteux de plusieurs vilaines couleurs.

Je me souviens que dans le tems que j'étois à *Lilliput*, les teints des Habitans me paroissoient la plus belle chose du monde, & que causant sur ce sujet avec un Homme d'esprit du país, qui étoit un de mes intimes Amis, il me dit que mon visage lui paroissoit beaucoup plus beau & plus uni quand il me regardoit de terre, que lorsque placé dans ma Main il pouvoit me considérer de plus près. Il m'avoüa qu'il apercevoit alors de grands creux dans mon Menton, que le poil de ma barbe étoit plus rude que la foye d'un sanglier, & que mon teint étoit composé de plusieurs couleurs très désagréables : quoique je puisse dire sans vanité, que je suis aussi beau que la plupart des personnes de mon sexe & de mon pays, & que mon teint n'est pas autant hâlé par mes Voyages qu'il auroit pu l'être. D'un autre côté, parlant des Dames de la Cour de *Lilliput*, il m'a dit plus d'une fois que l'une avoit des taches de rougeur, une autre la bouche trop grande, une troisième le nez mal fait, qui étoient tout des choses dont il m'étoit impossible de m'apercevoir.

J'a-

J'avouë ingenuement que les reflexions que je viens de faire sont fort naturelles, & que mon Lecteur auroit bien pu les faire sans moi. Cependant je n'ai pu m'empêcher de lui en faire part, de peur qu'il ne s'imaginât que ces vastes Créatures fussent réellement plus difformes que nous : car pour leur rendre justice, il faut que je confesse que c'est un peuple fort bien tourné ; & en particulier touchant mon Maître, que, quoi qu'il ne fut qu'un Fermier, ses traits pourtant me paroissoient très bien proportionnez, quand je les considérois à la distance de soixante pieds, c'est à dire, quand je me tenois à terre tout près de lui.

Lors qu'on fut sorti de table, mon Maître alla trouver ses ouvriers, & autant que je pus le découvrir par sa voix & par ses gestes, donna ordre à sa Femme d'avoir bien soin de moi. J'étois extrêmement las, & j'avois une furieuse envie de dormir. Ma Maitresse qui le remarqua, me mit sur son propre lit, & me couvrit d'un mouchoir blanc, mais qui étoit plus grand & plus épais que la principale voile d'un Vaisseau de guerre. Je dormis environ deux heures, & songeai que j'étois chez moi avec ma Femme & mes enfans, ce qui redoubla ma tristesse, quand à mon reveil je me trouvai seul dans un vaste Apartement qui avoit deux à trois cent pieds d'étendue, & plus de deux cent en hauteur ; & dans un lit qui avoit quarante verges de largeur. Ma Maitresse étoit sortie pour avoir soin de

ses affaires Domestiques, & avoit fermé après elle la porte de la Chambre où j'étois. Le lit étoit à huit verges de terre. Pressé par quelque nécessité, j'aurois bien voulu descendre, mais je n'osai appeler personne, parce qu'aussi bien tous mes cris auroient été inutiles, & ne seroient certainement pas parvenus jusqu'à la Cuisine, où toute la Famille étoit. Pendant que je me trouvois dans cet embarras, deux Rats grimpèrent contre les Rideaux, & coururent de côté & d'autre en flairant. Un d'eux vint jusque sur mon visage, & me causa une terrible frayeur. Je me levai aussi-tôt, & tirai mon Epée pour me défendre. Ces horribles Animaux eurent la hardiesse de m'attaquer des deux côtés, & un d'eux me sauta au collet, mais j'eus le bonheur de lui fendre le ventre avant qu'il put me faire aucun mal. Il tomba à mes pieds, & l'autre voyant le sort de son camarade s'enfuit, mais non pas sans avoir reçu une bonne blessure par derrière, que je lui donnai pendant qu'il s'enfuyoit. Cet exploit achevé, je me promenai au petit pas de côté & d'autre sur le lit, pour me remettre de ma frayeur & de la fatigue que je venois d'essuyer. Ces Rats étoient de la taille d'un grand Dogue *d'Angleterre*, mais infiniment plus agiles & plus méchants: si bien que si j'avois ôté mon Epée avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement dévoré. Je mesurai le Rat mort, & trouvai qu'il avoit deux verges moins un pouce de longueur.

Peu

Peu après ma Maitresse entra dans la Chambre, & me voyant tout en sang, elle courut au plus vite à moi, & me prit dans sa main: je lui montrai le Rat mort, en riant & en faisant d'autres démonstrations de joye, pour lui donner à connoître que je n'avois aucun mal. Elle en fut charmée, & ordonna à une servante de prendre le Rat avec des pincettes, & de le jeter par la Fenêtre. Après cela elle me mit sur une table, où je lui montrai mon épée toute sanglante, que j'essuyai un instant après, & que je remis dans son fourreau. J'étois pressé de faire plus d'une de ces sortes de choses à l'égard desquelles les Procurations sont impraticables, & pour cet effet, je m'efforçai de faire comprendre à ma Maitresse, que je souhaitois d'être mis à Terre; ce qui étant exécuté, ma pudeur ne me permit pas de faire d'autres gestes que de montrer la porte, & de me courber plusieurs fois. La bonne Femme me comprit enfin, quoi qu'avec grande peine: elle me prit dans sa main, & me mit à terre dans le Jardin. Je m'éloignai d'elle de deux cent verges; & lui ayant fait signe de ne me pas regarder & de ne me pas suivre, je me cachai entre deux Feuilles d'Ozeille, & satisfis à mes besoins.

J'espère que le Lecteur Benevole m'excusera si j'insiste quelquefois sur des particularitez de ce genre, qui quoique peu intéressantes aux yeux du vulgaire ignorant, ne laissent pas de donner un nouveau degré d'étendue aux idées & à l'imagination d'un Phi-

lofophe. D'ailleurs, je me fuis particulièrement attaché à la vérité, fans prêter à mon ftile les ornemens affectez du menfonge: & je puis dire que toutes les circonftances de ce voyage ont fait fur moi une fi vive impreffion, & font fi profondement gravées dans ma memoire, qu'en les mettant fur le papier, jen'en ai omis aucune, qui fut tant foit peu importante: Quoiqu'après une exacte revue, j'aye éfacé quelques endroits moins importans, qui font dans ma première copie; & cela crainte d'ennuier mes Lecteurs, crainte qui, à ce qu'on dit, devroit agiter la plûpart des Auteurs de voyages.



## CHAPITRE II.

*Description de la fille du Fermier. L'Auteur est mené à une Ville prochaine, & enfuite à la Capitale. Particularitez de ce voyage.*

MA Maitrefse avoit une Fille de neuf ans, qui étoit une très-aimable enfant pour fon âge, qui faifoit de fon Eguille tout ce qu'elle vouloit, & d'une adrefle furprenante à habiller fa poupée. Sa Mère & elle réfolurent d'acommoder pour la nuit fuivante le Berceau de la poupée pour moi:  
le

le Berceau fut mis dans un petit Tiroir d'un Cabinet, & le Tiroir placé sur une Tablette suspendue en l'air de peur des *Rats*. Pendant tout le tems que je restai dans cette Maison, je n'eus point d'autre lit, quoique je le rendisse plus commode, quand j'eus un peu appris à parler la langue du Pays, & que je fus en état d'exprimer tellement quellement mes besoins. Cette jeune Fille étoit si adroite, qu'après que j'eus ôté deux ou trois fois mes habits devant elle, elle fut en état de m'habiller & de me deshabiller, quoique je ne lui aye jamais donné cette peine, quand elle vouloit me laisser faire. Elle me fit sept chemises, & quelque autre linge, qui quoique très fin, ne laissoit pas d'être plus épais & plus rude qu'une Haire; & toujours elle eut la bonté de le laver elle même. Elle tâcha aussi de m'apprendre la Langue du pays: Quand je monstrois quelque chose avec le doigt, elle m'en disoit le nom, de manière que dans peu de jours je pouvois demander tout ce que je voulois. C'étoit une très bonne enfant, & qui n'avoit pas tout à fait quarante pieds de hauteur, étant petite pour son âge. Elle me donna le nom de *Grildrig*, nom que sa Famille me conserva, & par lequel je fus désigné ensuite par tout le Royaume. Ce mot revient au *Nannunculus* des *Latins*, au *Homunculetino* des *Italiens*, au *Mannikin* des *Anglois*, & au *Mirmidon* des *François*. C'est à elle principalement que je dois ma conservation dans ce pays, & pendant tout le tems que j'y fus, je ne me separai jamais d'elle; je l'appelois ma *Glumdalclitch*,

*clitch*, ou ma petite Nourice. Et je serois le plus ingrat de tous les Hommes, si je ne faisois pas mention de sa tendresse & de ses soins à mon égard, que je souhaiterois de tout mon cœur être en état de reconnoître, au lieu que je suis, selon toutes les apparences, le fatal quoiqu'innocent instrument de sa disgrâce. On commençoit déjà à parler de moi dans le Voisinage. Le bruit s'y étoit répandu, que mon Maître avoit trouvé dans les Champs un Animal extraordinaire, de la grandeur d'un *Splacknuck*, mais dont toutes les parties étoient exactement faites comme celles d'une Créature humaine, à laquelle il ressembloit de plus dans toutes ses Actions; qu'il parloit un petit langage qui lui étoit propre, qu'il avoit déjà appris quelques mots de leur langue, marchoit sur ses jambes, étoit doux & apri-voisé, venoit quand on l'apelloit, faisoit tout ce qu'on vouloit, & avoit les plus jolis membres du monde, & un teint plus beau que celui d'une Fille de qualité de trois ans. Un autre Fermier qui ne demouroit pas loin de chez nous, & étoit un intime Ami de mon Maître, vint lui rendre visite, dans le dessein de s'informer de la vérité de cette Histoire. Je fus d'abord produit & placé sur une Table, où je me promenai de côté & d'autre, selon qu'on me l'ordonnoit, tirai mon Epée, la remis dans le Fourreau, fis la Reverence à celui qui étoit venu rendre visite à mon Maître, lui demandai en sa propre langue comment il se portoit, & lui dis qu'il étoit le bien venu, pré-

précisément comme ma petite Nourice m'avoit instruit. Cet homme qui étoit vieux & qui n'avoit pas la vuë trop bonne, mit ses Lunettes pour me mieux considerer, & j'avoüë que la singularité de ce spectacle m'aracha un éclat de rire fort impoli. Nos gens s'aperçurent pourquoi je riois, & éclatèrent dans le même instant, ce qui pensa fâcher ce vieux Fou. Il passoit pour Avare, & par malheur pour moi il ne justifia que trop cette espece de reputation. Il conseilla à mon Maître de me montrer comme une rareté dans la ville voisine un jour de Marché. En voyant mon Maître & son Ami qui causoient long tems ensemble, & dont la vuë portoit souvent sur moi, je craignis qu'il ne se tramât quelque chose qui me regardat; & dans ma frayeur je crus même comprendre une partie de ce qu'ils disoient. Mais le matin suivant *Glumdal-elitch* ma petite Nourice, me raconta fidèlement tout ce qui avoit été dit, en ayant été informée par sa Mère. La pauvre fille me mit dans son sein, & se mit à pleurer de l'air du monde le plus touchant. Elle apprehendoit qu'il ne m'arivat quelque malheur, & que quelque Rustre ne me brisât en piéces en me tenant entre ses mains. Elle avoit remarqué en moi plusieurs traits de Modestie & de noble Fierté, & étoit persuadée que je serois indigné au dernier point, si pour de l'argent on me faisoit voir à toutes sortes de gens, comme une Marionette. Elle dit, que son Papa & sa Maman lui avoient promis que *Grildrig* seroit à elle, mais qu'elle voyoit bien qu'ils lui seroient com-

me l'année passée, qu'ils lui promirent un Agneau, qui dès qu'il fut gras, fut vendu à un Boucher. En mon particulier, je puis protetter que j'étois moins inquiet de cette Nouvelle que ma Nourrice. Je n'avois jamais perdu l'esperance de recouvrer un jour ma liberté; & pour ce qui regarde l'ignominie d'être promené en qualité de Monstre, je considerai que j'étois Etranger dans le pays, & que ce malheur ne pouroit jamais m'être reproché si je revenois en *Angleterre*; puisque le Roi de la *Grande Bretagne* lui même auroit été obligé de passer par là s'il avoit été à ma place,

Mon Maître suivant l'avis de son Ami, n'attendit que jusqu'au premier jour de Marché pour me porter dans une Boëte à la ville prochaine, & ne prit avec lui que ma petite Nourrice. La Boëte étoit fermée de tous côtez, & n'avoit qu'une petite porte par laquelle je pouvois entrer & sortir, & quelques petits trous pour que l'air y entrât. *Glumdalclitch* avoit eu la precaution de mettre dans la Boëte le Matelas du lit de sa poupée, pour me coucher dessus. Malgré cette precaution, le Voyage, qui ne fut que d'une demie heure, m'avoit presque roué. Car les Chevaux avançoient quarante pieds à chaque pas, & trotoient d'une manière si peu commode, qu'un Vaisseau agité par une grande Tempête s'élève & s'abaisse encore moins que je ne faisois à chaque instant. Il y avoit tant soit peu plus loin de nôtre logis à la Ville prochaine que de *Londres* à *St. Albans*. Mon Maître s'ar-  
rêta

rêta à son Auberge ordinaire ; & après avoir consulté l'Hôte, & fait quelques préparations nécessaires, il loua le *Gruud*, ou le Crieur public, pour aller noisier à haute voix par toute la Ville, qu'il y avoit une Créature inconnue à voir à l'Enseigne de l'*Aigle verte* ; que cette Créature n'étoit pas si grande encore qu'un *Splacnuck*, (Animal du pays, environ de six pieds) & que dans toutes les parties de son corps elle ressembloit à un Homme, prononçoit difereus mots, & faisoit mille gentilleses.

Je fus placé sur une Table dans la principale Chambre de l'Auberge, qui pouvoit bien avoir trois cent piéds en carré. Ma petite Nourrice se tenoit sur une chaise basse tout près de la Table, pour prendre garde à moi, & pour m'ordonner ce que j'aurois à faire. Afin d'éviter la presse, mon maitre voulut que je ne fusse vu que de trente personnes à la fois. Je me promenai sur la Table comme la Fille de mon maitre me l'ordonnoit ; elle me fit quelques questions qu'elle savoit que j'entendois, & j'y répondis le plus haut qu'il me fut possible. Je m'adressai plusieurs fois aux Spectateurs, dis qu'ils étoient les bien venus, les assurai de mes Respects, & me servis de quelques autres Phrases que j'avois apprises. Je pris un dé rempli de liqueurs, que ma petite Nourrice m'avoit donné en guise de coupe, & bus à leur santé. Je tirai mon Epée & fis le moulinet à la manière des Maitres d'Armes en *Angleterre*. *Glumdalclitch* me donna un brin de paille avec lequel je fis l'exerci-

ce de la pique que j'avois appris dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour là à douze compagnies différentes, & autant de fois obligé de recommencer le même Manége, jusqu'à ce que je fusse à demi mort de lassitude, & de frayeur. Car, ceux qui m'avoient vu, avoient fait de moi de si étranges rapports, que le Peuple étoit sur le point d'enfoncer les portes par un motif d'intérêt. Mon Maître ne voulut pas permettre que personne excepté ma Nourrice me touchât; & , pour prévenir tout malheur, des Bancs furent mis tout autour de la Table, & à telle distance qu'il étoit impossible d'atteindre jusqu'à moi. Nonobstant cela un fripon d'Ecolier me jeta une Noisette à la tête; ce fut un grand bonheur qu'elle ne m'atrapa point, car sans cela elle m'auroit fait sauter la Cervelle, étant à peu près de la grosseur d'une Courge. Mais j'eus le plaisir de voir que ce petit coquin fut bien rossé, & puis chassé hors de la Chambre.

Mon Maître fit publier par toute la ville que le jour de marché suivant il me feroit voir encore, & en même tems eut soin de me preparer une voiture plus commode, ce qu'il avoit grande raison de faire; car j'étois si fatigué de mon premier Voyage, & de toutes les belles choses qu'on m'avoit fait faire huit heures de suite, que je pouvois à peine me tenir sur mes pieds ou proférer un seul mot. Il me falut plus de trois jours avant que de pouvoir me remettre; & comme s'il avoit été dit qu'au logis même je

je n'aurois aucun repos, tous ceux qui demeuroient autour de chez nous, à plus de cent miles à la ronde, se rendirent à la Maison de mon Maître pour me voir; ce qui lui valut de grandes sommes. Ainsi, quoique je ne fusse pas mené à la ville, j'avois fort peu de relache chaque jour de la Semaine, (excepté le Mercredi qui est leur jour de Sabat.)

Mon Maître voyant le profit qu'il tiroit de moi, forma le dessein de me promener par les villes les plus considerables du Royaume. S'étant donc pourvu de tout ce qui lui étoit nécessaire pour un long Voyage, & ayant réglé ses Affaires Domestiques & Pris congé de sa Femme, le 17. *Acust* 1703. environ deux mois après mon arrivée, nous partimes pour la Capitale, située à peu près au milieu de tout l'Empire, & à plus de mille lieues de nôtre Maison: mon Maître fit monter sa Fille *Glumdalclitch* à Cheval derrière lui. Elle m'avoit mis dans une Boîte qu'elle tenoit sur son giron. La bonne Fille avoit garni la Boîte de l'Étoffe la plus douce qu'il lui avoit été possible de trouver, sans oublier le lit de sa poupée, ni aucune autre chose qu'elle croyoit pouvoir m'être nécessaire ou agréable. Pour toute compagnie nous n'avions qu'un Garçon du Logis, qui venoit à Cheval derrière nous avec le Bagage.

Le Dessein de mon Maître étoit de me faire voir dans toutes les Villes qui seroient sur la Route, & de quitter le grand chemin, quand il n'y auroit que cinquante ou cent

miles à faire pour arriver à un Village ou Château de quelque grand Seigneur: ecart qu'il esperoit lui devoir rapporter quelque chose; après quoi son plan étoit de reprendre le chemin de la Capitale. Nous ne faisons que cent quarante ou cent soixante miles par jour: car *Glumdalclitch*, pour me faire plaisir, se plaignit que le trot du cheval l'avoit fatiguée. Quand je le voulois, elle me prenoit hors de la Boîte, pour me faire prendre l'Air & voir le Pays. Nous passâmes cinq ou six Rivières bien plus larges que le Nil ou le Gange; & il y avoit peu de Ruissaux qui fussent aussi étroits que la *Tamisé* au Pont de *Londres*. Nous mimés dix semaines à faire nôtre Voyage, & je fus montré dans dix huit grandes Villes, sans compter les Villages & quelques Maisons particulières. Le 26. d'*Octobre* nous arrivâmes à la Capitale, apellée dans leur langue *Lorbrulgrud*, c'est à dire, *l'Admiration du Monde*. Mon Maître louâ un Appartement dans la principale ruë de la ville, tout près du Palais Royal, & fit répandre des billets, qui contenoient une exacte description de ma petite personne. La Chambre où les Spectateurs devoient se rendre pour me voir, avoit entre trois & quatre cent pieds d'étendue; & je devois jouer mon Rôle sur une Table, qui avoit soixante pieds de diamètre, & qui étoit environnée à trois pieds du bord de palissades pour m'empêcher de tomber du haut en bas. J'étois visible dix fois par jour, au grand étonnement & à l'entière satisfaction du peuple. J'avois déjà appris  
leur

leur Alphabet, & favois même me servir à propos de quelques phrases par ci par là ; car *Glumdalclitch* avoit eu soin de m'instruire pendant que nous avions été au logis, & avoit continué ses leçons durant nôtre Voyage. Elle avoit presque toujours en poche un petit livret, qui n'étoit guères plus grand qu'un Atlas de Samson ; c'étoit une espèce de Traité à l'usage des jeunes Filles, pour leur donner une idée abrégée de leur Religion ; c'est de ce livre qu'elle se servoit afin de me faire connoître les lettres, & même de me donner quelque intelligence de la connoissance des mots.



### CHAPITRE III.

*L'Auteur est conduit à la Cour. La Reine l'achète du Fermier & le presente au Roi. Il dispute avec les Professeurs de Sa Majesté : est logé à la Cour, & fort dans les bonnes graces de la Reine. Il defend l'Honneur de sa Patrie, & a querelle avec le Nain de la Reine.*

L'Exercice fatigant que j'étois obligé de faire chaque jour, avoit alteré ma santé en peu de semaines ; & il sembloit que le profit que j'apportoïis à mon Maître, ne servoit qu'à accroître le desir qu'il avoit de  
ga-

gagner d'avantage encore. J'avois entièrement perdu l'appetit, & étois devenu d'une horrible maigreur. Le Fermier s'en aperçut & ayant conclu que je ne la ferois pas longue, il résolut de ne rien épargner pour me conserver une vie si propre à augmenter encore une Fortune qu'il avoit déjà si bien commencé à faire. Pendant qu'il étoit occupé à ces raisonnemens, un *Star-dial*, ou Ecuier vint de la Cour, avec ordre à mon Maître de m'y mener incessamment pour divertir la Reine & les Dames de la Cour. Quelques unes de celles-ci étoient déjà venues me voir, & avoient raconté les choses du monde les plus incroyables de ma Beauté & de mon Esprit. Sa Majesté & ceux dont elle étoit accompagnée furent charmés de mes manières au delà de toute expression. Je me jettai à genou, & demandai d'avoir l'Honneur de baiser le pied de la Reine; mais cette gracieuse Princesse me tendit, (après qu'on m'eut mis sur une Table) son petit doigt, que je ferrai entre mes deux bras, & sur le bout duquel j'appliquai mes lèvres avec le plus profond respect. Elle me fit quelques Questions générales sur mon País & sur mes Voyages, auxquelles je répondis aussi clairement & en aussi peu de mots qu'il m'étoit possible. Elle me demanda si je serois content de passer ma vie à la Cour. Je fis une profonde Reverence, & répondis d'un air soumis que j'appartenois à mon Maître, mais que si j'étois le maître de disposer de moi, je serois charmé de consacrer ma vie au service de Sa Majesté : Alors elle demanda à  
mon

mon Maître s'il voudroit me vendre. Lui, qui croioit que je ne pourois pas vivre un Mois, ne fit pas grande difficulté, & demanda mille pièces d'or, qui lui furent payées sur le champ: & je remarquai que chaque piece étoit d'une prodigieuse grosseur. La somme étant reçue, je dis à la Reine, que puisque j'étois à présent le très humble Esclave de Sa Majesté, je lui demandois en grace que *Glumdalclitch*, qui m'avoit toujours soigné avec tant de tendresse, & qui s'y entendoit si bien, fut admise à son service, & continuât à me servir de Nourrice & de Précepteur. La Reine m'accorda ma demande, & obtint aisément le consentement du Fermier, qui fut bien aise que sa Fille fut placée à la Cour: & la pauvre Fille elle même ne put dissimuler sa joye. Son Père s'en alla me souhaitant toute sorte de Bonheur, & ajoutant qu'il m'avoit laissé dans une bonne Condition; je ne répondis pas un mot, & me contentai de lui faire une assez petite Reverence.

La Reine s'aperçut de mon air froid, & quand le Fermier fut sorti de la Chambre, elle m'en demanda la raison. Je pris la liberté de dire à Sa Majesté, que je n'avois d'autre obligation à cet Homme, que de ne pas avoir écrasé une misérable petite créature comme moi, quand il m'avoit trouvé dans son Champ; obligation dont je me croyois suffisamment dégagé par le profit qu'il avoit tiré de moi en me montrant à mille personnes, & par la somme qu'il venoit de recevoir de Sa Majesté. Que la  
vie,

vie, que j'avois menée depuis qu'il m'avoit trouvé, étoit assez penible pour tuer un Animal dix fois plus fort que moi. Que ma santé étoit fort alterée par le Travail continuel de divertir toutes sortes de personnes à toutes les heures du jour, & que si mon Maître n'avoit pas cru ma vie en danger, Sa Majesté ne m'auroit pas eu à si bon marché. Mais que me trouvant à présent sous la Protection d'une si grande & si bonne Reine, l'Etonnement de la Nature la Merveille du monde, l'Amour de ses Sujets, & le Phenix de la Creation; j'esperois que la crainte de mon Maître se trouveroit fausse, puitque je sentoie déjà en moi comme une nouvelle vie, qui étoit l'efet de son Auguste presence.

C'étoit là le precis de mon Discours, dans lequel je fis certainement bien des fautes de langage, & helitai plus d'une fois; la dernière partie en étoit tout à fait dans le stile de ce peuple, dont j'avois appris quelques phrases de *Glumdalclitch*, en allant à la Cour.

La Reine ne fit pas seulement attention à mes fautes de langage, mais parut surprise de trouver tant d'esprit & de bon sens dans un si petit Animal. Elle me prit dans sa main, & m'aporta au Roy, qui étoit alors dans son Cabinet. Lui, qui étoit un Prince grave & austère, ne voyant pas bien ma Figure, demanda à la Reine d'un air froid & sérieux depuis quand elle étoit dans le gout des *Splacnuck*; car c'est pour cet Animal qu'il me prenoit, pendant que j'étois couché sur  
ma

ma poitrine dans la main droite de Sa Majesté. Mais cette Princesse, qui avoit infiniment d'esprit & de gayeté, me mit sur mes pieds au haut d'une Etudiale, & m'ordonna d'instruire moi même Sa Majesté de ce qui me regardoit, ce que je fis en peu de mots, & *Glumdalclitb*, qui m'atendoit à la porte du Cabinet, & qui souffroit impatiemment que je fusse hors de sa vuë, ayant été admise, confirma tout ce qui s'étoit passé depuis mon arrivée dans la Maison de son Père.

Le Roi, quoiqu'il eut fait son cours de Philosophie, & qu'il se fût appliqué avec attention aux Mathématiques, ayant examiné avec soin ma Figure, & me voyant me promener, crut avant que de m'avoir entendu parler, que j'étois un Automate, fait par quelque Artisan fort ingénieux. Mais, quand il eut ouï ma voix, & trouvé que je parlois avec raison, il ne put cacher son étonnement. Il ne fut nullement content du récit que je lui avois fait touchant la manière dont j'étois venu dans son Royaume, & crut que c'étoit une Fable concertée entre *Glumdalclitb* & son Père, qui m'avoient appris quelques mots & quelques Phrases afin de me vendre à plus haut prix. Ce soupçon fit qu'il me proposa plusieurs Questions, auxquelles je répondis toujours d'une manière sentée, & sans autre défaut que l'embaras de m'exprimer, un mauvais accent, & quelques Phrases rustiques, que j'avois apprises dans la maison du Fermier, & qui n'étoient guères en usage à la Cour. Sa  
Ma-

Majesté fit querir trois Professeurs, qui étoient en semaine alors (suivant la coutume du pays.) Ces Messieurs, après avoir examiné ma Figure pendant quelque tems avec exactitude, furent de diférens avis. Ils convinrent seulement en ceci, que je ne pouvois avoir été produit selon les loix regulières de la Nature, parce que j'étois privé du Talens de pouvoir me conserver la vie, soit en volant en l'Air, ou en grim pant sur des Arbres, ou en creusant des Trous en terre. Ils conclurent de mes dents, qu'ils examinèrent avec grand soin, que j'étois un Animal carnacier; cependant ils ne savoient point de quoi je pouvois m'être nourri, parce que la plupart des Animaux à quatre pieds étoient trop forts pour moi, & les Mulots aussi bien que quelques autres Bêtes, trop agiles : il ne restoit à leurs avis que les Limaçons & quelques autres insectes; encore eurent ils la cruauté de prouver par plusieurs doctes Argumens, que ce genre de nourriture ne m'en pouvoit pas servir à moi. Un de ces habiles gens inclinoit fort à croire que j'étois un Embryon, ou tout au plus un Avorton. Mais cette opinion fut rejetée par les deux autres, qui observèrent que tous mes membres étoient finis & parfaits dans leur Taille, & que j'avois déjà vécu quelques années, comme il paroissoit par ma barbe, dont ils voioient distinctement les poils à l'aide d'un Microscope. Ils ne voulurent pas me reconnoître pour un Nain, parce que ma petiteffe étoit au dessous de toute comparaison; car le

Nain

Nain favori de la Reine, qui étoit le plus petit qu'on eut jamais veu dans le Royaume, avoit près de trente pieds. Après plusieurs Débats, ils décidèrent unanimement, que j'étois seulement *Relplum Scalath*, ce que les Latins appellent *Lufus natura*; Définition exactement conforme à nôtre Philosophie moderne, dont les Professeurs dédaignant les *causes occultes*, par lesquelles les Disciples d'*Aristote* cherchent vainement à déguiser leur ignorance, ont inventé cette merveilleuse solution de toutes les difficultez, au grand avancement des connoissances Humaines.

Après une Décision si authentique, je demandai la permission de dire seulement deux mots. Je me tournai vers le Roi, & affurai Sa Majesté que je venois d'un Pays habité par plusieurs millions de personnes des deux sexes, & tous de ma Taille; que les Animaux, les Arbres & les Maisons y étoient dans la même proportion, & que par conséquent j'étois aussi capable de m'y défendre, & d'y trouver ma subsistance, qu'aucun des sujets de Sa Majesté dans son pays: & il me parut que cette réponse suffisoit pour refuter les Argumens de ces Messieurs. Ils n'y repliquèrent que par un souris méprisant, disant, que j'avois bien retenu la leçon que le Fermier m'avoit dictée. Le Roi qui avoit l'esprit bien plus pénétrant qu'eux, après avoir renvoyé ses Savans, fit querir le Fermier, qui par bonheur n'étoit pas encore sorti de la ville. Il l'examina d'abord en particulier, & puis le confronta avec *Glumdalclitch* & avec moi:

&

& comme nous ne nous coupames jamais dans nos reponses, il commença à croire qu'il se pouroit bien que nous disions vrai. Il pria la Reine de donner ordre qu'en eut bien soin de moi, & fut d'avis que ma petite Nourice devoit continuer à rester auprès de moi, parce qu'il avoit remarqué que nous nous aimions beaucoup l'un l'autre. On lui donna un Apartement fort commode à la Cour, une Gouvernante pour avoir soin de son éducation, une servante pour l'habiller, & deux Valets pour la servir; mais pour moi j'étois entièrement confié à ses soins. La Reine commanda qu'on me fit, sur le modèle que *Glumdalclitch* & moi trouveroient bon, une Boëte pour me servir de Chambre de lit. L'Ouvrier qui y fut employé étant fort habile, me fit, en moins de trois semaines, une Chambre qui avoit seize pieds en quarré, & douze en hauteur, avec des Fenêtres à chassis, une porte, & deux Cabinets. Le plafond pouvoit être haussé & baissé par le moyen de deux gonds, pour y mettre un lit que le Tapissier de Sa Majesté avoit déjà préparé, & que *Glumdalclitch* avoit la bonté de faire chaque jour de ses propres mains. Un Artisan, qui s'étoit rendu fameux par son adresse à travailler en petit, entreprit de me faire deux Chaises, avec leurs Dossiers, & toutes les autres pièces, d'une matière qui ne ressembloit pas mal à de l'ivoire, & deux Tables avec un Cabinet pour mettre ce que je voudrois. La Chambre étoit matelassée de tous côtez, aussi bien que le plan-

plancher & le plafond, pour prevenir tous les malheurs qui auroient pu arriver par la negligence ou par l'étourderie de ceux qui me portoient, & afin que je sentisse moins la force des secouffes en allant en Carosse. Je demandai que ma Chambre fut fermée à clé, afin que les Rats & les Souris n'y pussent entrer. Après plusieurs essais, un Ouvrier fut allez adroit pour faire la plus petite serrure qu'on eut jamais vue dans ce pays, car j'ay connu un Gentilhomme en *Angleterre* qui en avoit une plus grande à la porte de sa Maison. Je fis de mon mieux pour mettre la clé dans ma poche, de peur que *Glumdalclitch* ne la perdit. La Reine donna aussi ordre, qu'on prit la soye la plus mince qui se pouroit trouver, pour me faire des Habits. Cette soye n'étoit guères plus epaisse que nos couvertures de lits en *Angleterre*, & j'avoüe que j'eus quelque peine à m'y accoutumer. Mes Habits étoient faits à la mode du pays, qui a quelque chose de fort décent, & qui tient une espèce de milieu entre la manière de s'habiller des *Persans* & celle des *Chinois*.

La Reine prit peu à peu tant de gout à ma conversation, qu'elle ne pouvoit plus dîner sans moi. J'avois une Table placée sur celle à laquelle Sa Majesté dinoit, & une Chaise pour m'asseoir. *Glumdalclitch* se tenoit debout près de la Table pour me servir & pour avoir soin de moi. J'avois pour moi un service complet de Plats & d'Assiettes d'Argent, qui en comparaison du service de la Reine, n'étoit guères plus grand que ce que j'ay vu dans ce genre à *Londres*  
dans

dans une Boutique de Tabletier, pour servir d'Ameublement à la maison d'une Poupée. Ma petite Nourrice avoit soin de le garder en sa poche, dans une Boëte d'argent, me le donnant quand j'en avois besoin, & le nétoyant elle même. Personne ne dinoit avec la Reine que les deux Princeffes Royales, dont l'ainée avoit alors seize ans, & la cadette treize & un mois. Sa Majesté avoit coutume de mettre sur un de mes plats un morceau de viande, dont je coupois ensuite ce que je voulois; & un de ses grands plaisirs étoit de me voir manger en mignature. Car la Reine (qui étoit une petite mangeuse) mettoit à la fois dans sa bouche, autant que douze Payfans *Anglois* pouvoient manger dans tout un Repas, ce qui étoit souvent un spectacle fort dégoutant pour moi. Elle ne vous faisoit par exemple qu'une Bouchée d'une Aîle d'Alouette avec les os, quoique cette Aîle fut neuf fois plus grande que celle d'un grand Coq d'Inde parmi nous; & le Talent de boire étoit exactement proportionné chez elle à celui de manger.

C'étoit un usage établi à cette Cour, que chaque *Mecredi*, (qui comme je l'ai remarqué ci-devant étoit leur jour de Sabat) la Reine & toute la Famille Royale de l'un & l'autre sexe, dinaient avec le Roi dans son Appartement. J'étois déjà fort avant dans les bonnes graces de ce Monarque, qui les jours de Sabat me faisoit placer à sa main gauche près d'une des salières, au lieu que les autres jours ma place étoit à la main gauche de la Reine. Ce Prince prenoit un  
fin-

singulier plaisir à me faire des Questions sur les Mœurs, la Religion, les Loix & les Sciences des Peuples de l'Europe, & je faisois de mon mieux pour contenter sa curiosité sur tous ces points. Quelque obscures que de certaines choses dussent naturellement lui paroître, il les comprit néanmoins avec une extrême facilité, & fit des Reflexions fort judicieuses sur tout ce que je lui racontai. Mais il faut que j'avouë, que m'étant un peu trop étendu sur le sujet de ma chère Patrie, sur nôtre Commerce, nos Schismes en fait de Religion, & nos Factions dans l'Etat; les préjugez de l'Education eurent tant de pouvoir sur lui, qu'il ne put s'empêcher en me prenant sur sa main droite, & en me caressant doucement de l'autre, de me demander avec un grand éclat de rire si j'étois *Whig* ou *Tory*. Se tournant ensuite vers son Premier Ministre, qui se tenoit derrière lui avec son Baton blanc à la main; il observa combien étoient méprisables les grandeurs humaines, puisque de petits insectes, comme moi se méloient d'y aspirer: & cependant, disoit-il, j'oserois parier que ces Insectes ont leurs Titres d'Honneur, qu'ils ont de petits nids & des terriers auxquels ils donnent les noms de Maisons & de Villes; qu'ils tachent de briller par leurs Habits & par leurs Equipages; qu'ils s'aiment, qu'ils se batent, qu'ils disputent, qu'ils se trompent, qu'ils se trahissent. Il continua quelque tems sur le même ton, & je ne sçauois exprimer l'indignation que je ressentis, à l'ouïe d'un

Discours dans lequel mon Auguste Patrie, la Maitresse des Arts & des Sciences, la Reine de la France, l'Arbitre de l'Europe, le Scjour de la Verité, de la Vertu & de l'Honneur, & l'Objet de l'Admiration & de l'Envie de tout l'Univers, étoit si cruellement ravalée.

Mais, comme d'un côté je n'étois guères en état de venger ces sortes d'injures, de l'autre, après y avoir bien pensé, je commençai à douter si j'avois été injurié ou non. Car, après m'être acoutumé pendant quelques mois à la vue & à la conversation de ce Peuple, & remarqué que chaque objet sur lequel je jettois les yeux, étoit dans une exacte proportion de grandeurs avec tous les autres, l'Horreur dont j'avois été frappé d'abord, s'étoit tellement évanouïe, que si j'avois vu alors une compagnie de Seigneurs & de Dames *Angloïses* dans tous leurs Atours, & faisant toutes ces simagrées que la politesse prescrit; pour dire le vrai, j'aurois été violemment tenté de rire d'eux d'aussi bon cœur que le Roi & les Seigneurs de sa Cour le faisoient de moi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu s'en faisoit que je ne me trouvasse moi-même ridicule, quand la Reine en me mettant sur sa main devant un Miroir, où je pouvois nous voir l'un & l'autre entièrement, me faisoit sentir l'immense disproportion qu'il y avoit entre nous.

Rien ne me piqua & ne me mortifia davantage que le Nain de la Reine, qui étant d'une petitesse sans exemple dans le pays (car sans mentir il n'avoit pas tout à fait trente pieds)

pieds) devint insolent en voyant une Créature si fort au dessous de lui, qu'il affectoit de me regarder de haut en bas, quand il passoit près de moi dans l'Antichambre de la Reine, pendant que j'étois sur une Table à causer avec les Seigneurs & les Dames de la Cour, & ne manquoit aucune occasion de me donner quelques lardons sur ma petiteffe; dont je me vangeois en l'apelant *Frere*, en lui faisant un Appel, & en lui disant tels autres quolibets qui sont en usage parmi les *Pages de Cour*. Un jour pendant le diné ce petit coquin fut si piqué de quelque chose que je lui avois dit, qu'il me prit par le milieu du corps, ne songeant à rien moins qu'au malheur qui me menaçoit, & me laissa tomber dans un grand plat d'argent plein de crème, apres quoi il s'enfuit de toute sa force. J'enfonçai dans la crème jusques par dessus les yeux, & si je n'avois pas été bon Nageur, j'aurois couru grand risque de me noyer; car *Glumdalclitch* étoit dans ce moment à l'autre bout de la Chambre, & la Reine fut si effrayée de ma chute, qu'elle n'eut pas la presence d'esprit de me secourir. Mais ma petite Nourrice accourut aussi-tôt, & me tira du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de crème. Je fus mis au lit; cependant mes Habits entièrement gatz furent tout le mal que j'eus. Le Nain fut étrillé comme il faut, & pour plus grande punition, forcé de boire la crème dans laquelle il m'avoit laissé tomber; jamais depuis ce tems là il ne rentra en Faveur: car peu après la Reine le donna à une Dame de la

première qualité, tellement que je ne le vis plus, ce qui me fit un très sensible plaisir; car il m'est impossible d'exprimer jusqu'où j'aurois pu porter le ressentiment contre ce malicieux fripon.

Il m'avoit déjà joué auparavant un fort vilain tour, qui fit bien rire la Reine, quoy qu'en même tems elle en fut si fâchée, qu'elle l'auroit chassé sur le champ, si je n'avois eu la generosité d'interceder pour lui. Sa Majesté avoit pris sur son assiette un os qui étoit plein de moëlle, & après avoir oté la moëlle, avoit remis l'os debout dans le plat comme il étoit auparavant; le Nain, qui avoit attendu à faire son coup que *Glumdalclitch* fut allée au Buffet, monta sur sa chaise, me prit dans ses deux mains, & joignant mes deux jambes l'une contre l'autre, me mit jusqu'au milieu du corps dans l'os où avoit été la moëlle, & où il faut avoier que je faisois une figure souverainement ridicule. Je croi qu'il se passa bien une minute avant que personne fut ce que j'étois devenu, car il me paroïsoit au dessous de moi de crier. Mais comme les Princes mangent rarement chaud, mes jambes ne souffrirent rien: il n'y eut que mes bas & mes culottes qui payèrent la façon de cette Avanture. Par mon intercession le Nain n'eut d'autre châtiment que d'être bien fouëtté.

La Reine me railloit très souvent sur ma timidité, & elle avoit coutûme de me demander si mes Compatriotes étoient d'aussi grands poltrons que moi; voici à quelle occasion.

Dans ce Royaume on est furieusement  
tour-

tourmenté des Mouches en Été, & ces odieux Insectes, dont chacun est de la taille de nos Alouettes, ne me laissoient pendant que je dinois aucun moment de repos, avec leur bourdonnement continuel autout de mes oreilles. Elles se mettoient quelquefois sur mon manger, & avoient même l'insolence d'y faire leurs ordures, ce qui étoit un spectacle fort peu ragoutant pour moi, mais que les Naturels du pays ne pouvoient apercevoir, parce que leurs yeux n'étoient pas taillez comme les miens pour voir de petits objets. Quelquefois elles se mettoient sur mon nez ou sur mon front, où elles me piquoient jusqu'au vif; & y laissoient toujours des traces de cette matière visqueuse, à laquelle elles doivent la faculté de marcher la tête en bas contre un plafond, à ce que disent nos Naturalistes. J'avois beaucoup de peine à me defendre contre ces vilains Animaux, & ne pouvois m'empêcher de tressaillir quand ils venoient sur mon visage. Une des malices ordinaires du Nain étoit d'atraper dans sa main un bon nombre de ces insectes, comme les Ecoliers font parmi nous, & puis de les laisser voler tout d'un coup sous mon nez, pour me faire peur, & en même tems, pour divertir la Reine. Le seul remede que j'y savois étoit de les couper en pièces avec mon couteau pendant qu'ils voloient en l'air: Exercice dont je m'atirois avec une adresse qui m'atiroit les applaudissemens de tous les spectateurs.

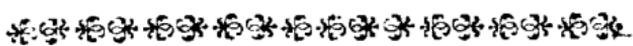
Je me souviens qu'un matin que *Glum-*

G 3

*dai-*

*dalclitch* m'avoit mis sur le bord d'une Fenêtre, ce qui étoit sa coutume quand il faisoit beau, afin que je pusse prendre l'air, (car je n'osois pas hazarder de laisser pendre ma boîte à un clou hors de la Fenêtre, comme nous atachons nos cages en *Angleterre*) je me souviens, dis-je, qu'ayant levé un de mes chassis, & m'étant assis à ma Table pour manger un morceau de Massepain pour mon déjeuner, plus de vingt guêpes, attirées par l'odeur, entrèrent dans la chambre, faisant plus de bruit par leur Bourdonnement, que n'en auroient pû faire autant de Cornemuses. Quelques unes se jettèrent sur mon Massepain & l'emportèrent pièces par pièces; les autres se mirent à voler autour de ma Tête, m'étourdissant par leur bourdonnement, & ne me causant pas une mediocre frayeur par leurs aiguillons. J'eus néanmoins le courage de me lever, de tirer l'Fnée. & de les atacher dans l'air. J'en tuai quatre, le reste s'envola, & je fermai la Fenêtre après elles. Ces bêtes étoient de la grandeur de nos Perdrix. Je pris leurs aiguillons, & trouvai qu'ils avoient un pouce & demi de longueur, & qu'ils étoient aussi pointus que des Eguilles. Je les ai tous soigneusement gardez, & les ayant montrez depuis avec quelques autres Curiositez dans plusieurs endroits de l'*Europe*; à mon retour en *Angleterre*, j'en ai donné trois au Collège de *Gresham*, & gardé le quatrième pour moi.

CHA-



## CHAPITRE IV.

*Description du pays. . . Projet pour la correction des Cartes Geographiques. Ce que c'étoit que le Palais du Roy & la Capitale. Maniere dont l'Auteur voyageoit. Description d'un des principaux Temples de la Capitale.*

**M**On dessein est à présent de donner à mes Lecteurs une courte Description de ce pays, au moins de ce que j'en ai vû, n'ayant été qu'à mille lieuës en circuit de *Lorbrulgrud* la Capitale. Car, la Reine que je ne quitois jamais, avoit coutume de n'accompagner pas plus loin le Roi dans ses Voyages, & s'arrêtoit à cette distance de la Capitale, jusqu'au retour de Sa Majesté des Frontieres. L'Empire de ce Prince a environ trois mille lieuës en longueur, & deux mille en largeur. Ce qui m'a fait conclure que nos Geographes *Européens* se sont furieusement trompez, en ne mettant qu'une vaste etendue de mers entre le *Japon* & la *Californie*; car j'ay toujours été dans l'opinion, qu'il doit y avoir de grandes terres pour contrebalancer le Continent de la *Tartarie*: Voilà pourquoi ils doivent corriger leurs Cartes Geographiques, en joignant cette vaste étendue de pays au Nord-

G. 4.

West

West de l'*Amérique*, en quoi je suis prêt de les aider de mes lumières.

Le Royaume est une Presque Isle, bornée au Nord-Est par une suite de montagnes haute de quinze lieues, & qu'il est impossible de passer à cause des Volcans qu'il y a aux sommets. Personne ne sçait quelles sortes de creatures habitent au delà de ces Montagnes, ou même s'il s'y trouve des Habitans. L'Océan sert de bornes aux trois autres cotez. Il n'y a aucun Port de mer dans tout le Royaume, & les endroits de la côte où les Rivieres se jettent dans la mer sont si pleins de rochers, qu'il n'y a pas moyen d'y naviger avec les plus petites Chaloupes; ce qui fait que ce peuple n'a absolument aucun Commerce avec le reste de l'Univers. Mais il y a force Vaisseaux dans les grandes Rivières, qui abondent en poisson d'un gout excellent. Car les habitans en prennent rarement dans la Mer, parce que le poisson y est de la même grandeur qu'en *Europe*, & par conséquent ne leur vaut pas la peine d'être pris; en quoi il paroît clairement, que dans la production de ces Plantes & de ces Animaux d'une si extraordinaire grandeur, la nature s'est uniquement bornée à ce Continent, dont je laisse la raison à démêler aux Philosophes. Cependant, de tems en tems ils prennent quelques Baleines qui viennent échouer contre les Rochers, & dont les gens du commun se font un grand Regal. J'ay vû de ces Baleines, qui étoient si grandes, qu'un Homme avoit peine à en porter une sur ses Epau-

les,

les, & quelquefois par curiosité on en porte dans des paniers à *Lorbrulgrud*. On en servit un jour à la Table du Roi une, qui passoit pour quelque chose de fort rare, mais je ne remarquai pas qu'il en fit grand cas; car je crois que la grosseur de ce poisson le degoutoit, quoique j'aye vu des *Baleines* encore plus grandes dans la *Nouvelle Zemble*.

Ce pays est fort peuplé, puis qu'il contient cent cinquante Villes, tant grandes que petites, & un nombre prodigieux de Villages. Pour donner quelque idée de ces Villes à mes Lecteurs, je me contenterai de leur faire la Description de la Capitale. Une rivière passe au milieu de cette Ville, & la partage en deux parties égales. On y compte plus de quatre vingt mille Maisons & environ six cent mille Habitans. Sa longueur est de trois *Glomlungs*, (qui font environ cinquante quatre miles *Angloises*) & sa largeur de deux & demi, comme je l'ai mesuré moi même dans une Carte faite par l'ordre exprès du Roi, & qui fut mise à terre pour cet effet.

Le Palais du Roi n'est pas un Edifice régulier, mais plusieurs Batimens joints ensemble & qui ont à peu près sept miles de tour. Les principales Chambres ont généralement deux cent quarante pieds de hauteur, & sont longues & larges à proportion. *Glumdalclitch* & moi avions un Carosse dans lequel sa Gouvernante la prenoit souvent pour voir la Ville, ou les Boutiques; & j'étois toujours de la partie, placé dans ma Boëte; quoique

cette bonne Fille me prit dehors aussi souvent que je le voulois, & me tint dans sa main, afin que je pusse mieux voir les Maisons & le Peuple, quand nous passions par les ruës.

- Par dessus la grande Boëte, dans laquelle j'étois porté d'ordinaire, la Reine en fit faire pour moi une plus petite, d'environ douze pieds en quarré & dix en hauteur, pour voyager plus commodément: & cela parce que l'autre ne pouvoit pas bien tenir dans le giron de *Glumdalclitch*, & embarassoit trop dans le Carosse. Cette manière de Cabinet de voyage, étoit un quarré parfait, dont trois cotés avoient une Fenêtre au milieu, & chaque Fenêtre étoit treillisée avec des Fils de fer, pour prevenir tout accident dans de longs voyages. Au quatrième côté où il n'y avoit point de Fenêtres, il y avoit deux fortes gâches, auxquelles celui qui menoit le Carosse, attachoit ma petite-Chambre avec un ceinturon de cuir qu'il avoit au milieu du corps, lorsque j'avois envie d'être plus à l'air. Cet Emploi étoit toujours confié à quelque Serviteur sage & posé, soit que j'accompagnasse le Roi & la Reine dans leurs voyages, ou soit que je rendisse visite à quelque Ministre d'Etat, ou à quelque Dame de la Cour, quand il se trouvoit que *Glumdalclitch* étoit indisposée: car je ne tardai pas longtems à être connu & estimé des grands Officiers de la Couronne, moins, à mon avis, par mon mérite, que par l'amitié que Sa Majesté me temoignoit. En voyage, quand j'étois fatigué

tigué du Carosse, un Valet à cheval atachoit ma Boîte avec une Boucle, & la plaçoit devant lui sur un couffin; & alors je pouvois voir le-pais de trois côtez par mes trois fenêtrés. J'avois dans ce Cabinet un lit de camp & un Estrapontin pendu au plafond, deux chaises & une table atachée avec des vis au plancher, de peur qu'elles ne fussent renversées par le mouvement du Cheval ou du Carosse. Ces sortes de mouvemens quoique souvent assez violens, m'incommodoient moins qu'un autre qui n'auroit pas été acoutumé comme moi aux agitations de la Mer.

Toutes les fois que j'avois envie de voir la Ville, c'étoit toujours dans mon Cabinet de voyage, que *Glumdalclitch* assise dans une chaise à porteurs tenoit dans son giron. Cette chaise étoit portée par quatre Hommes, & accompagnée de deux autres de la Livrée de la Reine. Le peuple, qui avoit souvent entendu parler de moi, s'empressoit autour de ma chaise; & ma petite Nourice avoit souvent la complaisance d'ordonner aux Porteurs de s'arrêter, & me prenoit dans sa main pour me faire voir plus distinctement.

Je mourois d'envie de voir un fameux Temple qu'il y avoit dans la Capitale, & particulièrement la Tour, qui passoit pour la plus haute du Royaume. *Glumdalclitch* m'y mena un jour, mais je puis dire en vérité que je fus trompé dans mon atente; car la hauteur n'aloit pas au delà de trois milles pieds; ce qui, à considérer la différence qu'il y a entre la Taille de ce peuple & celle des

*Européens*, n'est pas un grand sujet d'admiration, & même est encor (si je ne me trompe) au dessous en fait de proportion avec le clocher de *Salisbury*: Mais, pour ne faire aucun tort à une nation, à laquelle je reconnoîtrai toute ma vie avoir de grandes obligations, il faut avouër que ce qui manque en hauteur à cette fameuse Tour, est suffisamment réparé par sa beauté & par sa force. Car les murailles ont près de cent pieds d'épaisseur, & sont faites de pierre de taille, dont chacune a quarante pieds en quarré, & ornées de tous côtez de statues de Dieux & d'Empereurs. Je mesurai un petit doigt qui étoit tombé d'une de ces statues, & trouvai qu'il avoit exactement quatre pieds & un pouce de longueur. *Glumdalclitch* l'envelopa dans un mouchoir, & l'aporta au logis pour le mettre avec d'autres Babioles, dont elle étoit soie, comme cela est ordinaire aux Enfans de son âge.

La Cuisine du Roi est sans contredit un magnifique Batiment, fait en forme de voûte, & haut d'environ six cents pieds. Le grand four n'est pas tout à fait si large que le Dôme de l'Eglise de *St. Paul*: car j'ay mesuré celui-ci à dessein après mon retour. Que si j'entrois dans un détail circonstancié touchant la taille de la Bateria de cuisine, les pots, les chaudrons, les morceaux de viande qui tournoient à la Broche, & d'autres choses du même genre, j'aurois peine à être cru; au moins une critique un peu severe me taxeroit d'outrer, comme la plupart des Voyageurs ont coutume de faire. Ce-  
pen-



mêmes fort ridicules. J'en raconterai quelques unes. *Glumdalclitch* se promenoit souvent dans les Jardins de la Cour en me portant dans ma petite Boëte, dont elle me tiroit quelquefois pour me mettre à terre. Je me souviens que le Nain de la Reine nous suivit un jour dans ces Jardins, & que ma Nourice m'ayant mis à terre, comme j'étois seul avec lui, près de quelques Arbres nains (c'étoient des Pommiers) je ne pus m'empêcher de faire quelque mauvaise plaisanterie sur le raport qu'il y avoit entre lui & ces Arbres, qui par hazard s'appellent dans leur langue de la même manière que dans la nôtre. Pour toute reponse, le petit coquin atendit que je fusse sous un de ces Arbres, & puis se mit à le secouer si fort qu'une douzaine de pommes tombèrent tout autour de moi: mais il y en eut une qui me tomba sur le dos pendant que je me baïffois, & qui me fit tomber sur le nez: ce qui n'est pas étonnant, puis que ces pommes ont la même proportion avec les nôtres, que les habitans du pays ont avec nous. Voilà tout le mal que j'eus, & j'intercedai pour le Nain afin qu'il ne fut point châtié pour cette espece de plaisanterie, à laquelle j'avois moi même donné lieu.

Un autre jour *Glumdalclitch* me laissa sur un gazon fort uni, pendant qu'elle se promenoit avec sa Gouvernante à quelque distance de là. Dans le même tems il commença à grêler avec tant de force, que dans un instant je fus abatu à terre. Pendant que j'étois dans cette situation, la grêle me fai-

soit

Soit par tout le corps les contusions les plus douloureuses ; cependant pour tâcher de me mettre à couvert, je me trainai à quatre pattes sous une rangée de Citroniers, mais si meurtri depuis les pieds jusqu'à la tête, qu'il se passa plus de dix jours avant que je pusse me remuer sans douleur. Que si quelqu'un trouve ce fait incroyable, j'espère qu'il y ajoutera foy, quand je lui aurai dit que les grains de grêle sont dans ce pays dix-huit cent fois plus grands que ceux qui tombent en *Europe* : ce qui est bien sûr, puisque je les ai pesés & mesurez moi-même.

Mais il m'arriva un Accident bien plus dangereux dans le même Jardin, un jour que ma petite Nourrice, croyant m'avoir mis dans un endroit où je n'avois rien à craindre, ce que je la priois fort souvent de faire, afin de pouvoir rêver en liberté, & ayant posé ma Boîte à terre pour n'avoir pas la peine de la porter, s'étoit rendue dans un autre endroit du Jardin avec sa Gouvernante, & quelques autres Dames de sa connoissance. Pendant son absence, un petit Espagnol qui appartenoit à un des principaux Jardiniers, étant entré par hazard dans le Jardin, vint dans l'endroit où j'étois. A peine m'eut-il vu que courant tout droit à moi, il me prit dans sa gueule, m'aporta à son Maître, & me mit doucement à terre. Par le plus grand bonheur du monde il avoit été si bien dressé, qu'en me portant entre ses dents, il ne me fit aucun mal, & n'endommagea aucunement mes habits. Mais le pauvre Jardinier, qui me connoissoit bien & qui m'aimoit très-

fort,

fort, eut furieusement peur. Il me prit entre ses deux mains, & me demanda comment je me portois; mais j'étois si effrayé, & tellement hors d'haleine, que je ne pus prononcer un seul mot. Peu de minutes après je revins à moi, & il m'apporta sain & sauf à ma petite Nourice, qui pendant ce tems là s'étoit rendue à l'endroit où elle m'avoit laissé, & étoit dans de terribles angoisses de ne me pas voir paroître, & de ce que je ne repondois pas qu'oï qu'elle m'appellât. Elle gronda le Jardinier d'avoir laissé courir son Chien. Mais la chose fut supprimée, & jamais on n'en a rien su à la Cour; car *Glundalclitch* craignoit que la Reine ne se mit en colère contr'elle; & pour ce qui me regarde, je fus discret, parce qu'il me sembloit que l'Avanture ne me faisoit pas autrement Honneur.

Cet Accident fit prendre à ma Nourice la resolution de ne me jamais perdre de vuë. Il y avoit déjà long-tems que je craignois qu'elle ne formât ce dessein, c'est ce qui m'avoit porté à lui cacher quelques petites Avantures deâstreuses, qui m'étoient arrivées pendant que j'étois seul. Un Milan, qui voloit au dessus du Jardin, fondit un jour sur moi, & si, après avoir courageusement tiré l'Epée, je ne m'étois pas fouré dans un Espalier fort épais, il m'auroit indubitablement emporté entre ses grifes.

Une autre fois je tombai jusqu'au cou dans une Taupinière, & je fus obligé d'avoir recours à un mensonge, pour déguiser la véritable cause pourquoi mes habits étoient gâ-

tez.

tez. Une autre fois enfin, je me cassai la jambe droite contre la coquille d'un Limaçon sur laquelle j'eus le malheur de tomber pendant que je me promenois tout seul, & que je songeois à ma pauvre Patrie.

Je ne sçai ce qui l'emportoit chez moi, le plaisir ou la mortification, quand j'observois dans mes promenades solitaires, que les plus petits Oiseaux, n'avoient aucune peur de moi, mais cherchoient à la distance d'une verge des Vers & d'autres Alimens avec autant de sécurité que s'il n'y avoit eu aucune créature tout près d'eux. Je me souviens qu'une Grive eut la hardiesse d'emporter hors de mes mains avec son bec un morceau de Gateau, que *Glumdalclitch* m'avoit donné pour mon déjeuner. Quand je voulois prendre quelqu'un de ces oiseaux, ils me résistoient courageusement, tachoient de me piquer dans les doigts que j'avois grand soin de retirer, & un instant après ils cherchoient autour de moi des vers ou des limaçons, avec la même indifférence & la même tranquillité qu'auparavant. Mais un jour je pris un gros bâton, & j'en donnai un coup si fort & si adroitement dirigé à une Linote, que je la renversai à terre, & après l'avoir prise avec mes deux mains par le cou, je l'apportai d'un air triomphant à ma nourrice. Cependant comme l'oiseau n'avoit été qu'étourdi du coup, il revint à lui, & se débattit avec tant de violence, que je fus plus d'une fois tenté de lacher prise; mais un Valet vint à mon secours, & tordit le cou à l'oiseau, qui par ordre de la Reine me fut le

len-

lendemain servi à diner. Cette Linote, autant qu'il m'en souvient, étoit tant soit peu plus grande que ne sont nos cygnes en *Angleterre*.

Les filles d'honneur prioient souvent *Glumdalclitch* de venir dans leurs Apartemens, & de m'y mener avec elle, afin d'avoir le plaisir de me voir & de me toucher. Elles me mettoient quelquefois nud comme la main, & me plaçoient tout de mon long dans leur sein; ce qui me causoit un affreux dégoût, parce que pour dire le vrai, elles ne sentoient pas fort bon; ce que je ne dis pas dans le dessein de décrier ces aimables Filles, pour qui j'ai toute la considération possible; mais je croi que ma petiteffe étoit cause de la finesse de mon odorat, & que ces illustres personnes paroissoient aussi ragoutantes à leurs Amans, que nos filles *Angloises* aux leurs. Et après tout, je trouvai que leur odeur naturelle étoit beaucoup plus ~~appoyante~~ que celle qu'elles se donnoient par des parfums. Je ne saurois oublier qu'un de mes intimes amis de *Lilliput*, un jour qu'il faisoit fort chaud & que j'avois fait beaucoup d'exercice, se plaignoit d'une odeur excessivement forte qui s'exhaloit de mon corps, quoique je sois aussi peu sujet qu'un autre à cette sorte d'incommodité. Mais je conjecture que son odorat étoit aussi fin à mon égard, que le mien l'étoit à l'égard des habitans de *Brobdingnag*. Et sur ce point je suis obligé de rendre justice à la Reine ma Maîtresse, & à ma petite Nourrice *Glumdalclitch*, & de déclarer qu'il n'y a pas de Dames en

*An-*

*Angleterre* plus exemptes qu'elles du défaut dont je viens de parler.

Ce qui me déplaisoit le plus parmi ces Filles d'honneur, quand ma Nourrice me menoit dans leur Apartement, c'est qu'elles me traitoient sans aucune ombre de cérémonie, & comme une Créature absolument sans conséquence. Il n'y a sorte de liberté qu'elles ne prissent en ma presence: & il me seroit impossible d'exprimer le dégoût que la plupart de ces libertez me causoient. Une d'elles entr'autres, qui étoit d'une humeur extrêmement folâtre, faisoit de moi tout ce qui lui venoit dans l'esprit, & il y venoit les plus plaisantes folies du monde; auxquelles pourtant je prenois si peu de plaisir, que je priai *Glumdalclitch* de ne m'y plus exposer.

Un jour un Gentilhomme, qui étoit Neveu de la Gouvernante de ma Nourrice, vint & pria l'une & l'autre de venir voir une Exécution. Le Criminel avoit tué un Ami intime de ce Gentilhomme. *Glumdalclitch* topa enfin à la proposition, quoique ce fut contre son gré, car elle étoit fort compatissante de son naturel: Et pour ce qui me regarde, quoique j'aye toujours eu de l'horreur pour ces sortes de spectacles, ma curiosité néanmoins devoit quelque chose de fort extraordinaire, l'emporta sur mon inclination. Celui qui devoit être exécuté, étoit attaché à une chaise sur l'Echafaut, & sa Tête fut emportée d'un seul coup de sabre, long de quarante pieds. Le sang qui sortit des Veines & des Artères, étoit en si grande quantité, & s'é-

le.

levoit à une telle hauteur, que pour le tems, que cela dura, le *Jet d'eau* de *Versailles*, n'y faisoit œuvre; & la Tête en tombant sur l'Échafaut, donna un si grand coup, que j'en tressaillis, quoique je fusse à la distance d'une demi-Mile *Angloise*.

La Reine qui aimoit fort à m'entendreraconter mes Voyages par mer, & qui ne perdoit aucune occasion de me divertir quand j'étois mélancolique; me demanda un jour si je m'entendois à gouverner une Voile ou un Aviron, & s'il ne seroit pas bon pour ma santé que je m'exerçasse quelquefois à ramer. Je lui répondis que je m'y entendois fort bien, que quoique mon Emploi eût été celui de Chirurgien de Vaisseau, j'avois souvent néanmoins quand la nécessité le requeroit, travaillé comme un simple Matelot. Mais, que je ne concevois pas comment cela se pouvoit faire dans son pays, où les plus petits Batimens étoient de la taille de nos plus grands Vaisseaux de guerre. Elle me repliqua que je n'eusse qu'à imaginer, comment je voulois que mon petit Batiment fut fait; que son Menuisier exécuteroit les ordres que je lui donnerois à cet égard, & qu'elle même auroit soin de me faire préparer une place où je pouvois naviger. Le Menuisier, qui étoit habile dans son metier, acheva dans l'espace de dix jours une Chaloupe, telle que je l'avois ordonnée, & dans laquelle dix *Européens* pouvoient aisément tenir.

Quand elle fut faite, la Reine la trouva si jolie, qu'après l'avoir mise dans son giron, elle courut la montrer au Roi, qui donna

Or

ordre qu'on la mit dans une cîteerne pleine d'eau, & moi dedans pour en faire l'essai. Mais la Reine avoit déjà auparavant fait un autre projet. Elle avoit ordonné au Menuisier de faire une espèce d'Auge, qui eut trois cent pieds de longueur, cinquante de largeur, & huit de profondeur. Cette Auge, après avoir été bien poissée de peur que l'eau ne pénétrât à travers, fut mise à terre dans un Appartement extérieur du Palais. Deux Valets pouvoient aisément remplir cette machine d'eau en moins d'une demie heure. C'étoit là dedans que je me divertissois à faire aller ma Chaloupe à la rame, & l'on ne sçauroit croire le plaisir que la Reine & ses Dames prenoient à admirer mon adresse & mon agileté. Quelquefois je haussois la voile, & alors mon unique occupation étoit de metenir au Gouvernail, pendant que les Dames faisoient avec leurs evantails le vent dont j'avois besoin, & quand elles étoient lassées, les Pages faisoient aler ma Chaloupe en soufflant dans la Voile, pendant que je faisois paroître ma Dexterité en gouvernant à Bas bord & à Stribord, suivant que l'enviem'en prenoit. Lorsque j'avois fait, *Glum-dalclitch* portoit toujours ma Chaloupe dans son Cabinet, & la pendoit à un clou pour sécher. Un jour, un des valets qui étoient chargés de remplir deux fois par semaine d'eau fraîche l'Auge dont j'ai parlé, y mit (sans s'en apercevoir) une grosse Grenouille, qui, selon toutes les apparences, s'étoit fourrée dans son seau, quand il avoit puisé de l'eau. La Grenouille ne parut pas avant que

je

je fusse mis dans l'Auge avec ma Chaloupe, mais voyant alors un endroit où elle pouvoit se reposer, elle grimpa dessus, & la fit tellement pancher d'un côté, qu'afin que ma Barque ne tournât pas sans dessus dessous, je fus obligé de me jeter de l'autre côté, pour servir de contrepoid. Quand la Grenouille fut entrée, elle sauta d'un seul coup d'un bout de la Chaloupe jusqu'au milieu, & puis par dessus ma tête en avant & en arrière, en arosant mon visage & mes habits de cette matière visqueuse dont ces Animaux sont toujours pleins. La grandeur de ses Membres me le fit trouver l'animal du monde le plus horrible; cependant, je suppliai *Glumdalclitch* de me laisser vuider seul la querelle que j'avois avec lui: Pendant un tems je l'étrillai avec une de mes Rames, & à la fin je le forçai à sauter hors de la Chaloupe.

Mais le plus grand danger que j'aye jamais couru dans ce Royaume, me vint d'un Singe, qui apartenoit à un des Clercs d'office. *Glumdalclitch* ayant quelque chose à faire ou quelque visite à rendre, m'avoit enfermé dans son Cabinet. Comme il faisoit fort chaud, elle avoit laissé la Fenêtre du Cabinet ouverte, aussi bien que les Fenêtres & la Porte de ma grande Boëte, dans laquelle j'étois ordinairement, parce qu'elle étoit spacieuse, & d'ailleurs fort commode. J'étois dans une profonde rêverie, quand tout d'un coup j'entendis quelque chose qui faisoit du bruit à la porte du Cabinet, & qui sautoit de côté & d'autre. Quelque effrayé que

que je fusse, je tachai, sans me lever de ma chaise, de voir ce que c'étoit, & je vis alors cette vilaine Bête, qui, après avoir fait quelques sauts & quelques gambades, s'aprocha de ma Boëte, qu'elle me parut regarder avec plaisir. Je me retirai au bout le plus éloigné de ma Boëte, mais le Singe qui ne quitoit une Fenêtre que pour se mettre un instant après devant une autre, me fit si peur, que je n'eus pas la presence d'esprit de me cacher sous le lit, comme je l'aurois facilement pu faire. Après que ses contemplations entremêlées de grimaces eurent duré quelque tems, il m'aperçut enfin, & avançant une de ses pates par la porte, comme font les Chats quand ils jouent avec une souris, quoique je changeasse souvent de place pour n'être point atrapé, il me saisit à la fin par le pan de mon habit (qui étant fait d'une Etofe du pays, étoit très épais & très fort) & me tira hors de ma Boëte. Il me prit dans sa patte droite de devant, & me tint comme une Nourrice fait un Enfant à qui elle va donner le sein, précisément comme j'ay vu la même sorte d'animal faire avec de petits Chats en *Europe*: & quand je voulois me débatre, il me serroit si fort, que je jugeai que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de ne faire aucun mouvement. Il y a grande aparence qu'il me prit pour quelque jeune de son espèce; car pendant qu'il me tenoit dans une de ses pates, il me caressoit doucement avec l'autre. Ce Divertissement fut interrompu par un bruit qu'il entendit à la porte du Cabinet, comme si quel-

quelcun aloit y entrer; sur quoi il sauta vite sur la Fenêtre par laquelle il étoit venu, & de là sur les tuiles & sur les goutières, marchant sur trois pates, & me tenant dans la quatrième, jusqu'à ce qu'il fut parvenu au haut du Palais. *Ghuradalitch* l'avoit vu sautant hors de la Fenêtre, & avoit jetté un cri que j'avois entendu. La pauvre Fille étoit dans une furieuse émotion. Tout le Palais fut d'abord en Alarme: les Valets s'empressoient à chercher des Echelles. Plusieurs centaines de personnes voyoient distinctement le Singe au haut du Palais qui me tenoit entre ses pates, & qui me caressoit comme un de ses petits. Ce spectacle faisoit rire la plupart de ceux qui y assistoient; & je ne sçaurois guères les blâmer, car il est certain, qu'excepté moi, tout le Monde devoit trouver la chose parfaitement ridicule. Quelques uns s'aviserent de vouloir jeter des pierres au Singe pour le forcer à descendre; mais cela fut expressément défendu: & ce fut un grand bonheur pour moi, car sans cela, par un excès d'affection on auroit fort bien pu me casser la Tête.

Les Echelles étant dressées, plusieurs Hommes y montèrent pour venir à mon secours; ce que le Singe n'eut pas plutôt vu, aussi bien que l'impossibilité d'échaper avec la proie en ne marchant que sur trois pates, qu'il me mit sur une tuile creuse, & s'enfuit. Je fus là quelque tems à la distance de trois cent verges de Terre, attendant à tout moment que le Vent me jetteroit en bas, ou que quelque vertige me feroit rouler  
des

des tuiles dans une gouttière. Mais un des Valets de ma Nourice, qui étoit un Garçon fort officieux, grimpa jusqu'à moi, & après m'avoir mis dans une poche de ses culotes, me porta sain & sauf à terre.

La peur & la douleur que ce vilain Animal m'avoit faites, me causèrent une Maladie, qui me força à garder le Lit pendant quinze jours. Le Roi, la Reine, & tous les principaux Seigneurs de la Cour envoyoit chaque jour demander des nouvelles de ma santé, & la Reine même eut la bonté de me rendre plusieurs visites pendant ma Maladie.

Quand j'allai rendre mes Devoirs au Roi après mon retablissement, pour le remercier de tous ses Bienfaits, il me fit quelques railleries sur l'Avanture qui avoit été cause de mon incommodité. Il me demanda ce que je pensois, & de quelles spéculations j'étois occupé pendant que le Singe me tenoit entre ses pates, & comment j'avois trouvé l'air qu'on respire au haut du Palais. Qu'auriez-vous fait, ajouta-t-il, si pareille chose vous fut arrivée dans votre pays? Je dis à sa Majesté que nous n'avions point de singes en *Europe*, excepté ceux qu'on y apportoit d'autres pays par curiosité; & qu'ils étoient si petits, que j'aurois aisément pu tenir tête à une douzaine s'ils avoient osé m'ataquer; Que pour ce qui regardoit l'Animal monstrueux (car sans hyperbole il étoit de la taille d'un Elephant) qui venoit de me jouer un si vilain tour, si ma Frayeur m'avoit permis de faire usage de mon Epée ( en prononçant

ces mots je mis la main sur la garde d'un air fier) quand il avançoit sa patte dans ma chambre, je lui aurois peut-être fait une telle blessure, qu'il n'auroit pas manqué de la retirer, tout au moins aussi vîte qu'il l'avoit avancée. Cette réponse fut faite d'un ton qui marquoit combien j'étois indigné de la demande injurieuse qui venoit de m'être proposée : Cependant elle ne servit qu'à exciter un éolat de rire bien plus mortifiant encore. Je voulus d'abord me facher, mais cette envie ne me dura guères, parce que je considérai, que c'est la plus grande de toutes les Folies, que de prétendre se faire valoir parmi ceux qui sont hors de toute comparaison avec nous.

Il ne se passoit point de jour que je ne regalasse la Cour de quelque scène ridicule ; & quoique *Glumdalclitch* m'aimât fort, elle ne laissoit pas de raconter à la Reine tout ce qui pouvoit la faire rire à mes dépens. Sa Gouvernante l'avoit amenée un jour qu'elle étoit indisposée à une lieüe de la Ville pour prendre l'Air. J'accompagnai dans ce Voyage ma petite Nourice, qui après être sortie de Carosse, mit ma Boîte à terre dans un petit sentier. Je voulois me promener, mais par malheur je rencontrai en mon chemin une Bouffe de Vache par dessus laquelle je devois sauter pour pouvoir passer outre. J'essayai de le faire, mais je réussis si mal, que je sautai précisément au milieu, ou j'enfonçai jusqu'aux genoux. Je m'en tirai le mieux que je pûs, & un Valet de pié m'essuya tellement quellement a-

vec son mouchoir ; car j'étois effroyablement croté, & *Glumdalclitch* me tint dans ma Boëte jufqu'à ce que nous fuſſions de retour au Logis ; où la Reine fut bien tôt informée de mon Avanture, ce qui fit rire toute la Cour à mes dépens durant quelques jours.



## C H A P I T R E VI.

*L'Auteur tache par toutes fortes de moyens de s'aquerir la Bienveillance du Roi & de la Reine. Il fait paroître ſon habileté dans la Muſique. Le Roi ſ'informe de l'Etat de l'Europe, & l'Auteur ſatisfait amplement ſa curioſité. Reflexions du Roi ſur ce que l'Auteur vient de lui raconter.*

J'Avais coutume de me trouver une ou deux fois par ſemaine au lever du Roi, & j'ai été ſouvent preſent quand ſon Barbier le raiſoit, ce qui, avant que j'y fuſſe acoutumé, me paroifſoit un terrible ſpectacle : Car le raiſoir étoit deux fois plus long qu'une faux ordinaire. Sa Majeſté ſe faiſoit raiſer deux fois par ſemaine, ſuivant la coutume du pays. Un jour j'obtins du Barbier un peu de cette Eau de Savon, dont il venoit de ſe ſervir, j'en tirai quarante ou cinquante poils, que

j'acomodai dans un morceau de bois fait en forme de dos de peigne, où j'avois fait plusieurs trous à distance égale l'un de l'autre avec une Aiguille. J'agençai si adroitement les poils dans les trous, que je vins à bout de faire un peigne, dont je pouvois me servir au defaut du mien, dont presque toutes les dents étoient cassées: Car il n'y avoit aucun Ouvrier dans le pays, qui fut assez adroit pour m'en faire un autre. Cet Essai m'en fit venir dans l'esprit un autre, qui m'amusa pendant plusieurs jours. Jemandai aux Femmes de la Reine, de me garder quelques peignures des cheveux de Sa Majesté, dont j'eus en peu de tems une assez raisonnable quantité: Après cela, je fis venir mon Ami le Menuisier, qui avoit reçu ordre une fois pour toutes, de me faire tous les petits ouvrages que je voudrois. Je le priai de me faire deux chaises, de la grandeur de celles qui étoient dans ma Boîte, mais sans fond & sans dossier. Mon dessein étoit, de tresser les cheveux de manière qu'ils pussent servir de Dossiers & de fonds, à peu près comme ces Chaises à fond de cannes qu'on a en *Angleterre*. Quand tout fut fait, j'en fis présent à la Reine, qui les mit dans son Cabinet, où elle les montrait comme des Raretez, & à dire le vrai, personne ne les vit sans être frappé d'Admiration. La Reine me dit de m'asseoir sur une de ces chaises, mais je ne voulus absolument point lui obéir, protestant que je souffrirois plutôt mille morts, que de placer une si indecente partie de mon corps sur ces Cheveux précieux,

cieux, qui avoient servi d'Ornement à la tête de sa Majesté. De ces mêmes cheveux, je fis aussi une jolie petite Bourse, qui avoit cinq pieds de longueur, avec le Nom de la Reine en lettres d'or, & dont je fis présent à *Glumdalclitch*, par permission de sa Majesté. A la verité, cette Bourse étoit plus pour la montre que pour l'usage; n'ayant pas assez de force pour soutenir le poids des plus grandes pièces de monoye; aussi n'y mettoit elle que quelques petits jouets fort legers.

Le Roi qui aimoit passionnément la Musique, ordonnoit souvent qu'on fit des Concerts à la Cour, auxquels j'assistois quelquefois placé sur une Table, dans ma Boëte. Mais la Musique étoit si bruyante, qu'il m'étoit impossible d'en distinguer les tons. J'ose dire même que toutes les Trompetes & tous les Tambours d'une Armée, quand on en sonneroit & qu'on les batroit à la fois dans un même Apartement, feroient un bruit moins grand que celui de ces Concerts. Ma Methode étoit de faire mettre ma Boëte le plus loin des Musiciens qu'il étoit possible, & puis d'en fermer les portes & les fenêtres; après quoi je trouvois leur Musique assez suportable.

Etant jeune, j'avois un peu appris à jouer de l'Epinette: *Glumdalclitch* en avoit une dans sa Chambre, & un Maitre venoit deux fois par semaine pour lui enseigner à en jouer. Je l'appelle une Epinette, parce que l'instrument de Musique qu'elle avoit, y ressembloit assez, & pour la Figure & pour la manière de s'en servir. Il me vint dans l'Esprit de di-

vertir le Roi & la Reine en jouant un air *Anglois* sur cet instrument. Mais j'eus beaucoup de peine à en venir à bout : car l'Epinette avoit près de soixante pieds de longueur, & chaque clef étoit large d'un pied, tellement que je n'en pouvois parcourir que cinq en étendant les Bras : d'ailleurs j'aurois été obligé de donner de furieux coups avec mes poings pour les abaisser, & encore n'en serois-je pas venu à bout. Voici donc ce que j'inventai. Je préparai deux Bâtons ronds plus gros d'un côté que de l'autre, & je couvris les plus gros bouts d'une pièce de peau de souris, afin qu'en en frappant je n'endommageasse pas le dessus des clefs, & que le bruit des coups que j'aurois donnez ne se mêlât désagréablement à ceux que devoit rendre l'Epinette. Un Banc fut placé devant cet Instrument, environ quatre pieds plus bas que les Clefs, & je fus mis sur ce Banc. Je courus dessus, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, frappant les Clefs qu'il falloit avec mes deux Bâtons, & tachant de jouer une Gigue, que Leurs Majestez parurent écouter avec grand plaisir : Mais je puis dire n'avoir jamais fait un Exercice aussi violent ; encore me fut-il impossible de parcourir plus de seize Clefs, & par conséquent, de jouer la Basse & le Dessus ensemble, comme font d'autres Musiciens ; ce qui auroit ajouté un nouvel Agrément à la gigue que je jouois.

Le Roi, qui comme je l'ai dit, étoit un Prince très habile & très spirituel, me faisoit souvent apporter dans ma Boîte, & mettre sur une Table dans son Cabinet ; après cela

cela il m'ordonnoit de prendre une de mes chaises, qu'il faisoit placer avec moi au dessus de ma Boëte à la distance de trois Verges du bord, ce qui me mertoit à peu près de niveau avec son visage. De cette manière j'eus avec lui plusieurs Conversations. Un jour je pris la liberté de lui dire, que le Mépris qu'il temoignoit pour l'*Europe* & pour le reste de la Terre, ne me paroïssoit pas s'accorder avec ce Discernement admirable que j'avois toujours remarqué en lui. Que les Degrez d'intelligence n'étoient pas raglez suivant la grandeur des corps: Qu'au contraire, on remarquoit en mon Pays, que les personnes les plus grandes en étoient ordinairement le moins pourvuës. Que parmi les Animaux, les Mouches à miel & les Fourmis, passioient pour avoir plus d'industrie & plus d'adresse que d'autres Animaux infiniment plus grands. Et que, tel que je lui paroïssois, j'esperois de lui rendre quelque service signalé. Le Roi m'écouta avec attention, & commença à concevoir de moi une toute autre opinion qu'auparavant. Il me pria de lui donner du Gouvernement de l'*Angleterre* l'idée la plus exacte qu'il me seroit possible; parce que, disoit-il, quelque entétez que les Princes soyent d'ordinaire, de leurs propres Cōstitutes, ce lui seroit un grand plaisir d'apprendre quelque chose qu'il pût imiter.

Combien de fois & avec quelle ardeur ne souhaitai-je pas dans ce moment l'Eloquence d'un *Cicéron* ou d'un *Démôsthène*, pour célébrer dignement toutes les louanges

que ma chère Patrie merite à si juste titre!

Je commençai mon Discours par informer sa Majesté, que nos Etats consistoient en deux Isles, qui formoient trois Puissans Royaumes sous un seul. Souverain, exceptez nos Plantations en *Amerique*. J'insistai long-tems sur la Fertilité de nôtre Terroir & sur la Temperature de nôtre Climat. Je l'entreteins ensuite de la Constitution d'un Parlement *Anglois*, formé en partie par un Corps illustre, apellé la Maison des Pairs, qui étoit des Hommes du Sang le plus Noble & des plus Anciennes Familles du Royaume. Je lui parlai du soin extraordinaire qu'on prenoit toujours de leur Education, afin de les rendre capables d'être Conseillers nez du Roi & du Royaume, d'avoir part au pouvoir Legislatif, d'être Membres de la plus haute Cour de Justice, dont les Decisions sont sans apel, & de defendre par leur Sageffe & par leur Valeur leur Patrie & leur Roi contre toutes les Entreprises de leurs Ennemis. Qu'ils étoient l'Ornement & le Rempart de leur pays, dignes successeurs de leurs Illustres Ayeux, dont ils n'avoient jamais démenti la vertu. Qu'à eux étoient joints comme Membres du même Corps, des personnages d'une éminente Pieté, sous le titre d'Evêques, dont la fonction particulière étoit de veiller au maintien de la Religion, & à l'instruction du Peuple: Qu'ils étoient toujours choisis par le Roi & les plus sages Ministres, parmi ceux qui se distinguoient dans la Prêtrise, par la pureté de leurs Mœurs, & par la profondeur de leur Erudition.

Que

Que l'autre partie du Parlement consistoit d'ais une Assemblée nommée la Maison des Communes, & composée de Gentilshommes & de bons Bourgeois, *librement* choisis par le Peuple même, à cause de leur habileté & de leur zèle pour le bien de la Patrie. Que ces deux Corps formoient ensemble la plus Auguste Assemblée de l'*Europe*, & que c'étoit en eux, conjointement avec le Prince, que residoit l'Autorité Souveraine.

Je lui expliquai alors ce que c'est que nos Cours de Justice: Que ceux qui y président sont de venerables Interprètes de nos Loix, apellez à nous maintenir dans nos Droits & dans nos Possessions, à punir le crime & à protéger l'innocence. Je lui parlai de la prudence avec laquelle nos Trésors étoient menagez, & de la grandeur de nos Forces tant par Mer que par Terre. Je lui fis le denombrement de notre Peuple, en calculant combien de millions il y en avoit de différentes Sectes en matière de Religion, ou de diferens Partis en fait de Politique. Je n'oubliai pas nos Divertissemens; en un mot, je n'omis rien de tout ce que je croisis pouvoir faire honneur à ma Patrie. Et je finis par un Abregé Historique de tout ce qui étoit arrivé de plus considerable en *Angleterre* depuis un siecle ou environ.

Le sujet étoit vaste, comme on voit: aussi me fallut-il plusieurs Audiences, dont chacune dura quelques heures avant que de pouvoir l'épuiser. Le Roi m'écouta toujours fort attentivement, & quoi qu'il ne m'interrompit pas, il ne laissa rien passer sans

remarque, comme il parut par les Questions qu'il me proposa dans la suite.

Quand j'eus tout dit, Sa Majesté me fit un grand nombre de Demandes & d'Objections sur chaque Article. Il m'interrogea sur la manière dont on s'y prenoit pour cultiver les talens de l'esprit & du corps de notre jeune Noblesse, & dans quel genre d'occupations elle passoit la première & la plus disciplinable partie de sa vie. Ce qu'on faisoit, quand quelque Noble Famille venoit à s'éteindre, pour remplir sa place dans la Maison des Pairs. Quelles qualitez étoient requises dans ceux à qui le titre de Lord étoit conféré: Si le caprice du Prince, une somme d'argent donnée à quelque Dame de la Cour, ou le dessein de fortifier un parti opposé à l'intérêt public, n'étoient pas souvent les causes auxquelles on étoit redevable de ces sortes de distinctions. Jusqu'à quel point ces Seigneurs étoient versez dans la connoissance des Loix de leur País: Qu'il falloit qu'ils fussent bien habiles, pour pouvoir décider en dernier ressort des questions qui regardoient la vie & les biens de leurs Concitoyens. S'ils étoient toujours assez exempts d'avarice, & assez au dessus du besoin, pour que les présens ou quelques autres motifs criminels fussent incapables de les corrompre. Si les Seigneurs appelés à maintenir la Religion, étoient toujours élevez au rang qu'ils occupoient, à cause de leur habileté dans les matières qui concernent leur Profession, ou de la sainteté de leur vie. Si pendant le tems qu'ils n'étoient que

de

de simples Chapelains, ils ne se deshonoreroient jamais par une lâche complaisance pour leurs Seigneurs, dont ils continuoient peut-être à suivre servilement les opinions, après avoir été admis dans cette Auguste Assemblée.

Il souhaita alors de savoir de quels moyens on se servoit pour être élu Membre de la Maison des Communes. Si un Etranger à force d'argent ne pouvoit pas se faire choisir préférablement à un Seigneur du País, ou à quelque Gentilhomme distingué du voisinage. Comment il se pouvoit faire, que tout le monde marquât tant d'empressement d'entrer dans cette Assemblée, (dont je lui avois dit qu'on ne pouvoit être Membre sans qu'il en coûtât beaucoup) & cela, sans aucun salaire ni aucune pension: Car, disoit-il, ce degré de vertu est trop éminent, pour qu'il puisse toujours être bien sincère. Il me pria ensuite de lui apprendre, si ces Gentilhommes si zelez ne pouvoient pas avoir en vuë de se dédommager des soins & des dépenses qu'ils avoient été obligez de faire en sacrifiant le Bien public aux desseins d'un Prince foible ou vicieux, ou d'un Ministère corrompu. A ces Questions il en ajouta un grand nombre d'autres, que je juge n'être ni prudent ni convenable de repeter.

Sur ce que je lui avois dit touchant nos Cours de Justice, Sa Majesté me pria de lui donner des éclaircissemens sur quelques articles: Ce que je fus d'autant plus en état de faire, que j'avois autrefois presque été

ruiné par un long Procès que j'avois eu à la Chancellerie, & que j'avois perdu avec les dépens. Il demanda quel tems on employoit ordinairement à decider si une chose étoit juste ou injuste, & ce qu'il en coutoit pour obtenir une pareille décision : Si les Avocats avoient la liberté de soutenir des causes notoirement injustes : Si la Secte de Religion ou le parti de Politique, dont on étoit, n'entroît jamais dans la balance de la Justice pour la faire pancher d'un ou d'autre côté : Si tous les Avocats étoient des Hommes verséz dans la connoissance generale des Loix de l'Equité, ou bien seulement dans la connoissance de quelques Coûtumes particulières à leur Ville, à leur Province, ou à leur Nation : Si dans de diférens tems ils avoient quelquefois soutenu le pour & le contre : S'ils formoient une Communauté pauvre ou riche : S'ils recevoient quelque recompense pecuniaire pour avoir plaidé ou donné des avis : Et particulièrement, s'ils étoient jamais admis comme Membres dans le Senat inferieur.

De ces Questions il passa à d'autres sur l'Administration du Tresor public. Il faut certainement, me disoit-il, que vôtre memoire vous ait abusé, puis que vous n'avez fait monter vos Taxes qu'à cinq ou six millions par an, & vos dépenses quelquefois au double; car il avoit particulièrement fait attention à cet article, parce que, disoit-il, il esperoit que la connoissance de nôtre conduite pouroit lui être d'usage, & l'empêcher de se tromper dans ses calculs. Il me deman-

da,



diciables au public seroient obligez de changer, ou ne seroient pas obligez de les cacher ; Et que comme c'étoit une Tyrannie dans un Gouvernement d'exiger la premiere de ces choses, c'étoit une foiblesse de ne pas faire observer la seconde : Car il est permis à un homme de garder des poisons dans son Cabinet, mais non pas de les debiter pour des Cordiaux.

Il remarqua, que parmi les amusemens de nôtre Noblesse, & d'autres personnes de distinction, j'avois parlé du Jeu. Il desira de sçavoir à quel âge on prenoit d'ordinaire ce divertissement, & quand on y renonçoit. Quelle portion de tems y étoit employée, & si jamais on le poussoit jusqu'à se ruiner : Si des gens de la lie du peuple par leur dextérité ne pouvoient pas quelquefois aquerir de grandes Richesses, & mettre les Nobles mêmes dans leur dependance, aussi bien que leur inspirer par leur Commerce des sentimens bas & lâches, & les forcer par les pertes qu'ils ont faites, à apprendre & à essayer sur d'autres l'infame adresse qui les avoit ruinez.

Il étoit frappé d'horreur, disoit-il, de l'Histoire que je lui avois faite de mon pays pendant le dernier siecle, ajoutant que ce n'étoit qu'un enchainement de Conspirations, de Meurtres, de Rebellions, de Massacres, de Revolutions, de Bannissemens ; Fruits les plus execrables que l'Avarice, la Faction, l'Hypocrisie, la Cruauté, la Perfidie, la Rage, la Lâcheté, la Haine, l'Envie & l'Ambition puissent produire.

Dans

Dans une autre Audience, sa Majesté recapitula tout ce que je lui avois dit, & compara les reponses que je lui avois faites avec les demandes qu'il m'avoit proposées. Puis me prenant entre ses mains & me caressant doucement, il me dit ces mots, que je n'oublierai jamais, ni la manière dont il les prononça. Mon petit ami *Grildrig*, vous avez fait un excellent panegyrique de vôtre pays. Vous avez prouvé démonstrativement, que l'ignorance, la paresse & le crime, peuvent être quelquefois les seuls ingrediens necessaires pour le Gouvernement d'un Etat. Que les loix sont le mieux interprétées par ceux qui ont le plus d'interêt & le plus d'habileté à les obscurcir & à les éluder: Je démêle au milieu de vous quelques traits d'un Gouvernement suportable dans sa première institution, mais que le vice & la corruption ont presque entièrement effacé: Dans tout vôtre recit il ne paroît pas qu'une seule vertu soit necessaire pour être élevé à quelque Charge parmi vous; bien moins encore, que les hommes soient ennoblis à cause de leurs vertus; que des Prêtres soient avancés en considération de leur piété ou de leur savoir; des Soldats pour leur conduite ou leur valeur; des Juges pour leur integrité; des Senateurs pour l'amour qu'ils portent à leur Patrie, ou des Conseillers pour leur sagesse. Pour vous, (poursuivit le Roi) qui avez passé la plus grande partie de votre vie à voyager, je suis porté à croire que jusques à présent vous avez échapé à plusieurs vices de vôtre pays. Mais, par ce que j'ay pu rassembler

bler de vôtre Relation, & par les Reponses que j'ai eu mille peines à vous extorquer, je suis obligé de conclure que le gros de vôtre Nation, est la plus méchante & la plus odieuse petite vermine à qui la Nature aye jamais permis de ramper sur la face de la Terre.



## CHAPITRE VII.

*Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Il fait au Roi une offre fort avantageuse, qui est néanmoins rejetée. Ignorance du Roi en Politique. Bornes étroites dans lesquelles les sciences de ce Pays sont renfermées. Loix & Affaires Militaires de cet Etat. Quels troubles l'ont agité.*

**I**L n'y avoit qu'un extrême Amour pour la Verité, qui put me porter à repondre aux Questions du Roi avec autant de sincerité que je venois de faire. En vain aurois-je fait paroître un Ressentiment, qui étoit toujours tourné en ridicule; Ainsi je fus obligé de renfermer ma douleur & mon indignation dans mon ame, pendant que mon Auguste & chere Patrie étoit traitée d'une manière si injurieuse. Je fus aussi affligé qu'aucun de mes Lecteurs peut l'être, de ce qui venoit de se passer. Mais ce Prince étoit si curieux,  
&

& m'interrogeoit avec tant de précision sur chaque Article, que j'aurois peché contre les Loix de la politeſſe, & ſur tout contre celles de la reconnoiſſance, ſi je ne lui avois pas donné toute la ſatisfaçon dont j'étois capable. Cependant, je dois dire pour ma deſenſe, que j'éluſai adroitement pluſieurs de ſes demandes, & qu'à chaque point je donnois un tour beaucoup plus favorable que l'exaôte verité ne pouvoit le permettre. Car j'ay toujours eu pour mon pays cette loüable partialité que *Denis d'Halycarnaffe* recommande avec tant de juſtice à un Hiſtorien. J'aurois ſouhaité de tout mon cœur de cacher les défauts de ma patrie, & d'en placer les vertus dans leur plus beau jour. C'étoit là le deſſein que je me propoſois dans les nombreux entretiens que j'eus avec ce Monarque, mais par malheur le succès ne repoudit ni à mon atente ni à mes efforts.

1 Mais ce qui doit faire l'Apologie de ce Roi juſques à un certain point, c'eſt qu'il vivoit entièrement ſeparé du reſte du Monde, ce qui faiſoit qu'il n'avoit aucune notion des manières & des coutumes des autres Nations : Cette ſorte d'ignorance eſt toujours une ſeconde ſource de *Prejugez*, & produit neceſſairement je ne ſçay quelle *Limitations d'idées & de conceptions*, dont nous auſſi bien que les peuples les plus civilizez de l'*Europe* ſommes entièrement exempts. Et, pour dire le vrai, ce ſeroit quelque choſe de bien dur, ſi les notions qu'un Prince ſi éloigné a de la vertu & du vice, devoient ſer-

servir de règle pour tout le Genre-humain.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour montrer plus clairement encore les misérables Effets d'une Education resserrée dans de trop étroites bornes, j'vai faire part à mes Lecteurs d'un fait qu'ils auront peut-être peine à croire,

Pour m'insinuer de plus en plus dans les bonnes graces de sa Majesté, je lui parlai d'une invention trouvée depuis environ trois ou quatre siècles, & qui consistoit à faire une certaine poudre, dont un monceau entier, fut-il grand comme une Montagne, sautoit en l'air & étoit consumé en un instant, avec un bruit plus terrible que celui du Tonnerre, & cela dès qu'une seule étincelle voloit dessus. Qu'une certaine quantité de cette poudre, bourée dans un tuyau de fer, étoit capable de pousser une Bale de fer ou de plomb avec une violence & une vitesse si prodigieuse, qu'il n'y avoit rien qui fut capable d'en soutenir l'effort. Qu'il y avoit même de ces Boulets, qui étant déchargés, renversoient non seulement des rangs tout entiers d'un seul coup, mais batoient aussi en ruine les plus fortes murailles, & couloient à fond des Vaisseaux montés de plusieurs millions d'hommes; Que quand ces Boulets étoient atachez l'un à l'autre avec une chaîne, ils mettoient en pièces les Mats, les Agrets, en un mot, tout ce qu'ils rencontroient. Que nous mettions souvent cette poudre dans de grands boulets creux de Fer, que nous avons l'Art à l'aide d'u-

ne

né certaine machine, de jeter dans une Ville assiegée, & que par ce moyen un grand nombre d'assiegez étoient tuez, & presque toutes leurs Maisons reduites en Cendres. Que je connoissois fort bien les ingrediens qui entrent dans la composition de cette poudre; qu'ils n'étoient ni chers ni rares; Que d'ailleurs je me faisois fort d'enseigner à ses Ouvriers l'art de faire ces Tuyaux d'une grandeur proportionnée à tous les autres objets qui étoient dans l'Empire de sa Majesté; & que les plus grands ne devoient pas avoir au dela de cent pieds de longueur: Que vingt ou trente de ces tuyaux chargez d'une quantité convenable de poudre & de boulets, pouvoient renverser en peu d'heures les murailles de la plus forte Ville qu'il y eut dans son Royaume, ou détruire de fond en comble la Capitale, si elle s'écartoit jamais de la soumission due à ses ordres souverains. Je fis cette offre à sa Majesté, en la priant de l'accepter comme une foible marque de cette Reconnoissance que ses bienfaits avoient excitée en moi.

- Le Roi fut frappé d'Horreur à l'ouïe de la description de ces terribles Machines, & de l'usage que je lui proposois d'en faire. Il ne pouvoit concevoir comment un insecte si foible & si petit que moi (ce furent ses expressions) pouvoit se repaître d'Idées si inhumaines, & être si peu ému en parlant de la desolation & du carnage, que je lui avois dit être les efets ordinaires de ces machines exterminatrices, dont certainement, disoit-il, quelque Genie malfaisant, & Ennemi du gen-

genre humain, devoit avoir été le premier Inventeur. Que pour ce qui le regardoit, il protestoit que quoique de nouvelles découvertes, soit dans l'Art soit dans la Nature, lui fissent un singulier plaisir, il aimeroit mieux perdre la moitié de son Royaume, que d'apprendre un si abominable secret, dont il me commandoit si ma vie m'étoit chère, de ne lui plus jamais parler.

Etrange effet de cette *limitation d'idées*, & de cette *petitesse de vues* dont j'ai parlé ! Qui pourra jamais croire qu'un Prince qui possédoit d'ailleurs toutes les qualitez qui produisent la veneration, l'amour, & l'estime, & dont le savoir, la sagesse & la bonté le rendoient l'admiration & les delices de ses sujets; pour un *vain petit scrupule*, dont nous n'avons pas même de notions en *Europe*, laisse échaper l'ineffimable occasion de se rendre Maître absolu de la vie, de la liberté & du bien de son peuple. Ce que j'en dis pourtant n'est pas dans l'intention de decrier les autres talens de ce Roi, à qui le Trait, que je viens de raconter, fera certainement grand tort dans l'esprit d'un Lecteur Anglois. Mais mon but est seulement de marquer combien sont lourdes les fautes qu'on commet, quand on ne réduit pas la *politique en science*, comme ont fait les plus grands genies de l'*Europe*. Car je me souviens fort bien, qu'un jour en causant avec le Roi, je lui dis que parmi nous on avoit composé une infinité de volumes sur l'*Art du Gouvernement*, mais que contre mon intention, je lui donnai une fort petite idée de

nô-

nôtre Habileté. Il me protesta qu'il avoit un souverain mépris pour tout ce qu'on apeloit *Mystere, Refinedment, & Intrigue*, soit dans un Prince, soit dans un Ministre. Il ne pouvoit comprendre ce que j'entendois par *secrets d'Etat*, à moins qu'il nes'agit de quelque Nation rivale ou ennemie. Il renfermoit la science du Gouvernement dans des *Bornes fort étroites*, en la restreignant au bon sens, à la justice, à la clemence, & à la prompte expedition des Causes tant civiles que criminelles, avec quelques autres lieux communs qui ne meritent pas qu'on s'y arrête, & il étoit dans l'étrange opinion, que quiconque pouvoit faire que deux tuyaux de bled, ou deux brins d'herbe vinssent sur un monceau de terre, où il n'en croissoit qu'un auparavant, rendoit un service plus essentiel, à son pays, que toute la race des Politiques ensemble.

Les connoissances de ce peuple sont fort defectueuses, puis qu'elles consistent seulement en Morale, Histoire, Poësie, & Mathematiques, en quoi il faut avouer qu'ils excellent. Mais la dernière de ces sciences n'est employée qu'aux usages de la vie, & qu'à l'amélioration de l'Agriculture, & de tout les Arts Mechaniques. Ce qui regarde les Idées, les Entitez, & les Abstractions, jamais je ne pus lui faire concevoir ce que c'étoit.

Aucune Loi dans ce pays ne doit excéder en mots, le nombre des lettres de leur Alphabet, qui monte seulement à vingt & deux. Mais pour dire le vrai, il y en a peu qui aye  
tout

tout à fait cette longueur. Elles sont exprimées dans les termes les plus simples & les plus clairs, & ce peuple est assez stupide pour n'y trouver qu'une seule interprétation. C'est même un Crime capital que de vouloir expliquer une Loi par un Commentaire. Pour ce qui est de la décision des Causes civiles ou criminelles, les procédures sont chez eux en si petit nombre, qu'ils auroient tort de se vanter d'être fort habiles dans l'une ou l'autre de ces choses.

Ils ont eu l'Art de l'Imprimerie, aussi bien que les *Chinois*; depuis un tems immémorial; mais leurs Bibliothèques ne sont pas fort nombreuses, puisque celle du Roi, qui passe pour une des plus grandes, ne contient qu'autour de mille volumes, placés dans une galerie de douze cent pieds de longueur, dont j'avois permission de prendre les Livres que je voulois. Le Menuisier de la Reine avoit fait dans une des chambres de *Glumdalclitch* une maniere d'Echelle, haute de vingt & cinq pieds, & dont chaque Echelon avoit cinquante pieds de longueur. Jè faisois apayer le Livre que je voulois lire contre la muraille, puis montant au haut de l'Echelle, je commençois par lire la premiere ligne de la page, en marchant de côté, jusqu'à ce que je fusse au bout de la ligne; après quoi, quand il le faloit, je descendois un Echelon, faisant toujours le même manége jusqu'à ce que je fusse au bas de la page.

Le stile de ce peuple est clair, mâle, & coulant, mais pas fleuri, parce qu'ils évitent

tent de se servir d'expressions superflues. J'ai lu plusieurs de leurs Livres, particulièrement ceux qui rouloient sur l'Histoire ou sur la Morale. Entr'autres je parcourus avec un plaisir inexprimable un vieux petit Traité qui étoit toujours dans la chambre de lit de *Glumdalclitch*, & qui appartenoit à sa Gouvernante, Dame grave, qui ne lisoit que des livres de Morale & de Devotion. Ce livre traitoit de la Foiblesse du Genre humain, & n'étoit en estime que parmi les Femmes & le Vulgaire. Jesus curieux de voir ce qu'un Auteur de ce pays pouvoit dire sur ce sujet. Cet Ecrivain parcourut les mêmes lieux communs que nos Docteurs en Morale connoissent si bien, montrant combien l'homme est un Animal petit, méprisable, & incapable de s'aider lui-même & de se défendre contre les injures de l'air & contre la fureur des Bêtes féroces: Combien il étoit inférieur à une créature en force, à une autre en vitesse; à une troisième en prudence, & à une quatrième en industrie. Il ajoutoit, que dans ces derniers tems, la Nature avoit dégénéré de sa première vigueur, & qu'elle ne produisoit plus que de petits Avortons en comparaison d'autrefois. Il dit qu'il étoit fort apparent, non seulement que l'espece des Hommes étoit primitivement plus grande, mais qu'aussi dans les premiers tems il doit y avoir eu des Geants, comme l'Histoire & la Tradition l'attestent d'un côté, & comme des os prodigieux qu'on a trouvez, le demonstrent de l'autre. Il pretendoit que les loix  
de

de la Nature demandoient que nous eussions été faits au commencement d'une constitution beaucoup plus robuste, & bien moins sujets à être détruits par de petits accidens, par une tuile tombant d'une maison, ou par une pierre jettée par un Enfant. De ces raisonnemens, l'Auteur tiroit plusieurs conséquences morales, de grand usage pour la conduite de la vie, mais qu'il seroit inutile de placer ici. Pour ce qui me regarde, je ne pus m'empêcher d'admirer combien étoit general le talent de tourner les lectures en Moralitez, & le penchant des Hommes à se plaindre de la Nature. Et je crois qu'après une exacte recherche, ces sortes de plaintes se trouveroient aussi peu fondées parmi nous, qu'elles l'étoient chez les Habitans de *Brobdingnag*.

À l'égard de leurs Affaires Militaires, ils m'ont assuré que l'Armée de leur Roi consistoit en cent soixante & seize mille Fantassins, & en trente deux mille Cavaliers; si le nom d'Armée peut convenir à un Corps formé par des Marchands rassemblez de différentes Villes, & par des Fermiers de la Campagne, dont les Commandants sont simplement des gens de distinction sans paye ni recompense. Il faut avouer qu'ils entendent fort bien l'Exercice, & qu'ils sont excellentement disciplinez, en quoi il n'y a pas grand merite. Car, comment cela pourroit-il être autrement, dans un pays où chaque Fermier est soumis au Seigneur de sa Terre, & chaque Citoyen aux Magistrats de sa Ville, choisis par *Scrutin* à la manière de *Venise*?

J'ay

J'ay souvent vu la Milice de *Lorbrulgrad* faisant l'Exercice dans un grand champ près de la Ville. Il pouvoit y avoir vint cinq mille Fantassins, & environ six mille Chevaux; car il m'étoit impossible de compter exactement leur nombre, veu le terrain qu'ils occupoient. Un Cavalier monté sur un cheval de raisonnable taille, avoit plus de cent pieds en hauteur. J'ay vu un jour tous les Cavaliers de ce Corps, dans l'instant que leur Commandant en donnoit l'ordre, tirer leurs épées tous à la fois, & les brandir dans l'air. Ce spectacle avoit quelque chose de surprenant au delà de toute expression. C'étoit comme si dix mille éclairs étoient partis de différens côtez du Ciel en même tems.

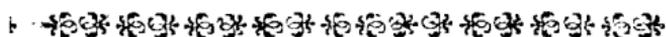
J'étois curieux de savoir comment ce Prince, dans le païs duquel il étoit impossible de penetrer, pouvoit s'être avisé de songer à des Armées, ou de faire instruire son Peuple dans la Discipline Militaire. Mais je fus bientôt mis au fait par le secours de la Conversation, & par la lecture de leurs Histoires. Car depuis plusieurs siècles, les habitans de ce pays ont été travaillez de la même maladie à laquelle tant d'autres Nations sont sujettes; je veux dire, que la Noblesse avoit travaillé à y aquerir trop de pouvoir, le Peuple trop de liberté, & le Roi trop de Despotisme. A la verité, il avoit été pourvu à tous ces inconveniens par de sages Loix: mais ces Loix avoient souvent été enfreintes par quelqu'un des trois

*Tom. I. 2. Part.*

I

naï

naître des guerres civiles, dont la dernière avoit heureusement été terminée par le Grand-pere du Prince régnant, par une composition générale; & la Milice, dont le nombre avoit été fixé alors du consentement des trois Partis, avoit été tenue depuis ce tems là exactement dans le devoir.



## C H A P I T R E V I I I .

*Le Roi & la Reine font un tour vers les Frontières; l'Auteur a l'honneur de les accompagner. De quelle maniere il quita ce pays. Il revient en Angleterre.*

J'Avais toujours eu un fort pressentiment que je recouvrerois quelque jour ma liberté, quoi qu'il me fut impossible de concevoir par quels moyens, ou de former quelque projet qui eut la moindre ombre d'apparence de pouvoir réussir. Le Vaissseau sur lequel j'avois été étoit le premier qu'on eût jamais vu sur les Côtes de ce pays, & le Roi avoit donné les ordres les plus précis, que si quelqu'autre y venoit, on s'en rendit Maître, & qu'on l'amenât avec l'équipage & les passagers dans une Charette à *Lobrungrad*. Sa Majesté souhaitoit avec ardeur d'avoir quelque femme de ma taille, par le moyen de laquelle mon espèce put se

con-

conserver : Mais je crois que j'aurois plutôt souffert mille morts, que de m'exposer au risque de laisser après moi une posterité, qui auroit été ou mise en cage comme des Serins de Canarie, ou peut être vendue à des personnes de qualité, moins à la vérité pour en faire des Esclaves, que comme des curiositez. J'avoué que j'étois traité avec beaucoup de douceur; j'étois le Favori d'un grand Roi, & les Delices de toute sa Cour : Mais cependant le rôle que j'y jouois ne me paroïssoit gueres convenir avec la dignité de ma Nature. Il m'étoit impossible d'oublier ces autres moi-même que j'avois laissez dans ma Patrie. Je mourois d'envie d'être au milieu d'un Peuple avec qui j'eusse une espèce d'égalité, & dans le país de qui je pusse me promener sans craindre d'être écrasé comme une Grenouille ou un jeune Chien. Mais le moment de ma Delivrance vint plus tôt que je n'avois cru, d'une manière tout à fait extraordinaire. J'en vai rapporter l'Histoire & toutes les circonstances avec la plus exacte vérité.

J'avois déjà passé deux années dans le Pays; au commencement de la troisième, *Glumdalclitch* & moi acompagnâmes le Roi & la Reine dans un tour que leurs Majestez firent vers la côte meridionale du Royaume. J'étois porté comme à l'ordinaire, dans ma Boëte de Voyage, laquelle comme je l'ai déjà dit, étoit un très joli Cabinet de douze pieds de largeur. Et j'avois ordonné qu'on m'atachât un Estrapontin avec des cordages de soye d'égale longueur au haut des quatre

coins de ce Cabinet, afin de ne pas sentir la force des secouffes, quand un Valer me porteroit devant lui en allant à cheval; & aussi, pour y dormir à mon aise quand je serois en voyage. Au plancher supérieur de ma Boëte, vers l'endroit de l'Estrapontin où je mettois la tête, j'avois fait faire à l'Ouvrier, un trou d'un pied en quarré pour me donner de l'air en dormant quand il faisoit chaud; & je pouvois fermer ce trou avec une petite planche, que je haussois & que je baissois par le moyen d'une Rainure.

Quand nous eumes fait nôtre tournée, le Roy jugea à propos d'aler passer quelques jours dans un Palais qu'il avoit près de *Flanflasnic*, Ville située à dixhuit miles *Angloise* de la Mer: *Glumdalclitch* & moi étions extrêmement fatiguez, j'avois gagné un Froid, mais la pauvre Enfant étoit si indisposée qu'elle ne quitoit point sa chambre. J'avois grande impatience de voir l'Océan, qui étoit la seule route par laquelle je pouvois jamais m'échaper. Je fis semblant d'être plus incommodé que je n'étois, & demandai permission d'aller prendre l'Air au bord de la Mer, avec un Page que j'aimois beaucoup, & à qui on m'avoit quelquefois confié. Je n'oublierai jamais la repugnance qu'eut *Glumdalclitch* à consentir à ce Voyage, ni la manière dont elle recommanda au Page d'avoir soin de moi, fondant en même tems en larmes, comme si elle avoit eu quelque pressentiment de ce qui alloit arriver. Le Page me porta dans ma Boëte jusqu'à ce que nous fussions au bord de la Mer.

Mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, & après avoir levé un de mes chaffis, mes tristes regards errèrent quelque tems sur la Mer. Je me trouvai mal, & dis à mon Conducteur que j'avois envie de me reposer un peu dans mon Estrapontin, & que j'espérois qu'un petit sommeil me feroit du bien. Je me couchai, & le Page ferma la Fenêtre de peur que le froid qui auroit pu y entrer ne m'incommodât. Je ne tardai guères à m'endormir, & tout ce que je puis conjecturer est, que pendant que je dormois, le Page ne croiant pas que je pusse courir aucun risque, s'étoit amusé à chercher des œufs d'Oiseaux dans les crevasses des Rochers; amusement auquel j'avois déjà vu qu'il se divertissoit, dans le tems que j'étois encore à ma Fenêtre: Quoiqu'il en soit à cet égard, je fus soudain éveillé par un coup violent qui fut donné sur l'Anneau qui étoit attaché au dessus de ma Boîte, pour qu'on put me porter plus facilement. Je sentis que ma Boîte s'élevoit fort haut en l'air, & qu'ensuite elle descendoit avec une prodigieuse vitesse. La première secousse avoit peut-être me jeter hors de mon Estrapontin, mais après le mouvement fut plus doux. Je jettai plusieurs cris également inutiles, & en regardant par mes Fenêtres, je ne vis que le Ciel & les nuées. J'entendis précisément au dessus de ma tête un bruit qui ressembloit à un bâtement d'Aîles, & commençai alors à entrevoir l'horreur de ma situation. Je devinai qu'une Aigle avoit pris l'Anneau de ma Boîte dans son bec, dans le dessein

de la laisser tomber sur un Rocher comme une Tortue dans son écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le devorer : Car l'odorat de cet Animal est si admirable qu'il sent sa proie à une très-grande distance, quand même elle seroit encore mieux cachée que je ne l'étois entre des planches qui n'avoient pas deux pouces d'épaisseur.

Quelques momens après j'entendis que le battement d'aîles devenoit plus fort, & je m'aperçus que ma Boîte haussait & baissait continuellement. Il me sembla que l'Aigle (car je n'ay jamais pu m'ôter de l'esprit que ce n'en fut une qui tenoit l'anneau de ma Boîte dans son bec) étoit ataquée par quelque autre Oiseau, & un instant après je remarquai que je tombois perpendiculairement, mais avec une si prodigieuse rapidité que j'en fus presque hors d'haleine. Ma chute avoit environ duré une Minute, quand ma Boîte parvint à la surface de la Mer, & fit en y tombant un bruit aussi grand que celui de la cataracte de *Niagara*; après quoi je fus dans l'obscurité pendant une autre minute, & puis ma Boîte comença à remonter assez pour que je pusse voir de la lumière vers le haut de mes fenêtres. Je m'aperçus alors que j'étois tombé dans la Mer. Ma Boîte, par la pesanteur de mon Corps, aussi bien que par celle des Meubles qu'elle renfermoit, & des plaques de fer attachées aux quatre coins en haut & en bas pour rendre le bâtiment plus fort, flotoit enfoncée de cinq pieds dans l'Eau. Je m'imaginai alors, comme à présent, que l'Aigle en s'envolant

avec.

avec ma Boîte, avoit été poursuivie par deux ou trois autres Oiseaux de la même ou d'une différente espèce, & que pendant qu'elle se defendoit contr'eux, qui aparemment vouloient avoir leur part de la proye, elle avoit été forcée de me laisser tomber. Les plaques de fer atachées au plancher inferieur de la Boîte (car celles-ci étoient les plus fortes) avoient conservé la Balance pendant qu'elle tomboit, & empêché que le choc de l'eau ne la mit en pièces. D'ailleurs elle étoit si bien fermée de tous côtez qu'il n'y entra que très-peu d'eau. Ce ne fut pas sans peine que je sortis de mon Estrapontin, après avoir eu auparavant la précaution de faire entrer un peu d'Air frais, dont j'avois grand besoin, par l'ouverture qui avoit été faite au haut de mon Cabinet dans ce dessein.

Combien de fois ne souhaitai-je pas alors d'être avec ma chère *Glumdalclitch*, dont une seule heure m'avoit si fort éloigné ! Et je puis dire avec verité, qu'au milieu de mes propres malheurs, je ne pus m'empêcher de plaindre ma pauvre Nourrice, & d'être sensible aux maux que ma perte alloit probablement lui attirer. Il y a peut-être peu de Voyageurs qui se soient trouvez dans des conjonctures aussi tristes que celle où j'étois, attendant à tout moment à voir ma Boîte mise en pieces, ou engloutie par les ondes. Il n'y avoit plus de ressource pour moi, si un seul carreau de vitre étoit venu à se casser. Je vis l'eau qui entroit par plusieurs petites crevasses, que je tâchai de boucher le mieux qu'il

m'étoit possible , & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Cependant mon état étoit bien déplorable : ma Boëte ne pouvoit manquer d'aler tôt ou tard à fond ; & quand même elle n'auroit pas couru ce risque , le froid & la faim m'auroient infailliblement causé la mort. Je fus quatre heures dans ces tristes circonstances , attendant & à la lettre souhaitant que chaque moment fut le dernier de ma vie.

J'ai déjà informé mes Lecteurs, qu'il y avoit deux fortes gaches atachées au côté de ma Boëte où il n'y avoit pas de Fenêtre, dans lesquelles celui qui me portoit en allant à cheval, avoit soin de passer un ceinturon de cuir qu'il se boucloit ensuite autour du milieu. Pendant que j'étois dans ce déplorable état, j'entendis, ou du moins je crus entendre quelque bruit vers le côté de ma Boëte auquel les gaches étoient atachées, & un instant après je m'imaginai que ma Boëte étoit tirée sur la superficie de la Mer; car de tems en tems je sentoís que les Flots batoient mes fenêtrés de la même manière que quand un Vaisseau fend les ondes. Je fus frappé alors d'un rayon d'Espoir, quoique je ne conçusse pas encore la possibilité d'échaper. Je desis les vis qui atachoient une de mes chaises à terre, & fis ensuite de mon mieux pour faire tenir cette chaise justement au dessous de la petite planche que je venois d'ouvrir; après quoi je montai dessus, & après avoir approché ma bouche du trou le plus près qu'il me fut possible, je me mis à crier à l'aide à haute voix, & dans  
 tou-

toutes les Langues que je favois. J'atachai ensuite mon mouchoir à un Bâton que je portois d'ordinaire ; & après avoir fouré le mouchoir par le trou, je le tournai & le fis voltiger plusieurs fois en l'air, afin qu'en cas que quelque Vaisseau ou quelque Chaloupe fussent près delà, les Matelots pussent deviner que quelque infortuné Mortel étoit enfermé dans cette Boëte.

Tous mes cris & tous mes signaux ne furent à ce qu'il me paroïssoit ni vus ni entendus, mais je m'aperçus clairement que ma Boëte continuoit à être tirée. Une heure après, ce côté de ma Boëte où les gaches étoient atachées, & où il n'y avoit point de Fenêtre, donna contre quelque chose de dur. Je craignis que ce ne fut un Rocher, & je me trouvai plus secoüé qu'auparavant. J'entendis distinctement au dessus de ma Boëte un bruit assez semblable à celui que fait un Cable qu'on tire à travers un Anneau. Je vis alors que ma Boëte montoit insensiblement, & qu'elle étoit de trois pieds plus haute qu'auparavant avant que de s'arrêter. Sur quoi je recommençai sur nouveaux fraix à crier au secours, & à faire voltiger mon Mouchoir; un cri, que plusieurs voix mêlées ensemble rendoit confus, me servit de reponse, & me causa un Transport de joye qui ne peut être conçu que par ceux qui l'ont éprouvé. Un moment après j'entendis marcher sur ma tête, & quelqu'un criant par le trou à haute voix en Anglois, s'il y a quelques uns en bas, qu'ils parlent. Je repondis que j'étois un Anglois, que sa

mauvaise fortune avoit mis dans la situation la plus affreuse où jamais homme eut été, & que je priois, par tout ce qui est capable d'é-mouvoir, de me tirer de la prison où j'étois. La voix repliqua que je n'avois rien à craindre, puisque ma Boëte étoit atachée à leur Vaisseau; & que le Charpentier viendroit jointement pour faire au dessus de ma Boëte un trou qui fut assez grand pour me tirer dehors. Je repondis, que cela étoit inutile & demanderoit beaucoup de tems: qu'il valoit bien mieux que quelcun de l'Equipage mit un doigt dans l'anneau, & tirât ainsi ma Boëte de la Mer, pour la mettre ensuite dans la Cabane du Capitaine. Quelques uns de ceux qui m'entendirent tenir ce langage, crurent que j'avois perdu l'esprit; d'autres n'en firent que rire; car j'avois vu à ma honte, que je ne faisois pas attention que j'étois à présent parmi des hommes de ma force & de ma taille. Le Charpentier vint, & fit en peu de minutes une Ouverture de quatre pieds en quarré, puis y fit passer une petite Echelle, sur laquelle je montai pour me rendre dans le Vaisseau.

Tout l'Equipage étoit dans le dernier Etonnement, & me faisoit mille questions, auxquelles je n'avois aucune envie de répondre. Je ne fus pas moins étonné de mon côté de voir tant de pigmées: car ils me paroïssent tels, pour avoir été si long tems acoutumé à ne voir que des objets monstrueux. Mais le Capitaine, nommé *Thomas Wilcolks*, qui étoit un Homme genereux & obligeant, remarquant que j'allois tomber en

en foiblesse , me prit dans sa Cabane , me donna un cordial pour m'empêcher de m'évanouir , & me fit coucher sur son propre lit , afin que je prisse un peu de repos , dont certes j'avois grand besoin. Avant que de me mettre au Lit , je lui donnai à connoître que j'avois quelques nipes dans ma Boëte que je serois fâché de perdre ; entr'autres un bon Estrapoatin , un assez joli lit de camp , deux chaises , une table , & un Cabinet. Que ma Boëte étoit matelassée de tous côtez de soye & de coton , & que s'il vouloit la faire apporter par quelqu'un de l'Equipage dans sa Cabane , je lui montrerois ce que je lui venois de nommer , & quelques autres choses encore. Le Capitaine m'entendant proferer ces absurditez crut que je revois. Cependant ( à ce que je m'imagine pour me tranquiliser ) il me promit d'y donner ordre , & s'étant rendu sur le Tillac , il fit descendre quelques uns de ses gens dans ma Boëte , dont , ( comme je le trouvai depuis ) ils tirèrent tout ce qu'il y avoit de bon ; mais les chaises & le Cabinet étant atachez avec des vis au plancher , furent beaucoup endommagées par l'ignorance des Matelots , qui voulurent les enlever à force de bras. Quand ils ne virent plus rien qui leur valut la peine d'être pris , ils jettèrent à la Mer ma Boëte , qui étant ouverte en plusieurs endroits , ne tarda guères à aller à fond. Et , pour dire le vrai , je fus bien aise dans la suite de n'avoir pas été témoin de ce spectacle , qui m'auroit rapellé le souvenir le plus triste & le plus acablant.

Je dormis quelques heures , mais d'un sommeil troublé à chaque instant par la pensée du lieu que j'avois quitté , & des Dangers auxquels je venois d'échaper. Néanmoins , je me trouvai un peu mieux à mon reveil. Il étoit alors environ huit heures du soir , & peu après le Capitaine ordonna qu'on servit le souper , croyant que j'avois déjà jeuné assez long-tems. Il m'entretint avec beaucoup de douceur , & quand nous fumes seuls , il me pria de lui faire la Relation de mes Voyages , & de lui raconter par quel accident je m'étois trouvé dans cette énorme Machine de bois. Il me dit , qu'environ à midi , regardant par sa Lunette d'approche , il avoit vu ma Boëte , & que croyant que c'étoit un Vaisseau ; il avoit formé le dessein de tacher de le joindre , dans l'espérance d'en acheter quelques Biscuits dont on commençoit à manquer à son Bord. Qu'en approchant , il avoit remarqué son Erreur , & envoyé la Chaloupe pour voir ce que c'étoit qui flotait sur l'Eau. Que ses gens étoient revenus fort effrayez , jurants , qu'ils avoient vu une Maison flotante. Que s'étant moqué de leur folie , il s'étoit lui-même mis dans la Chaloupe , après avoir donné ordre auparavant à ses gens de prendre un fort Cable avec eux. Que le tems étant calme , à l'aide des rames il avoit plusieurs fois fait le tour de ma Boëte , & considéré mes Fenêtres. Qu'il avoit decouvert deux gaches à un côté , qui étoit tout de planches , sans aucune ouverture pour donner passage à la lumière. Qu'il avoit commandé alors à ses Matelots d'approcher

avec

avec la Chaloupe de ce côté, d'attacher le Cable à une des gaches, & puis de tirer la Caisse ( c'est le nom qu'il lui donnoit ) jusqu'au Vaisseau. Quand cela fut fait, il ordonna qu'on attachât un autre Cable à l'Anneau qui étoit attaché au dessus de ma Boëte, & qu'on la haussât, avec des poulies, ce que tous les gens du Vaisseau ne purent faire au delà de deux ou trois piés. Il me dit qu'il avoit bien vu mon baton & mon mouchoir, & qu'il en avoit conclu que quelque malheureux étoit enfermé dans cette étrange manière de Prison. Je demandai si lui ou quelqu'un de l'Equipage avoit vu quelques Oiseaux d'une grandeur prodigieuse dans l'Air, vers le tems qu'il m'avoit découvert la première fois. Sa réponse fut, que parlant sur ce sujet avec les Matelots pendant que je dormois, un d'eux lui dit avoir observé trois Aigles volant vers le Nord, mais qu'il n'avoit pas remarqué qu'elles fussent plus grandes que les Aigles ordinaires, ce que j'attribuë à la prodigieuse hauteur à laquelle elles étoient: & il ne put pas deviner la raison qui m'avoit porté à faire cette Question. Je demandai alors au Capitaine à quelle distance il croyoit être de terre; il dit qu'à son avis nous en étions au moins à une centaine de lieues. Je lui protestai, qu'il se trompoit tout au moins de la moitié, puis qu'il n'y avoit que deux heures que j'avois quitté le pays dont je venois quand je tombai dans la Mer. Cette réponse lui fit croire de nouveau que j'avois l'esprit égaré, ce qu'il fit assez connoître en me disant de m'aller coucher

dans une Cabane qu'il m'avoit fait preparer. Je l'allurai que sa conversation me faisoit plus de bien que le repos que je pouvois prendre, & qu'au reste j'étois dans mon bon sens autant que je l'avois été de ma vie. Alors il prit son sérieux, & me demanda en confiance si je n'avois pas l'esprit troublé par le remords de quelque crime affreux, dont j'avois été puni par l'ordre de quelque Prince, qui m'avoit fait renfermer dans une Caille & jeter en mer, comme dans d'autres Pays on expose à la merci des Flots dans une petite Barque sans provisions des Criminels du premier ordre : Il ajouta que quoi qu'il fut fâché que son Vaisseau eut servi d'Azile à un scelerat, il s'engageoit néanmoins à me mettre sain & sauf à terre dans le premier Port où nous arriverions. Ce qui augmentoit ses soupçons, poursuivoit-il, étoient de certains Discours absurdes que j'avois premièrement tenus aux Matelots, & ensuite à lui même, aussi bien que mon air hagard & ma contenance troublée.

Je le suppliai d'avoir la patience de m'entendre conter mon Histoire, ce que je fis avec la plus exacte Fidelité depuis mon départ d'Angleterre jusqu'au moment qu'il m'avoit découvert. Et comme la Verité a toujours un certain pouvoir sur des Esprits raisonnables, je n'eus pas grand peine à persuader mon Capitaine, qui avoit quelque teinture de savoir & un sens droit, de ma candeur & de ma veracité. Mais pour le convaincre encore davantage, je le priai de donner ordre que mon Cabinet, dont j'avois

la

la Clef dans ma poche, fut apporté, (car il m'avoit déjà notifié ce que les Matelots avoient fait de ma Boëte.) J'ouvris le Cabinet en sa presence, & lui montrai la petite collection de raretez que j'avois faite dans le pays dont je venois de sortir d'une manière si miraculeuse. Je lui fis voir le peigne que j'avois fait des poils de la barbe du Roi; un grand nombre d'Eguilles & d'Epingles, dont les plus petites avoient un pied de longueur, & les plus grandes une demi-verge; quelques peignures des cheveux de la Reine, & une bague d'or dont elle me fit un jour present de la maniere du monde la plus obligeante, la tirant de son petit doigt, & me la mettant en guise de colier autour du cou. Je sollicitai le Capitaine d'accepter cette Bague comme une foible marque de ma Reconnoissance, mais il ne voulut jamais y consentir. Enfin, pour ne laisser plus aucun doute sur le chapitre de ma veracité, je lui fis voir mes culotes qui étoient faites de la peau d'une seule souris.

Je ne pus lui rien faire accepter, sinon une dent d'un Laquais, que je vis qu'il examinoit avec beaucoup de curiosité, & dont il me paroissoit avoir grande envie. Il la reçut avec des remerciemens qui n'étoient nullement proportionnez à la petitesse du present. Cette Dent, qui n'étoit pas le moins du monde gâtée, avoit appartenu à un Valet de pied de *Glumdalclitch*, auquel un Chirurgien étourdi l'avoit arrachée au lieu d'une autre qui lui faisoit mal: Je la demandai pour la

con-

conserver dans mon Cabinet. Elle avoit environ un pied de longueur & quatre pouces de diamètre.

Le Capitaine fut charmé du recit que je venois de lui faire, & dit, qu'il espéroit que je ne manquerois pas d'en faire part au Public, lorsque je serois arrivé en *Angleterre*. Je repondis, que le nombre des Voyages qu'on avoit imprimez n'étoit déjà que trop grand, qu'à cet égard il falloit, ou garder le silence, ou avoir quelque chose d'extraordinaire à raconter; sans imiter pourtant ces Auteurs, qui s'ourent du merveilleux dans leurs écrits aux dépens de la vérité. Que mon Histoire ne contiendroit que des Evénemens ordinaires, sans avoir aucun de ces Ornaments que prête la Description des Plantes, des Arbres, des Oiseaux & des Bêtes féroces, ou bien celle des Coutumes barbares & du Culte idolatre de quelque Peuple sauvage: Ornaments dont aucun livre de Voyages ne manquoit. Que cependant je lui étois fort obligé de la bonne opinion qu'il temoignoit avoir, & que je songerois à ce qu'il venoit de me dire.

Il me marqua être fort étonné de m'entendre parler si haut, demandant si le Roi ou la Reine de ce pays étoient durs d'Orailles. Je lui dis qu'il y avoit déjà plus de deux ans que j'étois acoutumé à ce Ton, & que j'étois aussi surpris de l'entendre parler si bas, qu'il pouvoit l'être de ce que je criois si haut. Que pendant le tems que j'avois passé dans ce pays, quand j'avois voulu parler à quel-

qu'un.

qu'un, j'avois été obligé de hauffer autant la voix, qu'un homme qui étant dans la Rue auroit voulu se faire entendre d'un autre placé au haut d'un Clocher; excepté pourtant lorsque j'étois sur une Table, ou que quelqu'un me tenoit dans sa main. Je lui dis une autre chose que j'avois remarquée, à savoir, que dans le tems que je ne faisois que d'entrer dans son Vaisseau, & que tous les Matelots étoient autour de moi, ils me parurent les plus petites Créatures que j'eusse jamais vuës: Que cela étoit si vrai, que dans le Royaume dont je sortois, je n'avois jamais osé me regarder dans un miroir, parce que, acoutumé que j'étois à voir de si prodigieux objets, le sentiment de ma petitesse m'auroit trop mortifié. Le Capitaine me dit, que pendant que nous soupions, il avoit remarqué que je regardois chaque chose avec une espèce d'étonnement, & que plusieurs fois j'avois paru être sur le point d'éclater de rire, ce qu'il avoit attribué au desordre de mon Cerveau. Je lui repondis, qu'il étoit vrai, & que ma surprise venoit de l'infinité de tout ce que je voyois; & là dessus je me mis à faire une description de tout ce qui avoit paru sur sa table; telle que l'auroit faite un habitant de *Brobdingnag*, s'il avoit été à ma place. Mon homme se mit à rire, & pour me faire mieux sentir le ridicule de ce que je venois de dire, me protesta, que du meilleur de son cœur il auroit donné cent Guinées d'avoir vu l'Aigle tenant ma Boîte dans son bec, & la laissant

en.

ensuite tomber dans la mer : Qu'il étoit bien dommage que personne n'eut été témoin oculaire d'un fait si singulier, & dont la description meritoit si fort d'être transmise à la postérité la plus reculée : Après cette Raillerie vint la comparaison de *Phaëton*, qui étoit trop naturelle pour qu'il me l'épargnat.

Deux jours après que je fus venu à Bord, le vent qui auparavant n'avoit pas été fort bon, devint excellent, & rendit nôtre Voyage plus court & plus heureux que nous n'aurions osé espérer. Le Capitaine relacha seulement à un ou deux Ports, & envoya la Chaloupe à terre pour aler querir quelques Provisions & de l'Eau douce, mais je ne sortis pas du Vaisseau avant que nous fussions arrivés aux Dunes, ce que nous fîmes le 3. de *Juin* 1706. environ neuf mois après ma sortie de *Lorbrulgrad*. J'ofris au Capitaine de lui laisser en gage tout ce que j'avois pour sûreté du paiement de ce que je pouvois lui devoir pour m'avoir transporté dans mon pays, & nourri si long-tems; mais il me protesta qu'il n'en vouloit pas un sou. Nous primes tendrement congé l'un de l'autre, & je lui fis promettre qu'il viendroit me voir chez moi quand il seroit à *Londre*. Je louai un Cheval & un Guide pour prix & somme de cinq schelins, que j'empruntai du Capitaine.

Sur la Route, considérant la petitesse des Maisons, des Arbres, des Bestiaux & des Hommes, je me crus tout à coup transporté dans l'Empire de *Lilliput*. Je craignois

gnois de marcher sur chaque Voyageur que je rencontrais, & je criai à plusieurs de s'ôter du chemin: Impertinence qui pensa me faire des querelles, toute involontaire qu'elle étoit.

Quand je fus arrivé chez moi, & qu'un des Domestiques m'eut ouvert la porte, je me baissai pour y entrer, ma Femme courut au devant de moi pour m'embrasser, mais je me courbai plus bas que ses genoux, m'imaginant qu'autrement il lui seroit impossible d'atteindre à ma bouche. Ma Fille s'agenouilla pour demander ma benediction, mais je ne la vis que quand elle se fut levée, ayant été acoutumé depuis si long tems à tourner la tête & les yeux vers des visages, qui étoient en hauteur à la distance de soixante pieds du mien. Je regardai mes Domestiques & deux ou trois Amis qui se trouvoient alors par hazard chez moi, comme autant de Pigmées à l'égard desquels j'étois un Géant. Je dis à ma Femme qu'elle avoit vécu avec trop de Frugalité, puis qu'elle & sa Fille étoient amaigris & apétissés au delà de toute expression. En un mot, je dis un si grand nombre de Folies, que tous furent de l'avis dont le Capitaine avoit été d'abord, & conclurent unanimement que j'avois perdu l'esprit. Ce que je raporte comme un Exemple remarquable du pouvoir prodigieux de l'habitude. Cependant je ne tardai guères à revenir de cette espèce de Maladie: mais ma Fem-

me

me protesta que je n'irois plus en Mer ;  
mais par malheur pour moi il étoit dit  
qu'elle n'auroit pas le pouvoir de m'en em-  
pêcher, comme mes lecteurs pourront le voir  
cy-après.

*Fin de la Seconde Partie  
& du Tome Premier.*



# VOYAGES

DU CAPITAINE

LEMUEL GULLIVER,

EN

DIVERS PAYS

ELOIGNEZ.

TOME SECOND.

*Première Partie.*

Contenant le Voyage de Laputa, Balnibarbi,  
Glubbudribb, Luggnagg, & Japon.



A LA HAYE,  
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.  
M D C C X X V I I.



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

du Voyage de Laputa , Bal-  
nibarbi , &c.

### C H A P. I.

**L'***Auteur entreprend un Troisième Voyage ;  
est pris par des Pyrates. Mechanceté d'un  
Flamand. Il arrive dans une Isle & est reçu  
dans la Ville de Laputa.* pag. 1

### C H A P. II.

*Description des Laputiens. Quelles sortes de  
Sciences font en vogue chez eux. Idée abrégée  
du Roi & de sa Cour. Manière dont l'Au-  
teur y est reçu. Craintes & Inquiétudes  
auxquelles les Habitans sont sujets. Descrip-  
tion des Femmes.* 10

### C H A P. III.

*Phénomène expliqué par le secours de la Philo-  
sophie & de l'Astronomie Moderne. Habile-  
té des Laputiens dans la dernière de ces deux  
Sciences. Méthode du Roi pour reprimer les  
soulèvemens.* 22

† 2

C H A P.

# TABLE DES CHAPITRES

## CHAP. IV.

*L'Auteur quite Laputa, est conduit à Balnibarbi; & arrive à la Capitale. Description de cette Ville & du país adjacent. Hospitalité avec laquelle il est reçu par un Grand Seigneur. Sa Conversation avec lui.* 30

## CHAP. V.

*L'Auteur obtient la permission de voir la grande Academie de Lagado. Ample Description de cette Academie. Arts auxquels les Professeurs s'y employent.* 40

## CHAP. VI.

*Continuation du même sujet. L'Auteur propose quelques Nouvelles Inventions, qui sont reçues avec de grands Aplaudissemens.* 51

## CHAP. VII.

*L'Auteur quite Lagado & arrive à Maldonada. Aucun Vaisseau n'étant prêt à faire voile, il fait un Tour à Glubbdubdrihb. Reception que lui fit le Gouverneur.* 60

## CHAP. VIII.

*Detail curieux touchant la Ville de Glubbdubdrihb. Quelques Corrections de l'Histoire Ancienne & Moderne.* 67

CHAP.

## TABLE DES CHAPITRES

### CHAP. IX.

*L'Auteur revient à Maldonada, & fait voile pour le Royaume de Luggnagg. Il y est mis en prison, & ensuite envoyé à la Cour. Manière dont il y est admis. Extrême Clemence du Roi envers ses Sujets.* 75

### CHAP. X.

*Eloge des Luggnaggiens. Description particulière des Struldruggs, avec plusieurs Conversations entre l'Auteur & quelques personnes de la première Distinction sur ce sujet.* 81

### CHAP. XI.

*L'Auteur quitte Luggnagg & va au Japon; d'où il se rend sur un Vaisseau Holandois à Amsterdam, & d'Amsterdam en Angleterre.* 94



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### du Voyage au Pays des Houyhnhnms.

#### C H A P. I.

*L'Auteur entreprend un Voyage en Qualité de Capitaine d'un Vaisseau. Ses gens conspirent contre lui, le tiennent pendant quelques tems renfermé dans sa Cabane, & le mettent à Terre dans un Pais inconnu. Il avance dans le Pays. Description d'un Etrange Animal nommé Yahoo. L'Auteur rencontre deux Houyhnhnms.*

101

#### C H A P. II.

*Un Houyhnhnm. conduit l'Auteur à sa Maison. Description de cette Maison. Manière dont l'Auteur y est reçu. Nourriture des Houyhnhnms. L'Auteur pourvu d'Alimens après avoir craint d'en manquer. Manière dont il se nourrissoit dans ce pays.*

112

#### C H A P. III.

*L'Auteur s'applique à apprendre la Langue du Pays, & son Maître le Houyhnhnm lui en donne des Leçons. Description de cette Langue. Plusieurs Houyhnhnms de Qualité viennent par curiosité voir l'Auteur. Il fait à son Maître un Recit abrégé de son Voyage.*

121

#### C H A P. IV.

*Notions des Houyhnhnms touchant le vrai & le faux. Discours de l'Auteur désapprouvé par son*

## TABLE DES CHAPITRES

*son Maître. L'Auteur entre dans un plus grand Détail sur lui même & sur les Accidens de son Voyage.* 129

### CHAP. V.

*L'Auteur pour obeir aux ordres de son Maître, l'informe de l'Etat de l'Angleterre, aussi bien que des causes de la Guerre entre quelques Potentats de l'Europe; & commence à lui donner quelques idées sur la Nature du Gouvernement de l'Angleterre.* 138

### CHAP. VI.

*Suite du Discours de l'Auteur sur l'Etat de son pays, si bien gouverné par une Reine, qu'on peut s'y passer de premier Ministre. Portrait d'un pareil Ministre.* 148

### CHAP. VII.

*Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Observations de son Maître sur le gouvernement de l'Angleterre, tel qu'il avoit été décrit par l'Auteur, avec quelques comparaisons & parallèles sur le même sujet. Remarques du Houyhnhnm sur la Nature Humaine.* 160

### CHAP. VIII.

*Détail touchant les Yahoos. Excellentes Qualitez des Houyhnhnms. Quelle Education ils reçoivent, & à quels Exercices ils s'apliquent dans leur Jeunesse. Leur Assemblée generale.* 171

### CHAP. IX.

*Grand Debat dans l'Assemblée generale des Houyhnhnms, & de quelle manière il fut terminé. Sciences qui sont en vogue parmi eux. Leurs Batimens. Manière dont ils enterrent leurs*

## TABLE DES CHAPITRES

*leurs Morts. Imperfection de leur Langage.* 179

### CHAP. X.

*Quelle heureuse vie l'Auteur menoit parmi les Houyhnhms. Progrès qu'il fait dans la Vertu en conversant avec eux. Leurs Conversations. L'Auteur est informé par son Maître qu'il faut qu'il quite le país. Il s'évanouit de Douleur, & après avoir repris ses sens, promet d'obeir. Il vient à bout de faire un Canot, & met en Mer à l'Avanture.* 187

### CHAP. XI.

*Quels Dangers l'Auteur essuya. Il arrive à la Nouvelle Hollande, espérant d'y fixer sa demeure. Il est blessé d'un coup de flèche par un des Naturels du país, & transporté dans un Vaisseau Portugais. Il reçoit de grandes Civilités du Capitaine, & arrive en Angleterre.* 198

### CHAP. XII.

*Veracité de l'Auteur. Desein qu'il s'est proposé en publiant cet Ouvrage. Il censure ces Voyageurs qui n'ont pas un respect inviolable pour la vérité. L'Auteur refute l'Accusation qu'on pourroit peut-être lui faire d'avoir eu quelques vuës sinistres en écrivant. Réponse à une objection. Methode de faire des Colonies. Eloge de son país. Il prouve que l'Angleterre a de justes droits sur les país dont il a fait la Description. Difficulté qu'il y auroit à s'en rendre Maître. L'Auteur prend congé du Lecteur; declare de quelle maniere il pretend passer le reste de sa Vie; donne un bon Avis, & finit.* 211.

VOYA-







# VOYAGES.

---

## PART. III.

### VOYAGE DE LAPUTA, DE BALNIBARBI, DE LUG- GNAGG, DE GLUBBDUB- DRIB ET DU JAPON.



## CHAPITRE I.

*L'Auteur entreprend un troisième Voyage ;  
est pris par des Pirates. Mechanceté d'un  
Flamand. Il arrive dans une Isle & est  
reçu dans la Ville de Laputa.*

**I**L n'y avoit que dix jours que j'é-  
tois de retour, qu'un Capitaine  
nommé *Guillaume Robinsón*, Com-  
mandant de l'*Esperance*, qui étoit  
un Vaisseau de trois cent Ton-  
neaux, vint me rendre visite. J'avois déjà  
*Tom. II. 1. Part.*                    **A**                    été

été Chirurgien d'un Vaisseau qui lui appartenoit, & sur lequel nous avons fait ensemble un Voyage au *Levant*. Il m'avoit toujours traité plutôt en Frère qu'en Officier inférieur, & ayant oui dire que j'étois arrivé, il vint me voir par amitié, (à ce que je croyois) puisque toute nôtre Conversation se passa en Complimens ordinaires après une longue absence. Mais après m'avoir réitéré plusieurs fois ses visites, m'avoir exprimé sa joye de me trouver en si bonne santé, & demandé si j'avois renoncé pour le reste de ma vie aux Voyages, il me dit qu'il avoit dessein d'en faire un aux *Indes Orientales*, dans deux mois, & me pria de vouloir être Chirurgien de son Vaisseau: Je scai bien, ajouta-t-il, que ce-n'est plus un employ à vous être offert; mais ce qui pouroit le rendre acceptable, c'est que sans compter les deux Aides ordinaires, vous aurez encore un Chirurgien sous vous, que vôtre paye sera double, & que je m'engage à déférer autant à vos avis, que si vous étiez Commandant comme moi.

Il me dit plusieurs autres choses obligantes, & d'ailleurs je le connoissois pour un si honnête homme, que je ne pus rejeter son projet. La fureur que j'avois de voir de nouveaux pays, continuant (nonobstant les maux que ma curiosité m'avoit attirés) à être aussi violente que jamais, la seule difficulté fut de persuader ma Femme, dont néanmoins j'obtins enfin le consentement, par la vuë des Avantages qui en pouroient revenir à nos Enfans.

Nous partîmes le 5. d'Août 1706. & arrivâmes

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 3  
vâmes au Fort de *St. George* le 11. d'*Avril*  
1707. où nous nous arrêta mes trois semaines,  
pour l'amour de quelques Malades qu'il y avoit à notre Bord. De là nous fimes Voile pour le *Tonquin*, où le Capitaine avoit resolu de passer quelque tems, parce que plusieurs des Marchandises qu'il vouloit acheter n'étoient pas prêtes, & ne le pouvoient être encore de quelques mois. C'est pourquoi dans l'Esperance de se dédommager des fraix qu'il feroit obligé de faire en attendant, il acheta une Chaloupe, qu'il fit charger de diferentes sortes de Marchandises qui sont de debit chez les *Tonquinois*, & ayant mis sur cette Chaloupe quatorze Hommes, dont trois étoient des Naturels du pays, il m'établit Commandant de la Chaloupe; avec pouvoir de trafiquer pendant l'espace de deux Mois, que ses Affaires l'obligeoient de passer à *Tonquin*.

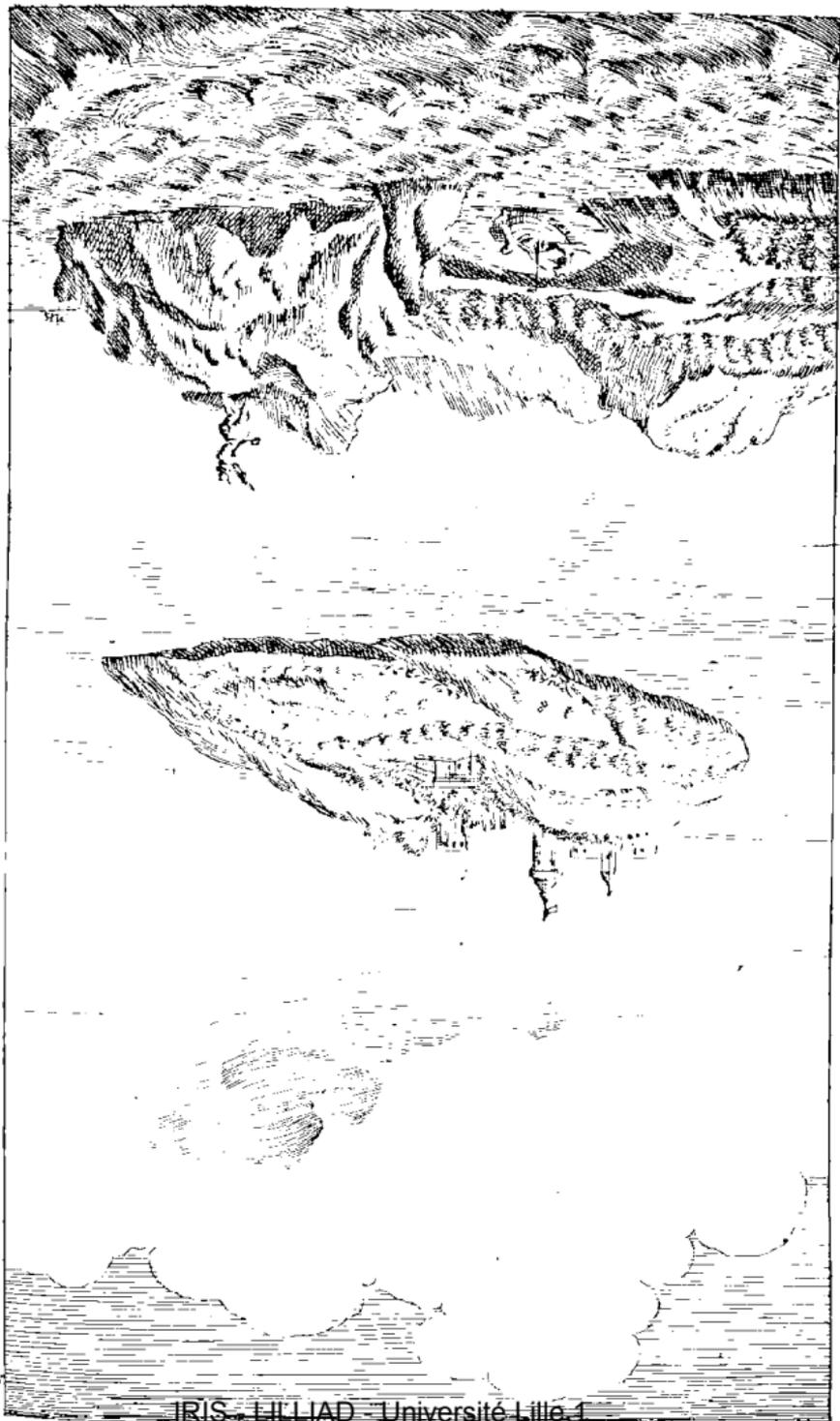
Il n'y avoit que trois jours que nous avions mis en Mer, qu'il se leva une furieuse Tempête, qui nous porta pendant cinq jours au Nord-Nord Est, & puis à l'Est, après quoi nous eumes beau tems avec une bonne fraicheur de West. Le dixième jour nous fumes poursuivis par deux Corsaires qui nous eurent bien tôt joints, & pris, car nous n'étions pas assez de monde pour pouvoir faire quelque resistance, & ma Chaloupe étoit trop chargée pour qu'il fut possible d'échaper à force de voiles. )

Les deux Corsaires nous abordèrent dans le même instant, & se jettèrent sur notre Tillac à la tête de leurs gens: mais trou-

vant que nous étions tous prosternez (suivant l'ordre que j'en avois donné,) ils se contentèrent de nous bien lier; & puis, ayant donné ordre à quelques uns de leur gens de nous bien garder, ils se mirent à chercher ce qu'il y avoit dans la Chaloupe. Je remarquai parmi eux un *Flamand*, qui paroissoit avoir quelque Autorité, quoi qu'il ne fut Commandant d'aucun des deux Vaisseaux. Il connut à nôtre Air & à nôtre Habillement que nous étions *Anglois*, & nous adressant la parole dans son Langage, il jura que nous serions jettez dans la Mer, liez dos à dos. Je parlois passablement *Flamand*. Je lui dis qui nous étions, & le priai qu'en considération du titre de Chrétien que nous portions l'un & l'autre, il voulut porter le Capitaine à avoir pitié de nous. Cette prière ne servit qu'à l'irriter encore plus, & qu'à lui faire repeter ses Menaces; puis s'étant tourné vers ses Compagnons, il leur parla avec beaucoup de vehemence en *Japonois*, à ce que je m'imagine, se servant souvent du mot de *Chrétiens*.

Le plus grand des deux Vaisseaux Corfaires, étoit commandé par un Capitaine *Japonois*, qui parloit un peu *Flamand*, quoi que fort mal. Il s'aprocha de moi, & après plusieurs Questions, auxquelles jerepondis avec beaucoup d'humilité, il dit que nous ne mourrions point. Je fis une profonde reverence au Capitaine, & me tournant ensuite vers le *Flamand*, je lui dis, que j'étois surpris de trouver plus de compassion dans un Payen; que dans lui qui faisoit profession du  
Chri-





## LAPUTA, DE BALNIBARBI &amp;c. 7

toute la nuit dans la Caverne où étoient mes provisions. La même Bruyère, qui me servoit de Chauffage, me tenoit lieu de Lit. Les cruelles inquietudes dont j'étois agité, m'empêchèrent de fermer l'oeil de toute la nuit. Je considérois que je ne pouvois m'attendre qu'à une mort inévitable dans un lieu aride & desert comme celui où j'étois. Ces pensées m'acabloient si fort, que je n'eus pas le courage de me lever, & qu'avant que de sortir de ma Caverne, il faisoit déjà grand jour. Je me promenai quelque tems parmi les Rochers : le Ciel étoit fort serein & le Soleil si chaud, que je fus obligé d'en détourner les yeux : quand tout d'un coup cet Astre fut obscurci, à ce qu'il me paroissoit, d'une manière tout à fait diferente, que lors qu'un Nuage vient à le couvrir. Je tournai la tête, & aperçus entre moi & le Soleil un grand Corps opaque, qui aprochoit de l'Isle où j'étois. Ce corps me paroissoit être à la hauteur de deux miles, & il m'ôta la vue du Soleil pendant six ou sept minutes. Je ne remarquai pas que l'Air fut beaucoup plus froid pendant cet intervalle, ou le Ciel beaucoup plus obscurci, que si je m'étois tenu à l'ombre d'une haute Montagne. Ce corps continuant toujours à s'aprocher, je vis que c'étoit une substance ferme, & dont le dessous étoit fort uni. J'étois alors sur une hauteur à la distance de deux cent Verges du Rivage, & environ d'une Mile Angloise du corps dont je parle. Je pris alors ma Lunette d'aproche, & pus apercevoir distinctement plusieurs hommes se mouvants sur les Côtes

de cette nouvelle Planète, mais il me fut impossible de distinguer ce qu'ils faisoient.

Cet Amour pour la vie, qui nous quite si rarement, excita en moi quelques sentimens de joye, & je conçus quelque espoir de sortir d'une manière ou d'autre de l'afreuse situation où j'étois. Mais il me seroit difficile d'exprimer quel étoit en même tems mon étonnement, de voir en l'Air une Isle habitée par des Hommes, qui (à ce qu'il me paroissoit) pouvoient la hausser, la baisser, en un mot lui donner le Mouvement qu'ils vouloient; mais n'étant pas alors d'Humeur de philosopher sur ce Phenomene, je tournai toute mon attention à considerer quel cours l'Isle prendroit, parce qu'elle me paroiffoit être arrêtée. Un instant après néanmoins, elle continua à s'approcher, & j'en pus voir les côtez, environnez de diferentes suites de Galeries, & de montées mises à de certaines distances, pour descendre de l'une dans l'autre. Dans la galerie la plus basse je vis quelques personnes qui péchoient avec de longues lignes, & d'autres qui ne faisoient que regarder. Je leur fis signe en tournant mon Bonnet, (car il y avoit déjà quelque tems que mon chapeau étoit usé) & mon Mouchoir dessus ma tête. Quand ils furent à portée d'entendre ma Voix, je criai de toute ma force, & remarquai par les regards qu'ils jettoient de mon coté, & par les signes qu'ils se faisoient les uns aux autres, qu'ils m'avoient aperçu, quoi qu'ils ne repondissent pas à mon Cri. Mais je vis distinctement quatre ou cinq d'entr'eux qui montoient en grande hâte les

de-

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 9  
degrez qui conduisoient au haut de l'Isle, & qui disparurent bien tôt. Je devinai qu'ils étoient envoyez pour aler recevoir des ordres touchant ma personne, & j'appris depuis que je ne m'étois pas trompé.

Le nombre des spectateurs devenoit plus grand d'instant à autre, & en moins d'une demie heure l'Isle se trouva placée de manière que la Galerie la plus basse me parut parallèle à la hauteur où j'étois, quoi qu'éloignée d'environ cent verges. Je me mis alors dans l'attitude d'un suppliant, & leur adressai la parole du ton du monde le plus humble, mais je ne reçus point de réponse. Ceux qui étoient le plus près vis à vis de moi, paroissent des personnes de distinction à en juger par leur Habit. Ils me regardoient souvent, & sembloient causer ensemble avec application. A la fin un d'eux m'adressa quelques mots dans une langue qui avoit quelque raport avec l'*Italien*. J'exprimai ma reponse en cette dernière langue, dans l'esperance que du moins le son en plairoit davantage à leurs oreilles. Quoique nous ne nous entendissions point, l'état où j'étois fit que tout le monde comprit aisément ce que je voulois dire.

Ils me firent signe de descendre du Rocher, & de me rendre au Rivage, ce que je fis; apres quoi l'Isle volante fut dirigée dans son mouvement de manière, qu'une Chaine ayant été descendue de la Galerie la plus basse, avec un siège attaché au bout, j'em'y attachai & fus tiré en haut par des poulies.



## CHAPITRE II.

*Description des Laputiciens. Quelles sortes de sciences sont en vogue chez eux. Idée abrégée du Roi & de sa Cour. Manière dont l'Auteur y est reçu. Craintes & inquiétudes auxquelles les Habitans sont sujets. Description des Femmes.*

A Peine eus-je mis pied à Terre, que je fus entouré par une foule de peuple, mais ceux qui étoient le plus près de moi paroissoient être quelque chose de plus. Ils me contemplèrent avec toutes les marques possibles d'étonnement, & je crois qu'ils ont eu lieu de dire la même chose de moi, n'ayant jamais de ma vie vu des Hommes dont l'Habillemeut, la contenance & les manières m'ayent paru plus singulières. Ils panchent tous la Tête du côté droit, ou du côté gauche; Un de leurs yeux est tourné vers la Terre, & un autre vers leur Zenith. Leurs habits extérieurs sont ornez de figures de Soleils, de Lunes, d'Etoiles, de Violons, de Flutes, de Harpes, de Trompettes, de Guitares, de Clavecins, & de plusieurs autres Instrumens de Musique inconnus en Europe. Je vis ici & là quelques Hommes, qui avoient l'air d'être des Valets, & qui avoient

## LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 11

voient une Vessie pleine d'air atachée comme un Fleau au bout d'un court baton, qu'ils tenoient entre leurs mains. Dans chaque Vessie il y avoit quelques pois sechez, ou quelques petits cailloux (à ce qui me fut dit depuis.) Ils se servoient de ces Vessies pour fraper sur la bouche & sur les oreilles de ceux qui étoient proche d'eux, pratique dont il me fut impossible de concevoir alors l'utilité; mais j'appris dans la suite que ce Peuple est si acoutumé à s'enfoncer & à se perdre dans de profondes meditations, qu'il leur est impossible de parler ou d'écouter les Discours des autres, s'ils ne sont reveillez par quelque atouchement à la bouche ou aux organes de l'Ouïe : Voila pourquoi ceux qui sont en état de faire cette depense, ont toujours un pareil *Reveilleur* (ils l'apellent *Climenole*) dans leur Famille, en guise de Domestique, & dont ils sont toujours accompagnés quand ils sortent, ou quand ils vont rendre quelque visite. Son Emploi est, dans une compagnie de trois ou quatre personnes, de passer doucement sa Vessie sur la bouche de celui qui veut parler, & sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui il adresse la parole. Ce *Reveilleur* doit aussi accompagner son Maître quand il se promène, & lui donner dans de certaines occasions un petit coup sur les yeux, parce qu'il est continuellement si fort ocupé de ses meditations, qu'il seroit sans cela en danger manifeste de tomber dans quelque précipice, & de donner de la tête contre chaque Poteau : ou bien de tom-

ter dans la Ruiffeau ou d'y faire tomber les autres.

Ce Detail étoit nécessaire, parce que mes Lecteurs, si je n'y étois pas entré, auroient été aussi embarraslez que moi à comprendre le procédé de ces gens, quand ils me firent monter par le moyen de plusieurs Escaliers jusqu'au haut de l'Isle, & qu'ils me conduisirent de là au Palais Royal. Pendant que nous montions, ils oublièrent plusieurs fois le sujet de leur commission, & me plantèrent là, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à eux par le secours de leurs *Reveilleurs*; Car aucun ne paroissoit frappé de ce que mon habillement & mon air devoient avoir d'étrange à leurs yeux, ni même par les Aclamations du Vulgaire, dont l'ame n'étoit pas si susceptible de Speculations abstraites.

A la fin nous arrivâmes au Palais, & entrâmes dans la Chambre de présence, où nous vîmes le Roi sur son Trône, & à chacun de ses côtez plusieurs personnes du premier rang. Devant son Trône étoit une grande Table remplie de Globes, de Spheres, & d'Instrumens de Mathematiques de toutes les sortes. Sa Majesté ne fit pas la moindre attention à nous, quoi que le Concours de tous ceux qui appartenoient à la Cour rendit notre entrée assez bruyante. Mais il étoit alors profondément occupé à chercher la solution d'un problème, qu'il ne trouva qu'une heure après. Il y avoit à chacun de ses côtez un jeune Page avec une Vessie à la main; quand ces Pages virent que la Demonstration étoit trou-

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 13

trouvée, un d'eux lui donna un petit coup sur la bouche, & l'autre sur l'oreille droite, ce qui le fit treffaillir comme quelqu'un qu'on reveille tout d'un coup ; après quoi ayant jetté les yeux sur moi & sur ceux au milieu de qui j'étois, il se rapela l'occasion de nôtre venue, dont on lui avoit parlé auparavant. Il dit quelques mots, qu'il eut à peine prononcez, qu'un jeune homme, qui tenoit à la main une Vessie, telle que je l'ai décrite, vint se mettre à mon côté, & m'en donna quelques coups sur l'oreille droite ; mais je tachai de lui faire comprendre par signes, que je n'avois pas besoin du secours de cet Instrument ; ce qui, à ce que j'appris dans la suite, donna au Roi & à toute sa Cour une idée peu avantageuse de mon genie. Sa Majesté autant que je pus le conjecturer, me fit quelques Questions, & moi de ma part je lui parlai toutes les Langues que je sçavois. Quand nous fumes convaincus de part & d'autre que nous ne pouvions nous entendre, je fus conduit par ordre du Roi dans un Appartement de son Palais (ce Prince ayant surpassé tous ses Predecesseurs en hospitalité à l'égard des Etrangers,) où deux Laquais eurent ordre de me servir. On m'apporta à diner, & quatre Seigneurs, que je me souvenois d'avoir vus auprès de la personne du Roi, me firent l'honneur de manger avec moi. Nous eumes deux services de trois plats chacun. Le premier service consistoit dans une Epaule de mouton, taillée en Triangle *Æquilatère*, une piece de Bœuf en Rhomboïde, & un Boudin en Cycloïde.

L'autre étoit de deux Canards en forme de Violons, de quelques Sauciffes en forme de Flutes, & d'une Poitrine de Veau en forme de Harpe. Les Valets coupèrent nôtre pain en Cones, en Cylindres, en Parallelogrammes, & en plusieurs autres Figures de Mathematiques.

Pendant que nous étions à table, je pris la liberté de demander le nom de plusieurs choses, & ces Seigneurs moyenant l'assistance de leurs *Reveilleurs*, eurent la bonté de me les dire, dans l'esperance que j'aurois une admiration infinie pour leur habileté, si je pouvois parvenir à lier conversation avec eux. Je fus bientôt en état de demander du pain, à boire, & d'autres choses dont j'avois besoin.

Après le diner ma Compagnie me quita, & quelqu'un accompagné d'un *Reveilleur* me fut envoyé par ordre du Roi. Il aportoit avec lui plume, papier, encre, & trois ou quatre Livres, me donnant à connoître par signes qu'il venoit pour m'enseigner la Langue du pays. Je fus avec lui quatre heures, pendant lesquelles je traçai plusieurs mots arrangez en forme de colonne, avec leur Traduction à côté. Je tachai aussi d'apprendre quelques courtes phrases. Pour cet effet mon Maître faisoit faire à mon valet différentes choses; il lui ordonnoit par exemple, de s'asseoir, de se tenir debout, de se promener, ou de faire la reverence; & à mesure qu'il exécutoit chacun de ses ordres, il me dictoit la phrase qui devoit l'exprimer. Il me montra aussi dans un de ses Livres,

les

## LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 15

les Figures du Soleil, de la Lune, des Etoiles, du Zodiaque, des Tropiques, des Cercles Polaires, & d'un grand nombre de Plans & de Solides. Il me dicta les noms & me fit une Description exacte de tous les instrumens de Musique, qui sont en usage chez ce Peuple. Apres qu'il fut parti, je plaçai tous mes mots avec leurs explications en Ordre Alphabetique. Et de cette manière, en peu de jours, à l'aide d'une bonne Memoire, je fis de grands progresz dans leur Langue.

Le terme, que j'ai rendu, par celui d'*Ile Volante* ou *Flotante*, est dans leur Langage *Laputa*; terme, dont il n'est pas aisé de marquer la veritable Etymologie. *Lap* en vieux langage signifie *haut*, & *Untub* un *Gouverneur*, d'où, à ce qu'ils disent, est derivé par corruption le mot de *Laputa*. Mais cette derivation ne me paroît pas naturelle. Je fis part un jour à quelques Savans parmi eux d'une conjecture faite à cet égard, & je demandai si *Laputa*, ne pouroit pas venir de *Lap outed*; *Lap* signifiant proprement le mouvement des Rayons du Soleil dans la Mer & *outed* une Aile; conjecture sur la justesse de laquelle je permets à mes Lecteurs de prononcer.

Ceux à qui le Roi m'avoit confié remarquant combien j'étois mal habillé, donnerent ordre à un Tailleur de venir le lendemain, & de me prendre mesure pour un habillement complet. Cet Ouvrier le fit, mais d'une manière toute diferente de celle qui est en vogue en *Europe*. Il prit d'abord ma hauteur

teur à l'aide d'un quart de Cercle, & puis par le moyen d'une Regle & d'un Compas, il decrivit sur le papier toutes les dimensions de mon corps, & six jours après il m'apporta mes habits parfaitement mal faits, parce qu'il s'étoit mepris dans une Figure: Mais ce qui me consola, c'est que je remarquai que ces sortes d'accidens étoient fort ordinaires, & qu'on ne s'en mettoit guères en peine.

Pendant qu'on travailloit à mes habits, & durant une petite indisposition, qui ensuite me tint encore quelques jours au Logis, j'ajoutai un grand nombre de mots à mon Dictionnaire, & quand apres cela j'allai à la Cour, je fus capable d'entendre plusieurs choses que le Roi me disoit, & de lui repondre tellement & quellement. Sa Majesté avoit ordonné, que le mouvement de l'Isle seroit dirigé au Nord Est, vers le point vertical au dessus de *Lagada*, la Capitale de tout le Royaume. Cette Ville étoit à la distance de quatre vingt dix lieues, & nôtre Voyage ne dura que quatre jours & demi: cependant je puis protester que pendant tout ce tems je ne m'aperçus pas que nôtre Isle eut le moindre mouvement.

Elle s'arrêta, par l'ordre que sa Majesté en avoit donné, sur quelques Villes, dont les Habitans avoient quelques Placets à presenter. Pour cet eset on faisoit descendre plusieurs Ficelles avec quelques poids attachez au bout. Le peuple mettoit à ces Ficelles ses placets, qu'on tiroit ensuite en haut. Quelquefois nous recevions d'en bas  
du

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 17  
du Vin & des Provisions, par le moyen de quelques poulies.

Ce que je favois en Mathematiques me fut d'un grand secours pour apprendre leur langue, dont la plupart des termes ont raport à cette Science & à la Musique, dans laquelle je puis me vanter de n'être pas tout à fait ignorant. Les Lignes & les Figures sont les objets continuels de leurs meditations. S'ils veulent, par exemple, louer la Beauté d'une Femme ou de quelqu'autre Animal, ils font entrer dans leur Eloge, des Rhomboides, des Cercles, des Parallelogrammes, des Ellipses, & d'autres Figures Geometriques, ou bien des termes de Musique. J'observai dans la Cuisine du Roi toutes sortes d'Instrumens de Mathematiques & de Musique, dont les Figures servent de modèle aux Mets qui doivent être servis sur la Table de sa Majesté.

Leurs Maisons sont mal baties, & j'ai remarqué qu'il n'y avoit dans aucun de leurs Apartemens un seul angle droit, ce qui vient du mepris qu'ils ont pour la Geometrie pratique, qu'ils rejettent comme trop mechanique; & par malheur leurs Architectes n'ont pas l'esprit de comprendre leurs demonstrations abstraites; stupidité dont les Batimens patissent.

Les *Laputiens* sont generalement mauvais Raisonneurs, & fort contredisans, excepté quand il leur arrive d'avoir raison, ce qui est fort rare. Imagination & Invention sont des choses qu'ils ne connoissent pas, & pour lesquelles ils n'ont pas même de Termes

mes dans leur langue; toutes les pensées de leurs ames étant bornées & en quelque sorte consacrées aux deux sciences dont je viens de faire mention.

La plupart d'entr'eux, & principalement ceux qui s'appliquent à l'étude de l'Astronomie, sont grands Partisans de l'Astrologie judiciaire: quoi qu'ils ayent honte de l'avouer publiquement. Mais ce que j'admiraï principalement, & ce qui me parut en même tems incomprehensible, est leur extrême curiosité pour les Affaires politiques, & leur éternelle Fureur de prononcér & de disputer sur tout ce qui regarde le Gouvernement & l'Etat. J'ai remarqué à la vérité que c'étoit une maladie ordinaire à la plupart des Mathematiciens que j'ai connus en *Europe*, mais cela n'empêche pas que je ne sache point quel raport il peut y avoir entre cette manie & leur profession, à moins qu'ils ne suposent que, comme un petit cercle n'a pas plus de Degrez qu'un grand, il s'ensuive qu'il ne faille pas plus d'habileté pour gouverner le Monde, que pour tourner un Globe en diferens sens. Mais je suis plus porté à croire que ce travers vient d'un défaut commun à la Nature humaine, qui nous rend le plus curieux des affaires qui nous concernent le moins, & pour lesquelles nous avons le moins de Talent.

Ce Peuple est dans des inquietudes perpetuelles, ne goutant jamais un seul instant de repos; & leurs inquietudes viennent de causes qui n'affectent point du tout le reste des hommes. Ils craignent qu'il n'arrive de

## LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 19

de certains changemens dans les corps Celestes. Par exemple, que la Terre, si le Soleil continue toujours à s'en aprocher, avec le tems ne vienne à être engloutie dans cet Astre. Que la superficie du Soleil ne soit peu à peu couverte d'une croute, qui l'empêche enfin de nous faire part de sa chaleur & de sa lumière. Ils content qu'il ne s'en est que peu falu que la dernière Comète qui a paru n'ait donné contre nôtre Terre, ce qui l'auroit infailliblement reduite en cendres; & que celle qui doit paroître la première ( ce qui sera dans trente & un an, suivant leur calcul, ) la doit détruire selon toutes les apparences: Car dans son perihelie elle doit assez aprocher du Soleil pour concevoir un degré de chaleur dix mille fois plus grand que celui d'un Fer ardent; & après avoir quitté le Soleil, trainer après elle une queue flamboyante, qui sera longue de plus de quatre cent mille lieuës; par laquelle si la Terre passe à la distance de trente mille lieuës du corps de la Comete, elle ne peut manquer d'être mise en Feu & reduite en Cendres. Que le Soleil perdant chaque jour de ses rayons sans recevoir quelque Aliment qui repare cette perte, s'éteindra à la fin comme une Chandelle, ce qui emportera necessairement la destruction de nôtre terre, & de toutes les Planetes qui empruntent leur lumiere de lui.

Ces sortes de frayeurs leur donnent si peu de relâche, qu'ils ne sçauroient jamais dormir tranquillement, ni gouter les douceurs ordinaires de la vie. Quand ils ren-

con-

contrent le matin quelques uns de leurs Amis, leur premiere question roule sur la fanté du Soleil, comment il paroïssoit se porter à son coucher & à son lever, & s'il y a quelque espoir d'éviter la rencontre de la Comete prochaine. On leur voit prendre dans des conversations de ce genre, la même sorte de plaisir que les Enfans prennent à entendre raconter des Histoires de Spectres & de Revenans; Histoires qu'ils écoutent avec la plus avide curiosité, mais qui leur laissent une impression de frayeur qui les empêche de s'aller coucher.

Les Femmes de l'Isle ont beaucoup de vivacité, elles méprisent leurs Maris, & sont Folles des Etrangers. C'est parmi eux que les Dames choisissent leurs Galans: Mais le mal est, qu'ils peuvent faire l'amour trop à leur aise, & avec trop de tranquillité; car l'Epoux est toujours si enfoncé dans ses meditations, que l'Amant & la Maitresse en viendroient aux plus grandes familiaritez en sa présence, qu'il ne s'en apercevrait pas, pourvu seulement qu'il eut du Papier & ses Instrumens, & que son *Reveilleur* ne fut pas à ses côtes.

Les Femmes & les Filles se plaignent amèrement d'être renfermées dans cette Isle, quoi qu'à mon avis ce soit le plus beau pays du Monde; & quoi qu'elles y vivent dans toute l'abondance imaginable, & de la manière du monde la plus magnifique, & qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles veulent, elles meurent d'envie de voir le Monde, & de goûter les plaisirs de la Capitale, ce qui ne  
leur

leur est pas permis, à moins que d'en avoir une permission particuliere du Roi; & cette permission n'est pas aisée à obtenir, parce que la plûpart des Maris ont éprouvé combien il est difficile de faire revenir leurs Femmes de là. On m'a conté qu'une Dame du premier Rang, qui avoit plusieurs Enfans, & qui étoit mariée au Premier Ministre, un des plus riches Seigneurs du Royaume, qui l'aimoit à la fureur, & avec laquelle demeurroit dans un des plus beaux Palais de l'Isle, fit le voyage de *Lagado* sous pretexte que l'Air y étoit meilleur pour sa santé; qu'elle s'y tint cachée pendant quelques mois; jusqu'à ce que le Roi eut envoyé contre elle une prise de corps, & qu'on la trouva dans un Cabaret borgne, toute enguenillée; ayant mis ses Hardes en gage pour entretenir un vieux Faquin fort laid, qui la rossoit tous les jours, & de qui elle eut encore toutes les peines du monde de se separer. Son Epoux la reçut avec toute la bonté possible, & sans lui faire le moindre reproche; aussi ne tarda t'elle pas à faire une nouvelle Escapade, & à emporter toutes ses pierres, pour aler rejoindre son Amant, sans qu'on en aye entendu parler depuis. Peut-être que quelqu'un de mes Lecteurs s'imaginera que je lui raconte ici une Histoire *Européenne* ou *Angloise*. Mais je le conjure de considerer que les caprices du Beau sexe ne sont pas restreints à quelque Climat ou à quelque Nation particuliere, & qu'ils ont une uniformité plus generale que tout ce qu'on peut dire.

Dans

Dans l'espace d'un mois j'avois fait d'assez jolis progres dans leur langue, & étois en état de repondre à la plûpart des Questions du Roi, quand j'avois l'honneur de le voir. Sa Majesté ne me marqua pas la moindre curiosité-touchant les Loix, le Gouvernement, l'Histoire, la Religion, ou les Coutumes des pais où j'avois été; mais borna toutes ses Demandes aux seules Mathematiques, & écouta ce que je lui dis sur ce sujet avec beaucoup de mepris & d'indifference, quoi que les deux *Reveilleurs* qu'il avoit à ses côtez s'aquitassent soigneusement de leur Emploi.



### CHAPITRE III.

*Phénomène expliqué par le secours de la Philosophie & de l'Astronomie Moderne. Habileté des Laputiens dans la dernière de ces deux sciences. Methode du Roi pour reprimer les soulèvemens.*

JE demandai permission à ce Prince d'aller voir les Curiositez de l'Isle, cequ'il m'accorda fort gracieusement, en donnant ordre en même tems à mon Precepteur de m'accompagner. Ma principale envie étoit de savoir à quelle cause soit dans l'Art soit dans la Nature, cette Isle devoit ses diferens mouvemens: & c'est de quoi je vai à present faire part à mes Lecteurs.

L'IS-

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 23

L'Isle volante ou flotante est exactement circulaire : son diamètre est de 7837. Verges, c'est à dire d'environ quatre miles & demi, & par consequent, contient dix mille acres. Elle a trois cent verges d'épaisseur, son côté inferieur, est une espece de planche de Diamant fort unie, qui s'étend jusqu'à la hauteur de plus de deux cent verges. Au dessus de cette couche de Diamant sont les differens mineraux dans l'ordre acoutumé, & puis une envelope de Terreau fort gras de dix à douze pieds d'épaisseur. La pente du côté superieur, depuis la circonférence jusqu'au centre, est la cause naturelle pourquoy les rosées & les playes qui tombent sur l'Isle, se rendent par de petits Ruisseaux vers le milieu, où elles sont englouties dans quatre larges Bassins, dont chacun a une demi mile de circuit, & est éloigné de deux cent verges du centre; L'Eau de ces Bassins se convertit chaque jour en vapeurs par la chaleur du Soleil, ce qui empêche qu'ils ne débordent. Sans compter, que comme il depend du Monarque de faire monter l'Isle au dessus de la Region des nuées & des vapeurs, il peut, quand il veut, la garantir des playes & des rosées. Car les plus hautes nuées ne sont qu'à la distance de deux miles, de l'aveu de tous les Naturalistes. Ce qu'il y a de sur, c'est que dans ce pays elles ne montent jamais qu'à cette hauteur.

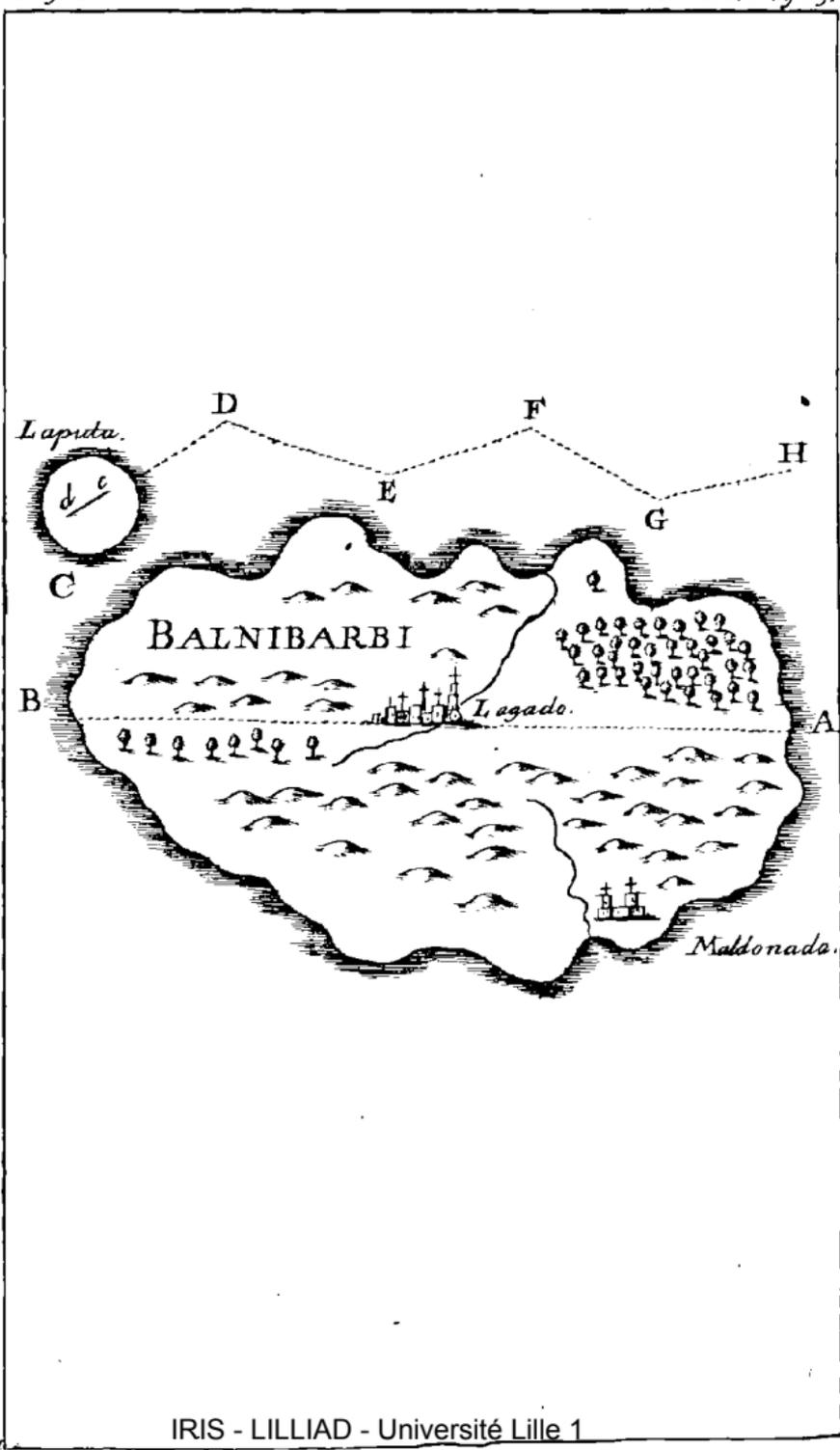
Au centre de l'Isle il y a une Ouverture de cinquante Verges de diamètre; par où les Astronomes descendent dans un grand Dome, qui se nomme à cause de cela *Flando-*  
la

*la Gagnole*, ou *la Caverne des Astronomes*, situé à la profondeur de cent verges plus bas que la superficie supérieure de Diamant. Dans cette Caverne brûlent continuellement vingt Lampes, dont la lumière réfléchie sur des murailles de Diamant a un éclat inexprimable. L'Endroit est rempli de Quarts de Cercle, de Telescopes, d'Astrolabes, & d'autres Instrumens Astronomiques. Mais l'objet le plus curieux, & duquel dépend la destinée de l'Isle, est un Aiman d'une grandeur prodigieuse, & d'une figure assez semblable à la Navette d'un Tisseran. Cet Aiman a six verges de longueur & trois d'épaisseur. Il est soutenu par un Axe de Diamant très fort qui passe au milieu, & sur lequel il tourne; & est dans un équilibre si exact que le moindre atouchement est capable de le mouvoir. De plus, il est entouré d'une Cylindre creux de Diamant, qui a quatre pieds de profondeur, autant d'épaisseur, & douze verges en diamètre, placé horizontalement, & soutenu par huit pieds de Diamant, dont chacun à six Verges de hauteur. Au milieu du côté concave, il y a une Rainure de douze pieds de profondeur, dans laquelle les extrémités de l'Axe sont placées, & tournent quand il le faut.

Il n'y a point de force qui puisse ôter cette pierre de sa place, parce que le Cerceau qui l'environne, & les pieds sur lesquels elle est appuyée, sont une continuation de ce corps de Diamant qui forme le dessus de l'Isle.

Par le moyen de cet Aiman, on fait hausser





fer, baiffer, & mouvoir l'Isle d'un endroit à un autre. Car, par raport à cette partie de la Terre sur laquelle l'Empire de sa Majesté s'étend, la pierre est douée à un de ses côtez d'un pouvoir attractif, & d'un pouvoir repulsif à l'autre. En tournant le bout attractif de l'Aiman vers la Terre, l'Isle descend : & au contraire elle monte directement en haut, quand le bout repulsif regarde la Terre. Quand la position de la pierre est oblique, le mouvement de l'Isle l'est aussi. Car dans cet Aiman, les forces agissent toujours en lignes parallèles à sa direction.

Par ce mouvement oblique, l'Isle est transportée vers les diferens endroits de la Domination du Monarque. Pour mieux expliquer ceci, posons que *AB* soit une ligne tirée à travers du Royaume de *Balnibarbi*, que la ligne *cd* represente la pierre d'Aiman, dont *d* soit le bout repulsif, & *c* l'attractif, l'Isle étant placée sur *C*; que la position de la pierre soit *cd* avec le bout repulsif en bas; alors je dis, que l'Isle montera en ligne oblique vers *D*. Quand elle sera arrivée au point *D*, que la pierre soit tournée sur son Axe jusqu'à ce que son bout attractif soit pointé vers *E*, je dis que l'Isle sera portée obliquement vers *E*; ou si la pierre est de nouveau tournée sur son Axe jusqu'à ce qu'elle soit dans la position *EF* avec son bout repulsif en bas, l'Isle montera obliquement vers *F*, ou si l'on dirige le bout attractif vers *G*, & de *G* vers *H*, en tournant la pierre, de manière que son bout repulsif soit directement en bas. Et ainsi en changeant la situation de la pier-

re aussi souvent qu'il est nécessaire, l'Isle monte ou décroît, ou se meut en Lignes plus ou moins obliques, & par là est transportée d'un endroit de la Domination à l'autre.

Mais il faut remarquer que cette Isle ne sçauroit être portée plus loin que ne s'étend l'Empire du Roi, ni monter à la hauteur de plus de quatre miles. De quoi les Astronomes (qui ont composé de grands volumes pour expliquer les Merveilles de cette pierre) rendent la raison suivante: Que la vertu Magnetique ne s'étend pas au delà de quatre miles, & que le Mineral qui agit sur la pierre dans les entrailles de la Terre, & dans la Mer jusqu'à six lieues où environ de la Côte, n'est pas repandue par tout le Globe, mais a les mêmes Limites que la Domination du Roi, & il seroit aisé à un Prince, par le grand Avantage qu'il tireroit d'une pareille situation, de reduire sous son obeissance tous les Pays à l'égard desquels l'Aiman de son Isle auroit les mêmes propriétés.

Quand cette pierre est parallèle à l'Horizon, l'Isle est arrêtée; car dans ce cas, les deux bouts en étant à distance égale de la Terre, agissent avec égale force, l'un tirant en bas, & l'autre poussant en haut, d'où il s'ensuit qu'il ne sçauroit y avoir de mouvement.

Cet Aiman est confié aux soins de certains Astronomes, qui lui donnent de tems en tems les positions que le Monarque veut. Ils employent la plus grande portion de leur vie

à observer les corps Celestes , ce qu'ils font avec des Lunettes infiniment plus excellentes que les nôtres. Cet Avantage les a mis en état d'étendre leurs Decouvertes beaucoup plus loin que nos Astronomes en *Europe* ; puis qu'ils ont fait un Catalogue de dix mille Etoiles fixes , au lieu que le plus complet des nôtres n'en contient qu'environ la troisième partie de ce nombre. Ils ont aussi decouvert deux *Satellites* de *Mars*, dont l'un est éloigné du centre de cette Planète de trois de ses Diametres, & l'autre de cinq; celui ci tourne sur son centre en vingt une heure & demie, & celui là en dix; si bien que les Quarrez de leurs Tems periodiques sont à peu près en même proportion avec les Cubes de leur distance du Centre de *Mars*, ce qui montre evidemment qu'ils sont gouvernez par la même Loi de Gravitation, à laquelle les autres Corps Celestes sont soumis.

Ils ont observé quatre vingt & treize Comètes diferentes, & marqué leurs retours periodiques avec grande exactitude. Si cela est bien vrai, (& ils l'assurent fort positivement) il seroit extrêmement à souhaiter que leurs Observations fussent rendues publiques, parce qu'elles pouroient servir à porter la Theorie des Comètes, qui jusqu'à present est fort defectueuse, au même point de perfection, où les autres parties de l'Astronomie ont atteint.

Le Roi seroit le Prince de l'Univers le plus absolu, s'il pouvoit seulement persuader à ses Ministres de s'unir étroitement a-

vec lui ; mais comme les Biens de ceux-ci sont situez au Continent, & qu'ils confiderent d'ailleurs que l'Emploi de Favori est la chose du monde la plus fragile, ils n'ont jamais voulu consentir que leur Patrie fut reduite en Esclavage.

Quand quelque Ville se rebelle, est déchirée par de violentes Factions, ou refuse de payer au Roi les tributs ordinaires, ce Monarque a deux methodes de la remettre dans son Devoir. La premiere & la plus douce est de mettre l'Isle au dessus de cette Ville & du pays d'alentour, afin d'intercepter la pluye & la chaleur du Soleil, ce qui produit aussi tôt une Consternation generale, & ne tarde guères à causer des maladies parmi les Habitans. Que si leur crime le merite, on leur jette de l'Isle de grandes pierres, dont ils n'ont qu'un seul moyen de se garentir, qui est de se fourer dans des Cavernes ou dans des Caves, pendant que les Toits de leurs Maisons sont mis en piéces. Mais si malgré cela ils continuent dans leur obstination, ou prétendent se revolter, le Roi en vient au dernier Remède, qui est de laisser tomber l'Isle directement sur leurs Têtes, ce qui détruit en même tems les Maisons de la Ville & ses Habitans. Cependant, c'est une Extremité à laquelle ce Prince veut rarement venir, & que même il n'a jamais veritablement le dessein d'executer : d'ailleurs, ses Ministres n'oseroient jamais lui conseiller une Action, qui non seulement les rendroit odieux au Peuple, mais ruineroit aussi leurs propres possessions, qui sont  
tou-

LAPUTA, DE BARNIBARBI &c. 29  
toutes situées au Continent, car l'Isle est le  
Domaine du Roi.

Mais il y a une raison encore plus importante, pourquoi les Rois de ce pays ont tant d'éloignement à executer une si terrible vengeance, à moins d'une extrême necessité. Car si dans la Ville qu'on voudroit détruire, il y avoit seulement quelques grands Rochers, comme il y en a dans presque toutes les grandes Citez, qui, selon toutes les apparences ont été bâties dans des endroits propres à empêcher une pareille Catastrophe; une chute un peu forte pouroit endommager la surface inferieure de l'Isle, qui, quoi qu'elle consiste, comme je l'ai dit, dans un seul Diamant de deux cent Verges d'épaisseur, pouroit se casser par un choc trop violent, ou se fendre en aprochant trop des feux allumez dans les Maisons de la Ville, comme cela arrive souvent aux plaques de fer ou de pierre dans nos Cheminées. Le Peuple fait tout cela à Merveille, & a l'habileté de porter son obstination precisément au point où il faut, quand il s'agit de sa Liberté ou de ses Biens. Et le Roi quand il est le plus irrité, & le plus resolu de détruire la Ville de fond en comble, ordonne qu'on fasse descendre l'Isle fort doucement, sous pretexte de la grande Tendresse qu'il a pour son Peuple, mais dans le fond, de peur de rompre la surface de Diamant; en quel cas tous leurs Philosophes sont persuadez que la pierre d'Aiman ne pouroit plus la soutenir.

Par une Loi fondamentale de ce Royaume, il n'est permis ni au Roi ni à aucun de

ses deux Fils Aînez, de quitter l'Isle; pour la Reine, elle en a la permission, pourvu qu'elle ait passé l'Age d'avoir des Enfants.



## C H A P I T R E IV.

*L'Auteur quitte Laputa, est conduit à Balnibarbi, & arrive à la Capitale. Description de cete Ville & du pays adjacent. Hospitalité avec laquelle il est reçu par un Grand Seigneur. Sa conversation avec lui.*

QUoique je n'eusse pas lieu de me plaindre de la manière dont j'étois traité dans cette Isle, j'y étois néanmoins trop négligé, & il entroit dans cette Négligence un peu de mepris. Car ni le Prince ni qui que ce soit de son Peuple n'avoit de curiosité pour aucune science, excepté les Mathématiques & la Musique, que j'entendois tres peu en comparaison d'eux; Ce qui étoit causé qu'on faisoit très peu de cas de moi.

D'un autre côté, ayant vu toutes les curiositez de l'Isle, j'avois grande envie de la quitter, parce que j'étois souverainement las de ce Peuple. Il est bien vrai qu'ils excelloient en deux sciences pour lesquelles j'ay toujours eu beaucoup d'estime, & dans lesquelles j'ose dire n'être pas tout à fait ignorant; mais en recompense ils étoient con-

ti-



rens pays où j'avois voyagé. Il m'écouta avec une extrême attention, & fit d'excellentes Remarques sur tout ce que je lui dis. Le Rang qu'il tenoit à la Cour, l'obligeoit à avoir deux *Reveilleurs* à ses gages, mais il ne s'en servoit jamais, excepté en présence du Roi, ou dans quelques visites de Ceremonie, & les faisoit toujours sortir quand nous étions seuls ensemble.

Je priai ce Seigneur d'interceder en ma faveur auprès du Roy pour qu'il me permit de partir : il se chargea de la Commission, quoique, à ce qu'il eut la bonté de me dire, à regret : Car il m'avoit fait plusieurs offres tres avantageuses, que je refusai néanmoins avec mille protestations d'une éternelle Reconnoissance.

Le seizième de *Fevrier*, je pris congé de Sa Majesté & de toute sa Cour. Le Roi me fit un present de la valeur de deux cent guinées, & mon Protecteur son parent m'en fit un plus considerable encore, auquel il joignit une Lettre de Recommandation pour un Ami qu'il avoit à *Lagado*, la Capitale : L'Isle étant alors au dessus d'une Montagne, qui n'étoit qu'à la distance de deux miles de cette Ville, je fus descendu de la plus basse Galerie, de la même manière dont on m'y avoit tiré.

Le Continent, pour autant que s'étend la Domination du Monarque de l'*Isle Flotante*, porte le nom general de *Balnibarbi*, & la Capitale, comme je l'ai déjà dit, se nomme *Lagado*. Je n'eus pas un mediocre  
plai-

plaisir de me trouver en Terre ferme. Je me promenai vers la Ville sans rien craindre, étant habillé comme un des Naturels du pais, & sachant assez la Langue pour me faire entendre d'eux. Je trouvai facilement la Maison de celui à qui j'étois recommandé, & lui presentai la Lettre de son Ami. Il est impossible de recevoir quelqu'un d'une manière plus obligeante que ne le fit ce Seigneur, qui s'apelloit *Munodi* ; il me fit donner un Apartement chez lui, ou je restai pendant tout le tems que je passai à *Lagado*.

Le lendemain de mon arrivée, il me prit dans son Chariot pour voir la Ville, qui est environ à moitié aussi grande que celle de *Londres*, mais les Maisons en sont mal bâties, & tombent presque toutes en ruines.

Le peuple marche vite dans les Ruës, à l'Air égaré, & n'est presque habillé que de guenilles. Nous passames par une des portes de la Ville, & fines trois miles dans le pays, où je vis plusieurs Laboureurs qui remuoient la Terre avec diferentes sortes d'Instrumens, mais jamais je ne pus deviner quel étoit leur dessein, ni n'aperçus en aucun endroit du Bled ou de l'Herbe, quoi que le Terroir parut y être excellent. Ce que je venois de voir dans la Ville, & ce que je voyois à la Campagne, me fit prendre la hardiesse de demander à mon Conducateur qu'il voulut m'expliquer ce que signifioit ce nombre prodigieux de Têtes & de Mains occupées, tant

B 5 dans

dans les Ruës que dans les Champs, parce que je ne m'apercevois pas qu'il en resultat quelque chose; mais qu'au contraire, je n'avois jamais vu de Terroir plus mal cultivé, de Maisons si mal baties, & qui tombassent plus en ruines, ou un Peuple dont la Contenance & l'Habillement exprimassent une plus profonde misère. Ce *Munodi* étoit un Seigneur du premier Rang, & avoit été pendant quelques années Gouverneur de *Lagado*, mais une Cabale de Ministres lui avoit fait oter le Gouvernement. Cependant le Roi le traitoit toujours avec beaucoup de bonté, comme un sujet fort bien intentionné, mais très petit genie.

Quand je lui fis cette Censure du pays & de ses habitans, il ne me repondit rien, sinon, que je n'avois pas été assez long tems parmi eux pour être en état de former quelque jugement; & que chaque Nation du monde a ses Coutumes, avec quelques autres Lieux communs du même genre. Mais quand nous fumes de retour à son Palais, il me demanda ce qu'il me sembloit de ce Batiment, quels defauts j'y avois remarquez, & ce que je disois de l'Air & de l'Habillement de ses Domestiques. Il ne couroit pas grand risque en me faisant ces sortes de questions, parce que tout ce qui étoit chez lui étoit de la plus grande Regularité, & de la dernière Magnificence. Je repondis que la Sagesse, la Qualité & les Richesses de son Excellence l'avoient mise à couvert des Defauts que la Folie & la Gueuserie avoient produits dans  
les

les autres. Il dit que si je voulois l'accompagner à sa Maison de campagne, qui étoit à la distance de vingt miles de la Capitale, & où ses Biens étoient situez, nous aurions le loisir de causer plus à nôtre aise sur ce sujet. Je lui repondis, que j'étois entièrement à ses ordres : & nôtre petit Voyage ne fut renvoyé qu'au lendemain.

Pendant que nous étions en chemin, il me fit remarquer les différentes méthodes dont les Fermiers se servent pour cultiver & pour faire profiter leurs Terres : Méthodes qui me parurent absolument incompréhensibles, car excepté quelques endroits, en fort petit nombre, je ne vis nulle part aucun Tuyau de bled, ni pas même le moindre brin d'Herbe. Mais trois heures après ce fut toute autre chose ; nous vinmes dans le plus beau pays du Monde. Des Maisons de Fermiers bien bâties, y étoient à une petite distance les unes des autres : les Champs bordés de hayes, contenoient des Vignes, du Bled, ou des Prairies. Je ne me souvenois pas d'avoir jamais rien vu de plus charmant. Son Excellence remarqua la joye qui venoit de se peindre sur mon visage, & me dit en souriant, que c'étoit là où commençoient ses Terres, & que nous passerions toujours dessus jusqu'à ce que nous fussions arrivés à sa Maison. Que les gens du pays le tournoient en ridicule & le méprisoient, à cause qu'il ne prenoit pas mieux soin de ses affaires, & donnoit à tout le Royaume un si pernicieux Exemple, qui cependant n'étoit suivi que de très peu de personnes.

Nous arrivâmes enfin à la Maison, qui étoit un superbe Batiment, construit suivant les meilleures Règles de l'ancienne Architecture: Fontaines, Jardins, Promenades, Avenuës, Grottes, tout étoit fait & disposé avec jugement & avec gout. Je louois chaque chose que je voyois, sans que son Excellence fit semblant de le remarquer; mais après soupé, quand nous fumes seuls, il me dit d'un air melancholique, qu'il étoit dans l'aprehension qu'on ne l'obligeat de faire jeter en bas ses Maisons en Ville & à la Campagne, pour les rebatir à la nouvelle mode: de détruire toutes ses Plantations, pour en faire d'autres dans la forme prescrite par l'usage moderne: & de donner les mêmes ordres à tous ses Fermiers: qu'à moins de cela il s'exposeroit à être accusé d'Orgueil, d'Esprit de singularité, d'Affectation, d'Ignorance, & de Caprice, & s'atireroit peut-être la colère & l'indignation de sa Majesté.

Il ajouta, que l'Admiration que je paroiffois avoir, s'évanouiroit bien tot, quand il m'auroit informé de quelques particularitez, dont selon toutes les apparences, on ne m'avoit pas instruit à la Cour; les gens y étant trop ocupez de leurs propres speculations, pour se mettre en peine de ce qui se passe icy bas.

Il ya environ quarante ans, me dit-il, que quelques personnes firent le Voyage de *Laputa*, soit pour Affaires, soit par plaisir, & après y avoir passé cinq mois, revinrent avec une assez legere teinture des Mathemati-

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 37

tiques, mais pleins d'esprits volatils aquis dans cette Region Aérienne. Que ces personnes étant de retour, commencèrent à blâmer tout sans exception, & formèrent le dessein de mettre les Arts, les Sciences, le Langage & les Méchaniques sur un nouveau pied. Pour cet effet, ils firent en sorte d'obtenir des Lettres patentes pour l'érection d'une Academie de Faiseurs de projets à *Lagado*; & cette espèce de maladie fut si contagieuse, que bientôt il n'y eut pas une seule Ville tant soit peu considérable dans le Royaume, qui n'eut son Academie particulière. Dans ces Colleges, les Professeurs inventent de nouvelles manières de cultiver les Terres, & de bâtir des Maisons, aussi bien que de nouveaux Instrumens pour tous les Metiers, & pour les Manufactures: Instrumens si admirables qu'en -s'en servant un seul Homme est capable de faire l'ouvrage de dix, & un Palais peut être bâti dans une semaine, de Materiaux si durables qu'il ne soit pas nécessaire d'y faire jamais la moindre réparation. Ils cherchent aussi des méthodes pour faire meurir tous les Fruits de la terre dans quelque saison que ce soit, & pour les faire devenir cent fois plus gros qu'ils ne sont à présent. Le seul inconvénient qu'il y a, c'est qu'aucun de ces projets n'est encore bien perfectionné, & que pendant ce tems là tout le pays est dans un état déplorable, que les Maisons tombent en ruines, & que le peuple se trouve sans nourriture & sans habits. Ce qui, bien loin de les décourager, ne sert qu'à allumer d'avanta-

ge en eux la Fureur des projets. Que pour lui, qui n'étoit pas un esprit entreprenant, il étoit content de suivre le chemin battu, de vivre dans les Maisons que ses Ancêtres avoient bâties, & de ne rien innover dans la plûpart des choses de la vie. Que quelques personnes de Qualité, & quelques autres de moindre rang, étoient dans les mêmes sentimens que lui, mais qu'on les regardoit d'un oeil de mepris, comme étant des Ignorans & de mauvais Citoyens, qui préféreroient leur commodité particulière à l'avantage general du pais.

Ce Seigneur ajouta, qu'il ne vouloit pas en entrant dans un plus grand detail, diminuer le plaisir que je prendrois à visiter leur grande Academie, où il me conseilloit d'aller. Il me pria seulement de jeter les yeux sur un Edifice ruiné, qui étoit sur le penchant d'une Montagne à trois miles de nous, & dont voici l'Histoire. J'avois, continuant'il, à une demi mile de ma Maison un fort bon Moulin, qui tournoit par le moien d'une assez grande Rivière, & dont je tirois, aussi bien que mes Fermiers, tout l'usage que nous en pouvions souhaiter. Il y a environ sept ans qu'une société de ces Faiseurs de projets vint me proposer de détruire ce Moulin, & d'en bâtir un autre sur le coté de cette Montagne, au haut de laquelle, disoient-ils, il falloit faire un Canal, qui seroit une manière de Reservoir, dans lequel on feroit venir l'eau par le moien de plusieurs Tuyaux, & qui pouroit ensuite en fournir au Moulin. Parce que le Vent & l'Air don-

noient

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 39  
noient à l'Eau quand elle est sur une hauteur, un nouveau degré d'agitation, & par cela même la rendent plus propre au mouvement. Et parce que l'Eau descendant plus en pente pouvoit plus aisément faire aller le Moulin que ne feroit une Rivière dont le cours est plus de niveau. Et comme je n'étois pas alors fort bien en Cour, poursuivit-il, & que d'ailleurs plusieurs de mes Amis m'en pressoient, je souscrivis au projet; & après avoir fait travailler une centaine d'hommes pendant deux ans, l'Ouvrage manqua, & les Faiseurs de projets se retirèrent, rejetant le manque de succès sur moi, & conjurant tous ceux qui avoient des Moulins à eau sur des Rivières, d'en faire bâtir sur quelque Montagne, pour me convaincre par expérience du tort que je me faisois.

Peu de jours après nous fumes de retour à la Ville, & son Excellence considérant qu'il n'étoit pas en fort bonne odeur à l'Académie, ne voulut pas y aller avec moi, mais me recommanda à un de ses Amis pour m'y accompagner. Il me dépeignit à cet Ami comme un grand Admirateur de projets, extraordinairement curieux, & fort credule, ce qui étoit un peu vrai, car j'avois fait moi même autrefois quelques projets ridicules.

CHA-



## C H A P I T R E V.

*L'Auteur obtient la permission de voir la grande Academie de Lagado. Ample Description de cette Academie. Arts auxquels les Professeurs s'y employent.*

Cette Academie n'est pas un seul Bati-ment, mais une suite de plusieurs Maisons des deux côtez d'une Rue, qui étant devenue deserte, a été destinée à servir de demeure aux Academiciens.

Je fus fort honnêtement reçu par le Rec-teur. Chaque Chambre contenoit un ou plu-sieurs Faiseurs de projets, & je crois qu'il y avoit bien cinq cent Chambres en tout.

Le premier Homme que je vis avoit l'air défait, le Visage & les Mains pleines de fuye, les Cheveux mal peignez, la Barbe longue, & étoit d'ailleurs tout enguenillé. Ses Habits, sa Chemise, & sa Peau étoient précisément de la même couleur. Il avoit employé huit ans à préparer des Concombres pour en tirer les Rayons du Soleil, qu'il avoit dessein de mettre dans des vases scellez Hermetiquement, afin de s'en servir à re-chauffer l'Air dans des Etez peu favorables. Il me dit, qu'il ne doutoit nullement que dans huit ans, il ne fut en état de fournir une raisonnable quantité de ces Rayons au  
Jar-

Jardin du Gouverneur; mais il se plaignoit que ses gages étoient fort mediocres, & me pria de lui donner quelque petite chose pour l'encourager dans son travail, & pour le redommager un peu de l'excessive cherté dont les Concombres avoient été l'année précédente. Je lui fis un petit présent, car le Seigneur chez qui j'avois logé m'avoit pourvu de quelque argent dans cette vuë, parce qu'il favoit que c'étoit leur coutume de demander honêtement l'Aumone, à tous ceux qui venoient les voir.

J'entrai dans une autre Chambre, mais je fus sur le point de m'en retourner sur mes pas, à cause de l'horrible puanteur que je sentis en y mettant les pieds. Mon Conducteur me poussa en avant, & me fit signe de ne faire paroître aucune marque d'Aversion ou de Degout, parce que cela seroit regardé comme une cruelle offense. Je le crus & pouffai la politesse jusqu'à ne me pas seulement boucher le nez. Celui qui logeoit dans cette Cellule étoit le plus Ancien Etudiant de l'Academie. Ses Mains & ses Habits étoient tous brodez d'Ordure. Quand je lui fus présenté, il me ferra tendrement entre ses bras (honnêteté dont je l'aurois volontiers dispensé.) Des le premier instant qu'il étoit entré dans l'Academie, il s'étoit appliqué à remettre les Excrements humains dans leur état primitif, en en séparant cette espèce de Teinture qu'y donne la Bile, en en faisant exhaler l'odeur, & en en ôtant la Salive. La Societé lui payoit chaque Semaine une manière de Revenu, qui consistoit dans un

Vaif-

Vaifseau rempli d'ordure humaine, pour continuer à faire fes Experiences.

Je vis un autre qui travailloit à calciner de la Glace pour en faire de la poudre à Canon, le même me montra un Traité qu'il avoit composé fur la malleabilité du Feu, & qu'il avoit deffein de publier. Il y avoit là auffi un Architecte très ingenieux, qui avoit inventé une Nouvelle Methode de batir des Maisons, en commençant par le Toit & en finiffant par les Fondemens, ce qu'il justifioit par l'exemple de deux insectes fort prudents, la Mouche à miel & l'Araignée.

Dans un autre Apartement je vis un Homme qui étoit né Aveugle, & qui avoit avec lui plusieurs Apprentifs aveugles auffi. Leur Emploi confiftoit à mêler pour les Peintres des couleurs que leur Maître leur enseignoit à distinguer par le moyen de l'atouchement & du goût. Ils réuffirent assez mal pendant le tems que j'étois là, & leur Professeur même s'y trompa presque toujours.

Mais tous les projets dont je viens de parler ne font rien en comparaison de celui dont je vai faire part à mes Lecteurs. Un de ces Ingenieux Academiciens avoit trouvé l'Art de labourer la Terre avec des Pourceaux, pour épargner la dépense qu'il faut faire en Charues, en Bœufs, & en Ouvriers. Voici fa Methode. Dans un Acre de Terre il faut enterrer à fix pouces de distance les uns des autres, & à huit de profondeur, un bon nombre de Glands ou de Dattes, que ces Animaux aiment beaucoup: Après  
cela

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c.43

cela il faut en conduire cinq ou six cent dans l'endroit ou ces Glands sont enterrez ; or ils n'y seront pas plutot qu'ils fouilleront toute la Terre en cherchant leur Nourriture, & qu'ils la rendront propre à être ensemencée, l'engraissant en même tems de leur fiente: A la verité, apres plusieurs Experiences reiterées, on a trouvé qu'il en coutoit beaucoup de peine, sans qu'on eut encore vu de Moisson. Cependant on ne doute nullement que cette Invention ne puisse encoré être extrêmement perfectionnée.

Je me rendis dans une autre Chambre, qui étoit tapissée par tout de Toiles d'Araignées, excepté un petit passage fort étroit par où l'Artiste pouvoit entrer & sortir. Quand il me vit, il me cria à haute voix de ne pas toucher à ses Toiles. Quelle fatale Erreur, me dit-il, qu'on se soit servi pendant si long tems de Vers à soye, pendant que nous avons à foison des Animaux Domestiques, qui sont infiniment meilleurs que ces Vers! D'ailleurs, ajouta t'il, en se servant d'Araignées, on n'auroit pas à craindre l'incomodité que cause la mort des Vers à soye, dont je fus entièrement convaincu, quand il me montra un nombre prodigieux de Mouches admirablement colorées, dont il nourrissoit ses Araignées, nous assurant, que les Toiles en recevroient quelque teinture; & que comme il en avoit de toutes les couleurs, il se flatoit de tirer de grands profits de cette Invention, dès qu'il seroit venu à bout de nourrir les Mouches de certaines Gommés, Huiles, & autres matieres glutineu-

neufes, pour donner de la Force & de la consistance aux Fils. Un autre Academicien, qui étoit Astronome, avoit entrepris de placer un Cadran sur la girouette de la Maison de Ville, en ajustant le mouvement annuel & journalier de la Terre & du Soleil, de manière qu'ils repondissent exactement à tous les Mouvements accidentels que le Vent feroit faire à la Girouette. Il m'arriva de me plaindre à mon Conducteur d'une petite attaque de Colique, sur quoi il me conduisit dans l'Appartement d'un grand Medecin, qui s'étoit rendu fameux par la manière de guerir cette Maladie. Voici sa Methode. Il remplissoit d'Air une Seringue d'une enorme Taille : Cet Air il le déchargeoit dans le corps du Patient ; après cela il retiroit l'instrument pour le remplir de nouveau d'air, & à peine avoit-il fait ce Manége trois ou quatre fois, que le Vent dont le corps du Patient venoit d'être rempli, forçoit celui qui avoit causé la maladie à sortir, d'où s'ensuivoit la guerison du Malade. Il en fit l'épreuve en ma presence sur un Chien, qui ne se plaignoit pas d'avoir la Colique, mais qui en recompense en fut preservé pour toujours, car à la seconde décharge de la seringue le pauvre Animal creva. Nous laissons le Docteur fort occupé à lui rendre la vie en faisant sortir le trop d'Air : mais je doute qu'il ait réussi dans cette Operation.

Je parcourus plusieurs autres Appartemens, mais ce que j'y vis n'étant pas si important que ce que je viens de raconter, mes Lecteurs

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 45

teurs me pardonneront aisément de le passer sous silence.

Je n'avois vu jusqu'alors qu'un côté de l'Academie, l'autre étant habité par ceux qui s'apliquent à l'avancement des sciences speculatives, dont je dirai quelques mots, après avoir auparavant fait mention d'un Illustre personnage; qu'on nomme parmi eux l'*Artiste Universel*. Il nous dit, qu'il s'étoit appliqué pendant l'Espace de trente ans à chercher les moyens de prolonger la vie humaine. Il avoit deux grandes Chambres pleines de mille curiositez, & cinquante Hommes travailloient sous lui: les uns condensaient l'Air dans un Vase, & avoient l'Art d'oter de cet air toutes les particules de Nitre ou d'Eau qui pouvoient s'y trouver; d'autres amolissoient des pieces de Marbie pour en faire des Oreillers & des Couffins. L'Artiste lui même étoit alors occupé de deux grands projets. Le premier consistoit à ensemençer une Terre de paille, dans laquelle, disoit-il, étoit contenue la veritable vertu productrice, ce qu'il demontroit par plusieurs Raisonnemens, que je n'eus pas l'esprit de comprendre. L'autre Invention tendoit à empêcher, qu'il ne vint de la Laine aux jeunes Agneaux, ce qu'il se flatoit de faire par le moyen de quelques gommés & de quelques Minéraux appliquez extérieurement sur leur peau, & il esperoit que dans quelque tems une Race de Brebis nuës seroit repandue par tout le Royaume.

Nous fimes un Tour à l'autre côté de l'Academie, où, comme je l'ai déjà dit, les

les Faiseurs de projets en sciences speculatives avoient leur Residence.

Le premier Professeur que je vis se tenoit dans un grand Appartement, & avoit quarante Ecoliers autour de lui. Après les premiers Complimens, remarquant que je regardois avec attention une Machine, qui occupoit presque toute la Chambre, il dit que j'étois peut être surpris de ce qu'il avoit formé le Dessen de se servir d'Operations Mechaniques pour l'augmentation des Connoissances speculatives. Mais que le Public ne tarderoit guères à sentir l'utilité de cette Methode, & qu'il se flatoit que jamais Homme n'avoit rien inventé de plus beau. Personne n'ignore, poursuivit-il, combien est laborieuse la Methode ordinaire d'aquerir de certaines sciences; au lieu que par l'invention, dont je vous parle, l'Homme du monde le plus ignorant, peut, avec peu de peine & presque point de Depense écrire sur la Philosophie, la Poësie, la Politique, les Loix, les Mathematiques, & la Theologie; & cela sans avoir ni genie ni Etude. Il me fit aprocher alors de la Machine, que ses Disciples rangez en ordre, environnoient de tous cotez. Elle avoit vingt pieds en carré, & étoit placée au milieu de la Chambre. Sa superficie étoit composée de diferentes pièces de bois, d'environ la grosseur d'un Dé à jouer, mais les unes un peu plus larges que les autres. Elles étoient toutes atachées ensemble par des Fils fort deliez. Ces morceaux de Bois étoient couverts de papier exactement apliqué sur chaque Quarré, &  
sur

## LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 47

fur ces papiers étoient écrits tous les mots de leur Langue dans leurs différents Modes, Temps, & Déclinaisons, mais sans aucun ordre. Le Professeur me pria d'être attentif, parce qu'il alloit mettre la Machine en Oeuvre. Il y avoit quarante Manches de Fer attachées autour de la Machine, dont ses Disciples par son ordre empoignèrent chacun un; après cela par un tour de main qu'ils leur donnèrent, je vis que toute la disposition des mots étoit entièrement changée. Il commanda alors à trente six de ses Écoliers de lire tout bas les différentes lignes qui venoient de paroître sur la Machine. Qu'ils trouvoient trois ou quatre mots ensemble qui pouvoient former une partie de phrase, ils étoient obligés de les dicter aux quatre autres garçons qui étoient les Secretaires. Cet Ouvrage étoit répété trois ou quatre fois, & à chaque fois les mots se trouvoient disposés d'une nouvelle manière. Les jeunes Étudiants employoient six heures par jour à ce Travail, & le Professeur me montra plusieurs Folios, qu'il avoit composés de différentes Phrases imparfaites, qu'il avoit dessein de coudre ensemble, pour faire un jour de tous ces riches matériaux un système complet de tous les Arts & de toutes les Sciences: Dessin, disoit-il, qui pourroit être exécuté avec beaucoup plus de facilité & de promptitude, si le Public vouloit créer un Fonds pour faire construire & mettre en Oeuvre cinq cent de ces Machines dans *Lagado*, & ordonner aux Directeurs de mettre ensemble toutes leurs Collections.

Il m'assura que depuis sa Jeunesse il avoit consacré toutes ses pensées à cette invention, qu'aucun mot de la Langue n'étoit oublié dans sa Machine, & qu'il avoit fait le calcul le plus exact de la proportion generale qu'il y a entre les nombres des Particules, des Noms, des Verbes, & des autres parties du Langage.

Je fis les plus humbles remercimens à cet Illustre personnage de la facilité avec laquelle il venoit de me faire part d'un si beau Dessein, & lui promis, que si j'avois jamais le bonheur de revoir ma Patrie, je lui rendrois la justice de le reconnoître pour seul Inventeur de cette Merveilleuse Machine, dont je lui demandai la permission de tracer la forme sur du papier; il le voulut bien, & c'est à sa complaisance que le Lecteur a l'obligation de la Figure cy-jointe. Je lui dis que quoi que ce soit la coutûme denos Savans en *Europe*, de se faire honneur des Inventions d'autrui, d'ou il leur revenoit au moins cet Avantage, que ce devenoit un sujet de controverse, lequel étoit le veritable Inventeur; il pouvoit néanmoins être sûr qu'à l'égard de la Machine que je venois de voir, personne ne lui disputeroit la gloire de l'invention.

Nous allames ensuite à l'Ecole de Langage, où trois Professeurs deliberoient ensemble sur les moiens de perfectioner la Langue de leur pays.

Le premier projet étoit d'abreger les Discours, en ne laissant qu'une syllabe à tous les mots qui en avoient plusieurs, & en re-  
tran-





tranchant les Verbes & les Participes, parce qu'à le bien examiner, toutes choses imaginables ne sont que des Noms.

Mais, dit un des autres, ne vaudroit-il pas mieux retrancher absolument tous les mots? Pour faire mieux goûter ce projet, il prouva que la santé & l'amour de la brièveté, y trouveroient également leur compte. Car il est incontestable, que chaque mot que nous pronouçons use tant soit peu nos poumons, & par conséquent hâte nôtre mort. C'est pourquoi il proposoit comme un bon Expedient, que puisque les mots ne sont que les Noms des *choses*, il seroit plus raisonnable que chacun portât avec soi les choses dont il voudroit discourir. Et cette Invention auroit certainement eu lieu, au grand contentement de celui qui l'avoit trouvée, si les Femmes, de concert avec le profane Vulgaire, n'avoient menacé de se revolter, si on ne leur permettoit de se servir de leur Langue pour parler, à la manière de leurs Ayeux. Tant il est vrai que le commun peuple, est un Ennemi irreconciliable de tout ce qu'on appelle Science. Cependant, plusieurs Hommes très sages & très savans suivent la nouvelle Methode de s'exprimer par *choses*, Methode qui a pourtant un petit inconvenient; c'est que, quand un Homme a plusieurs affaires, & de différente sorte, il est obligé de porter avec lui une quantité beaucoup plus considerable de *Choses*, à moins qu'il n'ait les moyens d'entretenir quelques Valets qui le dechargent de cette peine. J'ay quelquefois vu deux de ces Sages presque a-

faïſſez ſous le poids de leurs Fardeaux, comme les Colporteurs parmi nous : Quand ces Meſſieurs ſe rencontroient en Rue, ils mettoient leurs paquets à Terre, & en en tirant les pieces l'une après l'autre, ils étoient en état de ſoutenir la Converſation pendant une Heure entière, après quoi chacun ramaiſſoit ſes pieces, & s'étant entr'aidez à ſe mettre leurs charges ſur le dos, ils prenoient congé l'un de l'autre.

Mais pour de moins longues Converſations, on peut facilement mettre ſous le Bras ou dans ſes Poches tout ce dont on a beſoin, & quand on eſt chez ſoi, on ne feroit y être embaraffé ; Voila pourquoi la Chambre où ſ'aſſemblent ceux chez qui cet Art eſt en uſage, eſt pleine de toutes les *Chofes* qui ſont neceſſaires pour ſoutenir de ſi ingenieux Entretienſ.

Un autre grand Avantage qu'on pourroit retirer de cette Invention, c'eſt que par là on a une eſpèce de Langage Univerſel, entendu par toutes les Nations Civilifées, dont généralement tous les Meubles & tous les Utenciles ſont entièrement ſemblables aux nôtres. Par là auſſi des Ambaſſadeurs pourroient traiter avec des Princes Etrangers, ou avec des Miniſtres d'Etat, dont ils ignore-roient la Langue.

Je viſitai enſuite l'Ecole de Mathematique, où je vis un Maître, qui pour enſeigner cette ſcience à ſes Diſciples, ſe ſervoit d'une Methode qui me parut un peu bizarre. La propoſition & la demonſtration ſont écrites en Caractères fort liſibles ſur une Oublie  
très

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 51  
 très mince, avec de l'Encre composée d'une  
 Teinture Cephalique. Cette oublie l'Étu-  
 diant doit l'avalier à jeun, & pendant les  
 trois jours suivans ne prendre d'autre Nour-  
 riture qu'un peu de Pain & d'Eau. A mesure  
 que se fait la digestion de l'Oublie, la Tein-  
 ture monte au Cerveau, & la proposition est  
 obligée de l'accompagner. Mais jusques à pre-  
 sent le succès n'a pas tout à fait bien répon-  
 du à l'attente de l'Inventeur, en partie par  
 quelque Erreur dans la composition de la  
 Teinture, & en partie par la Mechanceté  
 des petits Garçons, à qui ce Bolus cause  
 tant de dégoût, que la plupart d'entr'eux  
 tachent de le rendre avant qu'il puisse fai-  
 re son effet; d'ailleurs, on n'a pas encore  
 pu obtenir d'eux d'observer le Regime,  
 si nécessaire, suivant cette Methode, pour  
 apprendre les Mathematiques.



## CHAPITRE VI.

*Continuation du même Sujet. L'Auteur  
 propose quelques nouvelles Inventions,  
 qui sont reçues avec de grands Applau-  
 dissemens.*

**J**E ne me divertis guères à visiter l'École  
 des Faiseurs de projets Politiques, parce  
 que ces gens me paroissoient tout à fait hors

de sens , spectacle qui me rend toujours Melancolique. Ces Visionnaires formoient des projets de persuader à des Monarques de n'avoir egard dans le Choix de leurs Favoris qu'à la Sageste, la Capacité & la Vertu; de ne prendre des Ministres que pour travailler avec plus de succès au Bien public; de ne jamais separer leur Interêt d'avec celui de leur Peuple, de ne conférer des Emplois qu'à des personnes capables de s'en aquiter; avec plusieurs autres Chimères, dont personne ne s'est jamais avisé, & qui m'ont fait sentir la justesse d'une vieille Maxime, qui dit, qu'il n'y a rien de si absurde que quelques Philosophes n'ayent avancé comme veritable.

Cependant pour rendre justice à ces Academiciens Politiques, il faut que j'avouë que tous ne sont pas si visionnaires. Il y avoit parmi eux un Homme qui me paroissoit admirablement bien entendre la Nature & le Systeme du Gouvernement. Cet Illustre personnage s'étoit fort utilement employé pour trouver des Remedes souverains contre toutes les Maladies; auxquelles les diferentes sortes d'Administrations publiques sont sujettes, tant par les Vices ou par les Foiblefesses de ceux qui gouvernent, que par les Defauts de ceux qui doivent obéir. Par exemple, puisque tous ceux qui se sont appliquez à etudier le gouvernement des Hommes, avoient unanimement, qu'il y a une ressemblance Universelle entre le Corps Naturel & le Corps politique; n'est-il pas evident, que les Maladies de l'un & de l'autre de ces  
Corps

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 53

Corps doivent être gueries , & leur santé conservée par les mêmes Remedes ? Il est certain , que les Senats sont souvent pleins d'Humeurs peccantes , & travaillez de plusieurs maladies de Tête , & plus encore de Maladies de Cœur ; avec de fortes Convulsions , & de violentes Contractions de Nerfs dans les deux Mains , quoique principalement dans la droite. D'autres fois ils ont des Vertiges , des Delires , une Faim Canine , ou des Indigestions , & plusieurs autres maux de ce genre. Le Plan de ce Docteur étoit donc , que lors qu'un Senat venoit de s'assembler , quelques Medecins s'y trouvaissent les trois premiers jours de la séance , & à la fin des Debats de chaque jour tataissent le pous à chaque Senateur ; après quoi ayant meurement deliberé sur la Nature des différentes Maladies & sur la manière de les guerir , ils pourroient le quatrième jour se rendre à l'endroit où le Senat s'assemble , accompagnez d'Apothiquaires pourvus de bonnes Medecines , qui auroient soin , avant que les Membres fussent assis , d'administrer à chacun d'eux des Lenitifs , des Aperitifs , des Absterfifs , des Corrosifs , des Restringsents , des Palliatifs , des Laxatifs , ou telle autre Drogue dont ils pouroient avoir besoin : Prets le lendemain , à repeter , à changer , ou à omettre ces Remedes , suivant l'effet qu'ils auroient produit.

L'Execution de ce projet ne couteroit pas grand chose au Public , & seroit à mon Avis fort utile , pour expedier promptement les Affaires dans les Pays où les Senats ont

quelque part au pouvoir Legislatif : Elle produiroit l'unanimité, abrégeroit les Debats, ouvreroit le peu de Bouches qui à present sont fermées, & fermeroit le nombre prodigieux de celles qui sont ouvertes; reprimeroit la petulance des Jeunes, & corrigeroit l'Obstination des Vieux; donneroit de la vivacité aux Stupides, & de la retenue aux Etourdis.

De plus, comme c'est une plainte generale que les Favoris des Princes ont la Memoire du monde la moins fidèle; le même Docteur proposoit comme un Remede à ce mal, que quiconque iroit trouver un Premier Ministre, après lui avoir exposé son Afaire en peu de mots & en termes clairs; en partant tirât ce Seigneur par le nez, ou par les oreilles, lui donnât quelque bon coup de pied dans le Ventre, lui pinçât les bras bien ferré, ou lui furrât une Epingle dans les Fesses; le tout, pour le faire mieux souvenir de l'afaire en question : Remède qu'il faudroit repeter chaque fois qu'on le verroit, jusqu'à ce que la chose dont il s'agissoit, fut faite ou absolument refusée.

Il étoit aussi d'avis, que chaque Membre du Grand Conseil de la Nation, après avoir proposé & defendu son Opinion, devoit être obligé de donner sa voix en faveur de l'opinion contraire; parce que si cela se faisoit, le Resultat tourneroit inmanquablement à l'Avantage public.

Quand l'Etat est déchiré par de violentes Factions, il avoit trouvé un moyen merveilleux de les mettre d'accord. Ce moyen le  
 voi-

voici. Il faut prendre une Centaine de Chefs de chaque parti, & mettre l'une contre l'autre les Têtes qui sont à peu près de la même Figure; qu'après cela deux Chirurgiens fort adroits scient l'*Occiput* de chaque Couple en même tems, de manière que la Cerveille soit divisée en deux parties égales. Que chacun de ces *Occiputs* ainsi coupez soit appliqué sur la Tête à laquelle il n'appartient pas. Il est bien vrai que cet ouvrage demande beaucoup d'adresse & d'exactitude, mais le Professeur nous assuroit que si le Chirurgien s'en aquitoit bien, la Cure seroit infailible. Car voici comme il raisonnoit; les deux égales portions de Cervelles débatant entr'elles, les Matieres qui forment le sujet de la Dispute, ne sçauroient manquer d'être bien tôt d'accord. Et pour ce qui regarde la difference des Cervelles en Quantité & en Qualité, parmi ceux qui sont les Directeurs des Factions, le Docteur protestoit en conscience que c'est une chimère.

J'entendis deux Professeurs disputer avec beaucoup de Feu sur la meilleure methode de lever des Impots sans charger le peuple. Le premier affirmoit que la meilleure manière seroit de taxer les Vices & la Folie; & de mettre dans chaque Rue un certain Nombre de Jurez, qui rendroient temoignage des degrez d'Extravagance & de Corruption de leurs voisins, sur lesquels on pouroit regler la somme que chacun seroit tenu de payer. Le second étoit d'une opinion directement contraire, & vouloit qu'on mit une Taxe sur ces Qualitez du Corps & de l'Amé,

pour lesquelles les Hommes s'estimoient le plus eux mêmes ; & que cette Taxe fut plus ou moins grande suivant le Degré plus ou moins eminent auquel on porteroit ces Qualitez, Degré à l'égard duquel chacun seroit cru sur sa parole.

L'impôt le plus onereux regardoit les plus grands Favoris du Beau sexe, & les Cotisations étoient réglées suivant le nombre & la nature des Faveurs qu'ils avoient receues ; sur quoi on s'en rapporteroit aussi à leurs propres Déclarations. L'Esprit, la Valeur, & la Politesse, devoient aussi payer de grands Impots, qui seroient aussi levez de la même manière, chaque personne se taxant elle même. Mais d'un autre côté, l'Honneur, la Justice, la Sageffe & le Savoir, ne devoient pas couter un fol à ceux qui possédoient ces Qualitez, parce qu'elles sont d'un genre si singulier que personne ne les reconnoit en son voisin, ni ne les estime en lui même.

Les Femmes devoient être taxées suivant leur Beauté, & leur Habilité à se bien mettre, & jouir du même privilège que les Hommes, je veux dire déterminer la somme qu'elles se croient obligées de payer. Mais le Sens commun, la Fidelité, la Chasteté, & la Bonté du Cœur, devoient être des choses entierement exemptes d'impots, parce qu'aussi bien le peu qu'on en auroit pu retirer, n'auroit jamais payé les peines qu'on se seroit données pour déterrer celles que cette Taxe regardoit.

Pour attacher des Senateurs aux Interets  
de

de la Couronne, le même Professeur vouloit qu'ils tirassent au sort pour les Emplois, chacun d'eux s'engageant premièrement par serment d'être pour la Cour, soit qu'il gagnât ou non; après quoi ceux qui avoient perdu, pouvoient de nouveau tenter fortune à la première Occasion. De cette manière l'Espérance & l'Atente les rendroient Fidéles à leurs Engagemens, & personne ne pourroit se plaindre qu'on l'eût trompé, mais imputeroit son malheur à la Fortune dont les Épaules sont plus fortes & plus larges que celles d'un Ministère.

Un autre Professeur me montra un grand papier tout rempli d'Instructions pour découvrir des complots qui se tramaient contre le Gouvernement: Dans toutes ses remarques paroissoit un génie profond, & un extrême connoissance de la politique, quoi qu'à mon avis on pouroit y ajouter encore quelque chose. C'est ce que je pris la liberté de dire à l'Auteur, en lui offrant en même tems de lui faire part de ce que je pouvois avoir de Lumières sur ce sujet. Il reçut mon offre plus honnêtement que ne font d'ordinaire des Auteurs, & particulièrement ceux qui travaillent en projets, m'assurant qu'il seroit fort aise que je lui communiquasse mes Observations.

Je lui dis, que s'il m'arrivoit de vivre dans un Royaume où les Conspirations fussent en vogue par le génie inquiet du petit Peuple, ou pussent servir à l'affermissement du Credit, ou à l'avancement de la Fortune de quelques grands Seigneurs, je m'appliquerois

d'abord à encourager la Nation des Accusateurs, des Denonciateurs, & des Temoins: Que lorsque j'en aurois rassemblé un nombre suffisant, de toutes les sortes & de différente Capacité, je les mettrois sous la conduite de quelques personnages habiles, & assez puissants pour les protéger & pour les récompenser. De tels personnages doüez des Talens & du Pouvoir que je viens de marquer, pourroient faire servir les Complots aux plus excellens usages; ils pourroient se faire valoir & passer pour de profonds Politiques; rafermir un Ministère chancelant; étouffer ou apaiser un Mecontentement general; s'enrichir de Confiscations, & augmenter ou diminuer le Credit public, suivant que leur Avantage particulier le demanderoit. C'est ce qu'on peut faire, en convenant premièrement des personnes sur qui doit tomber l'Accusation d'avoir part à une Conspiration. Après cela il faut s'assurer de tous leurs papiers, aussi bien que de leurs personnes: Ces papiers doivent être mis entre les mains d'une société d'Hommes assez habiles pour découvrir le sens mystérieux des Mots, des Syllabes, & des Lettres; Mais pour qu'ils puissent tirer quelque fruit de leur habileté, il doit leur être permis de donner aux Lettres, aux Syllabes & aux Mots, la signification, qui leur plait, quoique cette signification n'y aye souvent aucun raport, ou même paroisse directement contraire au but que se propose celui dont on examine l'Écrit; ainsi par exemple, s'ils le trouvent bon, ils peuvent entendre par un *Crible* u-

ne

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. *ſe*  
*ne Dame de Cour*, par un *Chien estropié* un  
*Usurpateur*, par un *Fleau* une *Armée entre-*  
*tenuë en tems de paix*, par une *Buse*, un  
*Grand Politique*, par la *Goute* un *Souverain*  
*Pontife*, par un *Pot de Chambre* un *Comité*  
*de Seigneurs*, par un *Balai* une *Revolution*,  
 par une *Souriffière* une *Charge*, par un *Abi-*  
*me sans fond* le *Treſor public*, par un *Egout*  
 la *Cour*, par un *Bonnet avec des Sonnettes* un  
*Favori*, par un *Roëau caſſé* une *Cour de Ju-*  
*ſtice*, & par un *Tonneau vuide* un *Gene-*  
*ral*.

Que ſi cette Methode ne réuſſiſſoit pas,  
 on pouroit en employer de plus efficaces,  
 & avoir recours aux *Acroſtiches* & aux *Ana-*  
*grammes*: Je lui expliquai alors ce que j'en-  
 tendois par *Acroſtiches*, & lui montrai au  
 doigt & à l'oeil de quelle utilité eſt cette eſ-  
 pèce de ſcience pour découvrir le ſens poli-  
 tique que renferment les Lettres initiales.  
 Car ſans cela, lui diſ-je, auroit-on jamais  
 pu ſavoir que N, par exemple, ſignifie une  
 Conſpiration; B un Regiment de Cavalerie,  
 & Lune Flote. Mais ſi par hazard, (ce qui  
 n'eſt guères poſſible) cette Methode ne ſuf-  
 fit pas pour decouvrir les Deſſeins du Parti  
 mécontent, on pouroit venir à bout de les  
 connoitre, en tranſpoſant les Lettres de  
 l'Alphabet qui ſe trouvent dans quelque pa-  
 pier ſuſpect, en les tranſpoſant diſ-je, de  
 tant de manières diferentes, qu'on trouve  
 enſin le ſens qu'on veut leur donner. Et  
 c'eſt là ce qu'on appelle la Methode Anagram-  
 matique.

Le Professeur mé fit de grands remerci-

mens des curieuses observations dont je venois de lui faire part , & me promit qu'il feroit mention honorable de moi dans son *Traité*.

Je ne vis rien dans ce pays qui put me porter à y faire un plus long séjour , & commençai à songer à m'en retourner en Angleterre.



## CHAPITRE VII.

*L'Auteur quite Lagado & arrive à Maldonada. Aucun Vaisseau n'étant prêt à faire voile, il fait un Tour à Glubbudribb. Reception que lui fit le Gouverneur.*

LE Continent, dont ce Royaume est une partie, s'étend, autant qu'il me paroît, à l'Est vers les parties inconnues de l'*Amerique*, au West vers la *Californie*, & au Nord vers la Mer Pacifique, qui n'est qu'à cent cinquante Miles de *Lagado*, où il y a un bon Port, & dont les habitans font un grand commerce avec ceux de l'Isle de *Luggnagg*, située au Nord-West environ au 29. Degré de Latitude Septentrionale, & au 140. Degré de Longitude. Cette Isle est au Sud-Est du *Japon*, à la distance d'une centaine de lieues. Il y a une étroite Alliance entre  
l'Em-

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 61  
 l'Empereur du Japon & le Roi de Luggnagg, ce qui fait qu'il y a souvent occasion de passer d'une de ces Isles à l'autre. Cette Raison me détermina à prendre ma route par là pour m'en revenir en Europe. Je louai deux Mules pour porter mon petit Bagage, & un Guide pour me montrer le Chemin. Je pris congé de mon genereux Protecteur qui m'avoit temoigné tant d'amitez, & reçus encore de lui un present assez considerable à mon depart.

Il ne m'arriva rien pendant mon Voyage qui merite d'être raporté. Quand j'arrivai au port de *Maldonada*, il n'y avoit point de Vaisseau prêt à faire voile pour *Luggnagg*, & on m'assura qu'il faudroit attendre même quelques semaines avant qu'il y en eut. Cette Ville est environ de la grandeur de *Portsmouth*. Je fis bien tôt quelques connoissances, dont je reçus beaucoup d'honnêtetez. Un Gentilhomme fort distingué me dit que, puis qu'il se passeroit tout au moins un mois avant que j'eusse occasion de partir pour *Luggnagg*, je devois aller voir la petite Isle de *Glubbdubdribb*, qui étoit au Sud-West de *Maldonada*, à la distance d'environ cinq lieuës. Il s'offrit à m'accompagner avec un de ses Amis, & me promit d'avoir soin de tout ce qui seroit necessaire pour nôtre petit Voyage.

*Glubbdubdribb*, autant qu'on peut rendre ce terme en nôtre Langue, signifie l'Isle des Sorciers. Cette Isle n'a que le tiers de la largeur de celle de *Wight*, & est extraordinairement fertile : Elle est gouvernée par le

Chef d'une certaine Tribu qui n'est composée que de Magiciens.

Ces Magiciens ne contractent jamais de Mariages qu'avec des personnes de leur Tribu, & c'est le plus Ancien de leur Race qui est leur Prince ou leur Gouverneur. Ce Prince est logé dans un Magnifique Palais, derrière lequel il y a un Parc de trois mille Acres d'étendue, & environné d'un Mur de pierre de taille de vingt pieds de hauteur. Dans ce Parc il y a divers enclos pour du Bled, des Herbes, ou du Bétail.

Le Gouverneur & sa Famille sont servis par des Domestiques fort extraordinaires. Par son habileté dans la Magie, il a le pouvoir de rapeller à la vie ceux qu'il veut, & le droit de s'en faire servir pendant vingt quatre heures, mais pas plus long tems; de plus, il ne lui est pas permis d'évoquer deux fois de suite la même personne, à moins qu'il n'y ait l'espace de trois mois entre deux, ou qu'il n'y soit porté par quelques raisons de la dernière importance.

Quand nous eumes mis pied à terre dans l'Isle, ce que nous fimes environ à onze heures du matin, un des Messieurs qui m'accompagnoient, alla chez le Gouverneur, & lui demanda si un Erranger pouvoit avoir l'honneur de faire la Reverence à son Altesse. Ce Prince lui acorda d'abord sa demande, & nous entrames tous trois dans le Palais entre deux Rangs de Gardes, armez à l'Antique, & qui avoient dans leur Physionomie je ne sçai quoi qui me faisoit trembler. Nous  
pas-

passames par plusieurs Apartemens entre des Domestiques, qui ne ressembloient pas mal aux Gardes, & qui comme eux étoient rangez en Haye des deux cotez, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à la Chambre de presence, où, apres trois profondes Reverences, & quelques Questions generales, il nous fut permis de nous asseoir sur trois Chaises, placées tout près du plus bas aegré du Throne de son Altesse. Ce Prince entendoit la Langue de *Balnibarbi*, quoi qu'elle fut diférente de celles qu'on parle dans son Isle. Il me pria de lui raconter une partie de mes Voyages, & pour me faire voir qu'il vouloit me traiter sans Ceremonie, il renvoia ceux de sa suite d'un seul signe de Tête, qu'il n'eut pas plutot fait, qu'à mon grand étonnement tous s'évanouïrent en l'Air, comme les Objets que nous avons vus en songe disparoissent quand nous nous reveillons tout d'un coup. Je fus quelque tems avant que de pouvoir me remettre de ma Frayeur: mais comme le Gouverneur m'assura que je n'avois rien à craindre, & que je remarquois d'un autre coté que mes deux Compagnons ne paroissoient avoir aucune peur, (ce qui venoit de ce que ce Spectacle ne leur étoit pas nouveau) je commençai à prendre courage, & fis à son Altesse une Histoire abrégée de mes diverses Aventures, non sans hesiter quelques fois, & sans jeter les yeux de tems en tems sur les places que ces Spectres Domestiques venoient de quitter.

J'eus l'honneur de diner avec le Gouverneur

neur, & nous fumes servis à Table par des Fantomes diferens de ceux que j'avois déjà vus. Je remarquai que ma peur alors étoit beaucoup moindre que celle du Matin.

Nous passames là toute la Journée, mais je suppliai le Prince de vouloir m'excuser, si je n'acceptois pas l'offre qu'il me faisoit de loger dans son Palais. Mes deux Amis & moi, allames coucher en Ville, & retournames au Palais du Gouverneur, pour obeir à l'ordre obligeant qu'il nous en avoit donné.

Nous passames de cette manière dix jours dans cette Isle, étant la plus grande partie du jour chez le Gouverneur, & la nuit dans nôtre Logement. Je me familiarisai bientôt tellement avec les Esprits, que je n'en avois plus peur du tout, ou s'il me restoit encore quelque impression de Frayeur, ma Curiosité m'en ôtoit aussi tôt le sentiment. Son Altesse m'ordonna un jour d'évoquer tel mort que je voudrois de tous ceux qui avoient sâbi la Loi du trepas depuis le commencement du Monde jusqu'au moment qu'il me parloit, & de leur commander de répondre aux Questions que je leur proposerois; à condition néanmoins que mes Questions ne rouleroient que sur des choses passées de leur tems: Qu'au reste je pouvois être sûr d'une chose, c'est qu'ils ne me diroient rien que de vrai, l'Art de mentir n'étant d'aucun usage dans l'autre monde.

Je fis d'humbles remercimens à son Altesse pour une si grande Faveur. Nous étions dans une Chambre dont la vuë donnoit sur  
le

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 65

le Parc. Et comme mon premier desir fut de voir quelque chose de pompeux & de magnifique, je souhaitai de voir *Alexandre le Grand*, à la Tête de son Armée inmediately après la Bataille d'*Arbelles*: à peine le Gouverneur eut-il prononcé quelques mots, que nous aperçumes ce Conquerant sous la Fenêtre où nous étions, & son Armée un peu plus loin. *Alexandre* eut ordre de se rendre dans notre Apartement: Je n'entendis pas autrement bien son *Grec*. Il m'assura sur son Honneur qu'il n'avoit pas été empoisonné, mais qu'il étoit mort d'une Fievre violente causée par les Debauches excessives qu'il avoit faites en vin.

Après lui je vis *Hannibal* passant les *Alpes*, qui me protesta, qu'il n'avoit pas une seule goutte de Vinaigre dans son Camp.

Je vis *Cesar* & *Pompée* à la Tête de leurs Troupes, & prêts à se livrer Bataille. Je souhaitai que le Senat de *Rome* put paroître devant moi dans une grande Chambre, & une Assemblée un peu plus Moderne en opposition dans une autre. La première de ces Compagnies ne me parut composée que de Heros & de Demi-Dieux; au lieu que l'autre ne ressembloit qu'à une Troupe de Gueux, de Bandits, & de Breteurs. Le Gouverneur à ma demande fit signe à *Cesar* & à *Brutus* de s'avancer vers moi. La vuë de *Brutus* m'inspira une profonde veneration, & je n'eus pas de peine à remarquer en lui la vertu la plus consommée, une fermeté d'Ame, une intrepidité au dessus de toute expression, & le plus ardent Amour pour sa Patrie. J'ob-

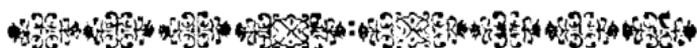
fer-

servai avec un sensible plaisir que ces deux grands Hommes paroissent être Amis, & *Cesar* m'avoüa avec une noble ingenuité, que la gloire de l'avoir tué surpassoit celle qu'il s'étoit acquise pendant tout le cours de sa vie: J'eus l'honneur d'entretenir assez long-tems *Brutus*; & il me fut dit que *Junius*, *Socrate*, *Epaminondas*, *Calon* le jeune, *Thomas Morus* & lui, étoient toujours ensemble: *Sextumvirat* auquel tous les Ages du Monde ne sçauroient ajouter un septième.

Mes Lecteurs s'ennuyeroient certainement, si je leur raportoïs les Noms de toutes les personnes, que le Desir de voir, pour ainsi dire, le Monde dans chaque point de sa Durée, me fit évoquer. Je m'attachai principalement à considérer les Destructeurs des Tyrans & des Usurpateurs, & ceux qui avoient rendu des Nations à la Liberté; ces sortes de Spectacles me causoient une joye si sensible que ce seroit tenter l'impossible que de vouloir l'exprimer.



CHA-



## C H A P I T R E VIII.

*Detail curieux touchant la Ville de Glubb-dubdribb. Quelques Corrections de l'Histoire Ancienne & Moderne.*

Ayant envie de voir les Anciens qui s'étoient rendus fameux par leur Esprit ou par leur Savoir, je leur destinai un jour tout entier. Je demandai que *Homere & Aristote* parussent à la Tête de tous leurs Commentateurs; mais ceux-ci étoient en si grand nombre, que plusieurs Centaines restèrent dans la Cour & dans les Apartemens extérieurs du Palais. Je connus & distinguai ces deux Heros à la première vue, non seulement de la multitude, mais aussi l'un de l'autre. *Homere* étoit le plus grand & le mieux fait des deux, se tenoit fort droit pour son Age, & avoit les yeux les plus vifs que j'aye jamais vus. *Aristote* se baissoit extrêmement, & s'apuyoit sur un Baton. Il avoit le visage maigre, les cheveux longs, & la voix creuse. Je m'aperçus d'abord, qu'aucun d'eux n'avoit jamais vu le reste de la Compagnie, ni même n'en avoit entendu parler. Et un Esprit, que je ne nommerai point, me dit à l'oreille, que dans l'autre monde ces Commentateurs se tenoient toujours le plus loin qu'il leur étoit possible de ces grands Hommes

mes dont ils avoient vainement tenté d'éclaircir les Ecrits, & cela par la Honte & par le Remord qu'ils avoient de leur avoir fait dire mille Contradictions & mille Absurditez, auxquelles ils n'avoient jamais pensé. Je presentai *Didyme* & *Eustathius* à *Homere*, qui à ma prière les reçut mieux que peut être ils ne meritoient; car il trouva d'abord qu'aucun d'eux n'avoit le genie qu'il faut pour entrer dans celui d'un Poëte. Mais *Aristote* perdit entièrement patience, quand après lui avoir marqué les Obligations qu'il avoit à *Scot* & à *Ramus*, je lui presentai ces Savans, & il me demanda si ses autres Commentateurs étoient aussi Fous que ceux-ci.

Je priai alors le Gouverneur d'évoquer *Descartes* & *Gassendi*, qui en ma presence expliquèrent leurs Systèmes à *Aristote*. Ce Philosophe avoia ingenuement qu'il s'étoit très souvent trompé, parce que à l'égard de plusieurs choses il ne s'étoit appuyé que sur de simples Conjectures; & déclara que le *Vuide* d'*Epicure*, dont *Gassendi* étoit le Restaurateur, & les *Tourbillons* de *Descartes*, étoient également fondez. Il prédit que *l'Attraction*, qui se voit aujourd'huy tant de Defenseurs, retomberoit quelque jour dans le Mépris dont on vient de la tirer. Les nouveaux Systèmes sur la Nature, ne sont, ajouta-t'il, que de nouvelles modes, qui varieront de tems en tems; & mêmes ceux qu'on pretend démontrer Mathématiquement, n'auront pas un Regne aussi long que la presumption de leurs Partisans semble leur promettre.

J'em-

J'employai cinq jours à converser avec plusieurs autres Savans de l'Antiquité. Je vis la plus grande partie des premiers Empereurs Romains. Le Gouverneur évoqua à ma Sollicitation les Cuisiniers de *Heliogabale* pour nous faire à diner, mais ils ne nous donnèrent que peu de preuves de leur habileté, faute de Materiaux. Un Cuisinier d'*Agésilas* nous fit une soupe à la *Lacedemonienne*, mais je n'eus pas le courage d'en avaler une seconde cuillerée.

Mes deux Compagnons de Voyage furent obligez pour quelques Affaires, qui demandoient leur presence, de s'en retourner chez eux dans trois jours, que j'employai à voir quelques Morts modernes, qui avoient joué le Rôle le plus brillant depuis deux ou trois siècles, soit dans ma Patrie, soit dans d'autres pays de *l'Europe*. Comme j'avois toujours été grand Admirateur de tout ce qu'on appelle Anciennes & Illustres Familles, je suppliai le Gouverneur d'évoquer une douzaine ou deux de Rois avec leurs Ancêtres rangez en ordre depuis huit ou neuf generations. Mais je fus horriblement trompé dans mon Atente. Car au lieu d'une longue suite de Diademes, je vis dans une Famille deux Joueurs de violon, trois Courtisans fort bien mis, & un Prelat *Italien*. Dans une autre un Barbier, un Abbé & deux Cardinaux. J'ay trop de veneration pour les Têtes couronnées, pour insister d'avantage sur un sujet si mortifiant. Mais pour ce qui regarde les Marquis, les Comtes & les Ducs, je ne suis pas si scrupuleux. Et j'avoüerai que ce  
ne

ne fut pas sans plaisir que je me vis en état de distinguer la route que certaines Qualitez de l'Ame & du Corps avoient suivie pour entrer dans telle ou telle Famille. Je pouvois voir clairement d'où telle Maison tiroit un Menton pointu, & pourquoi telle autre ne produisoit que des Coquins depuis deux generations, & que des Fous depuis quatre. Quelles étoient les causes qui justifioient le mot que *Polydore Virgile* a dit d'une certaine Maison de par le Monde, *Nec Vir fortis, nec Foemina casta*. Comment la Cruauté, la Fourberie, & la Lacheté, devenoient des marques caractéristiques, par lesquelles de certaines Familles étoient autant reconnoissables que par leur Cotte d'armes.

Tout ce que je voiois me dégoutoit fort de l'Histoire Moderne. Car ayant examiné & interrogé avec attention tous ceux qui depuis un siecle avoient occupé les plus éminentes places dans les Cours des Princes, je trouvai que de misérables Ecrivains en avoient effrontément imposé au Monde, en attribuant plus d'une fois, les plus grands Exploits de guerre à des Laches, les plus sages Conseils à des Imbecilles, la plus noble Sincérité à des Flateurs, une vertu *Romaine* aux Traîtres de leur patrie, de la piété à des Athées, & de la veracité à des Delateurs. Que plusieurs Hommes du Merite le plus pur & le plus distingué avoient été condamnés à mort ou envoyés en Exil par sentence de quelques Juges corrompus ou intimidés par un Premier Ministre: Que des Femmes d'intrigue ou prostituées, des Maqueraux,

des

des Parasites & des Bouffons, decidoient souvent les Affaires des Cours, des Conseils, & des plus Augustes Senats. J'avois déjà assez mauvaise Opinion de la sagesse & de l'integrité des Hommes, mais ce fut bien autre chose quand je fus informé des motifs auxquels les plus grandes Entreprises & les plus étonnantes Révolutions doivent leur Origine, aussi bien que des inévitables Accidens auxquels elles sont obligées de leur succès.

J'eus occasion en même tems de me convaincre de l'Audace & de l'Ignorance de ces Ecrivains d'Anecdotes, qui dans leurs Histoires secretes empoisonnent presque tous les Roys; repètent mot pour mot un Discours qu'un Prince à tenu en secret à son Premier Ministre; ont copie authentique des plus secretes Instructions des Ambassadeurs, & cependant ont le malheur de se tromper toujours. Un General confessa en ma presence qu'un jour il n'avoit gagné la Victoire qu'à force de fautes & de poltronnerie: & un Amiral, que pour n'avoir pas eu d'assez étroites liaisons avec les Ennemis, il avoit batu leur Flote dans le tems qu'il ne songeoit qu'à leur livrer la sienne. Trois Rois m'ont protesté n'avoir pendant tout le cours de leurs Regnes jamais fait de bien à un seul Homme de merite, à moins qu'ils ne l'ayent fait sans le savoir, étant abusez par quelque Ministre en qui ils se confioient. Ils ajouterent, que s'ils avoient à revivre, ils tiendroient encore la même conduite; & ils me prouvèrent avec beaucoup de Force, que

que la corruption étoit un des plus fermes soutiens du Trone, parce que la vertu donne aux Hommes une certaine inflexibilité, qui est la chose du Monde la plus incommode pour ceux qui gouvernent.

J'eus la curiosité d'apprendre en détail, par quels moyens de certains Hommes s'étoient élevez à de grands Titres d'Honneur, & avoient aquis d'immenses Richesses ; & ma curiosité n'eut pas pour Objets des siècles fort reculez ; quoique d'un autre côté, elle ne regardat ni mon pays, ni mes Compatriotes, (verité dont je prie mes Lecteurs d'être bien persuadez.) Plusieurs personnes qui étoient dans le cas dont il s'agit, ayant été évoqués, il ne fut pas besoin d'un grand examen pour decouvrir des Infamies dont le souvenir me fait encore fremir d'horreur. Le Parjure, l'Opression, la Fraude, la Subornation, & le Maquerelage, étoient les moyens les plus honêtes dont ils s'étoient servis ; & comme cela étoit aussi fort juste, je trouvai que ces petites *infirmitez* étoient fort excusables. Mais quand quelques uns avouèrent qu'ils ne devoient leur grandeur & leur opulence qu'aux Crimes les plus affreux ; les uns à la Prostitution de leurs Femmes & de leurs Filles, d'autres aux Trahisons qu'ils avoient faites à leur Prince ou à leur Patric, d'autres enfin à leur Habileté à empoisonner leurs Ennemis ou à perdre des Innocens : J'espere qu'on ne me fera pas mauvais gré de ce que ces sortes de Découvertes me firent beaucoup rabatre de cette profonde veneration que j'ai naturellement

ment pour des personnes d'un Rang éminent, & qui est un Tribut que des gens de ma sorte doivent leur payer. J'avois souvent lu que de certains services importans avoient été rendus à des Princes ou à des Etats; cela me fit naître la Curiosité de voir ceux à qui ces Etats & ces Princes en avoient l'obligation. Apres une exacte recherche, il me fut dit que leurs Noms ne se trouvoient en aucun Registre, en en exceptant pourtant un petit nombre que l'Histoire a representez comme des Infames & des Traîtres. A l'égard des autres, je n'en avois jamais entendu parler. Ils parurent tous les yeux baïssés, & fort pauvrement habillez, la plupart d'entr'eux, à ce qu'ils me dirent, étant morts dans la misère, ou ayant porté leurs Têtes sur un Echafaut.

Parmi les premiers je vis un Vieillard dont l'Histoire a quelque chose de singulier. Il avoit à ses côtes un jeune Homme d'environ dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été pendant plusieurs années Commandant d'un Vaisseau, & que dans le Combat Naval d'*Actium*, il avoit eu le bonheur de couler à fond trois des principaux Vaisseaux Ennemis, & d'entreprendre un quatrième, ce qui avoit été la seule cause de la fuite d'*Antoine* & de la Victoire qui en fut une suite; que le jeune Homme que je voyois à ses côtes, & qui étoit son Fils unique, avoit été tué pendant l'Action. Il ajouta, que la Guerre étant finie, il s'en alla à *Rome*, pour solliciter un plus grand Vaisseau, dont le Commandant avoit été tué, mais que sans avoir égard à ses

pretentions, le Vaisseau qu'il demandoit, fut donné à un Homme qui n'avoit jamais vu la Mer, & dont tout le merite consistoit à être Fils de *Libertina*, Femme de Chambre d'une des Maitresses d'*Auguste*. Pendant qu'il s'en retournoit à son Bord, il fut accusé de negligence à l'égard de son devoir, & son Vaisseau fut donné au Page favori de *Publicola* le Vice-Amiral; sur quoi il se retira à une petite Ferme, fort éloignée de *Rome*, dans laquelle il finit ses jours. J'eus tant d'envie de savoir la verité de cette Histoire, que je demandai qu'*Agrippa* qui avoit été Amiral dans ce Combat, fut évoqué. Il vint, & me certifia tout le Recit, avec cette difference pourtant qu'il donna de bien plus grands Eloges au Capitaine, qui par sa modestie n'avoit nullement rendu justice à son propre Merite.

Je fus étrangement surpris de trouver que la Corruption eut fait de si rapides progrès dans cet Empire, & cela par le Luxe qui n'y étoit entré que fort tard, ce qui fit que je fus moins étonné de voir arriver de pareilles Aventures dans d'autres pays, où les vices de tous les genres ont régné depuis bien plus long tems.

Comme chacun de ceux qui étoient évoquez avoit parfaitement la même Figure sous laquelle ils avoient paru dans le Monde, ce ne fut qu'avec le plus sensible Déplaisir que je remarquai jusqu'à quel point la Race *Angloise* étoit degenerée depuis un siecle, & quels changemens avoit produit parmi nous la plus infame de toutes les Maladies.

Pour



seurs, eurent la generosité de me fournir toutes les provisions dont j'avois besoin, & de me mener à Bord. Mon Voyage fut d'un mois. Nous fumes acceuillis en chemin d'une violente Tempête, & obligez de prendre cours vers le *West* pour profiter d'un Vent alizé qui souffle dans ces parages. Le 21. d'*Avril* 1711. nous entrames dans la Rivière de *Clumegnig*, sur laquelle il y a une Ville qui porte le même Nom. Nous jettames l'Ancre à une lieuë de cette Ville, & fimes des signaux pour qu'on nous envoyât un Pilote. Il en vint deux à nôtre Bord en moins d'une demie heure; qui nous conduisirent entre plusieurs Ecueils, qui rendent le passage fort dangereux, dans un large Bassin, où toute une Flote est entièrement à l'abri des plus furieuses Tempêtes.

Quelques uns de nos Matelots, soit par malice, soit par inadvertence, informèrent les Pilotes que j'étois un Etranger & de plus grand Voyageur, ce que ceux-ci redirent à un Officier de la Douane, qui m'examina à la rigueur quand j'eus mis pied à terre. Cet Officier me parla la Langue de *Balnibarbi*, que presque tous les Habitans de cette Ville entendent à cause du grand Commerce qu'il y a entr'eux & les Habitans de ce Royaume. Je lui fis un Recit succinct, que je rendis le plus vraisemblable qu'il me fut possible; mais je jugeai à propos de ne pas déclarer ma Patrie & de me dire *Hollandois*, parce que mon Dessen étoit d'aller au *Japon*, & que je savois que les *Hollandois* sont le seul Peuple de l'*Europe* qui y soit admis. Dans cette vue  
je

je dis à l'Officier qu'ayant fait naufrage sur les Côtes de *Balnibarbi*, j'avois été reçu dans *Laputa*, ou l'Isle volante (dont il avoit plus d'une fois entendu parler) & que j'étois à présent dans l'intention de me rendre au *Japon*, où j'espérois de trouver quelque Vaisseau sur lequel je pouvois m'en retourner dans mon País. L'Officier me dit qu'il falloit que je restasse Prisonnier jusqu'à ce qu'il eut reçu à mon sujet des ordres de la Cour; qu'il alloit y écrire sur champ, & qu'il se flattoit d'avoir réponse dans une quinzaine de jours. On me donna un Appartement assez honnête pour une prison, avec une Sentinelle à ma porte; j'avois pourtant la liberté de me promener dans un assez grand Jardin, & fus traité avec beaucoup d'Humanité, étant entretenu pendant tout le tems au dépens du Roi. Un motif de curiosité porta plusieurs personnes à m'inviter chez elles, parce qu'il leur avoit été rapporté que je venois de plusieurs País fort éloignez, & dont quelques-uns même leur étoient entièrement inconnus.

Je louai un jeune Homme qui s'embarqua avec moi pour me servir d'Interprète; il étoit natif de *Luggnagg*, mais avoit passé quelques années à *Maldonada*, & entendoit parfaitement bien l'une & l'autre Langue. Par son moyen je fus en état de lier conversation avec ceux qui vinrent me voir; mais cette conversation ne consistoit qu'en Demandes de leur part, & qu'en Réponses de la mienne.

La Dépêche que nous attendions de la  
 D 3 Cour,

Cour, arriva vers le tems que nous espérons. Elle contenoit un ordre de me conduire moi & ma suite à *Traldragdubb* ou *Tril-drogdrib*, car j'ai entendu prononcer ce mot en deux manières, avec une Escorte de dix Chevaux. Toute ma suite consistoit dans le Garçon qui me servoit d'Interprète, que je persuadai de se mettre à mon service, & ce ne fut qu'à force de prières qu'on accorda à chacun de nous une Mule pour faire plus commodément le Voyage. Un Messager eut ordre de nous devancer de quelques jours, pour annoncer notre approche au Roi, & pour prier Sa Majesté de marquer le jour & l'heure que nous pourrions avoir l'Honneur de lécher la poussière qui est devant le marchepied de ses pieds. C'est-là le fil de la Cour, & j'éprouvai que cette phrase n'étoit rien moins que figurée. Car ayant été admis deux jours après mon arrivée, je reçus ordre de me trainer sur le ventre, & de lécher le plancher à mesure que j'avançois; mais à cause que j'étois Étranger, on avoit eu soin de la nettoyer si bien que la poussière ne put me faire aucun mal. Cependant, c'étoit là une Faveur particulière, qui ne s'accordoit qu'à des personnes du premier Rang, quand le Roi leur faisoit la grace de les admettre en sa présence. Ce n'est pas tout: quelquefois on repand tout exprès de la poussière sur le plancher, & c'est ce qui arrive lorsque celui, qui doit être admis, a de puissans Ennemis à la Cour. J'ai vu moi-même un grand Seigneur dont la bouche en étoit si plei-

pleine, que quand il se fut traîné jusqu'à l'endroit qu'il falloit, il lui fut impossible de prononcer un seul mot. Le pis est qu'il n'y a aucun Remède à cet inconvenient, parce que c'est un Crime capital à ceux qui sont admis à l'Audience de cracher ou de s'effuyer la Bouche en présence de Sa Majesté. Il y a encore à cette Cour une autre coutume, que je ne saurois tout à fait approuver. Quand le Roi a dessein de faire mourir quelque grand Seigneur d'une mort douce & qui aye quelque chose d'obligeant, il ordonne qu'on repande sur le plancher une certaine poudre empoisonnée, qui étant léchée tue infailliblement son Homme en vingt-quatre heures : Mais pour rendre justice à l'extrême Clemence de Sa Majesté, & au tendre soin qu'il a pour la vie de ses Sujets (en quoi il seroit à souhaiter que les Monarques de l'*Europe* voulussent bien l'imiter) il faut que je dise, que quand quelque Seigneur a eu l'honneur mortel de lécher un peu de cette poudre, dont je viens de parler, le Roi donne les ordres les plus précis que le plancher soit bien lavé; que si ses Domestiques n'exécutent pas exactement ses ordres; ils s'exposent à la colère & à l'indignation de ce Prince. Je lui ai entendu moi-même commander qu'on fouettât un Page, dont ç'avoit été le tour d'avertir ceux qui devoient nettoyer le plancher après une Exécution, mais qui avoit négligé de le faire par malice : Négligence, qui fut cause qu'un jeune Seigneur de grande espérance, ayant été admis à l'Audience,

fut malheureusement empoisonné, quoique dans ce tems-là, le Roi n'eut pas dessein de le faire mourir. Mais ce Prince fut si bon que de remettre au Page, le petit chatiment auquel il l'avoit condamné, sur la promesse qu'il fit que cela ne lui arriveroit plus, à moins que d'en avoir un ordre formel.

J'espère qu'un trait si singulier de Clemence engagera le Lecteur à me pardonner cette digression.

Quand je me fus trainé jusqu'à la distance de quatre verges du Trône, je me levai doucement sur mes genoux, & puis, après avoir sept fois frappé la Terre de mon Front, je prononçai les mots suivans, tels que je les avois appris la nuit d'auparavant, *Iekpling Glofftrobb squatsferumm blihop Mlashnalt, zwin, nodbalkguffh sibiophad Gurdlubb Asib.* C'est-là le Compliment que les Loix prescrivent à tous ceux qui ont l'Honneur de saluer le Roi. On pourroit le rendre par ces mots François; *Puisse Votre Majesté Céléste vivre plus long-tems que le Soleil, onze Lunes & demie.* Le Roi me fit une courte Reponse, à laquelle, quoique je n'en comprisse pas le sens, je repliquai pas ces mots qu'on m'avoit fait apprendre par cœur; *Flust drin Yaterick Dwuldom prastrad mirpush,* ce qui veut dire, *Ma Langue est dans la Bouche de mon Ami,* par où je voulois marquer que je souhaitois qu'il fut permis à mon Interprète d'entrer. Le Roi le voulut bien, & ce fut par le moyen de cet Interprète que je répondis aux Questions que Sa Majesté me fit pendant l'espace d'une bonne heure. Je par-

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 81  
 parlois la Langue de *Balnibarbi*, & mon Interprète exprimoit ce que je venois de dire en celle de *Luggnagg*. Le Roi prit beaucoup de plaisir à cette espèce de conversation, & ordonna à son *Bliffmarklub*, ou grand Chambellan d'avoir soin que mon Interprète & moi fussions logez à la Cour, & qu'il ne nous manquât rien.

Je m'arrêtai trois mois dans ce País, & cela par complaisance pour le Roi, qui paroissoit souhaiter que j'y fisse un plus long séjour, & qui me fit les offres les plus honorables pour m'y retenir. Mais je crus qu'il seroit plus conforme aux règles de la prudence & de la justice, de passer le reste de mes jours avec ma Femme & mes Enfants.



## CHAPITRE X.

*Eloge des Luggnaggiens. Description particulière des Struldruggs, avec plusieurs Conversations entre l'Auteur & quelques personnes de la première Distinction sur ce sujet.*

LES *Luggnaggiens* sont le Peuple du Monde de le plus poli & le plus généreux, & quoi qu'ils ne soient pas tout à fait exempts de cet orgueil qu'on remarque dans presque toutes les Nations de l'*Orient*, ils ne laissent pas d'être généralement parlant fort

honnêtes à l'égard des Etrangers. J'avois le bonheur d'être sur un grand pied de familiarité avec plusieurs Seigneurs de la Cour, & ayant toujours mon Interprète avec moi, nos Entretiens n'étoient pas désagréables.

Un jour dans une Compagnie fort nombreuse, une personne de Qualité me demanda si j'avois vu quelqu'un de leurs *Struldbruggs* ou Immortels. Je dis que non, & marquai souhaiter de savoir en quel sens ce titre pouvoit être appliqué à une Créature mortelle. Ce Seigneur me répondit, que quelquefois, quoi que rarement, il naissoit parmi eux des Enfans qui avoient une tache rougeatre & d'une figure circulaire sur le front, directement au dessus de la paupière gauche, ce qui étoit une infailible marque d'immortalité. Il ajouta, que la tache étoit d'abord fort petite, mais qu'elle devenoit plus grande à mesure que l'Enfant croissoit, & changeoit aussi de couleur: que depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de vingt-cinq, elle étoit verte, après cela d'un bleu foncé, & à quarante cinq ans noire comme du Charbon; après quoi elle ne souffroit plus aucun changement. Ces sortes de Naissances, poursuivit-il, sont si rares, que je ne crois pas qu'il y ait plus d'onze cent *Struldbruggs* de l'un & l'autre sexe dans tout le Royaume. Que ces productions n'étoient pas particulières à de certaines Familles, mais un pur effet du Hazard, & que les Enfans des *Struldbruggs* étoient sujets à la Loi du trépas ni plus ni moins que les

les autres Mortels. J'avouë que ce Recit me causa un plaisir inexprimable: Et comme celui qui me le faisoit entendoit la Langue de *Balnibarbi*, que je parlois fort bien, je ne pus m'empêcher de faire des Exclamations peut-être un peu extravagantes. Je m'écriai comme ravi hors de moi-même; Heureux Peuple où chaque Enfant a eu du moins la possibilité d'être Immortel! Nation heureuse, devant les yeux de qui sont étalez tant de vivans exemples de l'Antique vertu, & qui renferme dans son sein des Maîtres prêts à l'instruire dans la sagesse de tous les siècles! Mais mille & mille fois plus heureux encore ces admirables *Struldbruggs*, qui naissent exempts du plus affreux de tous les maux, & dont les aines ne sont pas continuellement agitées par l'horrible frayeur de la mort! Je fis paroître quelque étonnement de n'avoir vu à la Cour aucun de ces Illustres Personnages: une tache noire au front étant quelque chose de trop remarquable pour que je ne m'en fusse pas aperçu d'abord; & m'imaginant d'ailleurs qu'il étoit impossible que Sa Majesté, qui étoit un Prince fort judicieux, n'en eut choisi un bon nombre pour lui servir de Conseillers. Mais, poursuivis-je, peut être que ces Venerables Sages ne veulent pas respirer un air aussi corrompu que celui de la Cour; ou bien, qu'on n'a pas assez de défiance pour leurs Avis, comme on voit parmi nous de jeunes Gens trop vifs & trop peu dociles pour se laisser conduire par les

Conseils de quelques prudens Vieillards. Que quoi qu'il en fut à ces égards, puisque le Roi me permettoit quelquefois de le saluer, j'étois resolu de lui déclarer librement & au long mon sentiment à la première occasion, par le secours de mon Interprète; & que soit qu'il en profitat ou non, j'étois dans le dessein d'accepter l'offre que Sa Majesté m'avoit faite plus d'une fois, & de passer le reste de mes jours dans son País, pour devenir plus sage & meilleur par le commerce de ses Etres superieurs, dont il venoit de me parler, si tant y a qu'ils daignassent m'admettre parmi eux. Le Gentilhomme à qui j'adressai ce Discours, parce que (comme je l'ai déjà remarqué) il parloit la Langue de *Balmibarbi*, me dit avec cette sorte de souris, qu'arrache la pitié qu'on a pour l'ignorance, qu'il étoit charmé qu'il y eut quelque chose qui fut capable de me retenir parmi eux, & qu'il me prioit de lui permettre d'expliquer à la compagnie ce que je venois de dire. Il le fit, & ces Messieurs causèrent quelque tems ensemble dans leur Langue, sans que j'entendisse un seul mot de tout ce qu'ils dirent, ni que je pusse remarquer par leur air quelle impression mon Discours avoit faite sur eux. Après un silence de quelques instans, le même Seigneur me dit que ses Amis & les miens (ce furent ses termes) étoient charmés des Réflexions judicieuses que j'avois faites sur les Avantages d'une vie Immortelle, & qu'ils souhaïtoient que je leur dé-

clarasse

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 85  
clarasse d'une manière un peu détaillée, quel plan de vie je me ferois fait, si j'avois eu le bonheur de naître *Struldbrugg*.

Je répondis qu'il n'étoit guères difficile d'être éloquent sur un si beau & si riche sujet, particulièrement à moi, qui n'étois souvent amusé à songer ce que je ferois, si j'étois Roi, Général, ou Grand Seigneur: Qu'à l'égard du cas proposé, j'avois réfléchi plus d'une fois sur la manière dont je passerois mon tems, si j'étois sûr de ne pas mourir.

Que si j'avois eu le bonheur de naître *Struldbrugg*, dès que j'aurois connu l'excès de ma Félicité, je me ferois d'abord servi de toutes sortes de moyens pour aquerir des Richesses. Qu'à force d'Adresse & d'Application j'aurois pu en moins de deux Siècles devenir un des plus riches Particuliers du Royaume. En second lieu, que dès ma plus tendre jeunesse, j'aurois tâché de me perfectionner dans toutes sortes de Sciences, afin de surpasser un jour tous les Hommes du monde en Habileté & en Savoir. Enfin, que je mettrois soigneusement par écrit chaque Evenement considérable, de la vérité duquel je serois informé: Que je tracerois sans aucune ombre de partialité les Caractères des Princes & des plus fameux Ministres d'Etat, qui se succederoient les uns aux autres: Que je marquerois exactement les différens changemens qui arriveroient dans les Coutumes, le Langage, les Modes, & les Divertissemens de mon País. Et que par ces moyens j'esperois de devenir un Trésor vi-

vant de Connoiffances & de Sageffe, auffi bien que l'Oracle de ma Nation.

Dès que j'aurois atteint l'âge de foixante ans, leur dis-je en pourfuivant mon Difcours, je ne fongerois plus à me marier, mais pratiquerois les Loix de l'Hospitalité, quoiqu'avec retenue.

Je m'occuperois à former l'Efprit & le Cœur de quelques jeunes Gens de grande efpérance, en les convainquant par mes Observations & par de nombreux Exemples, de l'utilité & de l'excellence de la vertu. Mais je choifirois pour mes Compagnons perpetuels d'autres Immortels comme moi, parmi lesquels il y auroit une douzaine des plus Anciens, dont je ferois mes Amis particuliers. Si quelques-uns de ceux-ci ne fe trouvoient pas dans un état opulent, je les logerois dans ma Maifon, & en aurois toujours quelques-uns à ma Table, à laquelle je n'admettrois qu'un très-petit nombre de vous autres mortels, que je regarderois du même oeil dont un homme confidère la fucceffion annuelle des Tulippes & des Oeillets de fon Jardin: les Fleurs qu'il voit le divertiffent pendant quelques inflans, mais ne lui font point regretter celles de l'année paffée.

Mes Compagnons Immortels & moi, nous nous communiquerions les uns aux autres nos Observations, & ferions des Remarques fur les différentes manières dont la corruption fe gliffe dans le Monde, afin d'en préferver les Hommes par de fages Leçons, & par l'Ascendant de nôtre Exemple;

ple; Remedes qui selon toutes les aparences empêcheroient cette dépravation de la Nature humaine, dont on s'est plaint avec tant de Raison dans tous les âges. .

Ajoutez à cela le plaisir de voir les plus étonnantes Revolutions d'Etat: d'anciennes Citez tombant en ruïnes: d'obscurs Villages devenant des Capitales d'Empires: de fameuses Rivières changées en petits Ruiffeaux: l'Océan laissant un Pais à sec, pour en couvrir un autre de ses ondes: les Sciences établissant leur Siège dans de certains Pays, & quelques Siècles après paroissant les avoir quitez pour jamais. Je pourois alors me promettre de voir le jour où l'on auroit trouvé la *Longitude*, le *Mouvement Perpetuel*, & la *Medecine Universelle*, aussi bien que plusieurs autres belles Inventions: \* Quelles magnifiques Découvertes ne feroions nous point en Astronomie, en survant à nos Prédictionns les plus reculées, & en observant les Retours periodiques des Cometes, & tout ce qui a du raport au mouvement du Soleil, de la Lune & des Etoiles.

- Ce ne fut-là que l'Exorde: Mon amour pour la vie rendit la suite de mon Discours bien plus longue. Quand j'eus fait, & que ce que je venois de dire eut été expliqué commé auparavant au reste de la Compagnie, ils parlèrent quelque tems entr'eux, & me parurent un peu rire à mes Dépens. A la fin le même Gentilhomme, qui m'avoit servi d'Interprète, dit qu'il étoit chargé de la part de ces autres Messieurs de me  
re-

redresser sur quelques Erreurs dans lesquelles l'imbécillité ordinaire de la Nature humaine m'avoit fait tomber. Que cette Race de *Strulbruggs* étoit particulière à leur País, puisqu'il ne s'en trouvoit point ni dans le Royaume de *Balnibarbi*, ni dans l'Empire du *Japon*, où il avoit eu l'honneur d'être Ambassadeur de la part de Sa Majesté, & qu'il avoit trouvé les Naturels de l'un & de l'autre de ces Pays aussi incrédules sur le Chapitre des *Strulbruggs* que je l'avois paru moi-même. Que dans les deux Empires susdits, dans lesquels il avoit fait un assez long séjour, le desir de vivre long-tems étoit un desir général. Que quiconque y avoit un pied dans le Tombeau, retenoit l'autre le plus qui lui étoit possible. Que le plus vieux y esperoit de vivre encore un jour, & regardoit la mort comme le plus affreux de tous les maux ; mais que dans l'Isle de *Luggnagg* le desir de vivre n'étoit pas si ardent, parce qu'on y avoit l'exemple des *Strulbruggs* continuellement devant les yeux.

Que le plan de vie que j'avois fait étoit déraisonnable & injuste, parce qu'il supposoit une éternité de Jeunesse, de Santé, & de Vigueur, que personne ne sauroit avoir la Folie de se promettre, quelque extravagant qu'on soit en fait de souhaits. Que par conséquent, la Question n'étoit pas de savoir si un Homme voudroit être toujours jeune & toujours heureux, mais comment il passeroit une vie sans fin, sujette aux incommoditez qui sont l'appanage ordinaire  
de

## LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 89

de la vieillesse. Car, ajoutoit-il, quoique peu d'Hommes voulussent avouër qu'ils souhai-teroient d'être Immortels même à de si dures conditions, j'ai pourtant remarqué dans les Empires de *Balnibarbi* & du *Japon*, que chacun cherche à renvoyer la mort quelque tard qu'elle vienne, & je n'ai presque point vu d'Exemples d'Hommes qui mourussent volontairement, à moins que d'y avoir été portez par d'excessives Douleurs. Et j'en appelle à vôtre conscience, me dit-il, si vous n'avez remarqué la même chose dans les pais où vous avez voyagé.

Après cette Preface, il entra dans un Detail fort circonstancié touchant les *Strulb-druggs*. Il dit qu'ils agissoient comme les autres Hommes jusqu'à l'age de trente ans, après quoi on remarquoit en eux une espèce de Melancolie qui augmentoit de jour en jour jusqu'à ce qu'ils eussent quatre vingts ans. Qu'il savoit cela par leur propre Confession: parce que, comme chaque siecle ne produit que deux ou trois de cette Espece, ce nombre ne suffit pas pour faire quelque Observation generale. Quand ils ont passé les quatre vingt ans, ce qui pour les autres habitans de ce pays, est le dernier Terme auquel ils puissent atteindre, ils sont non seulement sujets à toutes les Folies & à toutes les Infirmitéz des autres Vieillards, mais aussi à de certains Defauts qui naissent de la terrible certitude de leur Immortalité. Ils sont non seulement Vains, Opiniâtres, Avares, de mauvaise Humeur, & Babillards, mais aussi entièrement incapables d'Amitié. Envie  
&

& Desirs impuissans sont leurs passions ordinaires. Mais les objets contre lesquels leur Envie se dechainé principalement, sont les vices des Jeunes, & la mort des Vieux. En reflexissant sur ceux là, ils se trouvent exclus même de la possibilité de goûter jamais aucun plaisir, & quand ils voyent un Convoi funebre, ils se plaignent que d'autres sont entrez dans un Port, où eux mêmes ne pourront jamais arriver. Ils ne se souviennent de rien que de ce qu'ils ont remarqué & appris dans leur Jeunesse, & cela même est encore fort defectueux. Et pour ce qui regarde la Certitude ou les particularitez de quelques Faits, on peut faire plus de fond sur les Traditions communes, que sur leurs meilleurs Memoires. Les moins miserables de ces Vieillards éternels sont ceux qui ont le bonheur de radoter, & de perdre absolument la Memoire; parce que, n'ayant pas un grand nombre de mauvaises Qualitez, qui rendent les autres haissables, on est plus porté à avoir pitié d'eux & à les secourir.

Si un *Struldrugg* épouse une personne immortelle comme lui, le Mariage ne subsiste que jusqu'à ce que le plus jeune des deux ait atteint l'âge de quatre vingt ans. Car nos Loix trouvent qu'il est juste que celui, qui, sans qu'il ait mérité ce malheur par sa faute, est condamné à rester toujours sur la Terre, ne soit pas rendu doublement malheureux par une Femme éternelle.

Dès qu'ils ont quatre vingt Ans, la Loi les considère comme morts; leurs Heritiers s'emparent de leurs Biens, excepté une petite

tite

rite portion qu'on reserve pour leur Entretien, & les Pauvres d'entr'eux sont entretenus à la Charge du Public. Après ce periode ils sont tenus pour incapables de s'aquitter d'aucune Charge, & on ne les admet pour Temoins dans aucune Cause, soit Civile, soit Criminelle.

A quatre vingt & dix Ans ils perdent leurs Dents & leurs Cheveux, ne trouvent plus de gout à rien, mais mangent & boivent sans appetit & sans plaisir : Les Maladies auxquelles ils sont sujets allant leur train ordinaire sans croître ni diminuer. En parlant ils oublient les Noms les plus ordinaires des Choses, aussi bien que celui des personnes, quand même ce seroient leurs plus intimes Amis, ou leurs plus proches Parens. Pour la même raison ils ne sçauroient jamais s'occuper à lire, parce que leur Memoire est si peu ferme que le commencement d'une Phrase est toujours effacé de leur souvenir quand ils en lisent la fin : Malheur qui les prive du seul Divertissement dont ils seroient capables.

Le Langage étant fort sujet au Changement, les *Strulbruggs* d'un siecle n'entendent pas ceux d'un autre, & sont, lorsqu'ils ont passé deux cent ans, incapables de lier Conversation avec leurs Voisins les Mortels; ce qui leur donne le desavantage d'être comme Etrangers dans leur propre País.

Tel fut, autant qu'il m'en peut souvenir, le Recit qu'il me fit touchant les *Strulbruggs*. J'en vis dans la suite cinq ou six de differens

A-

Ages, mais dont le plus jeune n'étoit vieux que de deux siècles; J'eus même le plaisir de passer quelques Heures avec deux outrois d'entr'eux; mais quoi qu'on leur eut dit que j'étois un grand Voyageur, qui avois vu la plus grande partie de la Terre, ils n'eurent pas la moindre curiosité de me faire quelques Questions, & se contentèrent de me demander un *Slums Kudask*, ou marque de souvenir, ce qui est une manière honête de demander l'Aumone, sans que la Loi, qui le defend, soit ouvertement violée.

Tout le Monde les hait & les meprise; & la Naissance d'un d'eux est mis au nombre des funestes presages. La meilleure manière de savoir leur Age est de leur demander de quel Roi ou de quel grand Personnage ils se souviennent, & après cela de consulter l'Histoire, car il est certain que quand ils avoient quatre vingt Ans, le dernier Prince dont ils avoient conservé le souvenir n'avoit pas encore commencé son Règne.

Leur vñe est de tous les Spectacles le plus mortifiant, & les Femmes parmi eux sont encore plus horribles que les Hommes. Par dessus les Difformitez ordinaires à un age avancé, ils ont je ne sçai quelle Laideur particulière encore, qui s'augmente avec les Années, & qu'il est impossible de decrire. Et à cet egard je puis me vanter, que parmi une demie douzaine de *Strulbaruggs* je distinguai d'abord le plus vieux, quoi qu'il n'y eut pas plus de deux siècles de difference.

Le

## LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 93

Le Lecteur croira facilement que ce que je venois d'entendre, diminua de beaucoup l'Envie que j'avois de vivre toujours. J'eus honte des visions extravagantes dans lesquelles j'avois donné, & fus persuadé que le Tyran le plus cruel auroit peine à inventer un genre de mort par lequel je refusasse de passer pour finir une pareille vie. On conta au Roi tout ce qui s'étoit passé sur ce sujet entre moi & mes Amis. Ce Prince me fit l'honneur de me railler là dessus, me demandant si je ne voulois pas transporter dans mon pays une paire de *Struldruggs*, pour armer mes Compatriotes contre la Frayeur de la Mort; mais il semble que cela soit defendu par les Loix fondamentales du Royaume: car sans cela j'aurois été charmé de faire la Depense de les transporter. Je fus obligé d'avouer que les Loix de ce Royaume touchant les *Struldruggs*, étoient appuyées sur de très solides Raisons, & telles, que tout autre pays seroit obligé de les adopter, s'il avoit de pareils Hommes dans son sein. Autrement, comme l'Avarice est une passion en quelque sorte essentielle à la Vieillesse, ces Immortels dexiendroient avec le Temps possesseurs de tous les Biens de la Nation, & s'empareroient de toute l'Autorité: d'où il arriveroit que manquant de Talens pour faire un bon usage du pouvoir qu'ils auroient entre les Mains, le Gouvernement, dont ils seroient les soutiens, crouleroit bientôt sur ses Fondemens.

CHA



## CHAPITRE XI.

*L'Auteur quite Luggnagg & va au Japon: d'où il se rend, sur un Vaisseau Hollandois à Amsterdam, & d'Amsterdam en Angleterre.*

J'AY cru que ce Recit touchant les *Strulb-druggs* ne seroit pas desagréable au Lecteur, ne me souvenant pas d'avoir jamais lu quelque chose de pareil dans aucun Livre de Voyages qui me soit tombé entre les mains. Que si ce *Traité Historique* n'est pas si nouveau pour mes Lecteurs que je me le suis imaginé, je tirerai mon Apologie de la nécessité où se trouvent des Voyageurs, qui font la Description du même Pays, de raconter les incidents particularitez, sans qu'on puisse pour cela les accuser de s'être copiez les uns les autres.

Il y a un commerce perpetuel entre les Habitans de ce Royaume & ceux du Japon, & il est très aparent que les Auteurs Japonois auroient pu me donner quelques lumières sur le Chapitre des *Strulb-druggs*; mais je fis si peu de séjour dans cet Empire, & j'en faisois si peu la Langue, qu'il me fut impossible de demander ou de recevoir à cet égard quelques Eclaircissemens. Mais j'espère que la Lecture de mon Livre donnera à quel-

LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 95

quelque *Hollandois* la curiosité de faire sur ce sujet de plus amples informations.

Le Roi de *Luggnagg* m'ayant plusieurs fois pressé d'accepter quelque Emploi à sa Cour, & me trouvant inébranlable dans le Desein de retourner dans mon païs, m'acorda la permission de partir, & me donna une Lettre de Recommandation écrite de sa propre Main pour l'Empereur du *Japon*. Il me fit aussi present de quatre cent quarante & quatre grandes pièces d'or (cette Nation aimant fort les nombres pairs) & d'un Diamant que je vendis en *Angleterre* pour onze cent guinées.

Le sixième de *May* 1709, je pris congé solennellement de sa Majesté & de tous mes Amis. Ce Prince eut la bonté d'ordonner qu'un Detachement de sa Garde me conduisit à *Glanguenstald*, qui est un Port de mer situé au *Sud-West* de l'Isle. Six jours après mon Arrivée, il y eut un Vaisseau prêt à faire voile pour le *Japon*, & nous fimes ce Trajet en quinze jours. Nous primes Terre à une petite Ville Maritime nommée *Xamoschi*, & située au *Sud-Est* du *Japon*. Je montrai d'abord aux Officiers de la Douane la Lettre du Roi de *Luggnagg* pour sa Majesté Imperiale.

Ils connoissoient parfaitement bien le Cachet de ce Prince, qui étoit de la largeur de la paume de ma main. Ce cachet representoit un Roi levant de terre un *Gueux estropié*. Les Magistrats de la Ville ayant été informez que j'avo's une Lettre pour l'Empereur, me reçurent comme un Ministre public, en-  
rent

rent soin de me pourvoir de Domestiques pour me servir, & de Voitures pour transporter mon Bagage à *Nedo*, où je fus admis à l'Audience, & delivrai ma Lettre, qui fut ouverte avec grande Ceremonie, & expliquée à l'Empereur par un Interprète, qui me dit après cela de la part de sa Majesté que si j'avois quelque Requête à presenter, je pouvois être sûr qu'elle me seroit otroyée pour l'Amour du Roi de *Luggnagg*. Cet Interprète avoit été employé depuis long-tems dans les Affaires des *Hollandois* : il demêla facilement que j'étois *Européen*, & pour cette cause il exprima ce que l'Empereur venoit de dire en *Hollandois*, qu'il parloit parfaitement bien. Je repondis (conformément à la Resolution que j'en avois prise) que j'étois un Marchand *Hollandois*, qui avois fait Naufrage sur les Côtes d'un pais fort éloigné, d'où je m'étois rendu en partie par Mer & en partie par Terre à *Luggnagg*, & de là au *Japon*, où je savois que ceux de mon pays envoyoient souvent des Vaisseaux, sur un desquels j'avois esperé de m'en retourner en *Europe* : Que pour cet effet je supliois très humblement sa Majesté de donner ordre que je fusse conduit & escorté jusqu'à *Nangefac* : A cette Faveur je priai que pour l'Amour de mon Patron le Roi de *Luggnagg*, l'Empereur voulut bien en ajouter une autre, qui étoit de me dispenser de la Ceremonie imposée à mes Compatriotes de fouler aux pieds la *Croix*, parce que c'étoit mon Infortune, & non pas l'intention de faire quelque Commerce qui m'avoit conduit dans son Pays.

Quand

Quand cette dernière Demande eut été expliquée à l'Empereur, il parut un peu surpris, & dit, qu'il croyoit que j'étois le premier de mes Compatriotes qui eut jamais fait quelque Difficulté sur ce point, & qu'il commençoit à douter que je fusse un *Hollandois*; mais qu'il me soupçonnoit plutôt d'être un *CHRETIEN*. Que cependant à cause des Raisons que j'avois aleguées, mais principalement par amitié pour le Roi de *Luggnagg*, il se prêteroit à la *singularité* de mon humeur, mais que l'Affaire devoit être adroitement menagée, & que ses Officiers auroient ordre de me laisser passer comme si c'étoit par inadvertance. Je rendis mille graces par la bouche de mon Interprète pour une Faveur si signalée, & quelques Troupes étant en ce tems là en marche vers *Nangesac*, l'Officier Commandant eut ordre de m'y conduire, avec quelques Instructions sur l'Affaire de la *Croix*.

Le 9. *Juin* 1709. J'arrivai à *Nangesac*, après un assez long & encore plus incommode Voyage. Je ne tardai guères à faire connoissance avec quelques Matelots *Hollandois* d'un Vaisseau nommé *Amboine*, de 450. Tonneaux. J'avois vécu assez long-tems en *Hollande*, poursuivant mes Etudes à *Leide*, & je parlois assez bien *Flamand*. Les Matelots furent bien tôt informez d'où je venois en dernier lieu, ils eurent la curiosité de me demander l'Histoire de ma vie & le détail de mes Voyages. Je leur fis un Recit abrégé, probable & peu sincère. Je con-

noissois plusieurs personnes en *Hollande*, & il ne me fut pas difficile d'inventer des Noms suposez pour mes Parens, que je dis être de pauvres gens de la Province de *Gueldres*. J'aurois volontiers donné au Capitaine (un certain *Theodore van Grult*) tout ce qu'il m'auroit demandé pour me transporter en *Hollande*; mais quand il eut appris que j'étois Chirurgien, il se contenta de la moitié de la somme ordinaire, à condition que je le servirois dans ma profession durant le Voyage. Avant que de nous embarquer, quelques uns de l'Equipage me demandèrent souvent si j'avois accompli la Ceremonie dont j'ay parlé? J'esquivai la Question par des Reponses vagues, disant que j'avois fait tout ce que l'Empereur avoit exigé de moi. Cependant, un méchant Coquin de Matelot s'adressant à un Officier, & me désignant du doigt, dit que je n'avois pas encore foulé aux pieds le *Crucifix*: mais l'Officier qui avoit reçu ordre qu'on ne me fit point de peine, donna à ce Maraut une volée de coups de Bâton, après quoi je ne fus plus exposé à des Questions de ce genre.

Il ne m'arriva rien pendant ce Voiage qui vaille la peine d'être raconté. Nous eumes le vent en poupe jusqu'au *Cap de Bonne Esperance*, où nous nous pourvumes d'Eau douce. Le 16. d'Avril nous arrivâmes sains & saufs à *Amsterdam*, n'ayant perdu que trois Hommes qui étoient morts de Maladie, & un quatrième qui étoit tombé du grand Mât dans la Mer, près des Côtes de *Guinée*.

A-

## LAPUTA, DE BALNIBARBI &c. 99

Après m'être arrêté quelques jours à *Amsterdam*, je m'embarquai pour l'*Angleterre* sur un petit Vaisseau qui apartenoit à cette Ville. Le 10. d'*Avril* 1710, nous arrivames aux *Dunes*. Le lendemain je mis pied à Terre, & eus le plaisir de revoir ma Patrie après une absence de cinq Ans & six mois. J'arrivai chez moi le même jour, & trouvai ma Femmé & mes Enfâns en parfaite santé.

*Fin de la Troisième Partie.*







TERRE DE NUYT'S.

*Edels Land.*

*Lewins Land.*

*I. S<sup>t</sup> Pierre.*

*I. S<sup>t</sup> Francois.*

*Sweers I.*

*I. Maelfuyker.*

*De Wils I.*



*Decouvert AD 1711.*





# VOYAGES.

## PART. IV.

### VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNS.



#### CHAPITRE I.

*L'Auteur entreprend un Voyage en Qualité de Capitaine d'un Vaisseau. Ses gens conspirent contre lui, le tiennent pendant quelque tems renfermé dans sa Cabane, & le mettent à Terre dans un Pays inconnu. Il avance dans le Pays. Description d'un Etrange Animal nommé Yahoo. L'Auteur rencontre deux Houyhnhns.*



Je passai environ cinq Mois dans ma Maison avec ma Femme & mes Enfans, & aurois été fort heureux si j'avois su sentir mon Bonheur. Je laissai ma Femme

E 3 en-

enceinte, & acceptai une offre fort avantageuse qui me fut faite d'être Capitaine du *Hazardeux*, Vaisseau Marchand de 350. Tonneaux: Car j'entendois fort bien la Navigation, & étant las de l'Emploi de Chirurgien sur Mer, (Emploi néanmoins, auquel je ne renonçois pas si absolument que je ne fusse prêt à l'exercer en tems & lieu) j'engageai en cette qualité un certain *Robert Parrefoy*, jeune Homme assez Habile dans sa Profession. Nous partîmes de *Portsmouth* le second d'*Aoust* 1710, le quatorzième nous rencontrâmes le Capitaine *Pocock* qui alloit à la Baye de *Campêche* pour y couper du Bois du même nom. Le 16. nous fumes separez de lui par une Tempête; j'appris à mon Retour que son Vaisseau avoit coulé à fond; & que de tout l'Equipage il n'y avoit qu'un seul Mouffe qui se fut sauvé: C'étoit un honnête Homme & un fort bon Marinier, mais un peu trop positif dans ses sentimens, ce qui fut la cause de sa perte, comme ce l'a été de celle de plusieurs autres. Car s'il avoit suivi mon Avis, il seroit peut être à present comme moi sain & sauf au milieu de sa Famille.

Des Fièvres chaudes m'emportèrent tant de monde, que je fus obligé de toucher aux *Barbades* pour y faire de nouvelles Recrues. Mais je ne tardai guères à me repentir du choix que je fis, ceux que je pris à mon Bord ayant presque tous été Boucaniers. Tout l'Equipage de mon Vaisseau consistoit en vingt-cinq Hommes, & mes ordres portoient que je trafiquerois avec les *Indiens* de

la *Mer du Sud*, & que je tacherois de faire quelques nouvelles Decouvertes. Ces Boucaniers debauchèrent le reste de mes gens, & tous ensemble formèrent le Dessein de se rendre Maitres du Vaisseau; Dessein qu'ils exécutèrent un beau Matin en se jettant tout d'un coup dans ma Cabane, & en me liant pieds & mains, avec menace de me jeter dans la Mer si je faisois la moindre Résistance. Je leur dis que je me reconnoissois leur prisonnier, & que je leur promettois la plus entière soumission. Ils exigèrent de moi que je confirmasse cette promesse par serment; après quoi ils me delièrent, à un de mes Bras près qu'ils atachèrent avec une Chaine à mon Lit, & placèrent une sentinelle avec un Fusil chargé à ma porte, avec ordre de tirer sur moi, dès que je ferois le moindre effort pour me détacher. Ils m'envoyèrent à manger & à boire, & se chargèrent du Gouvernement du Vaisseau. Leur Dessein étoit de pirater sur les *Espagnols*, ce qu'ils ne pouvoient faire à moins que d'être plus forts de Monde. Mais avant que de rien entreprendre, ils étoient dans l'intention de vendre les Marchandises qui étoient dans le Vaisseau, & puis d'aller à *Madagascar* pour y faire des Recrues, quelques uns d'eux étant morts depuis qu'ils m'obligeoient à garder la Chambre. Cette espèce de prison dura quelques semaines, pendant lesquelles ils firent commerce avec les *Indiens*, sans que je sçusse quel Cours ils prenoient, étant étroitement gardé dans ma Cabane, & attendant à tout moment qu'ils exécuteroient

la menace de me tuer, qu'ils me faisoient régulièrement huit ou dix fois par jour.

Le 9. *May* 1711, un certain *Jaques Welch* vint me trouver, & dit qu'il avoit ordre du Capitaine de me mettre à Terre. Je tâchai de le fléchir par mes prières, mais je n'eus pas venir à bout; il poussa même la Cruauté jusqu'à refuser de me dire seulement le Nom de leur nouveau Capitaine. Quand il eut fait sa Commission, lui & ses Compagnons me forcèrent à descendre dans la Chaloupe, en me permettant de mettre mon meilleur Habit, & de prendre avec moi un petit paquet de Linge, mais point d'Armes excepté mon Epée: ils eurent même la politesse de ne pas visiter mes poches, dans lesquelles j'avois mis tout mon Argent, & quelques autres Bagatelles. Ils firent environ un lieuë à force de Rames, & puis me mirent sur le Rivage. Je les conjurai de me dire dans quel pays j'étois: Ils me protestèrent tous qu'ils le savoient aussi peu que moi, mais me dirent que le Capitaine (comme ils l'apelloient) avoit resolu, après s'être défait des Marchandises, de me mettre à Terre sur la première Côte que nous decouvriions. En prononçant ces mots, ils s'éloignèrent de moi, me disant en guise d'Adieu, que si je ne voulois pas être surpris par la Marée, je ferois fort bien de ne pas rester long-tems dans l'endroit où j'étois.

Dans cette affreuse situation je gagnai le haut du Rivage, où je m'assis pour me reposer un peu, & pour réfléchir sur le parti que je devois prendre. Après une mûre De-  
li-

libération, je pris la Résolution d'avancer dans le païs, de me rendre aux premiers Sauvages que je rencontrerois, & de racheter ma vie en leur donnant quelques Bracelets, quelques Bagues de cuivre, & quelques Verroteries; Bagatelles dont on se pourvoit dans ces sortes de Voyages, & dont j'avois par bonheur quelques unes sur moi. Je vis sur ma Route un grand nombre d'Arbres, qui me parurent être des productions de la Nature, parce que je ne remarquois aucun ordre dans leur Arrangement; plusieurs Prez, & quelques Champs d'Avoine. Je marchai avec beaucoup de circonspection, craignant qu'on ne metirât quelque Flèche par derrière ou de côté. Je tombai dans un grand Chemin, où je vis plusieurs Traces d'Hommes, quelques unes de Vaches, mais un nombre bien plus considerable de celles de Chevaux. Enfin j'aperçus divers Animaux dans un Champ, & un ou deux de la même sorte assis dans des Arbres. Ils étoient d'une Figure fort vilaine & tout à fait extraordinaire. J'en eus un peu peur, & pour les mieux considérer, je me cachai derrière un Buisson.

Quelques uns d'eux s'étant approchez de la place où j'étois, j'eus occasion de les voir distinctement. Leurs Têtes & leurs Poitrines étoient couvertes de Cheveux: ils avoient des Barbes pareilles à celles des Boucs, & leur corps étoit généralement parlant couleur de peau de Buffle. Je les voyois grimper sur de hauts Arbres avec autant d'Agilité qu'auroit pu faire un Ecureuil; car ils avoient de fortes pates qui se terminoient en pointes

E s cro-

crochues. Ils fautoient fort loin & couraient d'une prodigieuse vitesse. Les Femelles étoient plus petites que les *Males* : leurs Mammelles pendoient entre leurs pieds de devant, & touchoient presque à terre quand elles marchoient. Les Cheveux de ces Animaux, tant de l'un que de l'autre sexe, étoient de différentes couleurs: les uns les avoient bruns, d'autres roux, d'autres noirs, & d'autres enfin jaunes. Tout compté, je ne me souviens pas d'avoir vu dans aucun de mes Voyages des Animaux plus désagréables, ni contre lesquels j'aye senti une plus forte Antipathie. N'ayant donc que trop satisfait ma curiosité, je poursuivis mon chemin, espérant qu'il me conduiroit à la Cabane de quelque *Indien*. A peine eus-je fait quelques pas, que je rencontrai nez à nez une de ces Creatures dont je viens de parler. Le vilain Monstre ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'il fit plusieurs grimaces, dans lesquelles je crus démêler son Etonnement; puis s'approchant de moi, il leva sa pate de devant, sans que je fusse si c'étoit par Méchanceté ou par simple Curiosité. Mais de peur d'Equivoque, je mis Flamberge au vent, & lui donnai un coup de plat de mon Epée, car je ne voulois pas le blesser, de peur que cette Action violente; commise à l'égard d'un Animal qui pouvoit leur appartenir, n'irritât les Habitans contre moi. Cependant le coup que j'avois donné à cette Bête fut assez douloureux, pour qu'elle prit la fuite, en jettant des cris, qui attirèrent hors du champ voisin une quarantaine d'Animaux de la même sorte, dont je fus

re-

regardé d'assez mauvais œil. De peur d'insulte néanmoins je me mis le dos contre un Aibre, & fis le Moulinet avec mon Epée, quoi qu'à dire le vrai je ne fusse rien moins qu'à mon Aise.

Au milieu de cet embarras, quel ne fut pas mon Etonnement, quand je vis ces Animaux se sauver à toutes Jambes, & me laisser librement poursuivre ma Route, sans qu'il me fut possible de comprendre la cause d'un changement si soudain? Mais ayant tourné la Tête à gauche, j'aperçus un Cheval qui se promenoit au petit pas dans le Champ; & c'étoit ce Cheval, qu'ils avoient aperçu avant moi, qui, à ce que j'appris depuis, étoit la cause de leur Fuite. Le Cheval me parut un peu effrayé en me voyant, mais se remettant d'abord de sa crainte, il considéra mon Visage avec de manifestes marques d'étonnement: il regarda avec attention mes mains & mes pieds, & fit plusieurs fois le tour de mon corps. Je voulois continuer mon Chemin, mais il me le barra en s'y mettant en travers, quoiqued'ailleurs il n'eut pas l'Air menaçant, & qu'il ne me parut pas avoir Dessein de me faire la moindre violence. Nous fumes l'un & l'autre pendant quelques minutes dans cette situation; à la fin je pris la hardiesse d'étendre la main sur son Cou, dans le dessein de le flater, en me servant de cette sorte de sifflement & de mots; qui sont en usage parmi les Maquignons, quand ils veulent manier un Cheval étranger. Mais cet Animal parut recevoir mes Caresses avec Dedain, car il branla la tête, fronça le

sourcil, & écarta doucement ma Main avec son pied droit de devant. Après quoi il hennit trois ou quatre fois, mais d'une manière si extraordinaire que je crus que c'étoit une espèce de Langage, qui lui étoit particulier, qu'il parloit.

Sur ces entrefaites arrive un second Cheval, qui s'approche de l'autre d'un Air dégagé & honête, lui hennit quelques sons, qui me parurent Articulez, & en reçoit une Réponse du même genre. Ils s'éloignèrent tous deux de quelques pas, comme s'ils avoient voulu conférer ensemble, se promenant l'un à côté de l'autre, en avant & en arrière, tout de même que des personnes qui délibèrent sur quelque Affaire importante, mais tournant souvent les yeux vers moi, comme pour empêcher que je ne m'échappasse. Je ne sçaurois exprimer la surprise où je fus en voyant faire de pareilles choses à des Bêtes brutes, & je conclus que si les Habitans du país étoient douez d'un Degré de raison proportionné à cette superiorité ordinaire que les Hommes ont sur les Chevaux, il faloit nécessairement qu'ils fussent le plus sage Peuple de la Terre. Cette pensée m'encouragea à poursuivre ma Route, & me fit naître le Dessein de ne me point arrêter que je n'eusse trouvé quelque Maison ou quelque Village, ou du moins quelqu'un des Naturels du pays. Je m'esquivois déjà tout doucement, quand le premier des deux Chevaux, qui étoit un gris-pommelé, remarquant ma fuite, se mit à hennir après moi d'un Ton si absolu, que je m'imaginai entendre ce qu'il vouloit dire;





re; sur quoi je retournai sur mes pas & vins vers lui, pour attendre ses ordres. Mais je dissimulai ma crainte le mieux qu'il me fut possible: car, sans que j'en jure, le Lecteur croira aisément que l'incertitude où j'étois comment cette Avanture finiroit, me mettoit un peu en peine.

Les deux Chevaux s'approchèrent de moi, regardant avec beaucoup d'attention mon Visage & mes mains. Le Cheval gris toucha mon Chapeau de tous côtez avec la Corne de son pied droit de devant, & le decompensa tellement, que je fus obligé de l'oter pour le rajuster; Action qui me parut jeter ce Cheval aussi bien que son Compagnon (qui étoit un Baybrun) dans un Etonnement inexprimable; Celui-ci toucha le pan de mon Habit, & trouvant qu'il ne faisoit pas partie de mon corps, donna encore de nouvelles marques de sa surprise. Ils étoient l'un & l'autre fort embarrassés de mes Souliers & de mes Bas, qu'ils avoient fort attentivement examinés, se hennissant l'un à l'autre, & faisant diferens gestes, qui ne ressembloient pas mal à ceux que fait un Philosophe qui tâche d'expliquer quelque Phenomène nouveau & difficile.

En un mot, toutes les manières de ces Animaux me parurent si sages & si marquées au coin de l'intelligence, que je conclus qu'il falloit necessairement qu'ils fussent des Magiciens, qui s'étoient ainsi metamorphosés eux mêmes, & qui voyant un Etranger, avoient formé le Dessen de se divertir de moi; ou qui peut être étoient réellement é-

tonnez à la vuë d'un Homme si différent en Habit & en Figure des Habitans d'un pays si éloigné. Ce beau & solide Raifonnement me fit prendre la Hardieffe de leur adreffer le Discours fuivant.

Messieurs, si vous êtes des Enchanteurs, comme il y a grande aparence, vous entendez toutes fortes de Langues, c'est pourquoy je prens la liberté de dire à Vos Seigneuries, que je suis un malheureux *Anglois*, que ses infortunes ont amené sur vos Côtes, & je conjure un de vous deux de me permettre de le monter comme s'il étoit réellement Cheval, & de me porter à quelque Maison ou à quelque Village. Et vous n'obligerez pas un Ingrat, car je vous ferai présent de ce Couteau & de ce Bracelet (que je pris hors de ma poche en prononçant ces derniers mots.) Les deux Créatures gardèrent un profond silence pendant que j'é parlois, & parurent m'écouter avec beaucoup d'attention; & quand j'eus fait, ils se hennirent plusieurs fois l'un à l'autre, ni plus ni moins que s'ils étoient engagez dans une sérieuse conversation. Je remarquai que leur Langage exprimoit fort bien les passions, & que les mots en pouvoient plus aisément être reduits en Alphabet que ceux des *Chinois*.

Je leur ouïs plusieurs fois prononcer le mot de *Yahoo*; & quoi qu'il me fut impossible de deviner ce qu'il signifioit, j'essai néanmoins, pendant que ces deux Messieurs étoient en conversation, de le prononcer à mon Tour. Dès que je remarquai qu'ils se taisoient, je dis à haute voix *Yahoo*, imitant

PAYS DES HOUYHNHNMS. III

tant en même tems, le plus qu'il m'étoit possible le Hennisement d'un Cheval; ce qui ne les surprit pas mediocrement tous deux, & le gris repeta trois fois le même mot, comme s'il avoit voulu m'apprendre le veritable Accent, en quoi je l'imitai de mon mieux, & trouvai que chaquefois je prononçois moins mal, quoique je fusse encore fort loin du point de perfection. Ensuite le Bay-brun essaya ma Capacité à l'égard d'un second mot dont la prononciation étoit bien plus difficile: je veux dire celui de *Houybnhpm*. Je ne reussis pas si bien dans ce mot que dans l'autre; mais après deux ou trois Essais, cela alla mieux: & mes deux Maitres me parurent extrêmement étonnez de l'habileté de leur Disciple.

Après quelques autres Discours, qui à ce que je conjecturai, me regardoient, les deux Amis prirent congé l'un de l'autre; le Cheval gris me fit signe de marcher devant lui, en quoi je jugeai à propos de lui obéir, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un meilleur Guide. Quand je marchois trop lentement, il me crioit *Hhuun, Hhuun*; Je devinai sa pensée, & lui donnai à entendre que j'étois las, & qu'il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin; surquoi il eut la bonté de s'arrêter un peu pour me donner le tems de me reposer.

CHA-



## CHAPITRE II.

*Un Houyhnhnm conduit l'Auteur à sa Maison. Description de cette Maison. Manière dont l'Auteur y est reçu. Nourriture des Houyhnhnms. L'Auteur pourvu d'Alimens après avoir craint d'en manquer Manière dont il se nourrissoit dans ce Pays.*

**N**ous avons fait environ trois milés, quand nous arrivâmes à un long Bâti-ment fait de Bois de charpente; le Toit en étoit assez bas & couvert de paille. Je commençai alors à prendre courage, & tirai de ma poche quelques unes de ces Babioles, que les Voyageurs portent d'ordinaire avec eux, pour en faire à peu de Fraix de magnifiques presens aux *Indiens* de l'*Amerique*; je tirai de ma poche, dis je, quelques unes de ces Babioles, dans l'esperance de me concilier par là l'Affection de ceux de la Maison. Le Cheval me fit signe d'entrer le premier. Je le fis & me trouvai dans une Ecurie fort propre, où il ne manquoit ni Raterlier ni Mangeoire. Il y avoit trois Chevaux & deux Jumens, dont aucun ne mangeoit, mais dont quelques uns étoient assis sur leurs Jarrets, ce qui m'étonna beaucoup: Mais

cc

ce qui augmenta encore mon Etonnement, fut que je vis le reste occupé à faire le même Ouvrage que nos Palfreniers font dans nos Ecuries. Ce spectacle me confirma dans ma première opinion, qu'un peuple capable de civiliser des Brutes jusques à ce point, devoit être le plus sage & le plus habile Peuple de la Terre. Le gris pommelé entra alors, & prévint le mauvais Traitement que les autres auroient pu me faire. Il leur hennit à différentes reprises d'un ton d'Autorité, & reçut chaque fois Reponse.

Par dessus cette manière d'Apartment où nous étions, il y en avoit encore trois autres de plein pied, dans lesquels on entroit par trois portes, vis à vis les unes des autres. Nous nous rendîmes par le second Apartment à la porte du troisième, où le Cheval gris entra seul, me faisant signe de l'attendre. J'obeis, & préparai en attendant mes presens pour le Maître & pour la Maîtresse de la Maison. Ces presens consistoient en deux Couteaux, trois Bracelets de perles fausses, une petite Lunette d'ap proche, & un Colier de verre. Le Cheval hennit trois ou quatre fois, & je m'atendois à quelque Reponse prononcée par une voix Humaine, mais un hennissement aussi articulé, quoi que plus grêle que le sien, fut toute la Reponse qu'il reçut. J'allai m'imaginer que cette Maison appartenoit à quelque personne de la première Distinction, puisque j'essuyois tant de Ceremonies avant que d'être admis : Car il me paroïsoit entièrement incroyable qu'un  
 .  
 Hom-

Homme de qualité ne fut servi que par des Chevaux.

Je craignis pendant un instant que mes malheurs & mes souffrances ne m'eussent fait perdre l'esprit : je regardai tout autour de moi dans la Chambre où j'avois été laissé seul, & je la trouvai comme la première, quoi qu'un peu plus propre. Je me frotai plusieurs fois les yeux, mais ils furent constamment frapés des mêmes objets. Je me pinçai les Bras & les Côtes pour me réveiller, dans l'esperance que ce qui venoit de m'arriver ne fut qu'un Songe. Après quoi je fus obligé d'attribuer à la Magie tout ce que je voyois. Mais je fus interrompu dans ces Reflexions par l'Arrivée du Cheval gris, qui me fit signe de le suivre dans le Troisième Apartement, où je vis une fort jolie Cavalle, avec deux Poulains, assis sur des Nattes de paille, très bien faites & de la dernière propreté.

Dès que la Cavalle m'eut vu, elle se leva de sa Natte, s'aprocha de moi, & m'examina depuis les pieds jusqu'à la Tête: Examen qui finit par un regard de mepris; Après quoi elle se tourna vers le Cheval, & j'ouïs que l'un & l'autre repetoient souvent le mot de *Taboo*; mot dont je ne comprenois pas alors la signification, quoique ce fut le premier que j'eusse appris à prononcer; mais je ne tardai guères à en savoir le sens, & j'achetai cette connoissance par la plus cruelle de toutes les Mortifications: Car le Cheval me faisant signe de la Tête, & repétant le mot *Hbuan*,  
*Hbuan*,

*Houun*, comme il avoit fait sur la Route, ce qui vouloit dire (comme je l'ai déjà expliqué) que je devois le suivre, me conduisit dans une manière de Cour, où il y avoit un autre Batiment à quelque distance de la Maison. Nous entrâmes dans ce Batiment, & je vis trois de ces detestables Créatures que j'avois rencontré immédiatement après mon Arrivée, qui se nourrissoient de Racines & de la Chair de quelques Animaux, que j'appris dans la suite avoir été des Anes, des Chiens, & des Vaches mortes de Maladies. Ils étoient tous atachez par le cou avec de fortes Cordes à une Poutre, & tenoient leur Manger entre les grifes de leurs pieds de devant.

Le Maître Cheval commanda à un de ses Domestiques, qui étoit un Cheval alezan, de détacher le plus grand de ces Animaux & de le mener à la basse Cour. J'y fus conduit aussi, & cela dans le dessein de nous comparer ensemble, ce que le Maître & le Valet firent avec beaucoup d'attention, repetant l'un & l'autre le mot de *Tahoo* plusieurs fois. Je ne sçaurois exprimer l'Horreur & l'Épouvante dont je fus saisi, quand je remarquai que cette Abominable Bête avoit une Figure Humaine. Elle avoit à la vérité le Visage plus large, le nez plus écrasé, les Levres plus grosses, & la Bouche plus fendue, que ne les ont d'ordinaire les Européens. Mais ces sortes de Difformitez se remarquent chez la plupart des Nations Sauvages. Les pieds de devant du *Tahoo* ne differoient en rien de mes mains, excepté que  
les

les Ongles en étoient plus longs, & qu'ils étoient plus velus & plus bruns. Il y avoit la même conformité & la même différence entre nos pieds: mais les Chevaux ne s'en aperçurent pas, parce que les miens étoient couverts de mes Bas & de mes fouliers.

La seule difficulté qui arrêtoit les deux Chevaux, étoit de voir que le reste de mon corps ne ressembloit en rien à celui d'un *Taboo*; disparité dont j'avois l'obligation toute entière à mes Habits, qui étoient une chose entièrement nouvelle pour eux: l'Alézan m'offrit une Racine; qu'il tenoit entre la Corne de son pied & son pâturon; je la pris, & l'ayant sentie, je la lui rendis le plus civilement qu'il m'étoit possible. Il tira du Chenil du *Taboo* un morceau de je ne sçai quelle viande, qui sentoit si mauvais, que j'en detournai la Tête en faisant une de ces grimaces dans lesquelles il entre du dedain & du degout; ce qu'il n'eut pas plutôt aperçu qu'il le jetta au *Taboo*; par qui elle fut devorée avec avidité. Il me montra ensuite un morceau de Foin, & un Picotin plein d'Avoine; mais je branlai la tête pour marquer que ni l'une ni l'autre de ces choses ne pouvoient me servir de nourriture. Et pour dire le vrai, je commençai alors à craindre de mourir de Faim, si je ne rencontrais personne de mon espèce: Car pour ce qui regarde ces vilains *Taboos*, il faut avouer que nonobstant la tendre Amitié que je portois alors à la Nature Humaine, je n'ai jamais vu d'Être qui me deplut davantage à tous égards; & ce qu'il y a de singulier, est, que quoi  
qu'on

PAYS DES HOUYHNHNMS. 117

qu'on s'accoutume à toutes sortes d'Animaux, les *Yaboos* seuls m'ont toujours paru plus haïssables à mesure que je les ai connus davantage. Le Maître Cheval demêla mon Aversion pour ces Bêtes sur mon visage, & pour m'obliger renvoya le *Yaboo* dans son Chenil. Après cela il approcha la corne de son pied de devant de sa Bouche, ce qui ne me causa pas une médiocre surprise, quoi qu'il le fit d'une manière fort aisée, & avec un mouvement qui me parut parfaitement Naturel. A ce premier signe il en ajouta d'autres pour me prier de lui donner à connoître ce que je souhaitois de manger; mais il me fut impossible de lui faire une Réponse qu'il put comprendre. Pendant que nous étions tous deux dans cet embarras, je vis une Vache passant tout près de nous. Sur quoi je la montrai au doigt, & marquai l'envie que j'avois de la traire. Le Maître Cheval m'entendit, car il ordonna à une Cavalle, qui étoit une des servantes du Logis, d'ouvrir une Chambre où il y avoit plusieurs Vaisseaux de Terre & de Bois remplis de Lait. Elle m'en donna un bon godet tout plein, que j'avalai tout d'un Trait, & avec un plaisir inexprimable.

Vers le midi, je vis arriver chez nous une sorte de Voiture trainée par quatre *Yaboos*. Il y avoit dans cette Voiture un vieux Cheval qui paroissoit être de Qualité. En descendant il mit d'abord à terre ses pieds de derrière, ayant quelque Accident à son pied gauche de devant. Il venoit dîner avec notre Cheval, qui le reçut avec de grandes  
dé-

démonstrations d'Amitié. Ils mangèrent dans le plus bel Appartement, & eurent pour second service de l'Avoine bouillie dans du Lait. Leurs mangeoires étoient placées en rond dans le milieu de la Chambre, & divisées en Compartimens égaux, devant lesquels ils étoient tous assis, chacun d'eux ayant une Boîte de paille qui lui servoit de Chaise ou de Tapis. Le Ratacier étoit divisé de la même manière que les Mangeoires, ce qui faisoit que chaque Cheval & chaque Jument mangeoient leur propre Foin & leur Composition d'Avoine & de Lait, avec beaucoup de Décence & de Regularité. Le Cheval gris m'ordonna de me tenir près de lui, & causa long-tems avec son Ami sur mon chapitre, à ce que je conjecturai par les nombreux Regards dont l'Etranger m'honora, & par la fréquente Repetition du mot de *Yaboo*.

Quand on eût achevé de diner, le Maître Cheval me prit en particulier, & en partie par signes, & en partie par mots, me fit connoître d'inquiétude où il étoit de ce que je n'avois rien à manger. *Hunnk* dans leur Langue signifie de l'Avoine. Je prononçai ce terme deux ou trois fois; car quoique je n'en eusse pas voulu d'abord, je trouvai, après y avoir pensé, que j'en pouvois faire une espèce de Pain, qui mêlé avec du Lait pourroit me servir de Nourriture, jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de me sauver dans quelque pays habité par des Hommes. Le Cheval ordonna sur le champ à une Jument blanche de m'apporter une bonne Quantité  
d'A-

d'Avoine dans une manière de baquet. Je chauffai cette Avoine devant le Feu le mieux qu'il me fut possible & j'en frotai les grains, jusqu'à ce que la Coque, que je tâchai en suite d'en séparer, en fut ôtée; Après cela je les écrasai entre deux pierres, ce qui en fit un espèce de pâte, qui mêlée avec de l'eau, & séchée au Feu, me tint lieu de Pain. Ce Pain me parut d'abord assez insipide, qu'on qu'il y ait bien des endroits en *Europe* où l'on en mange de pareil, mais je m'y accoutumai peu à peu; d'ailleurs, comme ce n'étoit pas mon premier Essay de Frugalité, ce ne fut pas aussi la première Experience par laquelle je me convainquis que la Nature se contente de peu. Et c'est quelque chose de remarquable, que je n'ai pas été Malade un seul instant pendant tout le tems que j'ai passé dans cette Isle. A la verité, j'ay quelque fois taché d'attraper un Lapin ou quelque Oiseau avec des Lacets faits de Cheveux de *Tahoor*, & j'ai souvent cherché des Herbes bonnes pour la santé, que je faisois bouillir ou que je mangeois en salade; & fait de tems en tems un peu de Beurre, dont je beuvois ensuite le petit Lait. Les premiers jours de mon Arrivée je fus un peu en peine de n'avoir point de sel; mais insensiblement j'ai appris à m'en passer, & j'ose dire que le frequent usage que nous en faisons dans nos Repas est une corruption de goût, qui doit son origine à la qualité qu'a le sel de provoquer à boire ceux là mêmes qui ne boiroient que trop sans cela. Car nous ne voyons aucun Animal, excepté l'Homme, qui en mê-

le

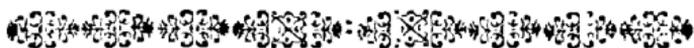
le dans ses Repas : Et pour ce qui me regarde, quand j'eus quité ce país, il se passa un Tems assez considerable avant que je pusse m'y raccoutumer.

Mais en voila assez sur le sujet de mes'Alimens ; sujet sur lequel la plûpart des Voyageurs entrent dans un Detail aussi étendu, que si leurs Lecteurs y étoient personnellement interressez. Cependant, il étoit necessaire que j'en disse un mot, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il étoit impossible, que pendant l'Espace de trois ans je pusse trouver de la Nourriture dans un tel Pays & parmi de tels Habitans.

Quand le soir fut venu, le Maitre Cheval ordonna où je coucherois. Ma Chambre fut une petite Ecurie, éloignée de six Verges de la Maison, & separée de l'Etable des *Taboos*. Je me couchai là sur un peu de paille, dont j'avois eu soin de faire une manière de Lit. Mes Habits me servirent de couvertures, & je puis dire que je dormis parfaitement bien. Mais peu de tems après, je fus mieux accommodé, comme j'en informerai le Lecteur en son lieu, c'est à dire, quand je lui ferai le détail de ma manière de vivre.



CHA-



## C H A P I T R E III.

*L'Auteur s'applique à apprendre la Langue du pays, & son Maître le Houyhnhm lui en donne des Leçons. Description de cette Langue. Plusieurs Houyhnhms de Qualité viennent par curiosité voir l'Auteur. Il fait à son Maître un Recit abrégé de son Voyage.*

MA principale application étoit à apprendre la Langue, que mon Maître (car c'est le Nom que je lui donnerai dorénavant) & ses Enfans, aussi bien que tous les Domestiques de la Maison, avoient un Empressement égal à m'enseigner. Car ils regardoient comme un prodige qu'un Animal brute donnât tant de marques apparentes de Raison. Je marquois chaque chose au Doigt, & en demandois le Nom, que j'écrivois ensuite dans mon *Journal* quand j'étois seul. Pour ce qui regarde l'accent, je tâchois de l'attraper en priant ceux de la Maison de prononcer plusieurs fois les mêmes mots : En quoi un Cheval alezan, qui n'étoit que simple Valet d'Ecurie, me fut d'une grande utilité.

Leur Langue approche du *Haut-Allemand* plus que d'aucune autre Langue de l'*Europe*; mais elle la surpasse en Agrément & en E-

Tom. II. 3. Part.

F

ner-

nergie. L'Empereur *Charles V.* a fait la même Remarque quand il a dit, que s'il avoit à parler à ses Chevaux, ce seroit en *Allemand.*

La curiosité & l'impatience de mon Maître furent si grandes, qu'il employa plusieurs Heures par Jour à m'instruire. Il étoit persuadé (comme il me le déclara depuis) que j'étois un *Yahoo*: mais ce qu'il ne pouvoit comprendre, étoit ma Docilité, mon Air honête, & ma Propreté; Qualitez qu'aucun *Yahoo* du pays n'avoit jamais possédées. Mes Habits étoient une autre merveille incompréhensible pour lui: car il croioit qu'ils faisoient partie de mon Corps, parce que j'avois soin de ne les jamais ôter que toute la Famille ne fut retirée, & de les mettre le matin avant que qui que ce soit fut levé. Mon Maître étoit curieux de savoir d'où je venois, comment j'avois acquis ces apparences de Raison qu'il découvroit dans toutes mes Actions, & d'apprendre mon Histoire de ma propre Bouche, ce qu'il espéroit que je serois bien tôt en état de faire, veu les grands progrès que j'avois déjà fait, en aprenant & en prononçant leurs mots & leurs Phrases. Pour aider ma Mémoire, je m'avisai d'écrire tous les mots que j'apprenois avec leur Traduction à côté. Cette methode me fut d'un si grand secours, qu'à la fin la présence même de mon Maître ne m'empêcha pas de mettre quelques Termes & quelques manières de parler sur le papier. J'eus bien de la peine à lui expliquer ce que je faisois, car les *Houyhnhnms* n'ont pas la moindre idée

de

de tout ce que nous apellons Livres ou Ecriture.

Dans l'espace de dix semaines je fus capable d'entendre la plupart de ses Questions, & quelques semaines après de lui faire passablement Reponse. Il mouroit d'envie d'apprendre d'où je venois, & qui m'avoit enseigné à imiter une Créature raisonnable, à cause que les *Taboos*, (à qui il voyoit que je ressemblois exactement pour la Tête, les Mains & le Visage, qui étoient les seules parties de mon Corps qui fussent visibles,) avoient toujours passé chez eux pour les moins disciplinables de toutes les Bêtes féroces. Je repondis, que je venois par Mer, d'un Endroit fort éloigné, avec plusieurs autres Créatures de mon Espèce, & cela dans un grand Vaisseau creux fait de Bois. Que mes Compagnons m'avoient mis par force à Terre sur cette Côte, & m'y avoient laissé. Ce ne fut qu'avec une extrême Difficulté, & à l'aide de plusieurs signes, que je lui fis comprendre ces choses. Il repliqua qu'il falloit nécessairement que je me trompasse, ou que je disse *la chose qui n'est pas*, (car ils n'ont aucun mot dans leur Langue pour designer ce que nous apellons Fausseté ou Mensonge.) Je sçai, ajouta t-il, qu'il est impossible qu'il y ait un país au delà de la Mer, ou qu'une Troupe de Brutes soit capable de conduire sur l'Eau un Vaisseau de Bois: Aucun *Houyhnhnm* au monde n'est assez Habile pour faire une pareille voiture, ni assez imprudent pour en confier la Direction à des *Taboos*.

Le mot *Houyhnhnm* signifie dans leur Langue un *Cheval*, & dans son Origine Etymologique, *la perfection de la Nature*. Je dis à mon Maître, que l'expression m'embarassoit, mais que je tacherois à force d'Application de surmonter dans peu cette Difficulté; & que j'espérois d'être bientôt en état de lui raconter des Merveilles: Il eut la bonté de dire à sa propre Cavalle, à ses deux Poulains, & à tous les Domestiques de sa Maison, de ne négliger aucune occasion de m'instruire, & lui même se donnoit cette peine pendant deux ou trois Heures chaque Jour. Plusieurs Chevaux & quelques Juments de qualité du Voisinage vinrent chez nous, sur le Bruit qui s'étoit répandu, qu'il y avoit un *Yahoo*, qui parloit comme un *Houyhnhnm*, & dans les paroles & les actions de qui on découvroit quelque Lueur de Raison. Ces Etrangers parurent prendre beaucoup de plaisir à ma Conversation; ils me firent plusieurs Questions, auxquelles je repondis de mon mieux. Par tous ces moyens je fis de si grands progrès, que cinq mois après mon arrivée, j'entendois tout ce qu'on disoit, & m'exprimois moi même passablement bien.

Les *Houyhnhnms* qui vinrent visiter mon Maître dans le Desein de me voir, & de causer avec moi, ne purent se persuader que je fusse un véritable *Yahoo*, parce que j'étois autrement couvert que ces Animaux. J'avois été dans la resolution jusqu'alors de garder le silence sur le Chapitre de mes Habits, pour me distinguer autant qu'il m'étoit possible de cette maudite Race de *Yahoos*; mais quel-

quelques jours après je changear d'Avis, & crus qu'il y auroit de l'Ingratitude à en faire plus long-tems un secret à mon Maitre. Ajoutez à cela, que je remarquois que mes Habits & mes souliers seroient bientôt usez, & qu'il faudroit nécessairement que je m'en fisse d'autres de peau d'*Yaboos* ou de quelques autres Animaux; par où tout le Myllère seroit découvert. Je dis donc à mon Maitre, Que dans le pays dont je venois, ceux de mon Espèce se couvroient le corps du poil de certaines Bêtes artilement préparé: & cela en partie par Bienfiance, & en partie pour se garantir des injures de l'Air. Que s'il le souhaitoit, je m'offrois à lui montrer en ma personne un Echantillon de la Verité de ce que j'avançois; pourvu qu'il me permit de dérober à ses yeux ces parties que la Nature nous enseigne à cacher. Il me dit que mon Discours lui paroissoit fort étrange, mais principalement la Conclusion. Qu'il ne comprenoit pas comment la Nature pouvoit nous enseigner à cacher son propre Ouvrage. Que ni lui ni aucun de sa Famille n'avoit honte d'aucune partie de leurs corps; mais que j'étois le Maitre de faire à cet égard ce que je voudrois. Sur quoi je commençai par deboutonner & par ôter mon Habit: Je fis la même chose à l'égard de ma Veste. J'otai ensuite mes souliers & mes Bas; & pour achever de satisfaire sa curiosité, je lui montraï ma poitrine & mes bras tous nus.

Mon Maitre considéra ces diferens objets avec la plus avide curiosité. Il prit tous mes

Habits pièce à pièce dans son Pâturen, & les examina attentivement; après quoi ayant passé légèrement un de ses pieds de devant sur plusieurs parties de mon corps, il medit que j'étois à son Avis un parfait *Yaboo*; que la seule différence qu'il y avoit entre moi & le reste de mon Espèce, consistoit en ce que j'avois la peau plus blanche, plus douce, & plus unie; & les ongles des pates de devant & de derrière plus courts que les *Yaboos* ordinaires: aussi bien que dans l'Affectation de marcher toujours sur mes deux pieds de derrière. Il ajouta, qu'il n'en vouloit pas voir davantage, & que comme il lui paroissoit que j'avois froid, je pouvois remettre mes Habits.

Je lui marquai quelque mécontentement de ce qu'il m'avoit si souvent donné le nom de *Yaboo*, qui étoit un Animal odieux, pour lequel j'avois un souverain mépris & une parfaite haine. Je le suppliai de ne se plus servir à mon égard d'un Titre si outrageant, & de faire que ceux de sa Maison, & les Amis à qui il permettoit de me venir voir, eussent la même Attention. A cette grace je le suppliai d'en ajouter une autre, qui étoit de ne dire à personne que ce qu'on voyoit n'étoit pas mon véritable corps, parce qu'on regarderoit mes Habits comme une espèce d'Artifice, par lequel j'aurois voulu persuader que je n'étois point un *Yaboo*.

Mon Maître m'accorda ces Demandes de la manière du monde la plus gracieuse, & ainsi le secret fut gardé jusqu'à ce que mes Habits commençassent à s'user & m'obligeassent

fént à avoir recours à diferens moyens pour les racomoder , comme je le dirai en son lieu. Dans le même tems , il me pria de m'employer avec toute la Diligence possible à apprendre la Langue du pays , parce qu'il étoit encore plus étonné de mon Intelligence & de ma Faculté de parler , que de la Figure de mon corps , soit qu'il fut couvert ou non ; ajoutant , qu'il étoit dans la dernière impatience d'entendre les merveilles que j'avois promis de lui raconter.

Depuis ce moment il prit une fois plus de peine qu'auparavant à m'instruire ; il me mena dans toutes les Compagnies , & faisoit que tous ceux qui y étoient , me traitoient avec beaucoup de civilité , parce que , comme il le leur disoit en particulier , cela me mettroit de bonne humeur , & me rendroit plus divertissant.

Chaque jour quand je l'allois saluer , il ajoutoit à la peine qu'il prenoit de m'instruire , des Questions touchant moi même , auxquelles je repondois le mieux qu'il m'étoit possible ; & par là je lui avois déjà donné quelques idées generales quoique fort imparfaites.

Il seroit ennuyeux de marquer les diferens Degrez par lesquels je passai avant que je fusse capable d'une conversation un peu suivie. Voici la première de ces Conversations. Pour satisfaire la curiosité de mon Maître , que je n'avois fait jusqu'alors qu'irriter par des Reponses mal exprimées & encore plus mal entendues , je lui dis un jour , que je venois d'un pays fort éloigné , com-

me j'avois déjà eu l'honneur de lui dire, avec une Cinquantaine d'Animaux de mon espèce ; que nous avions traversé plusieurs Mers , dans un Vaisseau de Bois plus grand que sa Maison. Je lui fis là dessus la plus exacte Description du Vaisseau que je pus , & tâchai de lui expliquer par la comparaison de mon Mouchoir déployé comment ce Vaisseau avoit été poussé par le Vent. Que mes gens s'étant revoltez contre moi , m'avoient mis à Terre sur cette Côte, où j'avois d'abord rencontré ces execrables *Taboos*, de la persécution desquels sa venue m'avoit délivré. Il me demanda, qui avoit fait le Vaisseau, & comment il étoit possible que les *Houyhnhnms* de mon pays en eussent confié la direction à des Brutes ? Je repondis, que je n'oserois pas poursuivre ma Relation , à moins qu'il ne m'engageat sa parole qu'il ne se fâcherait pas, & qu'à cette condition je lui raconterois les merveilles dont je lui avois si souvent parlé. Il me le-promit, & là dessus je continuai mon Discours, en l'assurant, que le Vaisseau avoit été fait par des Creatures comme moi, qui dans tous les Pays que j'avois parcourus, aussi bien que dans le mien, étoient les seuls Animaux dotiez de raison ; & qu'à mon Arrivée dans le pays, j'avois autant été étonné de voir les *Houyhnhnms* agissant comme des Êtres Raisonnables, que lui ou ses Amis avoient pu l'être de découvrir des marques d'Intelligence dans une Créature qu'il lui plaisoit de confondre avec les *Taboos*, à qui j'a-

J'avoüois bien que je ressemblois à quelques égards, mais nullement du côté de la Bêtise & de la Férocité. J'ajoutai, que si j'avois jamais le bonheur de revenir dans ma patrie, & d'y pouvoir raconter mes Voyages, comme c'étoit mon intention, tout le monde me taxeroit de dire *la chose qui n'est pas*; & que, malgré le profond Respect que j'avois pour lui, sa Famille & ses Amis, je pouvois lui dire, que mes Compatriotes auroient grande peine à croire qu'il y eut un pays au Monde, où les *Taboos* fussent des Brutes & les *Houyhnhnms* des Créatures raisonnables.



## CHAPITRE IV.

*Notion des Houyhnhnms touchant le vrai & le faux. Discours de l'Auteur desaprouvé par son Maître. L'Auteur entre dans un plus grand Detail sur lui même & sur les Accidens de son Voyage.*

**M**ON Maître écouta ce que je venois de lui dire avec cet Air d'Embarras qu'on a quand on nous dit des choses que nous avons peine à comprendre; ce qui venoit de ce que les Idées de *Doüte*, & d'*Incertitude* à l'égard de la *Vérité d'un Fait*, étoient entièrement nouvelles pour lui; Et je me souviens

F 5 que

que dans plusieurs Discours que j'eus avec mon Maître touchant les Hommes en general, étant obligé de lui parler des *Menjanges* dont ils se servent pour se tromper les uns les autres, ce ne fut qu'avec une extrême Difficulté que je vins à bout de me faire entendre, quoique d'ailleurs il eut la comprehension du monde la plus aisée. Car voici comme il raisonnoit: l'Usage de la parole est institué pour se faire entendre, & pour apprendre ce que nous ignorons; Or si quelqu'un dit *la chose qui n'est pas*, il renverse cette Institution; parce qu'à proprement parler je ne saurois dire que je l'entens, & que bien loin de m'apprendre quelque chose, il me met dans un pire état que l'ignorance, puis qu'il me persuade que le *Noir est Blanc*. Voilà toutes les Notions qu'il avoit touchant la Faculté de *Mentir*, que les Hommes possèdent si parfaitement.

Pour revenir à mon sujet; quand j'eus dit que les *Yaboo*s étoient les seuls Animaux raisonnables de mon pays, mon Maître me demanda si nous avions des *Houyhnhnms* parmi nous, & quel étoit leur emploi: Je lui répondis que nous en avions un grand nombre: qu'en Été ils passoient dans les Champs, & qu'en Hyver on les gardoit dans des maisons, où on les nourrissoit de Foin & d'Avoine, & où des *Yaboo*s, qui servoient de Valets, étoient obligez de leur peigner la crinière, de leur nettoyer les pieds, de leur donner à manger, & de faire leurs lits. Je vous entens, me dit mon Maître, & je comprends par ce que  
vous

vous dites, que quelque portion de Raison que vos *Taboos* prétendent avoir, les *Houyhnhnms* sont pourtant vos Maitres; je serois charmé que nos *Taboos* fussent aussi traitables. Je le suppliai de me permettre de n'en dire pas davantage, parce que j'étois parfaitement sûr que la solution de la difficulté qu'il me proposoit, ne pouroit manquer de lui déplaire. Mais il m'ordonna de parler librement, & me promit de ne se point facher. Rassuré par cette promesse, je lui dis que nos *Houyhnhnms*, que nous apellions *Chevaux*, étoient les plus beaux & les plus genereux de tous les Animaux que nous eussions: qu'ils excelloient en force & en vitesse: que quand ils appartenoient à des personnes de qualité, ils n'étoient employez qu'à porter leurs Maitres, ou qu'à tirer des chariots, & au reste fort bien traitez, à moins qu'ils ne tombassent Malades, ou ne devinssent Fourbus, parce qu'alors on les vendoit, & qu'on ne s'en servoit plus qu'à des occupations basses, jusques à leur mort; après quoi on les écorchoit pour tirer quelque profit de leur peau, & on jettoit le reste de leur corps pour servir de pâture aux Chiens ou à des Oiseaux de proye. Mais, ajoutai-je, les Chevaux ordinaires ne sont pas si heureux, puis qu'ils sont mal nourris, & employez par des Fermiers ou des Charretiers à de bien plus rudes travaux. Je lui décrivis le mieux qu'il me fut possible notre manière d'aller à cheval, aussi bien que la forme & l'usage de nos Brides, nos Selles, nos Eperons & nos Fouëts. Je lui dis en-

suite, que nous atachions de certaines plaques d'une substance dure apellée *Fer* au dessous de leurs pieds, afin qu'ils ne se fissent point de mal en marchant dans les chemins pierreux.

Mon Maitre me parut indigné de mon discours ; cependant il se contenta de me dire, qu'il s'étonnoit de la hardiesse que nous prenions de monter sur le dos d'un *Honybhnms*, parce qu'il étoit sûr que le moins fort de ses Domestiques étoit capable de jeter à terre le plus robuste *Taboo*, & même d'écraser cette Bête en se roulant sur le dos. Je répondis, que nous accoutumions nos Chevaux dès l'âge de trois ou quatre ans aux differens services auxquels nous les destinions. Que ceux d'entr'eux qui étoient extraordinairement vicieux, étoient employez au chariage ; que pendant qu'ils étoient jeunes on les châtoit severement pour les corriger de ces sortes de defauts auxquels les châtimens peuvent servir de remede : Qu'on *ebatroit* la plupart des Mâles quand ils avoient atteint l'âge de deux ans, pour les rendre plus doux & plus traitables ; qu'il faisoit avouer qu'ils étoient sensibles aux punitions & aux recompenses ; mais qu'il étoit certain, qu'ils n'avoient pas la moindre teinture de Raison.

Je fus obligé de me servir de beaucoup de circonlocutions pour donner à mon Maitre de justes idées de tout ce que je venois de dire ; car leur Langue n'est pas abondante en mots, parce que leurs Besoins & leurs Passions sont en bien plus petit nombre

bre que les nôtres. Mais il m'est impossible d'exprimer le noble ressentiment que lui inspira l'idée du Traitement cruel que nous faisons à plusieurs de nos *Houyhnhms*, particulièrement après que je lui eus expliqué le but qu'on se proposoit par cette sanglante operation, qui étoit d'empêcher qu'ils ne pussent réussir à la propagation de leur espèce, & de les rendre plus ferviles. Il dit, que s'il étoit possible qu'il y eut un pays où les *Yahoos* seuls étoient douez de Raison, il falloit nécessairement qu'ils y fussent aussi les Maîtres, parce qu'à la longue la Raison l'emportoit toujours sur une force aveugle & brutale. Mais, que considérant la forme de nos corps, & en particulier du mien, il lui sembloit qu'aucune Creature d'égal volume n'étoit moins propre à faire usage de cette Raison dans les affaires ordinaires de la vie; surquoi il me pria de lui dire, si mes Compatriotes ressembloient à moi, ou bien aux *Yahoos* de son pays. Je lui dis, que j'étois aussi bien fait que la plupart des Hommes de mon âge; mais que les Jeunes & les Femelles avoient la peau beaucoup plus douce, & que celles-ci particulièrement l'avoient d'ordinaire blanche comme du lait. Il est vrai, me répondit-il, qu'il y a quelque différence entre vous & les autres *Yahoos*, puisque vous êtes plus propre & pas tout-à-fait aussi difforme qu'eux. Mais il ajouta, qu'en fait d'avantages réels, ils l'emportoient sur moi. Qu'à mes ongles, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière, ne m'étoient d'aucun usage; qu'à l'égard de mes pieds

de devant ce n'étoit qu'improprement qu'il leur donnoit ce nom, ne m'ayant jamais vu marcher dessus; que la peau n'en étoit pas assez dure pour les appuyer sur des pierres; que la plûpart du tems je ne les couvrois de rien, & que la couverture dont je les envelopois quelquefois, n'étoit ni de la même figure, ni aussi forte que celle que je mettois à mes pieds de derrière. Qu'il falloit nécessairement que je tombasse souvent, puisqu'il étoit impossible que je me tinse toujours ferme en ne m'appuyant que sur deux pieds. Il commença alors à faire la critique des autres parties de mon corps, disant, que mon nez avançoit trop: que mes yeux étoient si enfoncés dans ma tête que j'étois obligé de la tourner si je voulois voir quelque objet qui fut à mes côtes: que je ne pouvois prendre de nourriture sans approcher un de mes pieds de devant de ma bouche: que pour défendre mon corps contre le chaud & contre le froid, j'étois obligé d'avoir recours à des Habits, que je ne pouvois ôter & remettre chaque jour sans qu'il m'en coûtât beaucoup de tems & de peine. Et enfin, qu'il avoit observé que tous les Animaux de son Pays avoient naturellement de l'horreur pour les *Tahoes*: que les plus foibles les fuyoient, & que les plus forts les chassoient loin d'eux. D'où il concluoit, qu'en nous suposant doués de raison, il n'en étoit pas moins embarrassé pour cela à savoir comment nous pouvions remédier à cette Antipathie naturelle que toutes les Creatures paroissoient avoir contre nous; ni par conséquent comment

ment nous pouvions les aprivoïer, & en tirer service. Mais, poursuivit-il, je ne veux pas entrer plus loin dans cette Discussion, parce que ma grande envie est d'apprendre votre Histoire, dans quel pays vous êtes né, & tout ce qui vous est arrivé de plus important avant que de venir ici.

Je lui dis, que je ferois de mon mieux pour satisfaire entièrement sa curiosité; mais que je craignois bien qu'il n'y eut plusieurs choses dont il me seroit impossible de lui donner des idées, parce que je ne voyois rien dans son Pays à quoi je pusse les comparer. Que néanmoins j'allois essayer de le contenter sur tous les Articles qu'il venoit d'indiquer; mais que je le suppliois de m'aider, quand je ne pourois pas trouver les expressions qu'il me faudroit, ce qu'il eut la bonté de me promettre. Je dis, que mes Parens étoient de bons Bourgeois, établis dans une Isle nommée *Angleterre*, qui étoit si éloignée de son pays, qu'un de ses Domestiques auroit de la peine à y arriver en un An, quand même il iroit toujours tout droit. Que mes Parens m'avoient fait apprendre la Chirurgie, c'est à dire, l'Art de guérir les playes & les contusions qui arrivent au corps; que mon Pays étoit gouverné par une Femme que nous appellons *Reine*. Que j'avois quitté ma Patrie pour acquérir des Richesses, par le moyen desquelles je pusse à mon retour vivre dans l'Opulence avec ma Famille. Que dans mon dernier Voyage, j'étois Commandant du Vaisseau, & que j'avois sous moi

une

une cinquantaine de *Taboos*, dont plusieurs étoient morts en Mer, ce qui m'avoit forcé à les remplir par d'autres de différentes Nations. Que notre Vaisseau avoit deux fois été en danger de couler à fond; la première par une violente Tempête, & la seconde parce qu'il avoit donné contre un Rocher. Mon Maître m'interrompit en cet endroit, pour me demander, comment je pouvois persuader à des Etrangers de différens pays de s'embarquer avec moi, dont le Vaisseau avoit couru tant de risques, & à bord de qui tant de monde étoit mort. Je lui dis, que c'étoient des gens de Sac & de Corde, obligez de quitter leur pays à cause de leurs Crimes ou de leur pauvreté. Que quelques-uns avoient été ruinez par des Procès; que d'autres s'étoient jettés dans la misère par la Boisson, le Jeu ou les Femmes; que d'autres étoient coupables de Trahison; qu'un grand nombre l'étoient de Meurtre, de Vol, d'Empoisonnement, de Parjure, de fausse Monnoye, ou de Desertion; & que presque tous s'étoient sauvez de Prison; ce qui faisoit qu'aucun d'eux n'osoit remettre le pied dans sa Patrie, de peur d'être pendu, ou mis pour le reste de ses jours dans un cachot; & qu'ainsi ils étoient forcez de chercher à gagner leur vie dans des Pays éloignez.

Mon Maître m'interrompit plus d'une fois dans ce Discours; je m'étois servi de plusieurs circonlocutions pour lui faire connoître la nature des différens Crimes qui avoient porté la plus grande partie de mon

Equi-

Equipage à quitter leur Patrie. Ce ne fut qu'après plusieurs conversations qu'il vint à bout de me comprendre. Ce qu'il concevoit le moins, disoit-il, étoit la nécessité ou l'usage de ces crimes. Pour éclaircir ce point, je fus obligé de lui donner quelques idées du désir d'être puissant & riche, aussi bien que des terribles effets de l'Esprit de Vengeance, de la Haine, de la Cruauté, de l'Intemperance, & de la Volupté. Pour lui faire connoître ces passions, je fis des suppositions capables de lui en faire concevoir quelques Notions. Après quoi, tel qu'un Homme dont l'imagination est frappée de quelque chose qu'il n'avoit jamais vu auparavant, ni dont il n'avoit jamais entendu parler, il levoit les yeux en haut avec étonnement & avec indignation. Pouvoir, Gouvernement, Guerre, Loix, Punitions, & mille autres choses, ne pouvoient être exprimées dans cette Langue faute de Termes: & c'étoit de là que venoit le cruel embarras où j'étois de faire concevoir à mon Maître ce que je voulois dire. Mais ayant la compréhension admirable, il parvint enfin à connoître, sinon parfaitement, du moins en grande partie, de quoi la Nature humaine est capable parmi nous, & me pria d'entrer un peu dans le détail sur les Affaires de ce Pays que j'apelois *Europe*, mais particulièrement sur celles de ma Patrie.



## CHAPITRE V.

*L'Auteur pour obéir aux ordres de son Maître l'informe de l'Etat de l'Angleterre, aussi bien que des causes de la Guerre entre quelques Potentats de l'Europe ; & commence à lui donner quelques idées sur la Nature du Gouvernement de l'Angleterre.*

JÉ prie le Lecteur de se souvenir , que ce que je vai dire à present est un Extrait de plusieurs Conversations que j'ai eues avec mon Maître pendant l'espace de plus de deux années. A mesure que je faisois de nouveaux progrès dans la Langue des *Houyhnhnms*, il me proposoit de nouvelles Questions. Il m'interrogea sur l'Etat de l'Europe, sur le Commerce, les Manufactures, les Arts & les Sciences ; & chaque Réponse que je lui faisois donnoit lieu à de nouvelles Demandes. Mais je mettrai seulement ici en substance les Entretiens que nous eumes sur ma Patrie, que je rangerai dans un certain ordre, sans avoir égard aux tems ni à d'autres circonstances, qui y donnerent occasion. La seule chose qui m'embarasse, c'est qu'il me fera très difficile de rendre avec fidélité les Argumens & les Expressions de mon Maître : Mais j'espère pourtant

tant qu'à travers d'une Traduction barbare on ne laissera pas d'entrevoir la beauté & la justesse de son Esprit.

Pour obéir donc à ses Ordres, je lui racontai le fameux Evenement connu sous le nom de la *Revolution*, la longue guerre commencée alors par le Prince d'*Orange* contre la *France*, & renouvelée par la présente Reine; Guerre dans laquelle presque toutes les Puissances de l'*Europe* ont été engagées. Je calculai à sa demande, que pendant le cours de cette guerre un million de *Taboos* avoit été tué, que plus de cent Villes avoient été prises, & trois fois autant de Vaisseaux coulez à fond. Il me demanda quelles étoient ordinairement les causes pourquoy un pays entroit en guerre avec un autre. Je répondis que ces causes étoient sans nombre, mais que je lui ferois l'énumération des principales: Que quelquefois c'étoit l'Ambition des Princes qui s'imaginent toujours n'avoir pas assez de pays ni assez de Peuples pour leur Domination: Quelquefois la corruption des Ministres, qui engagent leurs Maîtres dans une guerre pour se rendre nécessaires, ou pour détourner l'Attention de dessus leur mauvaise Administration. Que la différence en fait d'opinions avoit couté la vie à plusieurs millions d'Hommes: par exemple, si de la *chair* est du *pain*, ou du *pain* de la *chair*; si le jus d'un certain fruit est du *sang* ou bien du *vin*; s'il vaut mieux *baïser un pilier*, ou le *jetter dans le feu*; quelle est la meilleure couleur pour un *babit*, la *Noire*, la *Blanche*, la *Rouge*, ou la

la *Grife*; & si cet Habit doit être *long* ou *court*, *étroit* ou *large*, *sale* ou *net*, avec plusieurs autres problèmes du même genre. Jamais les guerres ne sont plus cruelles & plus sanglantes, ou ne durent plus long-tems, que quand c'est la diversité d'Opinion qui les a allumées, principalement quand cette Diversité ne regarde que des choses indifferentes.

Quelquefois deux Princes se brouillent ensemble pour savoir qui des deux chassera un Troisième de ses Etats, sur lesquels aucun d'eux ne prétend avoir le moindre Droit. Souvent un Prince déclare la guerre à un autre, de peur que celui-ci ne le prévienne. Quelquefois une guerre s'allume, parce que l'Ennemi est trop *fort*, & quelquefois parce qu'il est trop *faible*. Quelquefois nos voisins ont de certaines choses dont nous *manquons*, & *manquent* de certaines choses que nous *avons*; & nous nous entretenons jusqu'à ce qu'ils prennent les nôtres & nous donnent les leurs. On peut avec justice faire la guerre à un Allié qui possède de certaines Villes qui sont en notre Bienfaisance, ou bien une étendue de pays, qui s'il étoit joint au nôtre, lui donneroit une Figure plus régulière. Si un Prince envoie des Troupes dans un pays, dont le peuple est pauvre & ignorant, il peut légitimement exterminer la moitié des Habitans & réduire l'autre moitié en Esclavage, dans le Desein de les civiliser & de corriger la Ferocité de leurs mœurs. C'est une pratique très ordinaire & très honorable, quand un Prince demande du secours à un autre  
pour

PAYS DES HOUYHNHNS. 141

pour chasser un Usurpateur, & puis s'empare du païs, & tue, emprisonne, ou envoie en Exil, le Prince à l'aide de qui il est venu. Etre alliez par Naissance ou par Mariage, est une feconde source de Querelles entre deux Potentats, & plus il y a de proximité dans la parenté, plus la Disposition à se quereller est grande: les Nations *pauvres* sont de *mauvaise Humeur*; & les Nations *riches* sont *insolentes*; or qui ne voit que *l'insolence* & la *mauvaise Humeur* ne s'accorderont jamais? Toutes ces raisons font que le metier de *Soldat* passe pour le plus honorable de tous: parce qu'un *Soldat* est un *Taboo*, loué pour tuer de sang froid le plus d'Animaux de son Espèce, quoi qu'ils ne lui ayent jamais fait le moindre mal.

Il y a encore une autre sorte de Princes en *Europe*, qui n'ont pas les reins assez forts pour faire la guerre eux-mêmes, mais qui prêtent leurs Troupes à des Nations riches, à tant par jour pour chaque Homme; & c'est là un de leurs plus solides & de leurs plus honêtes Revenus.

Ce que vous venez de me conter ( me dit mon Maitre ) au sujet de la guerre, me donne de grandes idées de cette Raison dont vous pretendez être douez: Cependant c'est une espèce de bonheur que le pouvoir de vous autres *Taboos* n'est pas proportionné à votre Malice, & que la nature vous a mis dans l'Impuissance presque absolue de faire du mal.

Car vos bouches n'étant pas avancées comme celles de plusieurs autres Animaux, il est très

très difficile que vous vous mordiez les uns les autres. Pour ce qui regarde vos pieds de devant & de derrière, ils sont si tendres & si peu propres à nuire, qu'un de nos *Taboos* en attaqueroit une douzaine des vôtres. Ainsi quand vous avez fait monter si haut, le nombre de ceux qui avoient été tuez dans de certaines guerres, il faut necessairement que vous ayez dit *la chose qui n'est pas*.

Ce Trait d'ignorance me fit sourire : & comme je n'étois pas tout à fait apprentif dans le metier de la guerre, je lui fis la Description des Canons, des Coulevrines, des Mousquets, des Carabines, des Pistolets, des Boulets, de la Poudre, des Epées, des Bayonnettes, des Siéges, des Retraites, des Attaques, des Mines, des Contremines, des Bombardemens & des Combats de mer: J'ajoutai, que dans ces Combats il restoit quelquefois vingt mille Hommes de chaque côté, & que c'étoit quelque chose d'ineffable que le Feu continuel, le Bruit & la Fumée de nos Canons, aussi bien que les Cris des Blessés & des Mourans: Que dans les Rencontres sur terre, les Vainqueurs se baignoient dans le Sang; fouloient aux pieds de leurs Chevaux ceux sur qui ils venoient de remporter la victoire, & laissoient leurs Cadavres pour servir de nourriture aux Chiens, aux Loups, & aux Oiseaux de proie. Et pour exalter la valeur de mes Compatriotes, je lui protestai que je leur avois vu faire sauter en l'air tout d'un coup une centaine d'Ennemis dans un Siége, & que les corps morts étoient retombés à

ter-

re en mille pièces, au grand Divertissement des Spectateurs.

J'allois entrer dans un plus grand détail, quand mon Maître m'imposa silence. Il dit, Que quiconque connoissoit le naturel des *Taboos*, les croiroit aisément capables de tous les Crimes dont je venois de parler, si leur Force étoit égale à leur Mechanceté. Que mon Discours avoit non seulement augmenté l'Horreur qu'il avoit pour ces Bêtes, mais aussi excité en lui un Trouble ignoré jusqu'alors. Qu'il craignoit que ses Oreilles ne s'acoutumassent à entendre des choses abominables, & que cette indignation dont il étoit frappé à présent ne diminuât insensiblement. Que quoi qu'il eût de la Haine pour les *Taboos* de son pays, il les blamoit néanmoins à cause de leurs Qualitez odieuses, aussi peu qu'un *Gnnayb* (sorte d'Oiseau de proie) à cause de sa cruauté. Mais que quand une Créature, qui prétend être douée de Raison, est capable de certains Forfaits, la corruption de cette Faculté lui paroissoit ravaler ceux qui en étoient les Auteurs au dessous même de la condition des Bêtes brutes.

Il ajouta, qu'il n'en avoit que trop entendu sur le sujet de la guerre: mais qu'un autre point lui faisoit de la peine à présent. Que je lui avois dit que quelques personnes de mon Equipage avoient quitté leur Patrie, parce qu'elles avoient été ruinées par des procès. Qu'il ne sentoit pas que pour avoir quelque diferend avec un autre, il falut faire

re

re de grandes Depenſes pour qu'un Juge dé-  
cidat qui des deux avoit tort ou raiſon.

Je repondis, que je n'étois guères verſé dans tout ce que nous apellons procedures, parce que je n'avois preſque jamais eu de Commerce avec des gens de Barreau, excepté une ſeule fois que j'avois employé quelques Avocats pour demander Reparation d'une injuſtice qui m'avoit été faite, ſans avoir pu en venir à bout: Que néanmoins ayant eu ocaſion de former des Liaiſons avec quelques perſonnes ruinées par des procès & obligées entuite par la miſère à quitter leur Patrie, je me faiſois fort, de lui donner ſur ce ſujet au moins quelques idées ſuperficielles.

Je lui diſ que ceux qui faiſoient profeſſion de cette ſcience, égalotent en nombre les Chenilles de nos Jardins, & que, quoique tous en general euſſent la même profeſſion, il y avoit néanmoins quelque Diſerence dans leurs Fonctions. Que le nombre prodigieux de ceux qui s'apliquoient à cette ſcience, étoit cauſé que tous n'en pouvoient pas ſubſiſter d'une manière legitime & honête, & qu'ainſi il faloit neceſſairement que pluſieurs euſſent recours à l'Adreſſe & à l'Artifice. Que parmi ceux-ci il y en avoit quelques uns qui des leurs plus tendre Jeuneſſe s'étoient aplicez à aprendre l'Art de prouver que le *Noir* eſt *Blanc*, & que le *Blanc* eſt *Noir*. Que la Hardieſſe de ces gens & l'Audace de leurs pretentions étoient ſi grandes, qu'ils en impoſoient au Vulgaire, parmi lequel ils paſſoient pour des perſonnes d'une  
Ha-

Habileté consommée, ce qui les mettoit plus en vogue que tous leurs autres Collegues. Ce fut à eux, lui dis-je en poursuivant mon Discours, que j'eus à faire dans le procès que je perdis; & je ne saurois mieux vous faire connoître leur manière de plaider que par un Exemple.

Suposons que mon Voisin aye envie d'avoir ma *Vache*, il louë un de ces Avocats pour prouver que ma *Vache* lui appartient. Il faut alors que j'en louë un autre pour défendre mon Droit, parce qu'il est contre toutes les Regles de la *Loi* qu'un homme défende sa propre Cause. Or dans ce cas moi à qui la *Vache* appartient, j'ai deux grands désavantages. Premièrement mon Avocat étant, comme je l'ai dit, accoutumé dès sa Jeunesse à défendre la fausseté & l'injustice, est tout à fait hors de son Element, quand il est question de parler en faveur de l'Equité; car comme cette Fonction lui est entièrement nouvelle, il s'y prendra sûrement de travers, quand même il voudroit faire de son mieux. Le second Desavantage, c'est que la Nature de mon Affaire exige que mon Avocat prenne de grandes précautions; car, comme la subsistance de tant de personnes dépend de l'occupation qu'elles ont, si mon Avocat plaide ma cause de manière que mon Affaire soit d'abord expédiée, il est sur de s'atirer, sinon l'indignation de ses Supérieurs, du moins la haine de ses Confrères, qui le regarderont comme une espèce de serpent qu'ils nourrissent dans leur sein. Le cas ainsi posé, je n'ai que deux methodes de

garder ma *Vache*. L'une est de corrompre l'Avocat de ma partie, en lui promettant double salaire; & cet Artifice doit naturellement me reussir, puisque l'Education & le Caractère du personnage dont il s'agit me donnent lieu d'esperer qu'il trahira celui qui a eu l'imprudence de se fier à lui. L'autre methode est, que mon Avocat n'insiste point sur la justice de ma Cause, & reconnoisse que ma *Vache* appartient à ma partie adverse: parce que l'Evenement à démontré mille & mille fois, qu'un grand prejudgé en faveur du succès d'une Cause, est quand elle est notoirement injuste.

C'est une maxime parmi ces gens, Que tout ce qui a été fait auparavant peut legitimelement se faire encore: Voila pourquoi ils gardent soigneusement par écrit toutes les Decisions déjà faites, même celles qui par Ignorance ou par Corruption renversent les Regles les plus ordinaires de l'Equité & de la Raïson. Toutes ces Decisions deviennent entre leurs mains des Autoritez, par lesquelles ils tachent de blanchir les Crimes les plus noirs, & de justifier les pretentions les plus iniques; & cette pratique leur réussit si bien, qu'il n'est guères possible d'imaginer un procès, dans lequel les deux parties n'ayent plus d'une Decision à alleguer en leur Faveur.

En plaidant, ils evitent soigneusement de venir au fait; mais en recompense, ils aimeroient mieux renoncer à leur profession qu'à oublier la moindre *Circonstance* inutile. Par exemple, pour ramener la supposition

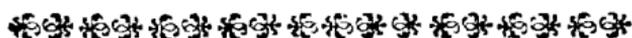
tion que je viens de faire, ils ne s'informeront pas de quel Droit ma partie adverse pretend que ma *Vache* lui appartient, mais si cette *Vache* est noire ou blanche; si ses Cornes sont longues ou courtes; si le Pré dans lequel elle paît est rond ou quarré; à quelle Maladie elle est sujette, & ainsi du reste: après quoi ils consultent tous les Arrêts rendus en pareil cas, renvoyent la Decision de la cause à un autre tems, & de Renvoi en Renvoi, vingt ou trente ans après, le Juge declare qui a Tort ou Raïson.

Il faut remarquer aussi que ces Messieurs ont un Jargon qui leur est particulier, intelligible pour eux seuls, & que c'est dans ce Jargon que leurs Loix sont écrites. C'est par là principalement qu'ils ont réussi à confondre le vrai & le faux, le juste & l'injuste; & ils en sont si bien venus à bout, qu'ils sont capables de plaider pendant trente ans, pour savoir si un Champ qui a appartenu à mes Ayeux depuis six generations est à moi ou bien à un Etranger, qui n'ajamais pretendu être de mes Parens.

Pour ce qui regarde l'Examen de ceux qui sont acusez de Crimes d'Etat, les procedures ne sont pas si longues: Car si ceux qui sont à la tête des Affaires prennent soin (comme ils n'y manquent guères) de faire donner ces sortes de Commissions à des gens de Loi, dont la complaisance & l'habileté leur sont connues, ceux-ci, dès qu'ils savent les intentions de leurs Protecteurs, ne manquent pas de condamner ou d'absoudre

les Accuſez , & cela ſans faire tort à aucune des Formes preſcrites parla Loi.

Mon Maître m'interrompit en cet endroit pour me dire , que c'étoit bien dommage que des Hommes qui avoient autant de Connoiſſances & autant de Talens que ces Avocats , ne s'apliquaſſent pas plutôt à en faire part aux autres. Je repondis que leur profeſſion emportoit tout leur tems , & qu'ils n'avoient pas même le loisir de penſer à autre choſe. Que cela étoit ſi vrai , que hors de leur metier , ils étoient d'une ignorance & d'une ſtupidité au deſſus de toute expreſſion : & qu'on avoit remarqué qu'ils étoient Ennemis jurez de tout ce qu'on appelle connoiſſances , comme s'ils avoient reſolu de chaffer la Raiſon de toutes les Sciences , après l'avoir bannie de leur profeſſion.



## CHAPITRE VI.

*Suite du Diſcours de l'Auteur ſur l'Etat de ſon païs , ſi bien gouverné par une Reine qu'on peut ſ'y paſſer de premier Miniſtre. Portrait d'un pareil Miniſtre.*

**M**ON Maître me parut ne pas ajouter tout à fait foi à ce que je venois de lui raconter , parce que comme il me le déclara enſuite , il lui étoit impoſſible de com-  
pren-

prendre pourquoi les gens de Loi prendroient mille peines, & feroient ensemble une forte de Confederation d'iniquité, & cela simplement pour chagriner les Animaux de leur Espece. A la verité, ajouta t-il, vous m'avez dit qu'ils étoient payez pour cela, mais ces Termes n'excitent pas la moindre idée en moi. Pour résoudre cette Difficulté, je fus obligé de lui décrire l'usage de la monnoye, les Materiaux dont on en faisoit, & la valeur des Metaux. Je lui dis que quand un *Yaboo* avoit une grande quantité de ces Metaux précieux, il pouvoit aquerir tout ce qu'il vouloit, de magnifiques Habits, de beaux Chevaux, de grandes Terres, des Mêts exquis, & de jolies Femelles.

Que la monnoye seule faisant de si admirables effets, nos *Yaboo*s ne croyoient jamais en avoir assez à depenser ou à garder, suivant que leur inclination naturelle les portoit à la profusion ou à l'avarice. Que les Riches jouissoient du travail des pauvres, & & que ceux-ci étoient mille contre un en comparaison de ceux là. Que le gros de nôtre Peuple menoit une vie miserable, & étoit obligé de travailler pendant toute l'année depuis le matin jusqu'au soir pour fournir à un petit nombre de Riches tout ce que leurs Caprices ou leur Vanité leur faisoit souhaiter. J'entrai dans un assez grand Detail sur ce sujet : Mais mon Maître ne m'entendit pas mieux pour cela ; parce qu'il lui avoit plu de se mettre en Tête que tous les les Animaux avoient une forte de Droit sur les productions de la Terre,

& bien particulièrement ceux qui preffoient sur les autres.

Ce prejugué lui donna la curiosité de savoir, en quoi consistoient ces méts exquis, dont je venois de parler, & comment il se pouvoit faire que quelqu'un de nous en manquât. Sur quoi je lui fis l'Enumeration de toutes les sortes qui me vinrent dans l'Esprit, aussi bien que des différentes manières de les acommoder, ce qui ne pouvoit se faire sans envoyer des Vaisseaux dans différentes parties du Monde, pour en rapporter des Fruits rares & des Liqueurs d'un goût excellent. Je lui protestai, qu'on étoit obligé de faire du moins trois fois le Tour de nôtre Terre, avant qu'une de nos Femelles de Distinction eut un Dejeuner qui fut dans l'ordre. Il dit, que ce devoit être un bien miserable país que celui qui ne nourrissoit pas ses Habitans. Mais ce qui l'étonnoit principalement, c'est qu'un país aussi étendu que le nôtre avoit si peu d'*Eau douce*, que nôtre Peuple se trouvoit réduit à la necessité de faire venir sa Boisson par mer. Je repliquai, que l'*Angleterre* ( ma chère Patrie ) produisoit trois fois autant d'Alimens que ses Habitans pouvoient en consumer: que la même proportion avoit lieu à l'égard des Liqueurs dont ils se servoient pour étancher leur soif; & que ces Liqueurs se faisoient du fruit de certains Arbres, & étoient une excellente Boisson. Mais que pour satisfaire l'intemperance des Males & la vanité des Femelles, nous envoions dans d'autres pays la plus grande partie des utiles productions  
de

de nos Terres, pour en rapporter des choses qui ne seroient qu'à nous jeter dans des Maladies, & qu'à nourrir nôtre extravagance & nos vices. D'où il s'enfuiroit nécessairement, que plusieurs de mes Compatriotes étoient réduits à la nécessité de gagner leur vie par de lâches ou par d'injustes moyens: comme qui diroit par le vol, le parjure, l'adulation, le jeu, le mensonge, l'Art d'empoisonner, ou celui de faire des Libelles. Et ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de faire comprendre à mon Maître le sens de ces différentes Expressions.

Le Vin, continua-je, n'est pas apporté dans nôtre païs, parce que nous manquons d'Eau ou d'autres Liqueurs, mais à cause que c'est une Boisson qui nous réjouit, qui chasse nos chagrins, augmente nos espérances, diminue nos frayeurs, & nous prive pendant quelque tems de l'usage d'une importante Raïson; après quoi nous ne manquons guères à tomber dans un profond sommeil, quoi qu'il faille avouer que nous nous reveillons presque toujours malades, & que l'usage de cette Liqueur est pour nous une source féconde d'incommoditez, qui abrègent nôtre vie & ruinent nôtre Santé.

Le gros de nôtre Nation gagne sa Vie en fournissant aux personnes Riches, & en general à tous ceux qui ont de quoi payer leurs Marchandises ou leurs peines, en leur fournissant, dis-je, toutes les choses dont ils ont besoin. Par exemple, quand je suis chez moi, & habillé comme je dois l'être, je porte sur mon corps le Travail de plus de

cent Ouvriers ; la construction & l'ameublement de ma Maison en demandent une fois autant , & il en faut plus de mille avant que ma Femme soit ajustée depuis les pieds jusqu'à la tête.

J'allois lui parler d'une autre sorte de gens qui s'attachent à guerir les maux du corps, ayant eu occasion de lui dire que plusieurs de mes Matelots étoient morts de Maladie. Mais j'eus toutes les peines du monde à me faire entendre. Il comprenoit bien, disoit-il, qu'un *Houyhnhnm* devenoit foible & languissant quelques jours avant sa Mort, ou se faisoit quelque blessure par malheur. Mais il lui paroissoit impossible que la Nature, qui a un si tendre soin pour tous ses Ouvrages, put engendrer dans nos corps tant d'incommoditez & tant de maux, & il me pria de lui expliquer un phenomène si singulier & si bizarre. Je lui dis, que la solution de ce probleme n'étoit pas difficile, & que le Derèglement de nôtre conduite étoit la seule cause de nos maladies. Que nous mangions quand nous n'avions pas faim, & que nous bevions sans avoir soif : Que nous passions des nuits entières à boire des Liqueurs fortes sans rien manger, ce qui nous mettoit le Feu au corps, & précipitoit ou empêchoit la digestion. Que des *Tahoos Femelles*, après s'être prostituées pendant quelque tems, gaignoient de certaines Maladies douloureuses, qu'elles communiquoient à ceux qui avoient commerce avec elles. Que ces maladies & plusieurs autres se transmettoient de Pere en Fils ; qu'on n'auroit jamais fait si l'on vouloit

PAYS DES HOUYHNHNMS. 153

Soit composer un Catalogue exact de tous les maux auxquels le corps Humain est sujet; puisqu'il n'y avoit point de partie qui n'en eut cinq ou six cens pour sa part. Quel'Envie que nous avions d'être gueris de tant de maux avoit multiplié parmi nous les Medecins, c'est à dire, des Hommes qui se piquent de réussir dans ces sortes de guerisons. Je me suis appliqué, ajoutai-je, pendant quelque tems à cette Science, qui d'ailleurs a quelque Affinité avec ma profession; ainsi je puis dire sans vanité, que je sçai la Methode que ces Messieurs observent dans leurs Cures.

Leur grand principe est, Que toutes les Maladies viennent de *Repletion*, a'où ils concluent que pour guerir les indispositions dans leur source, il faut faire au Corps des *Evacuations*, soit par le passage naturel, soit par la bouche. Pour cet éfet, ils s'attachent à former de plusieurs Herbes, Mineraux, Gommés, Huiles, Coquilles, Sels, Excrémens, Ecorces d'Arbres, Serpens, Crapauds, Grenouilles, Araignées, & Os d'Hommes morts, la plus abominable & la plus degoutante Composition qui leur soit possible; Composition, que l'Estomac rend sur le champ, & c'est ce qu'ils appellent *Vomitif*: ou bien ils ajoutent à cet admirable mélange quelques autres Drogues empoisonnées, qu'ils nous font prendre par *haut* ou par *bas*, (suivant la fantaisie du Medecin) & ce Remede vexe si cruellement les Boyaux qu'ils font une Restitution presque aussi prompte que l'Estomac, & c'est ce qu'ils a-

pellent une *Purgation* ou un *Lavement*. Car la Nature (comme le remarquent les Medecins) a destiné la bouche à l'*Introumission* du Manger & du Boire, & une autre partie à leur Ejection : d'où ces Messieurs concluent fort ingenieusement, que la Nature étant hors de son *Assiette* dans ces maladies, il faut pour l'y remettre traiter le corps d'une manière directement contraire à son Institution, c'est à dire, faire entrer de certaines Compositions par en bas, & faire sortir ce qu'on a dans le corps par la Bouche.

Mais par dessus les maladies réelles, nous sommes sujets à plusieurs autres, qui sont seulement imaginaires, pour lesquelles les Medecins ont inventé des Remedes du même genre : Ces Remedes ont pourtant des Noms, puis que les Maladies en ont bien ; & c'est de ces sortes de Maladies que nos *Tahoos Femelles* sont ordinairement ataquées. Nos Medecins excellent sur tout en *pronostics*, & il leur arrive rarement de s'y tromper ; parce que dans des maladies réelles, & un peu malignes, ils predisent presque toujours que le Malade en *mourra*, ce qu'il depend toujours d'eux de rendre vrai, au lieu qu'il n'est pas en leur pouvoir de le guerir : Et voilà pourquoi on court toujours grand risque entre leurs mains, dès qu'ils ont tant fait que de prononcer la fatale sentence, parce qu'ils n'aiment pas à en avoir le Dementi.

Ils sont aussi d'une utilité infinie à des *Maris* & à des *Femmes*, qui ne s'aiment point,

PAYS DES HOUYHNHNMS. 155

à des Fils ainez, à des Ministres d'Etat, & souvent à des Princes.

J'avois déjà eu auparavant quelques Conversations avec mon Maître sur la Nature du *Gouvernement* en general, & particulièrement sur celle du nôtre, qui est l'objet de l'Etonnement & de l'Envie de tout l'Univers. Mais venant par hazard de prononcer le mot de Ministre d'Etat; il m'ordonna de lui dire, quel espèce de *Taboo* je désignois proprement par ce Terme.

Je lui repondis, que nôtre Reine étant exempte d'Ambition, & n'ayant aucun dessein d'augmenter sa puissance aux Depens de ses Voisins, ou au prejudice de ses propres sujets, étoit si éloignée d'avoir besoin de quelques Ministres corrompus, pour executer ou pour couvrir quelques sinistres Deseins, qu'elle dirigeoit au contraire tous ses Desens au Bien de son Peuple; & que bien loin de confier entièrement son pouvoir à quelques Favoris, ou à quelques Ministres, elle soumettoit l'Administration de ses Ministres ou de ses Favoris au plus sévere Examen de son grand Conseil: Mais j'ajoutai, que sous quelques Regnes precedens, & actuellement dans plusieurs Cours de l'*Europe*, il y avoit des Princes indolens, & Esclaves de leur plaisir, qui trouvant les rênes du Gouvernement trop pesantes pour leurs mains, les remettoient entre celles d'un *Premier Ministre*; dont autant que j'ay pu le conclurre, non seulement des Actions de ceux qui ont été honorez de cet Emploi,

mais aussi de plusieurs Lettres, Memoires & Ecrits publiez par eux-mêmes, & contre la verité dequels personne ne s'est encore inscrit en faux, voici un fidele portrait.

Un *Premier Ministre* est un Homme entièrement exempt de Joie & de Tristesse, d'Amour & de Haine, de Pitié & de Colere: toutes ses passions consistent dans une soif insatiable de Puissance, de Richesses, & d'Honneurs: Il se sert du Talent de la parole comme les autres Hommes, à une petite exception près, c'est qu'il ne parle jamais pour declarer ce qu'il pense: Il ne profere jamais une *Verité*, que dans l'intention que vous la preniez pour un *Mensonge*; ni un *Mensonge* que dans le dessein que vous le preniez pour une *Verité*: Ceux dont il dit du mal en leur absence, sont sur le point d'être ayanchez; & dès qu'il commence à vous donner des Louanges, soit qu'il les adresse directement à vous mêmes, soit qu'il dise du bien de vous aux autres, vous pouvez compter que dès ce moment vous êtes perdu. La marque la moins équivoque qu'on est disgracié, est quand on reçoit de lui une promesse, sur tout si cette promesse est confirmée par serment: Car en ce cas un Homme sage se retire, & renonce à ses Esperances.

Il y a trois Methodes par lesquelles on peut parvenir au poste de *Premier Ministre*: La première, en faisant que de certaines personnes, soit Femme, soit Fille, soit Sœur, ayent une honnête complaisance pour les Desirs du Prince: La seconde, en tra-

hif

biffant ou en tachant de supplanter son predeceffeur : & la troisieme en declamant avec un *Zele furieux* contre la Corruption de la Cour dans des Assemblées publiques. Mais tout Prince sage doit preferer aux autres ceux en qui il remarque cette dernière Qualité ; parce que ces fortes de personnes ont toujours la plus lâche soumission pour la volonté & pour les passions de leur Maître. Ces *Ministres* disposant de tous les Emplois, ont une extrême Facilité à gagner la pluralité des suffrages dans un Senat, & conservent leur Autorité par ce moyen ; & au pis aller, un *Acte d'Amnistie* ( dont je lui decrivis la nature ) les met à-couvert de toutes poursuites ; apres quoi ils prennent congé du public, chargez des Depouilles de la Nation.

Le Palais d'un *Premier Ministre*, est une pepinière où il s'en forme d'autres : Les Pages, les Laquais, & le Portier, en imitant leur Maître deviennent des *Ministres d'Etat* dans leur différens Départemens, & apprennent à exceller en trois choses ; en *insolence*, dans l'*Art de mentir*, & dans celui de *corrompre ceux dont ils prétendent se servir pour venir à bout de leurs infames pratiques*. Plusieurs personnes distinguées font régulièrement la Cour à ces Messieurs, qui quelquefois à force de Dextérité & d'Impudence ont le bonheur de succeder à leur Seigneur.

Un *Premier Ministre* est ordinairement gouverné par une Vieille Maitresse, ou par un jeune Valet de chambre, & ce sont là les

deux Canaux par où passent toutes les graces, & qu'on pouroit appeller proprement les Regens du Royaume *en dernier Ressort*.

Causant un jour avec mon Maître sur la *Noblesse* de mon pays, il me fit un compliment auquel je ne m'atendois pas. Je suis persuadé, me dit-il, que vous êtes issu de quelque Famille noble, puis qu'en Figure, en Couleur, & en Propreté, vous surpassez tous les *Taboos* de nôtre Nation, quoi que vous leur cediez en Force & en Agileté, ce que j'attribue à la difference qu'il y a entre vôtre manière de vivre & celle de ces autres Brutes : mais ce qui augmente encore les prejugez que j'ai en vôtre faveur, c'est que vous êtes doiüé non seulement de la Faculté de parler, mais même aussi de quelques principes de Raison. Parmi nous, continuait-il, les *Houyhnhnms Blancs*, les *Alezans*, & les *Gris de fer*, ne sont pas si bien faits que les *Bays*, que les *Gris pomelez*, & que les *Noirs* ; ni ne naissent pas avec autant de Talens de l'ame, ni autant de capacité pour les mettre à profit ; & voila pourquoi ils sont destinez à servir les autres, sans aspirer jamais à la moindre Autorité, ce qui passeroit chez nous pour quelque chose de monstrueux.

Je lui fis de très humbles Remercimens de la bonne opinion qu'il avoit de moi ; mais je l'assurai en même tems, que ma naissance n'étoit rien moins qu'illustre, devant le jour à de bons Bourgeois, qui avoient eu à peine les moyens de me donner une Education passable. Que la

No.

*Noblesse* étoit toute autre chose parmi nous que dans son pays ; Que nos jeunes gens de *Qualité* étoient élevez dans la Paresse & dans le Luxe ; qu'aussi tôt qu'ils avoient atéint un certain Age, ils confumoient leur vigueur, & contraétoient d'infâmes maladies, par le commerce de quelques Femmes prostituées ; & que quand leurs Biens étoient presque depensez, ils épousoient quelque Femme d'une naissance commune, uniquement pour son Argent, sans avoir jamais pour elle, ni avant ni après le Mariage, le moindre sentiment d'Estime ni d'Amitié. Que de ces Mariages inégaux naissoient des Enfans difformes & mal sains, d'où il arrivoit qu'une pareille Famille n'arrivoit presque jamais à la quatrième generation, à moins que l'Epouse n'eut soin de choisir parmi ses Voisins ou ses Amis, un père qui se portat bien, & le tout par intérêt pour la santé de ses Enfans. Qu'un corps ruiné, un air maladif, & un visage pâle & defait, étoient les marques ordinaires d'un Homme de la plus haute Distinction ; au lieu qu'une santé d'Atlete dans un Homme de qualité, forme la plus flétrissante de toutes les presomptions contre la sagesse de sa Mére.





## CHAPITRE VII.

*Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Observations de son Maître sur le gouvernement de l'Angleterre, tel qu'il avoit été décrit par l'Auteur, avec quelques comparaisons & parallèles sur le même sujet. Remarques du Houyhnhnm sur la Nature Humaine.*

MES Lecteurs s'étonneront peut-être de ce que j'étois si sincère sur le chapitre des Hommes, & cela en parlant à une Creature, à qui ma Ressemblance aux *Taboos* du païs, avoit déjà donné très mauvaise opinion de la Nature Humaine. Mais je leur avouerai ingenuement que les nombreuses vertus de ces admirables *Houyhnhnms*, opposées à nos vices sans nombre, m'avoient ouvert les yeux à un point, que je commençai à envisager les Actions & les Passions des Hommes d'une manière toute nouvelle, & à trouver que l'Honneur de mon Espèce ne meritoit pas le moindre menagement. D'ailleurs, il m'auroit été impossible d'en imposer à une personne d'une aussi merveilleuse pénétration que mon Maître, qui m'ouvroit chaque jour les yeux sur des Fautes que je faisois; Fautes que je n'avois jamais aperçues.

PAYS DES HOUYHNHNMS. 161

ques, & qui parmi nous ne seroient pas même mises dans le Catalogue des Infirmitez Humaines. Ajoutez à cela que l'Exemple de mon Maître m'avoit inspiré une parfaite Horreur pour tout ce qu'on apèlle Fausseté ou Deguisement; & que la *Vérité* me paroissoit si aimable, que je ne pouvois concevoir comment il étoit possible qu'on lui manquât de Respect ou de Fidelité.

Mais il y avoit, si j'ose le dire, un Motif plus fort encore, qui me portoit à cet Excès de sincérité. A peine avois-je été un An dans le pais, que je conçus tant d'Amour & tant de Veneration pour les Habitans, que je pris la ferme Resolution de ne plus retourner parmi les Hommes & de passer le reste de mes jours avec ces vertueux *Houyhnhnms*, dont l'exemple & le commerce avoit déjà produit de si heureux effets sur moi. Mais la Fortune, mon éternelle Ennemie, me ramena malgré moi parmi les *Yahoos* de mon espece. Cependant, ce m'est à present une espece de consolation, quand je songe, que dans ce que j'ai dit de mes Compatriotes, j'ai *extenué* leurs defauts autant que j'osois devant un Auditeur aussi penetrant, & que j'ai donné à chaque Article le Tour le plus favorable dont il étoit susceptible: Car, pour dire le vrai, je crois qu'il n'y a point d'Homme au Monde entièrement exempt de partialité en faveur de sa patrie.

J'ai raporté en substance les diferentes Conversations que j'ay eues avec mon Maître, pendant la plus grande partie du Temps que j'ay eu l'Honneur de passer à son service,

ce ; Conversations qui ont été bien plus longues , mais dont je n'ai mis icy qu'un Abregé , de peur d'ennuyer mes Lecteurs.

Quand j'eus repondu à toutes ses Questions , & que sa curiosité parut pleinement satisfaite ; il m'envoya querir un jour de bon matin , & après m'avoir ordonné de m'asseoir , (Honneur qu'il ne m'avoit point fait jusqu'alors) il dit , qu'il avoit réfléchi avec attention sur toute mon Histoire , pour autant qu'elle avoit raport à moi & à mon païs : Qu'il nous consideroit comme des Animaux , à qui , sans qu'il sçut comment , étoit tombée en partage une petite portion de *Raison* , dont nous ne nous servions que pour augmenter nos vices *Naturels* , & pour en aquerir de nouveaux que la nature ne nous avoit point donnez. Que nous nous depouillions du peu de Talens qu'elle nous avoit accordez , mais qu'en recompense nous avions parfaitement bien réussi à multiplier nos Defauts & nos Besoins. Que pour ce qui me regardoit , il étoit clair que j'en avois ni la Force ni l'Agilité d'un *Yakoo* ordinaire. Que l'Affectation de ne marcher que sur mes pieds de derrière , m'exposoit au Risque de tomber à tout moment. Que j'avois trouvé l'Art d'oter le poil de mon Menton , que la Nature y avoit mis pour defendre cette partie contre la Chaleur du Soleil , & contre la rigueur du Froid. Enfin que je ne pouvois ni courir avec vitesse , ni grimper sur des Arbres comme mes *Freres* (c'est le nom qu'il lui plut leur donner) les *Yakoo*s du païs.

Que

Que nôtre *Gouvernement* & nos *Loix* supposoient nécessairement en nous de grands Defauts de *Raison*, & par cela même de *Vertu*; parce que la *Raison* seule fufit pour gouverner une Créature *raisonnable*; d'où il s'enfuiroit clairement que c'étoit à tort que nous nous arrogions le Titre d'Animaux douez de *Raison*; come il avoit paru dans ce que j'avois raconté moi même de mes Compatriotes, quoi qu'il eut bien remarqué que pour leur concilier son Estime, j'avois caché plusieurs particularitez qui étoient à leur Defavantage, & souvent dit *la chose qui n'est pas*.

Ce qui le confirmoit dans cette opinion, c'est qu'il avoit remarqué, que fi d'un côté je ressemblois aux *Taboos* par raport à la Figure du corps; de l'autre ces Brutes avoient une grande conformité avec nous à l'égard des inclinations & des qualitez de l'ame. Il me dit, que c'étoit une chose constante que les *Taboos* avoient plus de haine les uns pour les autres que pour quelques Animaux d'une autre Espèce; & que la *Raison* qu'on en rendoit, étoit tirée de leur Difformité, que tous apercevoient dans les autres, fans la remarquer en eux mêmes. Que pour cette *Raison* il avoit trouvé que c'étoit une chose assez bien imaginée de nous *couverir* le corps, & que grace à cette precaution nous donnions moins lieu aux autres de concevoir contre nous cette Espèce de Haine que cause la Laideur. Mais qu'il trouvoit à present qu'il s'étoit trompé, & que les Dissentions de ces Bêtes dans son pays avoient la  
mé-

même cause que les nôtres, suivant la Description que j'en avois faite. Car, dit-il, si vous jetez à cinq *Yaboos* autant de nourriture qu'il en faut pour cinquante, au lieu de manger paisiblement, ils se prendront par les oreilles, chacun d'eux tachant *d'avoir tout pour lui seul*; & que pour cette Raïson, un Valet étoit toujours présent quand les *Yaboos* mangeoient dans les Champs, au lieu qu'au Logis on les atachoit à une bonne Distance les uns des autres. Que si une Vache venoit à mourir de vieillesse ou par accident, avant qu'un *Houyhnhnm* put la faire transporter chez lui pour servir de nourriture à ses propres *Yaboos*, ceux du voisinage venoient par Troupes pour la manger, d'où s'ensuivoit une Bataille telle que je l'avois décrite, quoi qu'il arrivât rarement qu'ils se tuassent les uns les autres, non pas manquant de bonne volonté, mais faute d'instrumens convenables. D'autrefois des *Yaboos* de différens voisinage se font livré bataille, sans qu'on put remarquer aucune cause visible qui les y portât: Ceux d'un District espient toujours l'occasion de surprendre ceux d'un autre. Que si leur projet manque, ils s'en retournent chez eux, & faute d'Ennemis, ils se mordent & se déchirent les uns les autres.

Que dans de certains Champs de son pays, il y avoit des *Pierres Luisantes* de différentes couleurs, que les *Yaboos* aimoient à la fureur, & que comme ces *Pierres* étoient quelquefois assez avant en Terre, ils passoit des jours entiers à creuser avec leur pates  
pour

pour les en tirer, & les cachoient ensuite dans leurs Cheuils; parce qu'ils regardoient comme le plus grand de tous leurs malheurs que quelqu'un de leurs Camarades trouvat leur Tresor. Mon Maitre ajouta, qu'il n'avoit jamais pu decouvrir la cause de leur Amour pour ces *Pierres*, ni de quel usage elles pouvoient être à un *Taboo*; mais qu'il commençoit à croire que cela venoit du même principe d'*Avarice*, que j'avois attribué à la Nature humaine: qu'un jour par manière d'Épreuve, il avoit oté un monceau de ces *Pierres* d'un endroit où un de ses *Taboos* les avoit enterrées; que quelques Heures après, cet Animal trouvant que son Tresor avoit été enlevé, s'étoit mis à jeter les cris les plus affreux, & avoit donné des marques de la plus profonde tristesse: qu'il n'avoit voulu ni manger, ni dormir, ni travailler, jusqu'à ce qu'il eut donné ordre à un Valet de remettre secrettement ces *Pierres* dans l'endroit où elles avoient été; ce qu'il n'eut pas plutôt fait que le *Taboo* les retrouva, & retrouva avec elles sa première gayeté; mais il eut la precaution de les mieux cacher, & depuis ce tems là il m'a fort bien servi.

Mon Maitre m'assura de plus une chose, que j'eus occasion de remarquer moi même, c'est que c'étoit dans les Champs, où il y avoit le plus de ces *Pierres* Luisantes, que se donnoient les plus frequentes & les plus cruelles Batailles.

Il dit, que c'étoit une chose ordinaire, quand deux *Taboos* decouvroient une pareille *Pierre* dans un Champ, & se batoient à qui  
l'au-

l'auroit, qu'un troisiéme se jettat sur le sujet de la Dispute, & l'emportat pour lui; ce qui, à ce que trouvoit mon Maître, ne ressembloit pas mal aux *Decisions de nos procès*; en quoi je trouvai à propos de ne lui pas contredire, parce que le procedé du troisiéme *Taboo*, étoit plus équitable que plusieurs Sentences de nos Juges. Car, au bout du compte, chacun des deux *Taboos* ne perdoit que la pierre pour laquelle ils se batoient; au lieu que dans nos *Cours de Justice* il faut payer l'Arrêt qui nous deboute de nos pretentions.

Mon Maître continuant son Discours, dit, que rien ne rendoit les *Taboos* plus odieux, que cette Avidité universelle avec laquelle ils devoient tout ce qu'ils trouvoient, soit que ce fussent des Herbes, des Racines, du Grain, de la Chair d'Animaux, ou toutes ces choses melées ensemble: Et qu'on avoit remarqué, comme une Bizarrerie qui leur étoit particulière, qu'ils aimoient mieux faire quelques Lieuës pour aller dérober une Nourriture passablement mauvaise, que d'en avoir une bonne toute préparée chez eux. Par dessus cela ils sont insatiables, & quand ils ont dequoi, ils mangent à crever; & machent ensuite une certaine *Racine* qui leur donne une Evacuation generale.

Il y a aussi une autre sorte de *Racine* fort succulente, mais qui est assez difficile à trouver, dont les *Taboos* sont fous, & qu'ils fument avec un plaisir infini, ce qui produit en eux les mêmes Effets que le Vin fait sur nous; c'est à dire qu'ils s'embrassent, qu'ils se

se batent, qu'ils hurlent, qu'ils jafent, qu'ils se roulent à Terre, & puis qu'ils s'endorment dans la Bouë.

J'ai observé moi même, que les *Yahoos* sont les seuls Animaux du pays qui soient sujets à quelques Maladies; qui néanmoins sont en beaucoup plus petit nombre que celles que les Chevaux ont parmi nous, & qui ne viennent point des mauvais Traitemens qu'on leur fait, mais de leur mal-propreté & de leur gloutonnerie.

Pour ce qui regarde les Sciences, les Loix, les Arts, les Manufactures, & plusieurs autres choses du même genre, mon Maître avoia qu'il ne trouvoit presque aucune conformité entre les *Yahoos* de son pais & ceux du nôtre: mais qu'en recompense il trouvoit une parfaite ressemblance dans nos Inclinations. A la verité, disoit-il, il avoit bien oui dire à quelques *Houyhnhnms*, qu'ils avoient remarqué que plusieurs Troupes de *Yahoos* avoient un Espèce de Commandant, qu'il étoit facile de distinguer des autres, parce qu'il étoit toujours plus *mal fait*, & plus *mechant* qu'aucun des autres. Que ce Commandant avoit d'ordinaire un Favori le plus *semblable à lui* qu'il put trouver, dont l'Emploi étoit de *lecher les pieds & le Derrière de son Maître, & d'amener des Yahoos Femelles dans son Chenil*; ce qui lui valoit de tems en tems quelque pièce de Chair d'Anne. Ce Favori est haï par toute la Troupe, & voila pourquoy afin de se mettre à couvert de leur Ressentiment, il se tient toujours *le plus près qu'il lui est possible de la personne*  
de

de son *Commandant*, qui le conserve dans son Emploi, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un Favori plus vilain & plus méchant que lui ; mais aussi dès cet instant il est congédié, & son successeur aussi bien que tous les *Taboos* de ce District, Jeunes & Vieux, Mâles & Femelles, viennent en corps, & déchargent leurs Ordures sur lui, depuis la Tête jusqu'aux pieds. Peut-être, ajouta mon Maître, que ce que je viens de dire, seroit applicable jusques à un certain point à vos *Cours*, vos *Favoris*, & vos *Ministres d'Etat* : mais c'est de quoi vous pouvez mieux juger que moi.

Je n'osai rien répondre à cette maligne insinuation, qui rabaissoit l'intelligence humaine au dessous de la sagacité d'un *Chien* ordinaire, qui a l'Habileté de distinguer la voix du meilleur *Chien de la meute*, sans se tromper jamais.

Mon Maître m'aprit, qu'il y avoit dans les *Taboos* de certaines Qualitez remarquables, dont je ne lui avois point fait mention, ou du moins sur lesquelles j'avois passé fort légèrement, en lui parlant des *Taboos* de mon Espèce ; il me dit, que ces Animaux, comme les autres Brutes, avoient leurs Femelles en commun ; avec cette différence pourtant, que la *Taboo* femelle souffroit le mâle pendant qu'elle étoit enceinte, & que les Males se batoient avec autant d'Acharnement contre les Femelles que contre ceux de leur sexe : deux choses qui étoient d'une Brutalité sans exemple.

Une autre singularité odieuse qu'il avoit

ob-

observée dans les *Yaboos*, étoit leur excessive faloperie dans le tems que tous les autres Animaux paroissent aimer la propreté. Pour les deux autres Accusations je fus charmé de les laisser passer sans rien dire, parce qu'aussi bien je n'avois rien à repondre. Mais pour la troisiéme il m'auroit été aisé d'y repondre, s'il y avoit eu dans le pays un seul Cochon (ce qui par malheur pour moi n'étoit pas.) Car quoi que cet Animal puisse d'ailleurs être *plus aimable* qu'un *Yaboo*, il y auroit à mon avis de la partialité à dire qu'il fut plus propre; & c'est de quoi mon Maître auroit été convaincu lui même, s'il avoit vu tout ce que ces Bêtes mangent, & avec quelle volupté elles se vautrent dans la Bouë.

Mon Maître fit encore mention d'une autre Qualité que ses Domestiques avoient aperçue en plusieurs *Yaboos*, & qui lui paroissoit entièrement inexplicable. Il dit, qu'il prenoit quelquefois fantaisie à un *Yaboo*, de se retirer dans un Coin, de s'y mettre à hurler, & de donner des ruades à tous ceux qui s'approchoient de lui, quoi qu'il fût jeune, se portât bien, & eut suffisamment à boire & à manger; que ses Domestiques ne pouvoient imaginer quelle Mouche l'avoit piqué: Et que le seul Remede qu'ils y savoient, étoit de le faire bien travailler; parce qu'ils avoient observé qu'un Travail un peu rude dissipoit insensiblement ces sortes de Fantaisies. Mon amour pour le Genre humain, m'imposa ici le plus profond silence; quoi que je demeurasse fort bien dans ce que je venois d'enten-

*Tom. II. 2. Part.*                    H                    dre,

dre, ces sortes de Caprices, que produisent la *Paresse* la *Luxure*, & les *Richesses*; Caprices dont je me ferois fort de guerir quelques uns de mes Compatriotes par le *même Regime*.

Mon Maitre avoit aussi remarqué que souvent quelque *Taboo* Femelle se tenoit derrière un Banc ou un Buisson : que quand quelques jeunes Males passaient, elle se faisoit entrevoir, les agaçoit par des grimaces, puis faisoit semblant de se cacher; & que lorsque quelque Mâle s'avançoit, elle se retirait tout doucement, en regardant souvent derrière elle, & s'enfuyoit avec une feinte Frayeur dans quelque endroit convenable, où elle savoit que le Mâle la suivroit.

D'autrefois, si une Femelle Etrangère vient parmi elles, Trois ou Quatre de son Sexe l'environnent, la considèrent depuis la Tête jusqu'aux pieds, se font des grimaces les unes aux autres, & puis la plantent là d'un Air de Dedain & de Mepris.

Peut être qu'il y avoit un peu de Raffinement dans ces speculations de mon Maitre: Cependant, ce ne fut pas sans une Espèce d'Étonnement & même de Chagrin, que je considèrai, que c'étoit peut être par instinct que les Femmes étoient *Envieuses*, *Coquettes*, & *Libertines*.

Je m'atendois à tout moment que mon Maitre aloit acuser les *Taboos* de l'un & l'autre sexe de certains Apetits dereglez, qui ne sont pas tout à fait inconnus parmi nous. Mais il semble que la Nature n'aye pas été pour eux une Maitresse fort habile; & que

ces

PAYS DES HOUYHNNHNS. 171  
ces Voluptez étudiées soient les productions  
de nôtre seule Raïson.



## CHAPITRE VIII.

*Detail touchant les Yahoos. Excellentes  
Qualitez des Houyhnhns. Quelle E-  
ducation ils reçoivent & à quels Exer-  
cices ils s'appliquent dans leur Jeunesse.  
Leur Assemblée generale.*

COMME je devois naturellement mieux  
connoître la Nature humaine que mon  
Maitre, il m'étoit aisé d'appliquer à moi mê-  
me & à mes Compatriotes tout ce que j'en  
aprenois. Pour les mieux connoître encore,  
je le priai de me permettre de passer quelque  
jours parmi les *Yahoos* du voisinage, ce qu'il  
eut la bonté de m'accorder, étant bien per-  
suadé que la Hayne que j'avois pour ces  
Bêtes empêcheroit que leur Exemple ne fut  
contagieux pour moi; & par dessus cela, il  
donna ordre à un de ses Valets, qui étoit un  
Cheval alezan très vigoureux, & d'un ex-  
cellent naturel, de ne me point quitter, &  
de me garantir des insultes des *Yahoos*, qui  
me croyant de leur Espèce n'auroient pas man-  
qué de m'ataquer, par le même principe qui  
porte les *Choucas* sauvages à se jeter sur  
ceux qui sont privez, quand ils en rencon-  
trent.

H 2

Les

Les *Yahoos* sont prodigieusement agiles dès leur première Jeunesse; malgré cela, j'attrapai un jour un jeune mâle de trois ans, & tâchai par toutes les marques d'amitié possibles de l'apaiser; mais le petit Diable se mit à hurler & à me mordre avec tant de violence, que je fus obligé de le laisser aller, & il en étoit tems, car ses cris avoient attiré toute la Troupe des vieux, qui trouvant que je n'avois point fait de mal au jeune, & que mon Cheval alezan étoit près de moi, se tinrent dans le Respect.

Par ce que j'ay pu remarquer, les *Yahoos* m'ont paru les plus indociles de tous les Animaux, & n'être capables que de porter ou de traîner des Fardeaux. Cependant je crois que ce Defaut vient principalement de leur Opiniâtreté. Car au reste, ils sont rufez, malicieux, traitres & vindicatifs. Ils sont forts & robustes, mais ont le cœur lache, & sont par cela même, insolens, rampans, & cruels. On a remarqué que ceux qui ont le *poil roux* de l'un & l'autre sexe sont plus lascifs & plus méchans que les autres, qu'ils surpassent aussi en Force & en Agileté.

Les *Houyhnhams* gardent un certain nombre de *Yahoos* dans des Huttes près de leurs Maisons, & en tirent quelques services auxquels ils ne veulent point employer leurs Domestiques; pour les autres, ils les envoient dans certains champs, où ils cherchent des Racines, différentes sortes d'Herbes, & des Charognes pour se nourrir. Ils sont aussi fort adroits à attraper des *Belettes*, & des *Luhimuks* (sorte de *Rat sauvage*) qu'ils

qu'ils devorent avec une avidité inexprimable. La Nature leur a appris à se creuser des Trous en Terre, dont la plupart sont assez grands pour tenir le Mâle, la Femelle, & trois ou quatre petits.

Ils nagent dès leur Enfance comme des Grenouilles, & peuvent se tenir long-tems sous l'Eau, ce qui leur donne le moyen de prendre souvent du Poisson, que les Femelles apportent à leurs petits. A propos de quoi il m'arriva une assez plaisante Avanture.

Un jour que j'étois dehors avec mon Protecteur le Cheval alezan, & qu'il faisoit excessivement chaud, je le priai de me permettre de me baigner dans une Rivière près de laquelle nous étions. Il le voulut bien : surquoi je me deshabillai & me jettai à la nage. Mon malheur voulut qu'une jeune *Yaboo* Femelle, qui se tenoit derrière une Eminence, vit tout ce que je venois de faire, & qu'enflamée de certain Desir, à ce que nous conjecturâmes l'Alezan & moi, elle vint à la Nage vers l'endroit où je me baignois. De ma vie je n'ay été plus effrayé, mon Défenseur étoit à quelque distance de là, ne soupçonnant pas seulement la possibilité de ce malheur. Elle m'embrassa d'une manière fort significative; & moi je me mis à crier d'une si grande force que mon Protecteur m'entendit & vint à nous au galop: ce qu'elle n'eut pas plutôt vu qu'elle me quitta (quoi qu'avec la dernière Repugnance) & s'alla mettre sur la Hauteur opposée, où elle ne fit que hurler pendant tout le tems que je

mis à m'habiller. Ce fut un sujet de Diverfiffement pour mon Maître & pour toute fa Famille, auffi bien que de mortification pour moi. Car je ne pouvois plus nier que je ne fuffe réellement un *Yaboo*, puisque les Femelles avoient une propenfion naturelle pour moi comme pour un de leur Efpèce: Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que celle dont je viens de parler, n'avoit pas le poil roux (ce qui pourroit excufer un Appetit un peu irregulier) mais noir, & qu'elle n'étoit pas tout à fait auffi hideufe que les autres Femelles de fon efpece; Car, je crois qu'elle n'avoit pas plus d'onze ans.

Ayant paffé trois ans dans ce pays, il eft juftifié qu'à l'Exemple des autres Voyageurs, j'inftitué mes Lecteurs des Manières & des Coutumes de fes Habitans, à la connoiffance defquelles je me fuis principalement appliqué. Comme les *Houyhnhnms* font naturellement portez à la pratique de toutes les Vertus qui peuvent convenir à une Creature raifonnable, leur grand principe eft, qu'il faut cultiver la *Raifon* & n'être gouverné que par elle. La *Raifon* n'eft jamais parmi eux une chofe problematique; fur laquelle on peut alléguer des Argumens plaufibles des deux cotez; mais elle les frappe toujours par fon Evidence; ce qu'elle doit naturellement faire, lorsque fon Eclat n'eft point obscurci par des paffions ou par l'interêt. Et je me fouviens à cet egard, que ce fut avec une extrême Difficulté que je vins à bout de faire comprendre à mon Maître le fens du mot *d'Opinion*, ou comment un point pouvoit être difputable;

par-



apellons *Ceremonie*. Ils n'ont pas de Tendresse de cœur pour leurs Poulains, & le soin qu'ils prennent de leur Education est uniquement un fruit de leur *Raison*. Et j'ai vu mon Maître montrer la même Affection aux Poulains de son Voisin, qu'il avoit pour les siens propres. Ils prétendent que la Nature leur enseigne à aimer en general toute l'espèce, & que la *Raison* ne fait distinction des personnes, que quand elles surpassent les autres en vertu.

Quand les Femmes des *Houyhnhnms* ont mis au jour un Poulain de chaque sexe, elles n'ont plus de commerce avec leurs Maris, à moins qu'il ne leur arrive de perdre un de leurs Enfans, ce qui arrive fort rarement: Mais en ce cas elles renouent connoissance; ou bien, si cet Accident arrive à un *Houyhnhnm* dont la Femme n'est plus en age d'avoir des Enfans, quelque ami lui fait present d'un des siens, & travaille ensuite à reparer cette perte volontaire. Cette precaution est necessaire pour empêcher que le Pais ne soit trop peuplé. Mais cette Règle ne regarde point les *Houyhnhnms* d'une Race inferieure; car il leur est permis de produire trois Poulains de chaque sexe, pour servir de Domestiques dans des Familles Nobles.

Dans les Mariages ils prennent garde que les Couleurs des deux partis ne fassent pas un Melange désagréable dans leur posterité. La *Force* est la qualité qu'on estime le plus dans le Mâle, & la *Beauté* celle dont on fait le plus de cas dans la Femelle; non pas par un prin-

principe d'*Amour*, mais afin d'empêcher la Race de degenerer ; car s'il arrive qu'une Femelle excelle en *Force*, on lui choisit un Epoux distingué par sa *Beauté*. Galanterie, Amour, Presens, Douleur, sont des choses dont ils n'ont aucune idée & pour lesquelles ils n'ont pas même de Termes dans leur Langue. Les jeunes gens ne s'épousent pour aucune autre Raison que parce que leurs Parens & leurs amis le veulent ainsi : c'est une chose qu'ils voient faire tous les jours, & qu'ils regardent comme une des Actions nécessaires d'un Etre raisonnable. Mais la violation de cet Engagement est un Crime absolument inoui.

Dans l'Education de leur Jeunesse de l'un & de l'autre sexe, leur Methode est admirable, & très digne de nôtre imitation. Ils veulent que leurs Enfans aient atteint l'Age de dix-huit ans avant qu'il leur soit permis de manger de l'Avoine, excepté pourtant de certains jours. Et cet Exemple, pourvu qu'on y fit quelques legers Changemens pouroit être de grand usage parmi nous.

La *Temperance*, l'*Industrie*, l'*Exercice*, & la *Propreté*, sont des choses également prescrites aux Jeunes des deux sexes : Et mon Maitre m'a dit plus d'une fois, que nous étions fous de donner aux Femelles une autre Education qu'aux Mâles, excepté en quelques articles qui concernent le Gouvernement du Menage ; par où, comme il le remarquoit très judicieusement, nous faisons que la moitié de nos jeunes gens n'étoit bonne. qu'à mettre des Enfans

au monde : & comme si ce premier Trait de Folie ne suffisoit pas, ajoutoit-il, vous en commettez un second plus grand encore, en confiant l'Education de vos Enfans à des Animaux si peu capables de les elever.

Mais les *Houyhnhnms* acoutument leurs Descendans dès leur première Jeunesse à la Course, au Travail, & à s'endurcir à la Fatigue & aux Incommoditez : pour cet éfet il leur font monter quelquefois au galop des Collines fort roides, ou leur ordonnent de courir sur des Chemins pierreux, & puis, lorsqu'ils sont tous en Eau, de se jeter dans quelque Etang. Quatre fois par an la Jeunesse d'un certain District se donne rendez vous dans un Endroit marqué, pour voir qui a fait le plus de progrès en Force, en Vitesse, ou en Agileté, & le Vainqueur en est recompensé par une Chanson faite à son honneur, qui est comme une Espece de Monument de sa Victoire. Le jour de cette Fête, quelques Domestiques ont soin de faire apporter par une Troupe de *Yabos*, le Foin, l'Avoine, & le Lait qu'il faut pour le Repas des *Houyhnhnms* ; après quoi ces Bêtes sont incontinent renvoyées, afin que la Compagnie n'en soit pas incommodée.

Tous les quatre Ans vers l'*Equinoxe du Printems*, un Conseil, qui represente toute la Nation, s'assemble dans une Plaine située à vingt miles de nôtre Maison, & cette Assemblée dure cinq ou six jours. On y examine l'Etat & les Besoins des diferens Districts : s'ils abondent en Foin, en Avoine,

en Vaches & en *Taboos*, ou bien s'ils ont disette de quelqu'une de ces choses? Que si (ce qui est très rare) il se trouve que quelques Districts manquent de ces Bêtes ou de ces productions de la Terre, il est pourvu à ces Besoins par un Consentement unanime, & par une Contribution generale de toute l'Assemblée. Là aussi se règle l'Echange & le Don des Enfans. Par exemple, si un *Houyhnhnm* a deux Mâles, il en troque un avec un autre, qui a deux Femelles : Et quand un Enfant vient à mourir dont la Mère n'est plus en Age d'en avoir, on y determine la Famille par laquelle cette perte doit être réparée.



## CHAPITRE IX.

*Grand Debat dans l'Assemblée generale des Houyhnhnms, & de quelle manière il fut terminé. Sciences qui sont en vogue parmi eux. Leurs Batimens. Manière dont ils enterrent leurs Morts. Imperfection de leur Langage.*

UNE de ces grandes Assemblées se tint de mon tems, environ trois mois avant mon Depart, & mon Maître y fut envoyé pour représenter nôtre District. Dans ce Senat fut remise sur le Tapis leur vieille

Querelle, & pour dire le vrai la seule dont on ait jamais entendu parler dans le païs.

Cette Querelle (à ce que mon Maître m'aprit à son Retour) consistoit à savoir, si les *Yahoos* devoient être exterminés de dessus la Face de la Terre, ou non? Un des Membres, qui étoit pour l'Affirmative, allegua divers Argumens de grand poids, disant, Que les *Yahoos* étoient non seulement les plus maussades & les plus difformes Bêtes que la Nature eut jamais produites, mais aussi les plus indociles, les plus opiniâtres & les plus malicieuses : Qu'ils suçoient en secret les Mammelles des Vaches qui appartenoient aux *Houyhnhnms*, tuoient & mangeoient leurs chats, fouloient aux pieds leurs Herbes & leur Avoine, & feroient encore mille autres Extravagances, si l'on n'y prenoit garde. Il fit mention d'une Tradition générale, qui portoit, qu'il n'y avoit pas eu toujours des *Yahoos* dans le païs : mais qu'il y avoit quelques siècles que deux de ces Brutes parurent sur une Montagne, & qu'il étoit incertain si la Chaleur du Soleil les avoit formés de bouë corrompue, ou bien de l'Écume de la Mer. Que ces *Yahoos* eurent des petits, & qu'en peu de tems leur Race devint si nombreuse que tout le païs en fut infecté. Que les *Houyhnhnms* pour remédier à ce mal, s'assemblèrent tous, attaquèrent les *Yahoos*, & les forcèrent à se retirer dans un Endroit où ils les environnerent de tous cotés, détruisirent les vieux, & prirent chacun deux Jeunes chez eux, qu'ils apprivoisèrent ensuite autant que des Animaux natu-

rel-

PAYS DES HOUYHNHNMS. 181

rellement si sauvages sont capables d'être apprivoisés ; s'en servant pour porter & pour trainer des Fardeaux. Que cette Tradition avoit un grand air de vraisemblance, & que ces Créatures ne pouvoient pas être *Ylnbniamsby* (c'est à dire Natives du pays) vû la violente Haine que les *Houyhnhnms* aussi bien que les autres Animaux leur portoient ; Haine meritée à la verité par leurs mauvaises Qualitez, mais qui néanmoins n'auroit jamais été portée à ce point, si elles avoient été originaires du pais. Que la Fantaisie qui avoit pris aux *Houyhnhnms* de se servir d'*Yaboos*, leur avoit fort imprudemment fait negliger la Race des *Anes*, qui sont de fort beaux Animaux, bien plus faciles à apprivoiser, & bien plus propres que les *Yaboos*, & d'ailleurs assez robustes pour resister au Travail, quoique d'ailleurs ils cedassent à ceux-ci en Agileté. Que si leurs Brayemens n'étoient pas agréables, le son pourtant en étoit moins horrible que celui des Hurlemens des *Yaboos*. Plusieurs autres dirent leurs Avis sur le même sujet, mais le plus remarquable de tous fut celui de mon Maître, quoique je puisse dire sans vanité que ce fut à moi qu'il eut l'obligation de l'Expédient admirable qu'il proposa à l'Assemblée. Il approuva la Tradition dont on vient de faite mention, & affirma que les deux premiers *Yaboos* qu'on eut vus dans le pais y étoient venus par Mer ; qu'en arrivant à Terre, & étant abandonnez par leurs Compagnons ils s'étoient retirez dans les Montagnes, où ayant degeneré peu à peu, ils étoient devenus par laps de tems

H 7 beau-

beaucoup plus sauvages que ceux de leur espèce dans le païs, dont ils étoient venus. La Raïson de son Affertion étoit, qu'il avoit actuellement chez lui un *Taboo* merveilleux, (c'étoit moi) dont la plûpart d'entr'eux avoient ouï parler, & que plusieurs avoient vu. Il leur raconta alors, de quelle manière il m'avoit trouvé; que mon Corps étoit couvert de peaux d'Animaux, ou de leurs poils fort adroitement accommodez; que je parlois une Langue qui m'étoit particulière, & avois fort bien appris la leur; que je lui avois raconté les difereus Accidens qui m'avoient amené dans le païs; que quand je me depouillois de ce qui me couvroit, je ressemblois extrêmement à un *Taboo*, à cette Différence près, que j'étois plus blanc, moins velu, & que j'avois les pates plus courtes. Il ajouta, que j'avois taché de lui persuader que dans mon païs aussi bien que dans plusieurs autres les *Taboos* étoient des Animaux raisonnables, qui tenoient les *Houyhnhnms* en servitude: Qu'il avoit remarqué en moi toutes les Qualitez d'un *Taboo*, hormis que j'étois un peu plus civilisé, & que j'avois quelque Teinture de Raïson, quoique les *Houyhnhnms* eussent à cet égard autant de supériorité sur moi, que j'en avois sur les *Taboos* de leur païs: Que, parmi d'autres choses, j'avois fait mention d'une coutume que nous avions de châtrer les *Houyhnhnms* quand ils étoient jeunes afin de les rendre plus aprivoisez; que l'Operation étoit aisée & sure; qu'il n'y avoit point de honte à apprendre de certaines choses des Brutes, puis que

que la Fourmi donnoit aux *Houyhnhnms* des Leçons d'Industrie, & que l'Art de bâtir leur est enseigné par l'Hirondelle ( car c'est ainsi que je traduis le mot de *Lybannb*, quoique cet Oiseau soit bien plus grand que nos Hirondelles. ) Qu'on pourroit faire usage de cette Invention à l'égard des jeunes *Yaboos*, ce qui non seulement les rendroit plus doux & plus traitables, mais aussi en éteindroit bientôt la Race, sans être obligé de recourir à des Remèdes violens. Qu'en même tems les *Houyhnhnms* seroient *exhortez* à cultiver la Race des Anes, qui sont non seulement des Animaux preferables aux *Yaboos* à tous egards, mais qui ont encore par dessus eux l'Avantage d'être capables de rendre service dès l'Age de cinq ans, au lieu que les *Yaboos* n'en sçauroient rendre qu'à douze.

Voilà tout ce que mon Maître trouva à propos de me raconter alors, touchant ce qui s'étoit passé dans le grand Conseil. Mais il me cacha une particularité qui me regardoit personnellement, dont je ne tardai guères à sentir les funestes Effets, comme j'en informerai mes Lecteurs en son lieu; & c'est de ce moment que je datte le malheur durable de ma vie.

Les *Houyhnhnms* n'ont point de Lettres, & par conséquent ne connoissent rien que par Tradition. Mais comme il arrive peu de choses fort importantes parmi un Peuple si bien uni, naturellement porté à la pratique de toutes les Vertus, uniquement gouverné par la Raison, & séparé de toutes les autres

Na-

Nations, leur Histoire n'est pas chargée de beaucoup de Faits. J'ai déjà observé qu'ils ne sont sujets à aucune Maladie, d'où il s'en suit qu'ils n'ont pas besoin de Medecins. Cependant ils ont d'excellens Remedes faits de diferentes Herbes, pour guerir les Blessures que des pierres pointues. peuvent faire à leurs Paturons, aussi bien que les Contusions. qui pourroient arriver aux autres parties de leur Corps.

Ils comptent l'Année par la Revolution du Soleil & de la Lune, mais ne font aucune subdivision de semaines. Les mouvemens de ces deux Astres leur sont assez bien connus, & ils entendent la Nature des *Eclipses*; mais aussi est-ce tout ce qu'ils savent en *Astronomie*. Ils surpassent tous les Mortels en Poësie, par la Justesse de leurs Comparaisons, & par la Beauté & l'Exactitude de leurs Descriptions. Leurs vers abondent fort en l'une & l'autre de ces choses, & roulent d'ordinaire sur l'Excellence de l'Amitié, ou sur les Louanges de ceux qui ont été Vainqueurs à la Course, ou à quelques autres Exercices corporels. Leurs Batimens, quoi que fort simples, sont assez commodes, & les mettent entièrement à couvert de toutes les injures de l'Air.

Les *Houyhnhnms* se servent de cette partie creuse qu'il y a entre le Paturon & la Corne de leurs pieds de devant, comme nous faisons de nos mains, & cela avec une Dexterité presque incroyable. Ils trayent leurs Vaches, rassemblent leur Avoine, & font en general tous les Ouvrages auxquels nous

**NOUS**

PAYS DES HOUYHNHNMS. 185

nous servons de nos Mains. Ils ont une forte de pierres à Fusil fort dure, qu'ils aiguïsent contre d'autres pierres, & dont ils font ensuite des Instrumens qui leur tiennent lieu de Coins, de Haches, & de Marteaux. De ces mêmes pierres ils font une espèce de Faux, avec laquelle ils coupent leur Foin & leur Avoine, qui croit d'elle même dans de certains Champs: Les *Yaboos* en portent les Gerbes au Logis, que les Domestiques serrent dans plusieurs Huttes couvertes, pour en oter le grain, qui est mis dans des Magasins. Ils font des Vaisseaux de Bois & de Terre, & exposent ceux-ci au Soleil pour les durcir.

A moins qu'il ne leur arrive quelque Accident extraordinaire, ils deviennent fort vieux, & sont enterrez dans le Lieu le plus obscur qu'on puisse trouver, sans que leurs Parens & leurs Amis marquent ni Joye ni Tristesse de leur Trepas: Eux mêmes, quand ils sentent que leur Fin approche, quittent le Monde avec aussi peu de Regret, que s'ils prenoient congé d'un Voisin à qui ils auroient rendu une Visite. Je me souviens que mon Maître ayant prié un jour un de ses Amis de venir avec sa Famille chez lui pour régler quelque Affaire importante, la Femme vint au jour marqué avec ses deux Enfans, mais fort tard; elle en allegua deux Raisons; dont la première étoit que le Matin même son Mari étoit *Shnuwnb*. Le Terme est fort expressif dans leur Langue, & est très difficile à traduire en *Anglois*: il signifie proprement, *s'en retourner à sa première Mere*.  
L'au-

L'autre excuse étoit, que son Mari étant mort assez tard dans la Matinée, il lui avoit falu du tems pour regler avec ses Domestiques le Lieu où le Corps seroit mis; & je remarquai qu'elle fut aussi gaie chez nous que le reste de la Compagnie.

Ils vivent généralement jusqu'à soixante & dix ou soixante & quinze, mais rarement jusqu'à quatre vingt ans. Quelques jours avant leur mort, ils s'affoiblissent peu à peu, mais sans aucun sentiment de Douleur. Pendant ce tems leurs Amis leur rendent visite, parce qu'ils ne sçauroient sortir comme à leur ordinaire. Cependant, environ dix jours avant leur mort, en quoi il leur arrive rarement de se tromper, ils rendent les visites qu'on leur a faites, étant portez par des *Taboos* dans une Voiture, dont ils se servent aussi dans d'autres occasions, comme qui diroit, quand ils sont vieux, incommodez ou en voyage.

C'est quelque chose d'assez singulier que les *Houyhnhnms* n'ont d'autre Terme que celui de *Taboo* pour designer en general tout ce qui est mauvais. Ainsi quand ils veulent marquer la sottise d'un Domestique, la faute qu'a faite un Enfant, & un Vilain tems, ils ajoutent à chacune de ces choses le mot de *Taboo*, & les appellent, *bhnm Taboo*, *Wbnabolm Taboo*, *Ynlbmnd Wihlma Taboo*, & une maison mal batie, *Ynholmhmroblnw Taboo*.

Ce seroit avec plaisir que je pourois m'étendre d'avantage sur les excellentes Qualitez de ce peuple admirable; mais comme j'ai dessein de publier dans peu un Volume qui

rou-

roulera uniquement sur ce sujet, j'y renvoie mes Lecteurs; & leur vai faire part de la plus funeste Catastrophe qui me soit jamais arrivée, & qui empoisonne encore actuellement toute la Douceur de ma vie.



## CHAPITRE X.

*Quelle heureuse vie l'Auteur menoit parmi les Houyhnhns. Progrès qu'il fait dans la Vertu en conversant avec eux. Leurs Conversations. L'Auteur est informé par son Maître qu'il faut qu'il quite le pais. Il s'évanouit de Douleur, & après avoir repris ses sens promet d'obeir. Il vient à bout de faire un Canot, & met en Mer à l'Avanture.*

**M**ON Maître m'avoit donné un Apartement éloigné de sa Maison de six Verges, que j'avois accomodé & meublé à ma Fantaisie. En guise de plancher & de Tapisseries j'y avois mis des Nattes de jonc, que j'avois faites moi-même. Le Chanvre croit dans ce pais sans qu'on le sème, & les Habitans n'en font aucun usage: Je m'en servis pour faire une espèce de Taye dont je formai ensuite des Couffins par le moien de plusieurs plumes d'Oiseaux que j'avois pris avec des Lacets faits de cheveux de *Taboos*.  
J'a-

J'avois fait deux Chaïses, graces au secours que me presta le Cheval alezan. Quand mes Habits furent entièrement usez, je m'en fis d'autres avec des peaux de Lapin, & avec celles d'un certain Animal qu'ils apellent *Nnuhnob*, dont tout le corps est couvert d'un fin Duvet. Je me servis aussi de celles-ci pour en faire des Bas. Je me fis des semelles de Bois, que j'attachai au cuir de dessus le mieux qu'il me fut possible, & quand ce cuir fut usé, je tachai d'y remedier par des peaux de *Taboos* sechées au Soleil. Je m'amusois quelquefois à chercher du miel dans des creux d'Arbres, que je melois ensuite avec de l'Eau, ou que je mangeois avec mon pain. Il n'y avoit point d'Homme alors qui sentit mieux que moi la justesse de ces deux Maximes; *Que la Nature est contente de peu; & Que la necessité est la Mère de l'invention.* Je jouissois d'une parfaite santé à l'égard du Corps, & de la plus aimable Tranquilité par raport à l'Ame. Je n'éprouvois point l'incertitude d'un Ami, ni les injures d'un Ennemi secret ou déclaré. Je n'étois pas obligé de gagner les bonnes graces d'un grand Seigneur ou de son Mignon à force d'Adulation & de Bassesses. Je n'avois pas besoin d'être défendu contre la Fraude ou l'Oppression. Dans cet heureux séjour il n'y avoit ni Medecins pour détruire mon corps, ni Gens de Loi pour ruïner ma Fortune; point de Délateurs pour épier mes paroles & mes Actions, ou pour forger des Accusations contre moi; point de Mauvais plaisans, de Medisans, de faux Amis, de Voleurs de  
grand

## PAYS DES HOUYHNHNMS. 189

grand Chemin, de; Procureurs, de Maqueraux, de Bouffons, de Joueurs, de Politiques, de pretendus Beaux Esprits, d'ennuyeux Conteurs, de Disputeurs, de Ravisseurs, de Meurtriers, de Chefs de parti; point de gens dont la seduction ou l'Exemple encourageassent les autres au Crime; point de Cachots, de Haches, de Gibets, ou de Pilonis; point d'Imposture, d'Orgueil, ou d'Affectation; point de Fats, de Breteurs, d'Yvrognes, de Filles publiques, ou d'infames Maladies; point de Pedants ignorans & enflez de leur savoir; point de Querelleurs, d'Importuns, ou de Jureurs; point de Faquins que leurs vices ont tirez de la misere, ou d'Honnêtes gens qu'une Vertu incorruptible y a plongé; point de Grands Seigneurs, de Joueurs de Violon, de Judges, ou de Maitres à danser.

J'avois le bonheur d'être admis à la compagnie de quelques *Houyhnhnms*, qui venoient de tems en tems rendre visite, ou demander à diner à mon Maitre. Lui & ses Amis s'abaissoient quelquefois jusqu'à me faire des Questions, & à écouter mes Reponses. J'accompagnois même quelquefois mon Maitre dans les visites qu'il leur rendoit. Je ne prenois jamais la Liberté de parler, à moins que ce ne fut pour repondre à quelque Demande; ce que je ne faisois pas sans Regret, parce que c'étoit autant de Tems perdu que j'aurois pu mieux employer en écoutant. Les *Houyhnhnms* observent dans leurs Conversations les Régles les plus exactes de la *Décente*, sans qu'il paroisse qu'ils en sachent seu-

le-

lement une de ce que nous apellons *Cérémonie*: Quand ils se parlent, c'est sans s'interrompre, sans s'ennuier, & sans être jamais de sentiment opposé. Je leur ai ouï dire plus d'une fois, que le meilleur moyen de ranimer la Conversation dans une Assemblée, est de garder le silence pendant quelques momens: C'est dequoi j'ai plus d'une fois été Temoin; car pendant ces petites pauses, je remarquois qu'il leur venoit de nouvelles idées qui donnoient un nouveau Feu à leurs Conversations. Leurs Discours roulent ordinairement sur l'Amitié, la Bienveillance & l'Oeconomie; quelquefois sur les ouvrages de la Nature ou sur quelques Anciennes Traditions; sur les Loix de la vertu, sur les Regles invariables de la Raison, ou bien sur quelques Resolutions qui doivent être prises dans la prochaine Assemblée des Deputez de la Nation; & souvent sur les différentes Beutez & sur l'Excellence de la Poësie: Je puis ajouter sans vanité que ma présence a plus d'une fois fourni matière à leur Entretien, parce qu'elle fournissoit à mon Maitre l'occasion de parler à ses Amis de mon Histoire & de celle de mon païs. Comme ce qu'ils dirent sur ce sujet ne faisoit pas autrement honneur à la Nature humaine, je crois que mes Lecteurs voudront bien me dispenser de le repeter.

J'avouë ingenuement que je dois le peu de connoissances de quelque prix que je puis avoir, aux Leçons que j'ai receuës de mon Maitre, & aux sages Discours de lui & de ses Amis, dont j'ai été Auditeur.

Je

Je ne pouvois suffire aux mouvemens de veneration qu'excitoient en moi les Avantages du corps, & sur tout les admirables qualitez de l'Âme des *Houyhnhnms*. A la verité, je ne sentis pas d'abord ce Respect naturel que les *Yaboo*s & les autres Animaux du pais leur portent : mais je ne tardai guères à l'éprouver, & à y joindre cette Reconnoissance & cet Amour, dont la Bonté avec laquelle ils me distinguoient du reste de mon Espèce, les rendoit si dignes. Quand je pensois à ma Famille, à mes Amis, & à mes Compatriotes, ou bien aux Hommes en general, je les considerois comme s'ils avoient été réellement des *Yaboo*s en Figure & Inclinations; avec cette difference pourtant qu'ils étoient un peu civilisez, qu'ils parloient, & qu'ils avoient en partage une Raison; de laquelle néanmoins ils ne se servoient que pour multiplier leurs vices, dont leurs Frères les *Yaboo*s de ce pais n'avoient que la portion que la Nature leur avoit donnée. Quand il m'arrivoit de me regarder dans un Lac ou dans une Fontaine, j'étois saisi de je ne sçai quelle Horreur, & la vuë d'un *Yaboo* ordinaire m'étoit plus suportable que la mienne. En conversant avec les *Houyhnhnms*, & en les considerant avec plaisir, je me suis insensiblement accoutumé à prendre quelque chose de leur Air, & de leur Demarche; & mes Amis m'ont fort souvent fait remarquer qu'en nous promenant dans un Chemin uni je trotois comme un Cheval; ce que j'ai toujours pris pour un Compliment fort gracieux.

Au

Au milieu de mon Bonheur, & dans le Tems que je comptois le plus sûrement de passer le reste de mes jours dans ce pays, mon Maître me fit querir un Matin de meilleure Heure qu'à l'ordinaire. Je vis à son Air qu'il étoit embarrassé, & qu'il ne savoit de quelle manière commencer ce qu'il avoit à medire. Après quelques momens de silence, il me dit, qu'il ignoroit comment je prendrois ce qu'il aloit m'enotifier; que dans la dernière Assemblée, quand la Question touchant les *Taboos* avoit été agitée, les Deputes de tous les autres Districts avoient déclaré, qu'ils étoient étonnez de ce que dans sa Famille il traitoit un *Taboo* (c'étoit moi) plutôt en *Houyhnhnm*, qu'en Bête brute: Qu'il conversoit avec moi, comme s'il pouvoit retirer quelque plaisir de mon commerce: Qu'une pareille conduite étoit une chose inouïe, & d'ailleurs également oposée à la Nature & à la Raison. Mon Maître ajouta, que là dessus l'Assemblée l'avoit *exhorté*, de m'employer comme les autres Animaux de mon espèce, ou bien de m'ordonner de regagner à la nage l'Endroit d'ou j'étois venu. Que le premier de ces Expedients avoit été unanimement rejetté par tous les *Houyhnhnms* qui m'avoient vu chez lui ou chez eux: Car ils alleguoient, que parce que, avec la mechanceté Naturelle de ces Animaux, j'avois quelques principes de Raison, il étoit à craindre que je ne les amenasse avec moi dans les Montagnes, d'ou nous reviendrions ensuite nous jeter de nuit sur les Troupeaux des *Houyhnhnms*; ce qui étoit d'autant plus

apa-

rent que nous étions tous d'un naturel rapace & paresseux.

Mon Maître m'aprit de plus, que les *Houyhnhnms* ses voisins le pressoient tous les jours d'exécuter l'*Exhortation* de l'Assemblée, & qu'il n'osoit plus y apporter de nouveaux Délais. Il m'assura qu'il doutoit qu'il me fut possible de gagner un autre pays à la Nage, & que pour cet éfet il souhaitoit que je fisse un Vaisseau qui ressemblât en petit à ceux dont je lui avois fait la Description, & avec lequel je pusse m'éloigner de leur pais: qu'au reste je ne serois pas seul à entreprendre cet Ouvrage, & que ses Domestiques aussi bien que ceux de ses Voisins m'y aideroient. Pour ce qui me regarde, continua-t'il, j'aurois été fort content de vous garder à mon service, parce que j'ay trouvé que vous vous êtes corrigé de plusieurs Défauts, en tâchant d'imiter les *Houyhnhnms* autant qu'un Etre d'une Classe inferieure en est capable.

C'est ici le Lieu de faire remarquer à mes Lecteurs, qu'un Decret de l'Assemblée generale de ce pais, est designé par le mot *Hnbloayn*, qui signifie une *Exhortation*, ce qui vient de ce qu'ils ne conçoivent pas comment une Créature Raisonnable peut être forcée à quelque chose, ou comment on peut la lui commander, parce qu'elle ne scauroit désobeir à la Raïson, sans renoncer par cela même au Titre de Créature Raisonnable.

Le Discours de mon Maître me jetta dans un tel Desespoir, qu'incapable de supporter

L'Honneur de mon Etat, je tombai évanoui à ses pieds. Quand je fus revenu à moi, il me dit qu'il m'avoit cru mort. (car ce peuple n'est pas sujet à ces sortes de Défaillances.) Je repondis, d'une voix foible, que je serois trop heureux si une prompte mort venoit terminer mes malheurs; que quoi que je n'eusse rien à repliquer à l'*Exhortation* de l'Assemblée, ni aux instances de ses Amis, il me paroissoit pourtant qu'un peu moins de rigueur auroit pu s'accorder avec cette haute Raison qui paroissoit dans tous leurs Jugemens. Que je ne pouvois pas faire une Lieuë à la Nage, & que probablement il en faudroit faire plus de cent avant que d'aborder à quelque pais; Que pour construire un petit Vaisseau, il me falloit plusieurs Materiaux qu'il leur étoit impossible de me fournir, & qu'ainsi je devois regarder leur *Exhortation* comme une sentence de mort prononcée contre moi. Qu'une mort violente étoit le moindre des maux que je redoutois; mais qu'il m'étoit impossible d'exprimer mon Affliction lorsque je songeois, que quand même par une suite de miracles, je pourrois me rendre sain & sauf dans ma Patrie, je serois obligé de passer mes jours parmi les *Taboos*, & exposé à retomber dans mes premiers vices, faute d'Exemples qui me retinssent dans le chemin de la Vertu. Que je savois trop sur quelles solides Raisons étoient fondées toutes les Resolutions des *Houyhnhnms*, pour vouloir les faire revoquer par les Argumens d'un miserable *Taboo* comme moi. Pour cet éfet après l'avoir très humble-

ble-

PAYS DES HOUYHNHNS. 195

blement remercié de l'Offre qu'il m'avoit faite touchant l'Assistance de ses Domestiques, & l'avoit prié de m'acorder une Espace de tems proportionné à la grandeur de l'Ouvrage, je lui dis que j'allois tacher de conserver ma vie toute malheureuse qu'elle étoit; & que si je revenois jamais en *Angleterre*, je ne desespérois pas d'être de quelque usage à ceux de mon Espèce, en leur proposant les vertueux & sages *Houyhnhnms* pour modèles.

Mon Maître me fit une Reponse fort honnête, & m'acorda deux mois pour finir ma Chaloupe; il ordonna aussi au Cheval alezan mon bon Ami de suivre en tout mes Instructions, parce que j'avois dit à mon Maître que son secours me suffiroit.

Mon premier soin fut d'aller vers cet endroit de la Côte où mes gens m'avoient fait mettre à Terre. Je montai sur une Eminence, & regardant de tous côtez en Mer, je crus voir une petite Isle au *Nord-Est*: Je pris ma Lunette d'aproche, & vis alors distinctement qu'elle devoit être à cinq Lieues de moi, au moins suivant mon Calcul, mais mon Compagnon crut que ce n'étoit qu'un Nuage: & cela n'est pas étonnant; car, comme il ne connoissoit pas d'autre pays que le sien, il étoit naturel qu'il ne put pas distinguer des objets placez bien avant dans la Mer, aussi bien que moi, à qui cet Element étoit si familier.

Après avoir fait cette Decouverte, je m'en retournai au Logis: le lendemain j'allai avec le Cheval alezan dans un Bois qui

étoit à une petite demi lieuë de chez nous ; pour y couper le Bois dont j'avois besoin pour l'Execution de mon Entreprise. Je ne fatiguerai point mes Lecteurs d'une Description détaillée de tout ce que nous fimes à cet égard ; il leur suffira de savoir que dans l'espace de six semaines , avec l'aide de mon Compagnon , je vins à bout de faire une manière de Canot *Indien* , & quatre Rames. Les Cordes , dont j'avois besoin , étoient faites de Chanvre , & ma Voile , de peaux de *Taboos*. Mes provisions consistoient en quelques Lapins & quelques Oiseaux bouillis , & dans deux vaisseaux , dont l'un étoit plein de Lait & l'autre d'Eau.

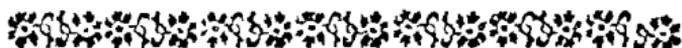
J'essayai dans un Etang qui étoit près de la Maison de mon Maître , si mon Canot avoit quelques Voyes d'Eau , & pris soin de les bien boucher ; après quoi mon petit Vaisseau fut porté par des *Taboos* au bord de la Mer , sous les auspices du Cheval alezan & d'un autre Domestique.

Quand tout fut prêt & que le jour de mon départ fut arrivé , je pris congé de mon Maître , de ma Maitresse , & de toute sa Famille , les Larmes aux yeux , & le Desespoir dans le Cœur. Mais mon Maître , par Curiosité , & peut être ( si j'ose le dire sans vanité ) par Amitié pour moi , voulut me voir mettre en Mer , & pria quelques uns de ses Voisins de l'accompagner. Je fus obligé d'attendre plus d'une Heure avant que l'Eau commençât à hauffer , après quoi ayant remarqué que le Vent étoit bon pour gagner l'Isle que j'avois decouverte , je pris une seconde

de fois congé de mon Maître: mais dans le tems que je me prosternois pour baiser la corne de son pied, il me fit l'Honneur de le lever, & de l'aprocher doucement de ma Bouche. Je n'ignore pas toutes les Critiques que je me suis attiré pour avoir fait mention de cette dernière particularité. Car mes Ennemis ont pris plaisir à repandre, qu'il n'étoit pas aparent, qu'un si Illustre Personnage eut acordé une si éclatante marque de Faveur, à une Créature qui lui étoit si inférieure. Mais sans justifier ma veracité sur ce sujet, par l'Exemple de mille & mille Voyageurs qui font mention de l'Accueil honorable que leur ont fait les plus grands Monarques, je me contenterai de dire, que ceux qui revoquent en doute ce Traît de politesse de mon Maître, ne savent pas jusqu'à quel point les *Houyhnhnms* sont honêtes & obligeans.

Je fis une profonde Reverence aux *Houyhnhnms* qui avoient acompagné mon Maître; puis m'étant mis dans mon Canot, je m'éloignai du Rivage.





## CHAPITRE XI.

*Quels Dangers l'Auteur essaya. Il arrive à la Nouvelle Hollande, espérant d'y fixer sa demeure. Il est blessé d'un coup de Flèche par un des Naturels du pays, & transporté dans un Vaisseau Portugais. Il reçoit de grandes Civilitéz du Capitaine, & arrive en Angleterre.*

J'Entrepris ce triste Voyage le 15. Fevrier de l'année 1714. à neuf heures du Matin. Le Vent étoit fort favorable; cependant, je ne fis d'abord usage que de mes Rames, mais considérant que je serois bientôt las, & que le Vent pouvoit changer, je haussai ma petite Voile; & ainsi à l'aide de la Marée, je fis une Lieue & demi par Heure, à ce qu'il me paroissoit.

Mon Maître & ses Amis restèrent sur le Rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent entièrement perdu de vuë, & j'entendis plusieurs fois le Cheval alezan, (qui avoit certainement de l'Amitié pour moi) criant à haute voix, *Hany illa nyha Majah Yahoo*, je vous souhaite un bon Voyage, aimable Yahoo.

Mon Desein étoit de découvrir, s'il étoit possible, quelque petite Isle inhabitée, qui put me fournir ce qui étoit nécessaire à la  
Con-

Conservation de ma vie, afin d'y passer tranquillement le reste de mes jours; Sort qui me paroïssoit preferable aux Postes les plus brillans que j'aurois pu occuper dans une des premières Cours de *l'Europe*; tant étoit affreuse l'idée que je me formois de la Société & du Gouvernement des *Yahoos*. Car j'envifageois une pareille Retraite comme le seul séjour, où je pouvois consacrer toutes mes pensées au souvenir des vertus des inimitables *Houyhnhnms*, sans être exposé au funeste peril de retomber dans tous les vices pour lesquels j'avois une si sincère Honte.

Le Lecteur se souviendra peut être que je lui ai raconté, que ceux de mes gens qui me mirent sur le Rivage, me dirent qu'ils ignoroient dans quelle partie du Monde nous étions. Cependant je crus alors que nous pouvions être à dix Degrez au *Sud* du *Cap de Bonne Esperance*, ou au 45. Degré de *Latitude Meridionale*, à ce que je pus conclurre de certaines choses que je leur avois ouï dire entr'eux touchant la Route qu'il falloit prendre pour arriver à *Madagascar*. Ce que j'avois ouï ne me fournissoit néanmoins qu'une foible Conjecture: mais comme cela valoit encore mieux que rien, je resolus d'avancer toujours vers l'*Est* dans l'esperance de gagner la côte *Occidentale* de la *Nouvelle Hollande*, & de trouver peut être près de là quelque Isle telle que je la souhaitois. Le Vent étoit tout à fait au *West*, & à six Heures du soir j'avois fait environ dix huit Lieuës, quand j'aperçus une fort

petite Ile, éloignée à peu près d'une demi lieuë que j'eus bien tôt faite. En y abordant, je vis que ce n'étoit qu'une Espèce de Rocher, avec une petite Baye.

J'entrai dans cette Baye avec mon Canot, & après avoir gagné le haut du Rocher, je vis distinctement à l'*Est* un país qui s'étendoit du *Sud* au *Nord*. Je passai la nuit dans mon Canot, & ayant continué mon Voyage le lendemain de bon matin, j'arrivai en sept heures à la pointe *Méridionale* de la *Nouvelle Hollande*; ce qui me confirma dans une opinion dans laquelle j'étois déjà depuis long tems, je veux dire, que nos *Cartes Géographiques* placent ce país au moins de trois Degrés plus à l'*Est* qu'il n'est réellement. J'en dis ma pensée il y a quelques Années à mon digne Ami Mr. *Moll*, & lui alleguai les Raisons sur lesquelles je me fondois, mais il a mieux aimé suivre d'autres Autoritez.

Je ne vis point d'Habitans dans le lieu où j'abordai, & comme je n'avois point d'Armes, je n'osai pas avancer dans le país. Je trouvai quelques poissons à coquille sur le Rivage, que je mangeai crus, n'osant pas faire de Feu de peur d'être découvert par les Habitans. Je continuai pendant trois jours à me nourrir d'Huitres & de Moucles, pour épargner mes provisions, & par un grand bonheur je trouvai un Ruissseau dont l'Eau étoit admirable, ce qui me fit le plus sensible plaisir.

Le quatrième jour, m'étant un peu trop avancé dans le país, j'aperçus vingt ou trente personnes sur une Eminence, à la distance

distance d'environ cinq cent verges de moi. Cette Troupe étoit composée d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui se tenoient autour d'un Feu, & qui étoient tous nus. Un d'eux me vit, & le dit aux autres; surquoi cinq d'entr'eux s'avancèrent vers moi: Je me hâtai de gagner le Rivage, & m'étant jetté dans mon Canot je m'éloignai à force de Rames: Les Sauvages voyant que je me retirois coururent après moi; & avant que je pusse m'éloigner assez, ils me tirèrent une Flèche, qui me fit une profonde Blessure à la partie intérieure du genou gauche. (j'en porte encore la marque.) Je craignis que la Flèche ne fut empoisonnée: Cette crainte me fit naître le Desein de sucer la playe, quand je serois hors de la portée de leurs Traits; ce que je fis, après quoi je la bandai le mieux qu'il me fut possible.

J'étois fort embarrassé de ma personne: Car je n'osois pas retourner au même Endroit où j'avois abordé; ainsi je fus obligé de remettre en Mer. Pendant que je cherchois des yeux quelque lieu convenable, je vis une Voile au *Nord-Nord-Est*, qui venoit vers l'Endroit où j'étois. Je fus en doute si j'atendrois ce Vaisseau ou non; mais enfin mon Horreur pour la Race des *Taboos* l'emporta sur toute autre considération, & me fit gagner à force de Rames la Baye dont j'étois parti le matin, aimant mieux être tué par ces Barbares, que de vivre parmi les *Taboos* de l'*Europe*. J'approchai mon Canot du Rivage le plus qu'il me fut possible, & me cachai moi-même derrière

une pierre, qui n'étoit pas loin du petit Ruisseau dont j'ai parlé.

Le Vaisseau s'arrêta environ à une demi lieuë de la Baye, ce qui me fit concevoir quelque Espoir de n'être pas aperçu : mais je fus cruellement trompé dans mon Attente : Car dans le tems que je me repaissois de cette Esperance, le Capitaine du Vaisseau y envoya quelques Hommes de son Equipage dans la Chaloupe pour y faire de l'Eau. Ces gens aperçurent mon Canot, & conjecturèrent que le propriétaire ne devoit pas être loin. Quatre d'entr'eux bien armés me cherchèrent avec soin, & m'eurent bientôt trouvé. Je remarquai qu'ils étoient surpris de me voir si étrangement habillé & chauffé; d'où ils conclurent (à ce qu'ils me dirent depuis) que je n'étois pas un des Naturels du païs, qui vont tous nus. Un des Matelots me pria en *Portugais* de me lever, & me demanda qui j'étois. J'entendois fort bien cette Langue, & m'étant levé, je dis, que j'étois un pauvre *Taboo*, qui avoit été banni du païs des *Houyhnhnms*, & qui les conjuroit de le laisser aller. Ils furent étonnez d'entendre que je leur parlois *Portugais*, & virent à mon Teint & à ma Physionomie que j'étois *Européen*; mais ils ne sçurent ce que j'entendois par les *Taboos* & les *Houyhnhnms*, & éclatèrent de rire à l'ouïe du Ton dont je prononçois ces paroles, qui avoit quelque chose du Hennisement des Chevaux. Je les conjurai de nouveau de me laisser partir, & sans attendre leur permission, je gagnois déjà tout doucement  
mon

mon Canot, quand ils me retirèrent pour me demander, De quel pays j'étois ? & D'où je venois ? Je leur dis que j'étois né en *Angleterre*, d'où j'étois parti il y avoit environ cinq ans, & que dans ce tems leur Royaume & le nôtre étoient en paix. Que pour cette Cause je me flatois qu'ils ne traiteroient pas en Ennemi, puis que je ne leur avois point fait de mal, mais étois un pauvre *Yahoo*, qui cherchoit quelque Endroit desert pour y passer le reste de sa malheureuse vie.

Quand ils commencèrent à parler, je fus frappé d'un Etonnement inexprimable : Car cela me parut aussi étrange que si une Vache avoit parlé en *Angleterre*, ou un *Yahoo* dans le país des *Houyhnhnms*. Les *Portugais* ne furent pas moins surpris que moi, à la vuë de mes Habits & à l'ouïe de mes Discours : la manière dont je prononçois mes mots étoit pour eux quelque chose de nouveau & d'incomprehensible, quoique d'ailleurs ils entendissent tout ce que je disois. Ils me parlèrent avec beaucoup de Douceur, & me dirent qu'ils étoient persuadés que leur Capitaine se feroit un plaisir de me transporter à *Lisbonne*, d'où je pourrois retourner en mon país ; que deux des Matelots se rendroient au Vaisseau pour informer le Capitaine de ce qu'ils avoient vu, & pour recevoir ses ordres ; qu'au reste, si je ne leur jurois de ne point m'enfuir, ils s'assure-roient de moi par force. Je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de leur faire une pareille promesse. Ils mouroient

d'Envie de sçavoir mon Histoire, mais je ne satisfis que très-imparfaitement leur curiosité; & tous conjecturèrent que mes malheurs avoient alteré ma Raison. Dans l'espace de deux Heures la Chaloupe qui avoit apporté des Futailles pleines d'Eau à bord, revint avec ordre du Capitaine de m'amener à son Vaisseau. Je priai à genoux, & à mains jointes qu'on me laissât ma Liberté : mais toutes mes prières furent inutiles. Je fus lié, transporté dans la Chaloupe, & quand nous eumes gagné le Vaisseau, conduit dans la Cabane du Capitaine.

Il s'apelloit *Pedro de Mendez*, & étoit fort honnête & fort genereux; il me supplia de lui dire si je voulois quelque chose, & m'assura que je serois traité comme lui-même. Je ne fus pas médiocrement surpris de trouver des manières si obligeantes dans un *Tahoo*. Cependant pour toute Reponse, je priai qu'on me donnât à manger quelque chose de ce qui étoit dans mon Canot; mais il me fit apporter un Poulet, & une Bouteille d'excellent Vin, & donna ordre qu'on me préparât un Lit dans une Cabane fort propre. Je ne voulus pas me deshabiller, mais je me mis sur les Couvertures, afin que quand les Matelots dineroient, je pusse plus promptement gagner le Tillac, & me jeter dans la Mer, aimant mieux m'exposer à la Fureur des Ondes, qu'à vivre plus long-tems parmi des *Tahoos*. Mais un des Matelots m'en empêcha, & en ayant donné avis au Capitaine, je fus enchaîné dans ma Cabane.

Après

Après dîner *Don Pedro* vint me voir, & me demanda ce qui m'avoit porté à former un si funeste Dessein: Il me protesta qu'il étoit disposé à me rendre tous les services dont il étoit capable, & me parla d'une manière si touchante, que je fus enfin forcé à en agir avec lui comme avec un Animal qui n'étoit pas entièrement destitué de Raison: Je lui fis une Relation abrégée de mon Voyage, de la Conspiration de mes gens, du país où ils m'avoient laissé, & du séjour que j'y avois fait pendant trois Années. Il prit tout ce que je lui racontai pour une Vision ou pour un songe; ce qui m'offensa plus que je ne sçaurois dire, car j'avois entièrement perdu la Faculté de mentir, & par cela même la Disposition à soupçonner les autres de Mensonge. Je lui demandai, si c'étoit la coutume dans son País de dire *la chose qui n'est pas*? Et lui protestai, que j'avois presque oublié ce qu'il entendoit par Fausseté, & que si j'avois passé mille ans dans le pays des *Houyhnhnms*, je n'y aurois pas entendu un seul Mensonge du moindre de leurs Domestiques; qu'il m'étoit fort indifférent s'il ajoutoit Foi à ce que je lui avois dit, ou non; que néanmoins, pour répondre aux Amitiez qu'il m'avoit faites, j'étois prêt à répondre à toutes les Objections qu'il voudroit me proposer, & que j'espérois de le contraindre par ce moien à rendre justice à ma veracité.

*Mendez*, qui étoit un Homme d'esprit, tacha par plusieurs Questions de me surprendre en Mensonge, mais voyant qu'il n'en

pouvoit venir à bout, il commença à avoir meilleure opinion de ma sincerité ou de mon bon sens : il m'avoüa même qu'il avoit rencontré un Capitaine de Vaisseau *Hollandois*, qui lui avoit dit, qu'ayant mis pied à Terre dans une Isle ou Continent de la *Nouvelle Hollande*, il avoit vu un Cheval qui chassoit devant lui plusieurs Animaux ressemblans exactement à ceux que j'avois décrits sous le nom de *Taboos*, avec quelques autres particularitez que le Capitaine *Portugais* disoit avoir oubliées, parce qu'il les avoit prises alors pour des Mensonges. Mais il ajouta, que puisque je faisois profession d'avoir un Attachement inviolable pour la Verité, je devois lui donner ma parole d'Honneur, que pendant tout le Voyage je n'atenterois pas à ma Vie, ou bien qu'il s'assureroit de moi jusqu'à ce que nous fussions arrivez à *Lisbonne*. Je le lui promis, en protestant en même Tems, qu'il n'y avoit point de mauvais Traitemens que je n'aimasse mieux es- sayer que de retourner parmi les *Taboos*.

Il ne nous arriva rien de fort remarquable pendant nôtre Voyage. Par Reconnoissance pour le Capitaine je me rendois quelquefois à la prière qu'il me faisoit de passer quelques Heures avec lui, & tâchois de cacher les sentimens de Haine & de Mepris que j'avois pour les Hommes : cependant ils m'échappoient de tems en tems, mais il ne faisoit pas semblant de les remarquer. Je passois la plus grande partie du jour seul dans ma Cabine, afin de m'épargner la vuë de quelqu'un de l'Equipage. Le Capitaine m'a-  
voit

voit souvent pressé de me défaire de mes vêtemens sauvages, & m'avoit ofert dequoi m'habiller de pié en cap; mais je refusai constamment cette offre, ne voulant me couvrir de rien qui eut servi à un *Taboo*. Je le priai seulement de me prêter deux chemises nettes, qui ayant été lavées depuis qu'il les avoit portées, ne pouvoient pas à mon Avis, me souiller si fort. Je mettois une de ces Chemises de deux en deux jours, & lavois moi même l'autre pendant cet intervalle.

Nous arrivâmes à *Lisbonne* le 5. Nov. 1715. Quand il falut mettre pié à Terre, le Capitaine me força à me couvrir de son Manteau, afin que la Canaille ne s'attroupat pas autour de moi. Je fus conduit à sa Maison, & à mon instante prière, logé dans l'Appartement le plus reculé. Je le conjurai de ne conter à personne ce que je lui avois dit touchant les *Houybnhnms*, parce qu'une pareille Histoire ameneroit non seulement un nombre infini de gens chez lui pour me voir, mais m'exposeroit aussi à être mis en prison ou brulé par ordre de l'*Inquisition*. Le Capitaine gagna sur moi d'accepter un assortiment complet d'Habits nouvellement faits; mais je ne voulus pas permettre que le Tailleur me prit la mesure; cependant ils m'allèrent assez bien, parce que *Don Pedro* étoit à peu près de ma Taille. Il me donna aussi quelques autres Hardes dont j'avois besoin; mais j'eus soin de les exposer pendant vingt quatre Heures à l'Air avant que de les mettre.

Le

Le Capitaine n'avoit point de Femme, mais seulement trois Domestiques, dont par complaisance pour moi, aucun ne nous servit à Table. En un mot toutes ses manieres d'agir à mon égard étoient si obligées, & lui-même étoit si raisonnable, pour n'être doité que d'une Intelligence *Humaine*, qu'à la lettre sa Compagnie commençoit à me paroître suportable. Il eut assez d'ascendant sur moi pour me persuader de prendre un autre Appartement, dont les Fenêtres donnoient dans la Rue : La premiere fois que j'y jettai les yeux, je tournai la tête tout éfrayé. En moins d'une semaine il me mena jusqu'à la porte de sa Maison. Je trouvai que ma Frayeur diminuoit peu à-peu, mais que la Haine & le Mepris que j'avois pour les Hommes ne faisoient qu'augmenter : Enfin, je devins hardi jusqu'au point de me promener avec lui par la Ville.

*Don Pedro*, à qui j'avois fait un Detail de mes Affaires Domestiques, me dit un jour, qu'il me croyoit obligé en Honneur & en Conscience de m'en retourner dans ma Patrie, & de passer le reste de mes jours avec ma Femme & mes Enfans. Il m'aprit qu'il y avoit dans le Port un Vaisseau *Anglois* prêt à faire Voile; & m'assura qu'il auroit soin de me fournir tout ce qui me seroit nécessaire pour mon Voyage. Je n'ennuierai pas mes Lecteurs en leur repetant ses Argumens & mes Reponses. Il dit qu'il étoit impossible de trouver une Isle telle que j'allois; mais que j'étois le Maître chez moi, & qu'il ne tenoit qu'à moi d'y vivre dans la Retraite.

Je

Je merendis à la fin, convaincu qu'il avoit raison. Je partis de *Lisbonne* le 24. *Nov.* dans un Vaisseau Marchand *Anglois*, dont je n'ai, du moins que je sache, jamais vu le Commandant, parce que je n'ai pas daigné m'en informer, & que sous pretexte d'être incommodé je ne sortois point de ma Cabane. *Don Pedro* me conduisit au Vaisseau, & me prêta vingt guinées. Il m'embrassa en prenant congé de moi, & ce ne fut que par excès de Reconnoissance que je souffris cette Honnêteté. Le 5. *Decembre* 1715. nous arrivâmes aux *Dunes* à neuf heures du matin, & à trois heures après midi j'entraï chez moi.

Ma Femme & mes Enfans furent surpris & charmez en me voyant, parce qu'ils m'avoient cru mort; mais il faut que j'avoüe que leur vuë n'excita en moi que de la Haine, du Degout & du Mepris. Car, depuis mon départ du pais des *Houyhnhnms*, si je m'étois contraint jusqu'à regarder des *Yaboo*, & jusqu'à converser avec *Don Pedro de Mendez*; ma Memoire néanmoins & mon Imagination étoient toujours pleines des excellentes qualitez des *Houyhnhnms*. Et quand il m'arrivoit de songer que des Familiaritez d'un certain genre avec une *Yaboo*, m'attachoient à l'Espèce par un Lien de plus, il m'est impossible d'exprimer ma Confusion & mon Horreur.

Dès que ma Femme m'eut vu, elle me fauta au Cou pour m'embrasser : mais comme un Animal si odieux ne m'avoit touché depuis

depuis plusieurs Années, cette marque d'Amitié me causa un Evanouissement qui dura près d'une Heure. Au moment que j'écris ceci, il y a cinq Ans que je suis de retour de mon dernier Voyage : Pendant la première Année la vuë de ma Femme & de mes Enfans m'étoit insupportable, & je ne permettois pas qu'ils mangeassent dans le même Appartement que moi : A l'heure qu'il est, ils n'oseroient toucher mon pain ni boire hors de mon verre : & je n'ai pas encore pu gagner sur moi de leur faire la grace de me prendre par la main. Le premier Argent que j'employai, servit à acheter deux Chevaux entiers que je garde dans une bonne Ecurie, & l'Appartement qui en est le plus près est celui où j'aime le plus à être ; car je ne scaurois dire jusqu'à quel point je suis recreé par l'odeur de l'Ecurie. Mes Chevaux m'entendent passablement bien ; je passe régulièrement avec eux au moins quatre Heures par jour. Jamais je ne leur ai fait mettre ni bride ni selle, & c'est quelque chose de charmant que l'Amitié qu'ils ont pour moi, aussi bien que l'un pour l'autre.



CHA-



## C H A P I T R E XII.

*Veracité de l'Auteur. Desein qu'il s'est proposé en publiant set Ouvrage. Il censure ces Voyageurs qui n'ont pas un respect inviolable pour la verité. L'Auteur, refute l'Accusation qu'on pourroit peut être lui faire d'avoir eu quelques vües finistres en écrivant. Reponse à une objection. Methode de faire des Colonies. Eloge de son pays. Il prouve que l'Angleterre a de justes droits sur les païs dont il a fait la Description. Difficulté qu'il y auroit à s'en rendre Maitre. L'Auteur prend congé du Lecteur; declare de quelle maniere il pretend passer le reste de sa Vie, donne un bon Avis, & finit.*

**V**Oilà, cher Lecteur, un Recit sincere de ce qui m'est arrivé dans les Voyages que j'ai faits pendant l'espace de seize Ans sept mois; Recit auquel la seule verité sert d'ornement. Il n'auroit tenu qu'à moi d'imiter ces Ecrivains qui se servent de l'incroyable & du merveilleux pour étonner leurs Lecteurs; mais j'ai mieux aimé rapporter des Faits d'une maniere simple, parce que mon

Desein

Dessein est de vous instruire & non pas de vous amuser.

“Il est aisé à nous qui voyageons dans des pays éloignez, qui ne sont guères frequentez par des *Anglois*, ou par d’autres *Euro-péens*, de faire de magnifiques Descriptions de plusieurs choses admirables dont on n’a jamais entendu parler; Au lieu que le principal But d’un Voyageur doit être de rendre les Hommes plus sages & meilleurs, en leur racontant ce qu’il a vu de Bon & de Mauvais dans les Lieux qu’il a parcourus.

Je souhaiterois de tout mon cœur qu’on fit une Loi, qui obligeat tout Voyageur, avant qu’il lui fut permis de publier ses Aventures, qui l’obligeat, dis-je, à faire serment en présence du *Grand Chancelier*, que tout ce qu’il a dessein de faire imprimer est exactement vrai; car alors le Public ne seroit plus abusé par un tas d’Ecrivains qui abusent insolemment de sa Credulité. J’ai lu avec plaisir dans ma Jeunesse plusieurs Livres de Voyages; mais ces Livres ont beaucoup perdu de leur merite dans mon imagination, depuis que j’ai eu occasion d’en voir les Faussetez de mes propres yeux. Voila pourquoi, mes Amis ayant jugé que le Recit de mes Aventures pourroit être de quelque utilité à mes Compatriotes, je me suis imposé l’obligation inviolable d’être *toujours Fidele à la Verité*; ce qu’il y a de sur, c’est que je ne pourrai pas seulement être tenté de violer certe Espèce d’Engagement, tant que je conserverai le souvenir des Leçons & des Exemples de mon Illustre Maitre, & des

au-

PAYS DES HOUYHNHNMS. 213  
autres *Houyhnhnms* dont j'ai eu si long-  
tems l'Honneur d'être le très humble Audi-  
teur.

— *Nes si miserum Fortuna Sinonem  
Finxit, vanum etiam, mendacemque impro-  
ba finget.*

Je n'ignore pas, qu'il n'y a pas grande  
Reputation à aquerir par des Ecrits qui ne  
demandent ni Genie ni savoir, mais simple-  
ment un peu de Memoire & d'Exactitude à  
coucher sur le papier ce qu'on a vu. Je fais  
aussi que ceux qui font part au Public de  
leurs Voyages, ont le même sort que les  
Faiseurs de *Dictionnaires*, c'est à dire, sont  
effacez par leurs successeurs: ce qui les en-  
gage à mentir à qui mieux mieux pour se  
sauver de l'Oubli. Et il est très probable,  
qu'il y aura un jour des Voyageurs qui visi-  
teront les pays dont je viens de donner la  
Description, & qu'en decouvrant mes Er-  
reurs (s'il y en a) & en ajoutant plusieurs  
nouvelles Decouvertes, ils prendront ma  
place au Temple de Memoire, & feront ou-  
blier que j'aye jamais escrit. Ce seroit là cer-  
tainement une grande mortification pour  
moi, si c'étoit l'Amour d'une Vaine Repu-  
tation qui m'avoit rendu Auteur: Mais com-  
me je n'ai eu en vuë que le Bien public, il  
est impossible que je manque tout à fait  
le but auquel j'ay visé.

Car qui peut lire ce que j'ai escrit des ver-  
tus des *Houyhnhnms*, sans rougir de ses vi-  
ces, quand il se considère comme l'Animal  
de

de son païs à qui la Raison & le Gouvernement sont tombez en partage? Je ne dirai rien de ces Nations éloignées, où les *Taboos* preident, parmi lesquelles la moins corrompue est celle des *Brobdingnagiens*, dont les sages Maximes en Morale & en Politique contribueroient beaucoup à nôtre bonheur, si nous les observions. Mais je crains d'entrer dans un plus grand Detail, & j'aime mieux laisser au Lecteur la Liberté de faire les Reflexions qu'il jugera convenables.

C'est un grand sujet de Contentement pour moi, quand je songe que mon Ouvrage est à couvert de toute Censure: Car que peut-on dire contre un Auteur qui rapporte simplement des Faits arrivez dans des païs éloignez, où nous n'avons aucun intérêt à ménager, soit pour des Negotiations, soit par rapport au Commerce? J'ai evité soigneusement toutes les Fautes, dont on taxe ordinairement les Faiseurs de Voyages. Par dessus cela, je ne me suis devoüé à aucun parti, mais ai écrit sans passion, sans préjugé, & sans malin vouloir contre qui que ce soit, Je me suis proposé en écrivant, la fin du Monde la plus noble, qui est l'instruction des Hommes; en quoi je puis dire sans vanité que le Commerce que j'ai eu avec les *Houyhnhnms* m'a donné un grand avantage sur ceux qui se proposent le même but dans leurs Ouvrages. Je n'ai point écrit dans l'Espérance de quelque profit ou de quelques vaines Louanges, Je n'ai pas mis sur le papier un seul mot qui put donner le moindre Mecontentement à ceux qui en sont le plus  
suf-

susceptibles. Si bien que je puis m'appeler moi même avec justice un Auteur parfaitement irréprochable, & à l'égard duquel les Faiseurs de Reflexions, de Remarques & de Considerations n'auront aucune occasion d'exercer leurs Talens.

J'avoué qu'on m'a dit en confidence, qu'entant qu'Anglois, j'aurois dû donner à mon Arrivée un Memoire au Secretaire d'Etat; parce que tous les pais qu'un Sujet découvre appartiennent à la Couronne. Mais je suis fort en doute si nos Victoires sur les Habitans des pays dont j'ai parlé seroient aussi faciles que celles que *Fernand Cortez* remporta sur des *Americains* nus. Les *Lilliputiens* ne valent guères la peine à mon Avis qu'on équipe une Flote pour les subjuguier, & je craindrois qu'on ne s'en trouvât mal, si l'on tentoit la même chose à l'égard des *Brobdingnagiens*: ou qu'une Armée d'Anglois ne fut pas autrement à son aise, s'ils voyoient l'Isle volante sur leurs Têtes. Il est vrai que les *Houyhnhnms* ne sont pas fort habiles dans le metier de la Guerre, & que sur tout ils seroient fort embarrassés à se garantir des Coups de notre Canon & de notre Mousquetier. Cependant, quand même j'aurois été un Ministre d'Etat, je n'aurois jamais conseillé de faire une Invasion dans leur pais, Leur intrepidité, leur prudence, leur unanimité, & l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur patrie, leur tiendroient lieu d'Experience dans l'Art militaire. Mais au lieu de faire des projets pour subjuguier la nation magnanime des *Houyhnhnms*, il seroit plutôt à sou-

fouhaiter qu'ils fussent en état & dans la disposition d'envoyer un nombre suffisant d'entr'eux pour enseigner aux *Européens* les premiers principes de l'Honneur, de la Justice, de la Veracité, de la Temperance, de la Grandeur d'Ame, de la Chasteté, de la Bienveillance, & de l'Amitié: Vertus dont nous avons encore conservé les *Noms* dans nôtre Langue, comme je pourois le prouver par les Livres de plusieurs de nos Ecrivains, s'il en étoit besoin.

Mais il y avoit encore une autre Raïson qui moderoit l'Empressement que j'aurois à étendre les Domaines de sa Majesté, si j'en étois capable. Pour dire le vrai, il m'étoit venu quelques petits scrupules sur la justice distributive des Princes dans ces sortes d'occasions. Par exemple, une Troupe de Pirates est poussée par une Tempête sans savoir où: Un Mouffe grimpe au haut du grand Mât & voit Terre, les gens de l'Equipage y abordent pour piller; ils voyent un pauvre Peuple, qui les reçoit avec Amitié & avec Douceur; ils donnent un Nouveau Nom à ce pays, en prennent possession en bonne Forme pour leur Roi, dressent en guise de Memorial une pierre, ou quelque planche pourrie, tuent une trentaine des Habitans, en aménent une demie douzaine pour servir d'Echantillons, s'en retournent chez eux, & obtiennent leur grace. Quel Bonheur pour un Monarque d'avoir des Sujets si zelez à faire valoir ses *justes Droits*! Aussi ne negligez t'il pas leurs utiles Decouvertes. A la premiere occasion, des Vaisseaux  
-1 4 font

font envoyez, les Naturels du pais chasséz ou detruits, leurs Princes mis à la torture pour decouvrir leurs Tresors, & tous les Actes d'insolence ou d'inhumanité autorisez. Et cette exécrationnable Troupe de Bourreaux employez à une si pieuse Expedition, s'apelle une Colonie moderne envoiée pour convertir & pour civiliser un Peuple Idolâtre & Barbare.

Mais il faut dire aussi que cette Description ne convient en aucune manière à la Nation *Angloise*, qui en établissant des Colonies a toujours observé les Regles de la plus parfaite Sagesse, & de la plus exacte Equité; qui dans ces sortes d'Etablissement se propose pour principal Avantage l'Avancement de la Religion; qui n'y envoie que des Pasteurs pieux, & capables de prêcher le Christianisme; qui ne confie les Charges civiles, qu'à des Officiers très habiles, & entièrement incorruptibles; & qui, pour ne rien oublier, fait toujours choix de Gouverneurs vigilans & vertueux, qui n'ont d'autres vuës que le Bonheur du peuple qui leur est soumis, & que l'Honneur du Roi leur Maitre.

Mais comme d'un côté les pays dont j'ai fait la Description, ne paroissent pas faciles à envahir; & que de l'autre ils n'abondent ni en Or, ni en Argent, ni en Sucre, ni en Tabac; je suis tenté de croire que ce ne sont pas des objets convenables pour nôtre Zéle, nôtre Valeur ou nôtre Interêt. Que si ceux, que cela pourroit concerner, sont d'une autre opinion, je suis prêt à déposer,

quand j'y serai juridiquement apellé, Qu'aucun *Européen* n'a jamais mis le pied dans ces païs avant moi, au moins s'il en faut croire les Habitans. On peut à la verité tirer une Objection de ces deux *Taboos*, qu'on avoit vu il y a quelques siècles sur une Montagne du païs des *Houyhnhnms*, & de qui, au dire de ces Animaux, la Race de ces Bêtes étoit descendue. Cette objection est d'autant plus forte que j'ai remarqué dans leur posterité quelques *Lineamens Anglois*, quoi que pas fort marquez. Mais je laisse à ceux qui sont versez dans les Loix touchant les Colonies, à decider jusqu'à quel point cette Remarque fonde nos Droits sur ce pays.

Pour ce qui regarde la Formalité d'en prendre possession au nom de mon Souverain, elle ne m'est jamais venuë dans l'Esprit; & quand même j'y aurois songé, la prudence m'auroit fait renvoyer cette Ceremonie à une meilleure occasion.

Ayant ainsi repondu à la seule objection qui pouvoit m'être faite entant que Voyageur, je prens icy congé de tous mes chers Lecteurs, & vai m'employer à present à faire usage des excellentes Leçons que j'ay reçûes des *Houyhnhnms*; à instruire les *Taboos* de ma Famille autaint que leur indocilité naturelle pourra me le permettre; à considerer souvent ma Figure dans un Miroir, afin de m'acoutumer insensiblement à supporter la vuë d'une Créature humaine; à plaindre la stupidité des *Houyhnhnms* de mon païs, mais à traiter toujours leurs personnes avec

Ref-

Respect, pour l'Amour de mon aimable Maître, de sa Famille, & de ses Amis, à qui nos *Houyhnhnms* ont l'Honneur de ressembler pour la Figure, quoi qu'ils en diffèrent du Tout au Tout à l'égard de l'Intelligence.

La semaine passée je permis pour la première fois à ma Femme de diner avec moi, à condition qu'elle se mettoit au bout le plus éloigné d'une longue Table. Ce n'est pas que je ne me souviensse que de certaines vieilles Habitudes avoient leur agrément; mais jusqu'à ce moment il m'a été impossible de m'approcher d'un *Taboo* sans craindre ses Griffes ou ses Dents.

Je me reconcilierois bien plus aisément avec l'Espece des *Taboos* en general, s'ils n'avoient que ces Vices & ces Folies, qui sont en quelque façon l'Apanage de leur Nature. Je ne sens aucun mouvement de colère quand je vois un Avocat, un Fou, un Colonel, un Joueur, un grand Seigneur, un Politique, un Maquereau, un Medecin, un Suborneur, ou un Traître. Tous ces gens jouent un Role naturel: Mais je ne me possede plus, quand je vois un Tas de Vices dans l'Ame & de Defauts dans le Corps, couronnez par le plus sot & le plus insolent *Orgueil*. J'ai beau y rêver, il m'est impossible de comprendre comment un tel vice peut loger dans le sein d'un tel Animal. Les sages *Houyhnhnms* qui ont toutes les belles Qualitez dont peut être ornée une Creature Raisonnable, n'ont point de mot pour exprimer ce vice dans leur Langue, parce qu'ils en